"Il apaise sa douleur, elle le rend vulnérable."

LES BOTTES ROUGES

FLEUR HANA



LES BOTTES ROUGES

Fleur Hana

www.edbeditions.com

ISBN : 979-10-93430-20-1

1

ANGIE

Tout le monde pleure, sauf moi. Je me fais l'effet d'une peau de vache sans cœur. Et c'est sûrement comme ça que les autres me voient. Je sens les regards lourds de reproches se poser sur moi alors que Jeff Buckley nous chante sa version de *Allelujah*. C'est une idée de ma mère de mettre un fond sonore, Damien aurait détesté les chansons qu'elle a choisies. L'ambiance est encore plus morbide qu'elle ne devrait l'être et comme les gens n'osent pas parler par-dessus la musique, ils observent. Forcément, l'attention est sur moi. À dire vrai, je m'en tape comme de mon premier fil dentaire de ce que pensent les autres à mon sujet. Mes parents sont les seules personnes qui comptent aujourd'hui et ils me soutiennent. C'est suffisant. Même si je m'exècre probablement autant que tout le monde ici. Ce doit être ça, l'amour inconditionnel des parents pour leurs enfants.

Dès que les obligations familiales sont remplies, à savoir ma présence requise plus de cinq minutes après le retour du crématorium, ma mère me fait un signe de la tête. J'ai sa bénédiction pour me tirer d'ici. Ça sent la naphtaline du siècle dernier quand je passe près de la vieille tante Andrée qui émet un reniflement, digne d'être nommé pour un Oscar dans la catégorie « dédain ». Je l'ignore, je suis assez bien élevée, contrairement à elle, pour garder pour moi mes éventuels reproches. Je ne lui dirai pas qu'elle pue et qu'il serait temps pour elle de consulter car sa peau a déjà commencé à moisir et à former des champignons sur son visage. L'oncle Roger, quant à lui, est en passe de faire tomber sa moumoute dans la soupe qu'il mange avec bruits et délectation à chaque cuillérée que son aide-soignante, embauchée pour l'occasion, porte à sa bouche. Il me sourit quand j'arrive à son niveau. Il n'a plus toute sa tête, le pauvre, sinon lui aussi me lancerait ce regard qui veut dire « Pleure ton frère, mécréante, n'as-tu donc pas honte de ton attitude ? » Déjà que toutes les grenouilles de bénitier l'ont mauvaise parce que Damien n'a pas voulu être enterré, rajoutons à cela que sa sœur n'a pas versé une larme de la journée et on frise la damnation éternelle. Je lui souris, de mon air innocent de celle qui ne comprend pas, et je m'extirpe de tous ces blâmes silencieux alors que *Redemption Song* prend le relais. Cette sélection est un cliché étant donnée l'occasion, mais je n'ai pas à rougir des goûts musicaux de ma mère, ceci dit.

Quand je sors dans la rue devant la maison où j'ai grandi, enfin je respire et réalise à quel point l'atmosphère était étouffante à l'intérieur. Je me retourne et observe un moment la villa à un étage. Je me sens étrangère à cet endroit alors que j'y ai passé les dix-huit premières années de ma vie. L'absence de Damien met de la distance entre eux et moi. Les volets couleur lilas me paraissent plus ternes, le parterre de fleurs que ma mère entretient religieusement me semble inadapté, tout a perdu de sa saveur. Je ne venais plus trop rendre visite à ma famille depuis que j'avais trouvé un travail en plus de mes études. On ne peut pas non plus dire que je voue un amour incommensurable pour cet endroit et que je serais venue plus souvent si je l'avais pu. Malgré cela, je ressens le manque que la mort de mon frère creuse dans nos vies. Le petit détail qu'on remarque après.

Je soupire et m'arrache à la contemplation des lieux. Je constate que ma voiture est bloquée par toutes celles des invités venus se repaître de la mort de Damien. Je ne réfléchis pas plus longtemps,

sinon je ne m'enfuirai pas ; et j'ai vraiment besoin de changer d'air, de ne pas les laisser m'atteindre. Je passe par-derrière, trouve le blouson de Dam là où il le laisse… *laissait* toujours, et y prends les clefs de la moto. Je tremble un peu en m'y asseyant, tout ça est encore si récent… Dès que je sens le moteur vibrer entre mes jambes, je réalise que je ne pourrai jamais la vendre. Peut-être que je finirai par la laisser prendre la poussière dans le garage de mes parents. En attendant, je fais ce que mon frère aurait fait à ma place : si je tombe, je remonte.

Une fois sur la route, je me détends pour de bon. Cette journée a été la plus longue et pénible de ma petite existence de vingt-quatre ans. J'aime sentir la machine répondre à mes ordres et savoir que c'est moi qui en suis aux commandes. Ça me rassure. Ce sont aussi les arguments que Dam avait avancés pour me convaincre de passer mon permis en même temps que lui. *Les sensations, la vitesse*… Je le soupçonne de m'avoir encouragée dans le but d'avoir effectivement la moto en cadeau d'anniversaire commun. Nos grands-parents n'auraient jamais voulu la lui payer et m'offrir un cadeau équivalent (notre grand-père est de l'école « travailler pour comprendre la valeur des choses »), alors il a eu cette idée de grouper l'argent qu'on reçoit en cette occasion. Cette assurance que j'ai quand je conduis est totalement paradoxale puisque finalement, j'étais derrière le guidon lorsque tout a dérapé, et ça n'a rien donné de bon. Je chasse cette pensée car je dois être sûre de moi sur la route et ressasser encore une fois tout ça ne me rendrait pas service.

Je me gare devant le point de rendez-vous. Le *Loch Ness* est un pub assez animé. Même un soir de semaine, je suis sûre d'y trouver l'atmosphère sympathique et agréable qui va me permettre de ne pas saturer et péter les plombs. J'ai besoin de lâcher du lest. J'entre dans le bar et je me sens tout de suite plus chez moi qu'à la maison que je viens de quitter. Les tables sont en fait des tonneaux assez grands pour y tenir autour à six personnes. La lumière est tamisée et laisse distinguer sur les murs des tableaux représentant l'Écosse ou des étagères encastrées couvertes de vieux livres. Bien sûr, il y a maintenant l'éternel écran plat qui diffuse des matchs (de foot, de rugby, de boxe et je ne sais quoi encore) et qui contrebalance le côté plus traditionnel de la décoration. Le sol est un plancher qui a l'air d'avoir autant vécu que le patron, qui n'est d'ailleurs dans le coin que très rarement, uniquement les soirs de forte affluence. Malgré l'aspect intimiste des lieux, la salle principale est assez spacieuse et les deux étages qui la surplombent en mezzanine permettent d'accueillir un nombre considérable de clients. Les serveuses se faufilent facilement, je me mets dans le sillage de l'une d'elles pour en bénéficier et repère Josselin avec Anita au bar. Ils sont partis juste après la crémation en me promettant de m'attendre ici. Ça aussi ça me rassure : leur amitié.

Tous les trois, nous sommes inséparables depuis l'école primaire. À l'époque, nous étions un peu le groupe des *losers*, ceux qu'on évite et qui se retrouvent toujours les derniers quand il faut choisir les équipes en sport. Josselin était déjà un outsider, maigrichon, trop grand, cheveux longs, introverti… Quand on le voit maintenant, on a du mal à l'imaginer avant. Il s'est taillé une silhouette d'athlète de haut niveau en quelques années, ses cheveux blond-roux étant le seul vestige du lui *d'avant.* Ils retombent en un rideau lisse dans son dos, à la mode d'Axl Rose de 1987, j'adore. Il porte des lentilles de contact, on voit mieux ses yeux bleu pâle que lorsqu'il avait des lunettes. Sa peau est juste *parfaite*. Il est grand, baraqué et c'est mon meilleur ami. Et non, contrairement aux idées reçues sur l'amitié fille-garçon, il n'est pas gay, je peux en attester sur l'honneur. Il nous a d'ailleurs fallu quelques semaines pour nous regarder sans grimacer après ce dérapage post-biture. Mais notre relation va heureusement au-delà de cette mésaventure et nos erreurs nous rapprochent au lieu de nous éloigner. Anita et moi, qui nous connaissons depuis la maternelle, avons vu en lui plus que ce

qu'il laissait paraître et j'ai parfois l'impression que c'est une assurance à vie sur son amitié que nous avons gagnée à l'époque où nous l'avons intégré à notre duo.

Anita, quant à elle, est mon négatif photo. Elle est aussi rousse que je suis brune, aussi bouclée que mes cheveux sont vaguement ondulés. Sa peau est parsemée de taches de rousseur alors que la mienne est diaphane. Ses yeux sont vert clair, les miens sont presque noirs. Et elle n'a pas besoin de s'épiler les sourcils qui sont naturellement parfaits alors que moi, si je ne m'en occupe pas, je ressemble à la sœur jumelle cachée d'Emmanuel Chain (pour ne pas dire à Emmanuel Chain lui-même). Elle mesure un mètre soixante-treize alors que je plafonne difficilement à un mètre soixante-cinq. Elle est mince, limite trop, et moi j'ai des formes. En gros : je suis son faire-valoir et elle n'a de toute façon pas besoin de moi pour être mise en valeur. Elle est également ma meilleure amie.

Si je suis partie de cette ville côtière dès que j'en ai eu l'occasion, eux n'en ont jamais bougé. Ils sont l'élément immuable qui me ramènera toujours dans la région. Ma famille l'est aussi, bien sûr, mais je suis capable de rester sans contact plusieurs mois alors que j'ai besoin de faire régulièrement le plein d'énergie positive auprès de mes amis. Damien représentait la même chose à mes yeux, mais il me rendait souvent visite, préférant l'effervescence d'une ville étudiante, car ici c'est surtout l'été que ça bouge. Comme dans toutes les villes de la côte… Me dire qu'il ne viendra plus me voir, que je ne pourrai plus non plus squatter son appartement quand je serai dans le coin, tout ça est tellement… surréaliste. J'ai l'impression que je vais me réveiller et comprendre que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve avec un scénario médiocre mis sur pied par mon subconscient pour je ne sais quelle obscure raison. Enfin, c'est plus un désir qu'une impression.

Un éclat de rire me ramène dans le présent et d'après son intonation, je dirais que mon amie en est à son troisième ou quatrième shot de Téquila. Ce qui ne me fait pas grand-chose à rattraper pour me mettre dans l'ambiance !

— Angel ! me crie mon amie bourrée en me voyant approcher.

— Tu as la tête de quelqu'un qui a besoin d'un bon verre ! Assieds-toi, Angie, me lance Josselin en me laissant sa place et s'installant entre nous, debout.

Il est le seul à utiliser le surnom que Damien m'avait donné. Il m'appelle aussi « ma paupiette » mais bizarrement, je préfère Angie au nom d'un bout de viande ficelé dans du gras. Un jour, mon frère a décrété qu'il m'appellerait Angie. Il était dans sa période Rolling Stones. Les autres optent pour Angel ou Angélique, tout simplement. Josselin adore également la chanson et ne m'appelle plus par mon prénom que s'il est en colère et utilise son ton « jeune fille, tu écoutes quand je te parle ». Ce qui n'arrive pas souvent, il est d'un naturel calme et posé. Alors qu'Anita est assez excentrique et moi plutôt tête en l'air. À nous trois, nous avons trouvé un bel équilibre. Une sorte de yin et yang en mode trio.

Il me serre dans ses bras. Nous étions déjà très complices avant, mais depuis trois semaines, nous sommes liés par quelque chose de bien plus fort que tout ce qui nous a rapprochés. Il était le premier aux urgences…

24 ans…

Je suis sur un brancard. C'est très inconfortable et j'ai mal partout, mais c'est supportable. Les urgences sont débordées, le carambolage a fait plusieurs blessés et j'essaie de me lever pour trouver Damien. Je suis reliée à une perfusion, je n'ai pas besoin d'une putain de perfusion ! Le médecin qui est venu me voir m'a annoncé que j'avais eu beaucoup de chance. Le choc m'a éjectée

sur le bas côté et je n'ai que des bleus. Quand je lui ai demandé où était mon frère, il m'a répondu qu'il devait vérifier car il n'avait pas encore eu le temps de voir tout le monde. C'est au moment où j'essaie de me tenir debout, agrippée à la potence, que j'entends Josselin. Il hurle des menaces et exige de me voir. Il ne s'énerve pas souvent mais quand il le fait, j'aime autant être du bon côté. Je l'appelle, l'infirmière se retourne et vient me voir en fronçant les sourcils, suivie de près par mon ami qui ne s'est pas démonté et en a profité pour s'incruster.

— Mademoiselle ! Vous devez rester allongée !

Elle m'oblige à remonter sur le brancard et réalise que Josselin est derrière elle.

— Il affirme qu'il est de votre famille, me dit-elle avec un regard qui en dit long sur le fait qu'elle ne le croit pas une seconde.

— C'est mon cousin… j'interviens, le mensonge me venant naturellement tant Josselin s'apparente plus à un membre de ma famille qu'un à ami.

Je n'ai pas beaucoup à insister pour qu'elle me prenne en pitié et qu'elle nous laisse enfin seuls dans le petit espace où on m'a installée, séparée du reste du service par une fine cloison qui laisse passer tous les sons. Des gémissements, des cris, des pleurs… Tout ce bruit va me rendre dingue !

— Angie ! s'écrie Joss en venant près de moi.

Il se penche et m'attire contre lui.

— Je ne sais pas où est Damien. Trouve-le… je l'implore en tremblant.

— Ils ne vont pas me laisser me balader comme ça…

— S'il te plaît, j'insiste en serrant ses mains dans les miennes.

Il soupire et part explorer les urgences. Il prend un air naturel, comme s'il travaillait ici, et avec le chaos qui règne, personne ne fait vraiment attention à lui. Il disparaît de mon champ de vision et j'ai du mal à tenir en place et à ne pas le suivre. J'essaie de bloquer les bruits qui me parviennent comme si aucun mur n'était entre nous. Ces cris, ces pleurs, c'est insupportable. Dix minutes plus tard, il revient dans mon box. Josselin pleure aussi et ça, c'est très mauvais signe.

— Quoi ? Il est où ? Il a quoi ? je commence à paniquer.

Je tente à nouveau de me lever, j'enlève le capteur de mon index, ce qui déclenche des bips stridents émis par la machine à laquelle j'étais reliée. J'arracherais bien ma perfusion mais c'est uniquement dans les films qu'on peut faire ça sans se blesser et douiller sévère. Josselin me serre contre lui et répète « je suis désolé » tout en pleurant. J'ai tellement peur de comprendre que je le repousse brutalement.

— Où est mon frère ?

Je hurle, je le frappe. L'angoisse monte parce que j'entends les mots que mon ami n'a pas osé prononcer. Je suis maîtrisée par plusieurs mains qui me recouchent sur mon brancard alors que je me débats. On m'y attache avant d'ajouter un calmant à ma perfusion, d'après ce que me dit l'infirmière qui me caresse doucement les cheveux. Je sombre dans une semi-inconscience où tout devient bien trop cotonneux autour de moi. Je vois Josselin qui n'a pas cessé de pleurer et je me rends compte que je répète en boucle « s'il te plaît » en le fixant jusqu'à ce que je n'aie plus la force de prononcer le moindre mot. Mes yeux le supplient de me dire qu'il s'est trompé. Mais il se laisse tomber le long du mur et pleure encore. Des minutes, des heures, nous restons à nous observer, chacun cloîtré dans un nouveau silence. Un douloureux silence qui n'est troublé que par les cris, les pleurs, les angoisses de tout un service auxquels s'ajoutent les larmes muettes qui roulent sur mes joues.

— À Damien ! lance Josselin en levant son verre.

Nous l'imitons et buvons cul sec l'alcool fort. Pas assez fort cependant pour anesthésier la partie de mon esprit qui aimerait tant l'être.

— C'est quoi ? j'interroge Anita en prenant une feuille qui dépasse de son sac.

— Mon tatouage, je t'en ai parlé…

— Je ne l'avais pas encore vu.

Il représente un motif tribal un peu alambiqué. Classique mais efficace. Anita a toujours été l'artiste de notre petit groupe. Elle aime dessiner, colorier, peindre, créer.

— Tu en penses quoi ?

Elle attend mon avis, nous avons cette habitude de ne rien faire sans avoir l'aval des deux autres. C'est une règle que nous avons introduite suite à plusieurs déconvenues. Je passerai sous silence la fois où j'ai voulu me faire une frange à la Amélie Poulain. Moi-même. Et je ne suis pas coiffeuse. Maintenant, toute décision capillaire, entre autres, passe par le conseil d'administration de notre mini communauté.

— J'aime bien, tu veux le faire où, déjà ? je lui demande en lui rendant le papier.

Je suis un peu à la traîne au niveau informations car le sujet date de quelques jours avant l'accident. Je n'ai pas eu l'opportunité de vraiment m'y intéresser depuis.

— Le bas du dos.

Je grimace.

— Ah ! Voilà ! s'incruste Josselin en tapant du poing sur le comptoir. Je te l'avais bien dit que c'est trop cliché ! La cuisse, ce sera parfait sur ta cuisse !

— Oh, bonne idée ça ! je le félicite d'un *high five*.

— Mais la cuisse, imaginez si je vieillis mal ça va pendouiller… réplique-t-elle en mimant le pendouillement.

— On ne se fait pas tatouer en pensant à ses quatre-vingts balais, sinon on ne le ferait pas ! s'impatiente Josselin en faisant signe à la barmaid de remettre une tournée.

— Damien allait se faire un nouveau tatouage. Il avait déjà son dessin et son rendez-vous…

Je casse un peu l'ambiance mais mon frère était un fan de modifications corporelles, autant les piercings que l'encre. Alors forcément, la discussion me rappelle ses projets. Des projets qu'il ne pourra jamais mettre à exécution. C'est fou comme tout à coup, la procrastination me semble à bannir de ma vie.

— Je sais… Il nous en avait parlé, me confie Anita en mettant le sel sur sa main et me tendant la petite salière en verre.

— Tu devrais y aller, lâche Josselin avant de nous faire signe de frapper nos verres.

J'avale, je mords ma tranche de citron et grimace en fermant les yeux, laissant le liquide endormir encore un peu ma gorge, et le reste.

— Moi ? Pour quoi faire ? Je vais plutôt annuler son rendez-vous, je réponds en les regardant tour à tour.

— Je me disais que si tu te faisais tatouer en même temps que moi, ça pourrait être sympa… plaide Anita.

— Je suis presque sûre que se faire marquer la peau à vie pour accompagner sa copine n'est pas une bonne raison. Je viendrai avec toi, mais laisse mon corps vierge de toute aiguille encrée, tu seras gentille.

— Dam disait toujours « No regrets »…

La garce essaie de m'amadouer avec la philosophie de Damien. Oui, il était du genre tête brûlée et c'était son credo, son leitmotiv… Sauf que c'était lui, ça, pas moi. J'ai longtemps souffert de la comparaison entre lui et moi, tout le monde adorait mon frère. Je ne pensais pas que mon amie faisait partie des personnes qui ne voient en moi que celle que je pourrais être si je suivais l'exemple de mon frère. Faudra-t-il aussi que je marche dans son ombre maintenant qu'il n'est plus là ? Parce que je ne me sens clairement pas à la hauteur de concurrencer un mort. Merde, je viens vraiment de penser ça ? L'alcool me fait peut-être déjà plus d'effet que je le croyais.

— Je t'accompagnerai, ça s'arrête là, je lui rétorque un peu sèchement.

Elle ne relève pas et je sais déjà qu'elle ne m'en veut pas d'être agressive. J'ai des circonstances atténuantes. Depuis l'accident, je suis tendue comme un tanga sur le cul d'un mammouth et j'ai tendance à oublier que je ne suis pas la seule à avoir perdu Damien. Je me laisse encore un peu de temps avant de les autoriser à m'envoyer balader…

— Tu vas aimer l'endroit, me dit Josselin avant de faire signe à une nana qui le reluque depuis quelques minutes à l'autre bout du comptoir.

Il n'est déjà plus avec nous…

— Pourquoi ? je lui demande quand même.

— C'est un grand local que partagent plusieurs gars. Il y a le salon de tatouage et un garage spécialisé dans les motos, m'explique Anita.

— Et ça me plairait parce que… j'insiste.

— Les motos ! s'écrie-t-elle en se tapant le front à la manière d'Homer Simpson.

— Bon, les filles, je vous abandonne une petite heure. Ne partez pas sans moi ! nous prévient Josselin avant de rejoindre la jolie blonde avec qui il va sûrement s'envoyer en l'air.

— Je n'y connais rien en motos, je réponds à Anita. Je conduis la mienne et…

Avant que je puisse donner le change, un soupir s'échappe contre ma volonté et je vois déjà Anita s'agacer. Elle n'est pas l'épaule sur laquelle je pourrais pleurer, je le sais. J'essaie de me reprendre avant qu'elle ne me plante là. Elle en serait tout à fait capable. Ce n'est pas méchant, elle est juste comme ça. Elle ne l'avouera pas, même sous la torture, mais c'est sa manière de se protéger. Elle s'est forgé une carapace tellement épaisse que personne, même pas moi, n'arrive à la pénétrer. Bien qu'elle n'en parle jamais, comme nous tous dans ce petit groupe, elle traîne ses propres casseroles.

— Désolée, je ne pleure pas, ça va, je la rassure en retrouvant ma voix.

— Je disais donc, avant que tu nous la joues violons et désespoir, Damien serait content que tu bichonnes la miss…

La miss, c'est la moto, comme l'appelait Dam, c'était la femme de sa vie. Elle était à nous deux mais depuis que j'étais partie, il avait pris l'habitude de s'en considérer comme le seul propriétaire.

24 ans…

— Non, sérieux, Angie, y'a pas moyen ! Tu poses ton cul sur la selle, derrière moi !

— J'ai mon permis depuis aussi longtemps que toi ! Papy a payé cette moto pour nous deux, j'ai autant le droit que toi de la conduire !

Je suis agacée par l'attitude machiste de mon frère. Quand nous nous disputons, j'ai l'impression d'avoir à nouveau huit ans. J'adore mon frère : il ferait n'importe quoi pour moi et réciproquement. Ce qui ne nous empêche pas de fonctionner comme la plupart des fratries et de

nous disputer à peu près tout le temps.

Je reste à côté et croise les bras. Je ne lâcherai rien, je peux être très têtue.

— La soirée a déjà commencé et avec ton sale caractère, on va arriver après la bataille ! Tout le monde sera déjà bourré ! soupire-t-il exagérément.

Il est sur le point de craquer. Damien me passe tout ou presque. Surtout que je n'étais pas revenue à la maison depuis huit mois. Ça me permet de jouer la carte « je ne suis pas souvent là » et je vois à son regard qu'il vient de rendre les armes. Il recule et me fait une ridicule révérence pour m'indiquer que je peux conduire. Je mets mon casque et prends place devant lui, satisfaite. Mince, j'ai quand même le droit de conduire ma propre moto !

— Prends la nationale ! me crie-t-il quand j'enlève la béquille et que je m'engage dans la rue devant chez lui.

Je hoche la tête et nous partons pour aller à cette fameuse soirée dont il m'a parlé. Je prends de la vitesse et lutte pour ne pas commettre une infraction au Code de la route. Cette sensation est trop bonne pour la brider… Damien s'accroche à moi et prend chaque virage aussi souplement qu'un conducteur expérimenté sait le faire. C'est agréable d'avoir quelqu'un comme lui en passager, j'ai l'impression d'être seule, je n'ai pas à me préoccuper de savoir s'il va gigoter, me déséquilibrer ou autre… Nous ne faisons qu'un avec la moto et c'est bien ce qui me manque le plus quand je suis loin d'ici : les sorties avec mon frangin.

Je m'arrête au feu rouge et lui jette un coup d'œil dans le rétro. Il est aussi euphorique que moi. Nous avons toujours été très complices. Nous avons ce lien intense qui n'a été fragilisé que par mon départ pour mes études. Et que nous retrouvons intact à chaque visite. Il me sourit quand je fais un peu hurler le moteur avec quelques coups d'accélération en prévision du feu vert. Je suis focalisée sur lui et je ne vois pas le camion arriver en plein sur la file de voitures, dans notre dos.

Quand on fait face à la perte d'un membre de la famille, c'est intéressant de voir la manière dont chacun apprivoise la vie d'après. Il y a notre existence d'avant, où on se comporte en immortel, considérant comme acquis le simple fait d'être vivant et de respirer. Et puis il y a l'après, quand on réalise qu'il suffit d'un rien pour que ces acquis nous échappent et nous glissent entre les doigts. On tente désespérément de les retenir, une seconde trop tard. Quelque chose se brise à l'intérieur et c'est terminé. Ma mère est dévastée et pleure tout le temps. Mon père garde tout pour lui, ce sont ses gènes qui prédominent dans ma réaction. Je ressens le manque, en sourdine, mais je n'arrive pas à laisser la peine exploser une bonne fois pour toutes. Est-ce que je me sentirais mieux si je pleurais quelques jours en continu ? Non, je ne pense pas. Ma mère souffrirait déjà un peu moins si c'était le cas, avec tout ce qu'elle pleure. Or, rien n'a l'air plus facile pour elle malgré les litres de larmes qu'elle verse.

Le « rien » qui a changé ma vie s'est produit il y a trois semaines. Vingt-et-un jours. Ce « rien » était un semi-remorque. Des crissements de pneus, beaucoup de bruit et puis le silence. Un silence assourdissant qui n'était troublé que par le petit son souple de la roue de la moto tournant à vide, renversée sur le côté. Pendant quelques secondes, la scène entière a été mise sur pause. Puis tout s'est enchaîné en avance rapide : des jambes, des voix, des cris, des pleurs, quelqu'un me touche et me parle doucement, une forte odeur de brûlé, de la chair et du caoutchouc, et plus rien.

Je souris à Anita, je sais qu'elle et Josselin m'aideront à avancer chaque jour. Peut-être bien que je ne me sentirai pas mieux mais je sais que grâce à eux, ça ne sera pas pire. Ils m'empêcheront de me laisser couler, ils sont ma réserve d'oxygène.

— Tu me fais peur avec ton sourire de sociopathe, me lance-t-elle en faisant signe à la barmaid de remettre une tournée.

Ah, l'amitié et son empathie…

— J'essaie de te montrer que je suis contente d'être avec toi, je lui précise avant de renverser la tête en arrière pour avaler ma dose d'alcool.

— Ouais, ben évite, et ne t'avise pas de me faire une déclaration. Je serais obligée de te frapper.

— C'est bon, on sait que tu es une dure à cuire. N'empêche que tu as besoin que je te tienne la main pour te faire tatouer. Tu m'excuseras mais ton rôle de *badass* est à revoir.

— J'y travaille, justement.

— Ton rendez-vous est quel jour ? je lui demande en montrant son dessin du menton.

— Mercredi à dix-sept heures.

Je hoche la tête, j'irai avec elle, bien sûr. Je n'arriverai sûrement pas à enlever les images qui se sont imprimées dans mes rétines depuis trois semaines. Ni à ne plus entendre les sons et sentir les odeurs qui reviennent inexorablement au moment où je les attends le moins… En particulier l'odeur d'un corps consumé par le feu. Je me souviens m'être demandé ce qu'était cette forte odeur. Et plus tard, quand j'ai appris qu'un conducteur était resté coincé dans sa voiture et avait brûlé vif à deux mètres de moi, j'ai compris. Mais je vais essayer de les ignorer, ces fantômes qui font désormais partie de mon quotidien. En m'occupant le plus possible. Oui, c'est mon plan.

Josselin nous retrouve plus tôt que prévu, contrarié. Ça n'a pas dû fonctionner comme il voulait avec la fille de tout à l'heure. Je ne vais pas lui tomber dessus maintenant avec ses problèmes relationnels vis-à-vis de l'autre sexe, ce serait un coup bas. Mais je lui en parlerai quand il sera plus zen.

Comme nous sommes tous trop imbibés pour conduire, nous marchons jusqu'à l'appartement à deux pas d'ici qu'Anita et lui partagent, Josselin poussant la moto pour moi. Nous arrivons devant leur immeuble. Je suis rassurée d'avoir ce refuge qui aurait dû aussi être le mien. Je suis un peu assommée par les événements des derniers jours, mais surtout par la cérémonie. Je me laisse entraîner jusqu'au salon. Anita m'embrasse et va dans sa chambre. Joss s'installe sur le canapé et m'attire à lui. Je m'allonge et pose ma tête sur ses cuisses. Il caresse doucement mes cheveux en fredonnant ma chanson. Je m'endors, recroquevillée contre mon ami.

2

Ma mère me rend folle. Je l'adore, mais elle me rend folle. Depuis des années je vis seule, et me retrouver à nouveau dans ma chambre d'adolescente, chez mes parents, c'est un sacré changement que je ne suis pas sûre de pouvoir encaisser. Je viens d'obtenir ma première année de master après avoir suivi une réorientation qui m'a fait perdre un an dans mon cursus de Lettres. Pour mon master 2, je pensais rester à la fac et continuer mon petit boulot à côté. J'avais une place dans un bar, derrière le comptoir, et j'adorais ça.

Et puis, je n'ai pas pu me résigner à repartir. Pour être honnête, je ne me sens pas encore la force de reprendre le fil de mes activités comme si de rien n'était. Je sais bien que tôt ou tard il le faudra mais pour le moment, j'aurais trop la sensation d'être infidèle à la mémoire de mon frère. C'est trop tôt. Je me demande si on s'habitue vraiment un jour à l'absence d'une personne qui prenait autant de place dans notre vie. Est-ce qu'on se réveille un matin en se disant « Oh, ben là, ça va mieux, il me manque un peu moins » ? Si c'est le cas, j'espère que ça ne m'arrivera pas. Je n'ai pas envie qu'il cesse de me manquer, je veux avoir besoin de lui, même dans vingt ans, et le pleurer. Est-ce que j'arriverai à le pleurer ? Je n'ai pas versé une seule larme depuis les urgences, depuis que j'ai complètement pété les plombs à l'annonce de sa mort. J'en ai presque honte car il me semble qu'on mesure facilement la douleur de quelqu'un à la quantité de larmes qui roulent sur ses joues, non ? Je ne sais plus vraiment… Mais ça prendrait tout son sens car ma mère a constamment les yeux humides et rougis, maintenant. Elle souffre comme une mère peut souffrir de la perte d'un enfant. Ce n'est pas naturel, ce n'est pas dans l'ordre des choses. Les parents sont censés partir avant…

— Tu lis quoi ? je demande à ma mère en posant mon panier de linge sur la table du salon.

— Comme toujours, me répond-elle avec un petit soupir.

Je ne peux pas laisser mon père gérer seul la situation et je ne me sens pas d'abandonner ma mère. Qu'il m'ait demandé de rester est une preuve suffisante de son incapacité à s'occuper de cette nouvelle vie que tout le monde doit reconstruire, chacun à son rythme. Le fait est que mon cursus pouvant être suivi à distance, je n'avais pas de réelle raison de retourner faire mes études à la fac. En plus, je ne suis vraiment pas convaincue d'être à ma place dans cette voie. Depuis toute gosse, j'ai toujours voulu ouvrir un petit café. Un de ces salons de thé qui ressemblent à une maison de poupées, grandeur nature. Un rêve de gamine que je n'ai jamais eu le cran de mettre à exécution. À cause de cette envie inassouvie, j'ai constament été insatisfaite de mes études. Je les fais plus pour passer le temps que pour me mener à un travail… Alors je suis là, chez mes parents, sans savoir où je vais et mon envie de suivre cette deuxième année de master n'est pas assez forte pour justifier de les laisser tomber. Pour l'instant.

Je plie distraitement mes vêtements en m'imprégnant du calme qui règne… Malheureusement, elle n'y tient plus et se lève :

— Ma chérie, je sais que tu n'as plus besoin de moi pour tout ça, mais regarde…

Quand elle commence une phrase par « ma chérie », je sais que je vais avoir droit à une leçon de la parfaite petite femme au foyer. Elle me prend des mains les chaussettes que je m'apprêtais à rouler en boule. Elle les place bien à plat l'une sur l'autre et fait un mouvement sec et rapide que je n'ai pas

vraiment le temps de comprendre. Elle me colle son œuvre sous le nez :

— Tu vois, comme ça quand tu devras les mettre, il te suffit de mettre ton pied là et hop ça s'enfile tout seul.

Je suis partagée entre l'envie de rire et celle de pleurer. Voire, hurler. J'ai à nouveau douze ans et ma mère pense qu'elle doit m'enseigner les principes de base essentiels à connaître pour trouver un bon mari. La magie de la sérénité du moment s'évapore d'un coup. Avec ma mère, l'expression « bonne à marier » prend tout son sens. Je suis soulagée qu'elle ne soit pas venue me rendre visite une seule fois dans mon studio, elle n'y aurait pas survécu une seconde. J'aime mon chaos organisé, elle y ferait venir un exorciste.

Je tourne la tête pour chercher le soutien de mon père mais il évite consciencieusement de m'accorder son attention. Il est devant la chaîne *Equidia* et se concentre sur les côtes des chevaux partants pour la prochaine course qui défilent sur l'écran, comme si sa vie en dépendait.

— C'est un plaisir d'être rentrée à la maison, je marmonne en ramassant mon linge.

16 ans…

Je rentre du lycée et me vautre sur une chaise à la cuisine. L'air est chargé d'une odeur de pommes caramélisées, ma mère nous a préparé une tarte pour le goûter. Damien est encore au travail, j'ai de bonnes chances de pouvoir en avoir une part avant qu'il ne dézingue le tout. Ma mère est devant l'évier en train d'équeuter des haricots verts, probablement pour le dîner. J'ai eu une rude journée, Stéphane Humbert ne m'a pas regardée une seule fois et le prof de maths m'a envoyée au fond de la classe « faire des dessins dans la marge de mon cahier » parce qu'il ne pouvait pas répondre à mes questions. C'est vrai, c'est quoi cette manie de vouloir nous faire appliquer des formules mathématiques sans nous expliquer précisément d'où elles sortent ? Enfin bref, rude journée.

— Il y a de la tarte dans le four, elle est tiède, me lance ma mère par-dessus son épaule.

Je me lève en faisant traîner les pieds de la chaise sur le sol et je vais me chercher une part d'un pas lourd pour manifester que quand même, elle aurait pu me servir vu qu'elle était déjà debout. C'est là qu'elle se retourne et pousse un cri de surprise.

— Quoi ? je lui demande en regardant derrière moi pour tenter de compren dre ce qui la fait autant flipper.

— Ton nez ! me crie-t-elle en me montrant du doigt.

— Eh ben, quoi, mon nez ?

— Tu t'es fait percer le nez ?

— Ah ! Ça… je soupire en me détournant.

Je ne réponds pas et m'active devant le four pour me servir.

— Qui t'a fait ça ? me demande-t-elle en m'obligeant à lui faire face.

— Moi, toute seule.

— Mais tu es folle !

Je lève les yeux au ciel et retourne m'asseoir avec ma tarte. Je sais que je devrais tout de suite avouer mais c'est marrant de la voir paniquer.

— Tu vas retirer cet anneau immédiatement !

J'ai pitié d'elle, j'enlève le bijou qui est simplement clipsé sur ma narine droite et j'attends de voir sa réaction. Elle se rapproche et plisse les yeux en me tenant le menton pour orienter mon

visage de manière à voir le trou. Mais elle peut toujours chercher, elle ne trouvera rien.
— C'était un faux ? finit-elle par me demander.
— Ben oui, tu ne crois quand même pas que je vais aller me faire percer sans ton accord ! Je tiens à la vie !
— Et tu ne pouvais pas le dire dès le début ?
J'éclate de rire, c'est plus fort que moi. Je sais que c'est nul mais son expression, c'est irrésistible ! Je me prends une claque derrière la tête et l'envie de rire me passe aussitôt.
— T'as quel âge pour faire ce genre de plan ? me demande Damien en attrapant mon assiette et s'installant à côté de moi.
Je ne l'ai pas entendu arriver et je ne supporte pas quand il intervient comme s'il était un adulte responsable. Je ne lui rends pas la claque, il est bien trop fort pour moi, maintenant. Il y a six ou sept ans, je lui mettais facilement une raclée. Mais la puberté et tous ses changements l'ont physiquement avantagé et je n'ai pas envie de me faire botter le cul.
— Ça te va bien de dire ça avec tous tes piercings partout ! je lui rétorque en tentant de récupérer ma tarte, mais il a déjà tout ingurgité.
— Chuis macheur ! répond-il en postillonnant des bouts de pâte sablée sur moi.
C'est sa réponse à tout, il n'a que deux ans de plus que moi et il se prend déjà pour un adulte. Il m'énerve !

Je ne sais pas combien de temps je vais tenir mais pour notre survie et pour le bien-être de tous nos voisins, il faut que je me trouve un logement dans le coin. Comme ça, je reste près de mes parents, surtout de ma mère qui ne supporterait pas que je reparte après avoir perdu son fils… et je conserve mon indépendance. Jusqu'à présent, j'ai surtout fait des petits boulots dans la restauration et des bars. Ce ne sont pas les plus évidents, mais le service a cet avantage des pourboires en plus du salaire fixe, ce n'est pas négligeable. Ma famille fait partie de ces nouvelles fortunes. L'argent de la mienne vient de mon grand-père maternel qui a su investir un héritage et le faire fructifier. Il a commencé par acheter un studio sur la côte, l'a retapé, vendu et réinvesti. Ainsi de suite jusqu'à être propriétaire de plusieurs immeubles dans une région où le prix du mètre carré ne se prononce pas à haute voix tant il est indécent. Enfin bref, je pourrais ne pas travailler mais j'aime l'idée de ne pas dépendre de quelqu'un, même si cet argent me reviendra un jour. Je préfère m'entretenir, c'est plus sain. Mais il va forcément me falloir une période de transition et je vais devoir la passer ici, que je le veuille ou non. Par contre, si ma mère m'explique encore une fois comment plier les t-shirts pour qu'ils soient tous à la même taille et que ce soit harmonieux dans l'armoire, je hurle.

***

— Ça ne peut pas être aussi difficile que tu le dis…
Je lance à Anita un regard que je tente le plus agressif possible et elle n'insiste pas.
— C'est surtout dur pour elle aussi, en ce moment.
Josselin, toujours le défenseur des plus faibles. Il a raison, bien sûr, mais ils ne comprennent pas que cette proximité va mal finir et que tout le monde sera perdant.
— Je vais me chercher un appartement, je déclare en soupirant. Même si je dois d'abord trouver du

travail.
— Pourquoi tu ne demandes pas à ton grand-père s’il n’en a pas un de libre ? me suggère Anita.
C’est ce qu’avait fait Damien et, effectivement, le deux pièces qu’il louait à un prix très intéressant à notre grand-père est disponible. Je ne pourrais pas y vivre, bien sûr, il renferme trop de souvenirs impliquant mon frère. Cependant, je me refuse à entrer dans ce système. Ce serait céder à la facilité et je n’aime pas l’idée d’être semi-entretenue, surtout si je peux travailler et gagner ma vie, comme tout le monde.
— Non, je préfère éviter.
— Je te comprends, me dit Joss en me tapotant la main.
— C’est la bonne saison pour le service, tu devrais d’ailleurs demander à ta mère, elle connaît forcément un restaurateur… me lance Anita avant de se déboîter le cou pour mater un type qui passe devant la terrasse de café où nous sommes installés.
Elle n’a pas tort, ma mère est au foyer depuis toujours et quand on est aussi bien organisé qu’elle (pour ne pas dire psychorigide), le ménage et toutes les tâches qui lui reviennent sont vite expédiés. Il faut bien se trouver une occupation. Nous vivons dans un lotissement privé mais assez animé. Elle se débrouille donc pour être au courant de tout, et elle a son petit cercle de celles que nous avions baptisées, Damien et moi, « les vieilles commères ». Je dirais même qu’elle en est la présidente autoproclamée. Malgré ces élucubrations, ma mère reste la meilleure source concernant l’histoire de la ville et de ses habitants. Je pense qu’elle va bientôt passer au patrimoine historique et être ajoutée au *Guide du routard*. Je déconne, qu’est-ce que je peux être mauvaise quand même… Mais des fois il faut reconnaître que ça fait peur. Elle sait certaines choses sur certaines personnes qu’elles-mêmes ignorent. Flippant…
J’adore ma mère, vraiment, mais je ne suis pas le genre de personne à idéaliser qui que ce soit et je n’ai jamais placé mes parents sur un piédestal. Je sais reconnaître les défauts, chez les autres mais aussi chez moi. Peut-être bien que mon frère m’a appris à être comme ça, ou plutôt que j’ai marché dans ses pas. Comme pour beaucoup de choses.
— Tu as raison, je réponds à Anita. Je vais lui demander si elle connaît quelqu’un, ça ne coûte rien et puis c’est une situation d’urgence.
— C’était quoi le souci avec la blonde d’hier ? demande-t-elle à Josselin, sans transition et assez sèchement.
Je lance un regard étonné à mon amie mais elle fusille du sien Josselin et fait comme si je n’étais pas là. Il hausse les épaules et boit une gorgée de café, ménageant son petit suspense, avant de répondre :
— Je la connaissais déjà…
Aïe… Mauvais signe. Est-ce que c’est le moment de lui dire ce que je pense ? C’est toujours délicat d’aborder le sujet… Il s’envoie en l’air avec une fille différente chaque semaine. Je le connais par cœur et je vois que ça l’atteint. Je sais que c’est une attitude désespérée et qu’il n’est pas en paix avec lui-même. Sans vouloir faire de la psychologie de comptoir, il a vraiment besoin de cesser cette attitude autodestructrice. Je lui dirais bien que si la bonne personne se pointe un jour, il ne sera pas capable de la reconnaître… C’est un poil cliché et je suis convaincue qu’il le sait déjà alors je garde cela pour moi.
— Tu avais couché avec elle et tu ne l’avais pas rappelée, c’est ça ? me devance Anita qui a moins de scrupules que moi à lui rentrer dans le lard.

Je la trouve d’ailleurs un peu trop virulente.

— C’est ça, et tu es un peu trop agressive à mon goût, lui rétorque Josselin tout aussi aimablement et confirmant mon impression.

Ces deux-là vivent ensemble et ça se voit. On sent une intimité passer entre eux, mais c’est aussi une tension. J’ai remarqué que l’une ne va pas sans l’autre. Toujours cette histoire d’équilibre précaire qui peut facilement basculer du mauvais côté quand on devient trop proche. Lorsqu’on se connaît par cœur et qu’on peut lire en l’autre comme dans un livre ouvert. Exactement ce que je souhaite éviter avec ma mère. Mais là, on ne parle pas de moi et c’est à mon tour de dire mon texte.

— Ok, tout le monde se détend. Ana, tu sais bien qu’on ne se juge pas entre nous, d’accord ? Joss, n’oublie pas que si tu manques de respect à une femme, c’est toute la gent féminine que tu insultes, et tes plus proches amis sont des femmes…

Ils ne poursuivent pas leur échange mais restent tendus.

— Il se passe quelque chose que j’ai loupé ? je finis par demander après quelques longues minutes de silence.

Personne ne répond et tout le monde évite mon regard. Je vois. Il se passe vraiment quelque chose, ce qui expliquerait pourquoi Anita a sauté sur l’occasion pour régler ses comptes. Un nœud se forme dans mon estomac. J’ai la sensibilité à fleur de peau depuis l’accident et de voir mes amis se disputer… mais aussi d’être tenue à l’écart du sujet de discorde, tout ça c’est trop. Un rien m’angoisse. C’est comme si j’avais besoin de compenser la perte de mon frère par un maximum de positif. Tout ce qui peut être négatif autour de moi m’atteint bien plus qu’en temps normal, alors j’essaie de voir la vie avec des arcs-en-ciel et des licornes. Je ne suis pas dupe, je sais bien que ce n’est pas ça la réalité, mais pour le moment c’est ma façon de réagir. Tant pis si la chute est plus difficile à amortir quand je serai sortie de cette drôle de phase que je traverse. Et par « drôle », j’entends « bizarre »… pas « hilarante ».

Si quelqu’un me rencontrait maintenant, je ne pense pas qu’il se douterait que je viens de perdre mon frère. Ni que c’était moi qui conduisais quand il est mort. Ni que ça s’est produit il y a moins d’un mois. Non, parce que je fais mon maximum pour avoir l’air normale. Pour faire comme le reste de la Terre et continuer ma révolution autour de mon petit soleil. Et mon astre personnel, ce sont mes amis. Ce sont eux qui me permettent de faire « comme si ». J’ai à nouveau six ans et je joue au jeu du « on dirait que toi tu serais et moi je serais ». « On dirait que je serais heureuse », « On dirait que Damien ne serait pas mort ». Et si eux ne vont pas bien, à qui pourrais-je bien me raccrocher ? Je sais que je m’appuie trop sur ces deux personnes et je suis dans un système de quitte ou double qui peut me coûter cher. Mais pour l’instant, c’est tout ce dont je suis capable. Je m’interdis le plus possible de penser à Damien, à l’accident, à toutes les implications que son décès amène dans ma vie. Au lieu de ça, je me concentre sur des petits détails insignifiants mais salvateurs. Trouver du travail. Dégoter un logement. Commencer à rassembler le corpus pour mon mémoire. Appeler Éric que je n’ai pas vu depuis une semaine avant l’accident et qui me manque.

— Viens vivre avec nous, me lance Josselin en me prenant la main. Au moins quelque temps, tu sais qu’on a une chambre de libre, elle est à toi. Et si ça ne te convient pas, tu pourras toujours te chercher un appart’ tranquillement.

— Oui, viens, ça sera comme au bon vieux temps ! s’enthousiasme Ana en prenant mon autre main.

Je pourrais pleurer de les voir à nouveau soudés pour moi. Je pourrais. Et je le ferais. Devant eux, je n’ai honte de rien ou presque. Je laisserais les larmes couler si elles le voulaient bien. Mais je

crois que l'étau qui me serre le cœur et m'empêche de trop souffrir doit être relié à mes yeux d'une manière ou d'une autre… Parce que je sens le bien que la présence de mes amis me procure mais je n'arrive pas à l'exprimer.

— Ok, je leur réponds en souriant. Mais c'est temporaire, le temps que je sois bien installée dans le coin et pour éviter un clash avec ma mère.

J'apprécie leur sollicitude. Je ne voudrais cependant pas être une cause supplémentaire de trouble de leur équilibre.

***

J'ai laissé Josselin et Anita repartir travailler et je décide d'aller flâner chez le disquaire. Il a toujours été là d'aussi loin que je me souvienne, c'est un survivant. D'ailleurs, là où je faisais mes études il n'y avait plus un seul magasin de ce type. De nos jours, tout le monde fait ses achats en ligne et télécharge les albums en numérique. J'ai l'impression de parler comme une vieille bique. Ici, à *L'introuvable*, c'est un peu comme si le temps s'était arrêté. C'est pour ça que j'y vais, je cherche un bootleg des Smashing Pumpkins. Je n'en suis personnellement pas fan mais Éric oui et j'aimerais le lui offrir. Dans deux semaines, ça fera trois mois que nous sommes ensemble et j'aimerais marquer le coup avec un cadeau qui le surprenne. C'est un truc de filles, ça, fêter les *mensiversaires*, mais le concept me plaît bien. Et j'adore faire des cadeaux, toutes les occasions sont bonnes. En plus, nous ne nous sommes pas parlé depuis trois semaines, juste des SMS. Il était en plein dans ses concours et il n'a pas pu venir. Ensuite j'ai été prise par beaucoup de choses et je l'ai vraiment négligé. Alors même si je sais que ce n'est pas de ma faute, ni de la sienne, j'ai envie de me faire pardonner ce long silence.

Dès que j'entre, j'ai la sensation de me retrouver des décennies en arrière, à une époque où je n'étais même pas encore née. Des bacs de vinyles occupent tout le centre de la boutique, des trente-trois tours pour la plupart, il y a quelques quarante-cinq tours aussi… Sur les murs, des étagères croulent sous les CD mais aussi les cassettes audio. Ici, on ne vend que de l'occasion et la spécialité de la maison est de dénicher des raretés pour ses clients, à la demande. D'où le nom de l'enseigne.

— Bonjour.

Je réalise que je suis restée figée à l'entrée, laissant la porte ouverte et la climatisation s'échapper. Mon père me dirait « Tu veux climatiser toute la région ? Ferme, que je ne paye pas pour de l'air que tu jettes par la fenêtre. » Je me tourne et cligne des yeux le temps que mes pupilles se dilatent assez et que ma vision s'ajuste à la pénombre contrastant avec la luminosité extérieure. Je referme, faisant tinter le carillon, et finis par répondre :

— Bonjour, désolée, pour la porte…

— Pas de problème.

C'est très étrange de ne pas voir Georges ici… Il a toujours fait partie du décor, mais ça doit faire trois ans que je ne suis plus venue. Damien devait connaître le vendeur, il était un client très fidèle. J'ai récupéré toute sa collection de disques, d'ailleurs, et la vieille platine de mes parents qu'il s'était appropriée lorsqu'il avait déménagé. À présent, tous ses effets sont dans des cartons au sous-sol chez mes parents. Ça aussi, c'est étrange… Se dire que la vie d'une personne se retrouve enfermée dans des boîtes. Que tous ses projets, son quotidien, ses souvenirs… tout est consigné et

étiqueté (ma mère s'est chargée de l'organisation, bien sûr). La vie de mon frère est archivée comme une affaire classée. J'ai à peine eu le temps de rassembler quelques tickets de concert et autres bouts de papier dans une enveloppe, histoire d'avoir quelque chose de Dam…

J'aime sentir le parquet crisser sous mes pas quand je m'approche d'un bac de trente-trois tours. Je reconnais *Yes Anastasia* de Tori Amos qui passe dans les haut-parleurs. Il y a toujours eu de la musique, ici. Quand je n'avais pas assez d'argent pour me payer un CD qui venait de sortir, Georges me laissait l'écouter tranquillement. Il faisait ça avec tous les gamins. C'était un peu notre repaire, l'endroit où l'on venait pour découvrir ou redécouvrir des artistes… J'en ai passé des heures ici avec mon frère. Et nous n'y partagerons plus une seule seconde ensemble.

— Je peux vous aider ?

Je sens une larme, une seule. Je suis autant surprise par le fait que je pleure que par la voix grave qui me rappelle que je ne suis pas seule. Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi pour me mettre à penser à lui en face d'un inconnu, dans un lieu public ?

L'arrivée d'un SMS me fait à nouveau sursauter et je me détourne du vendeur :

— Désolée, je lui lance sans le regarder, en lui montrant mon téléphone.

J'ouvre le message et j'ai aussitôt besoin de prendre appui sur quelque chose mais je ne trouve rien. Je ne quitte pas mon écran des yeux et tends la main en avançant vers la sortie pour toucher le mur. Je relis le texto et je crois que je vais vomir. Je sors sans dire au revoir. Je marche en pilote automatique jusqu'à l'arrêt de bus. Je n'ai pas réussi à me résoudre à prendre la moto ce matin et j'ai bien fait, je ne suis pas en état de conduire.

VALENTIN

Je regarde la nana bizarre partir comme un zombie. C'était le moment surréaliste de la journée, bienvenue dans la quatrième dimension… J'ai un client dans la semaine et il faut que ce soit une barge.

ANGIE

Je me protège derrière mes lunettes de soleil et je mets les écouteurs de mon lecteur dans mes oreilles pour m'isoler un peu plus du monde, des autres. Je n'écoute pas la musique mais je me rends ainsi inaccessible. Je suis un peu en état de choc. C'est trop d'un coup. Je ne m'y attendais tellement pas que je ressors mon téléphone pour la cinquième fois dans le bus, pour vérifier que j'ai bien compris ce que j'ai lu. Malheureusement, il n'y a pas d'erreur possible, le premier effet Kiss Cool étant en train de s'estomper, je sens la colère monter en moi, remplaçant la stupeur, et je tâche de me contrôler. Ça ferait désordre de me laisser aller à pousser un cri primal. La pauvre grand-mère assise à côté de moi pourrait y laisser un tympan.

Je descends deux arrêts avant le mien histoire de me défouler un peu. Je ne suis pas du tout chaussée pour, mais j'ai besoin de courir pour évacuer avant d'arriver chez moi. Si ma mère me voit dans cet état, elle va flipper. Quand j'arrive devant l'entrée de la résidence, je dégouline de transpiration, j'ai le souffle saccadé parce que je ne suis pas une grande sportive… Mais je suis un peu calmée. Et je réduis tous mes efforts à néant en relisant une fois de plus ce SMS qui fait remonter toute la rage d'un coup comme si mon sprint n'avait pas eu lieu. Ce n'est vraiment pas le moment de faire une crise d'angoisse. Ça fait bien longtemps que je n'en ai plus fait, d'ailleurs. La dernière fois, j'étais avec

Damien, et cette pensée ne m'aide pas des masses à me détendre. J'avance lentement jusqu'à la villa de mes parents, je pense que je peux réussir à contrôler la crise, parce que ce SMS n'est rien à côté de tout le reste. Il faut que j'arrive à me raisonner. Que je me focalise sur ce qui est vraiment important. Je suis en vie, ça, c'est ce qui compte.

22 ans…

— Inspire lentement par le nez, expire tout aussi lentement par la bouche…

Je me laisse guider par la voix de Damien. J'ai complètement paniqué au milieu de la fosse… Pourtant c'est toujours là que nous allons dans les concerts et je ne comprends pas pourquoi j'ai pété les plombs… Je crois que c'est quand je me suis aperçue que je ne pouvais pas atteindre les issues de secours de la salle… Alors que le public d'Iron Maiden est connu pour être cool, et franchement, ça ne bousculait même pas.

— Hey ! Reviens avec moi, arrête de réfléchir, concentre-toi sur ta respiration…

Je suis les conseils de mon frère et retrouve peu à peu un rythme cardiaque normal. J'arrive à nouveau à respirer. Le nœud dans ma gorge se délie lentement, mais sûrement. Nous sommes assis sur les gradins, je m'appuie contre le dossier de mon siège en plastique inconfortable.

— Je suis désolée, on ne va pas bien profiter du spectacle d'ici…

— Mais si, t'en fais pas, on se fait vieux maintenant pour la fosse…

— Vieux ? Parle pour toi !

Il rit, moi aussi et ça me fait du bien. Je suis soulagée qu'il ne me propose pas de redescendre, je ne crois pas que je pourrais le supporter. Là au moins, je vois exactement par où il faut passer en cas de besoin. C'est la première fois que je flippe pour ce genre de chose, il a peut-être raison… Je vieillis… Enfin, pas autant que les musiciens qui montent sur scène. Mais ils assurent, les années n'ont vraiment aucun impact sur eux. Je suis à nouveau pleinement en état de profiter du show quand les premières notes de The Number Of The Beast *emplissent la salle après l'intro et que les paroles sont reprises en chœur par les milliers de spectateurs.*

3

ANGIE

Anita me tend mon téléphone après avoir pris connaissance du message. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas crié. Je n'ai pas répondu au SMS. Je suis en quelque sorte déconnectée. Comme si le corps et l'esprit avaient une protection qui se déclenche automatiquement en cas de fortes émotions accumulées. Un réflexe de survie. D'ailleurs, le regard de mon amie est inquiet, elle est sur ses gardes, je ne l'ai pas habituée à ça. Depuis que j'ai quitté le lycée, je suis plutôt du genre à gueuler un bon coup et à taper du poing sur la table, voire sur la tronche de celui qui me prend la tête.

— Une chance que tu n'aies pas acheté ce fameux CD qui doit coûter un bras… me dit-elle alors que je relis encore le SMS.

« Je préfère qu'on en reste là, il y a quelqu'un d'autre. J'ai ramené tes affaires chez toi, récupéré les miennes et déposé ta clef dans ta boîte aux lettres. »

— Trop tôt pour en plaisanter ? me demande Ana.

Je relève la tête et range mon téléphone. Je ne réponds pas, bien sûr que c'est trop tôt. Mais je ne lui en veux pas d'essayer, elle est comme ça et je le sais. Quand on reste ami avec quelqu'un pendant plus de quinze ans, c'est qu'on accepte tout de cette personne, le bon comme le moins bon.

— Quel genre de mec plaque sa nana quand elle est à quatre-cents bornes, et par SMS, en plus ? finis-je par dire.

C'est ma première réaction depuis que j'ai repris mon calme après mon sprint. Ce sont mes seuls mots sur la situation et j'ai l'impression que quelqu'un d'autre vient de les prononcer à ma place. Je regarde la scène de loin, je m'observe et je vois une jeune femme qui a besoin de picoler un peu pour faire passer la pilule. Je vide mon Monaco d'une traite et fais signe à la serveuse. Nous sommes à nouveau au *Loch Ness*, notre repaire depuis le lycée, et je m'y sens vraiment bien. Ce qui n'est pas forcément bon signe puisqu'à chaque fois ou presque que nous nous retrouvons ici, j'ai tendance à lever le coude plus que de raison…

— Allez, buvons pour oublier ! lance Anita en m'imitant.

Bon, en même temps, on ne peut pas dire que mon entourage m'aide à lever le pied plutôt que le coude…

— C'était quoi ce matin entre Joss et toi ? je me risque à lui demander, désireuse de changer de sujet.

J'ai bien conscience que ma situation accapare pas mal nos conversations ces dernières semaines, et ce n'est pas quelque chose que j'apprécie particulièrement. Tout simplement parce que j'ai beaucoup de mal à évoquer ce qui me prend la tête, mais aussi parce que je ne dois pas négliger les autres. Mes problèmes, mon malheur, et tout ce qui va avec, n'annihilent pas ceux de mes amis.

— Il me gonfle, il sait qu'il fait de mauvais choix et il fonce tête baissée. Qui le ramasse à la petite cuillère après ? se plaint-elle.

— Tu ne peux pas forcer quelqu'un à réaliser quelque chose parce que *toi* tu l'as réalisé. Tu sais

bien que tant qu'il ne prendra pas lui-même la décision d'arrêter de déconner, on ne pourra rien pour lui à part le soutenir.

14 ans…

— Tu dois le dire à quelqu'un ! s'énerve Josselin.

Le mouvement de recul d'Anita le calme aussitôt.

— Désolé, désolé…

Il cherche ses mots mais s'arrête là.

Moi aussi je suis en colère et moi aussi j'aimerais prendre les choses en main à sa place. Mais elle est la seule à pouvoir décider d'en parler. C'est sa vie, je ne me sens pas d'assumer la responsabilité d'une démarche officielle pour elle.

— C'est rien, elle avait juste trop bu et c'est ma faute, je n'aurais pas dû…

— Non, ce n'est pas de ta faute, Ana, tu entends ? Jamais ça n'a été de ta faute ! je lui crie, n'y tenant plus.

Elle fond en larmes comme c'est souvent le cas ces derniers mois. La situation s'est dégradée depuis le départ du mec de sa mère. Cette vieille alcoolique passe ses nerfs sur Anita maintenant qu'elle n'a plus son défouloir. Sauf que le gars avait la possibilité de partir, Ana ne peut pas. Pire : elle ne veut pas. Car quand on connaît sa mère sobre, c'est quelqu'un de vraiment adorable, alors elle continue d'espérer que ces épisodes vont cesser. Tout le mal qu'elle peut lui faire quand elle est alcoolisée, que ce soit psychologique ou physique, elle tente le maximum pour le faire pardonner à jeun, mais ça ne suffit pas. Certaines blessures ne sont pas visibles et ne cicatrisent jamais. Surtout quand on passe son temps à les rouvrir. Se faire plaquer par son dernier mec n'a rien arrangé. Il n'était pas un modèle de stabilité, mais au moins il parvenait à canaliser les colères de cette femme. Maintenant qu'elles sont à nouveau seules, c'est Anita qui se mange tout dans la tronche.

Une fois, j'ai vraiment failli appeler les flics. Elle ne la frappe pas souvent mais quand elle le fait, c'est violent. Du genre au point qu'Ana doive manquer le collège une semaine le temps que les bleus s'estompent. Je me suis dégonflée, mon amie m'avait déjà bien fait comprendre qu'elle avait la situation en mains. Et surtout, elle m'a fait jurer à plusieurs reprises de ne rien dire. C'est sûrement égoïste de ma part mais j'ai trop peur de perdre son amitié.

Aujourd'hui, elle a juste un bleu sur le bras, sa mère le lui a serré trop fort pour l'empêcher de sortir alors qu'elle devait prendre le bus pour venir en cours. Je dis « juste » parce que la dernière fois, il y a deux mois, c'était plus impressionnant. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'ils se sont disputés avec Josselin, ils ont crié, il voulait qu'elle porte plainte, elle lui a hurlé de se mêler de ses affaires et ils ne se reparlent que depuis deux jours.

— Viens dormir à la maison, je lui propose alors qu'elle se lève et attrape son sac pour rentrer chez elle.

Je sais qu'elle va accepter. Elle est amoureuse de Damien depuis des années. C'est peut-être fourbe de ma part de jouer là-dessus, mais au moins pour ce soir je sais qu'elle sera à l'abri de sa mère.

— Ana… Il faut que tu fasses quelque chose, insiste Josselin.

— Je sais, c'est prévu.

Elle n'en dit pas plus et nous lui emboîtons le pas.

— Bien sûr que je le sais, peste Ana. Mais la situation est complètement différente !
— Non, sur le principe c'est la même chose. Laisse-le prendre ses décisions, je sais que tu aimerais le faire à sa place mais il a besoin de ça.
— Il se fait du mal et il traite les femmes comme de la merde ! s'énerve-t-elle, faisant sursauter la serveuse qui vient de déposer nos bières.
— Il ne leur promet jamais rien… je tente de le défendre.
— Ah. Et toi, ça t'a toujours calmée, peut-être ? Tu es comme toutes les filles, et si un mec te dit que c'est pour un coup d'un soir mais que tu craques sur lui, tu vas te faire des idées et espérer malgré tout.
— Ok, tu marques un point. Mais lâche-le un peu avec ça, d'accord ?
Vu de l'extérieur, on pourrait croire que ces deux-là sont faits pour être ensemble. Qu'ils jouent à « je t'aime, moi non plus » et se tournent autour depuis des années sans voir ce que le monde entier voit. Mais ce n'est pas le cas. Il arrive un moment, dans une amitié comme la nôtre, où une limite a été franchie et où on atteint le point de non-retour. Rien ne pourrait briser cette amitié parce que nous avons partagé trop de secrets, d'événements importants, tout en fait. Souvent on entend dire que dans un couple, ce qui lie vraiment les deux personnes c'est justement l'amitié. Que l'autre est notre meilleur ami et c'est ça qui fait que ça fonctionne. Ça et le cul, bien sûr. Il ne faut pas se voiler la face : si ça n'est pas le pied au lit, ça finit par rejaillir sur la relation en général. Toujours est-il que je sais que Josselin et Anita ne formeront jamais un couple amoureux, ni lui et moi, d'ailleurs. Nous sommes comme les membres d'une même fratrie, ce serait incestueux. C'est un peu ce que nous avons ressenti Joss et moi quand nous avons dérapé. J'ai eu l'impression de coucher avec mon frère. C'était… Brrr… Ce qui me ramène à Damien et mon humeur chute encore plus bas. Anita s'aperçoit de mon soudain silence et me tapote le dos de la main.
— Il me manque à moi aussi, tu sais. C'était mon premier amour… À sens unique en plus, soupire-t-elle.
J'aime cette faculté que nous avons de savoir à quoi l'autre pense sans l'évoquer à haute voix. Je n'ai pas besoin qu'elle précise qu'elle parle de mon frère. Bien sûr que je sais qu'il lui manque, et bien sûr que je sais que je ne suis pas la seule à souffrir de son absence. Elle a été amoureuse de lui tellement longtemps que j'ai tendance à l'oublier. Cet amour à « sens unique », comme elle le dit si bien, a fait partie du décor des années durant. J'en ai voulu à mon frère, et puis Anita est passée à autre chose et ma situation est devenue beaucoup plus confortable.
Ce soir, mon état d'esprit fait que j'ai l'alcool triste, limite mauvais, et j'ai besoin d'exorciser. Mais avant, il faut que je boive un peu plus. Soignons le mal par le mal.
— Putain, trois mois quoi…
— Oui, enfin, relativise un peu. Ce n'est que trois mois. Pas trois ans, réplique Anita.
— Tu n'es pas censée être solidaire de manière inconditionnelle ?
— Je n'ai pas encore assez bu pour ça.
— Pareil pour moi, je lui réponds en faisant signe à la serveuse.
— Buvons pour oublier ! me lance Ana en souriant.
Trois mois, ça peut sembler peu mais c'est de loin la plus longue relation que j'ai pu avoir avec un mec. Alors forcément, j'y ai cru. Non pas qu'il était l'homme de ma vie, mais qu'on allait faire un petit bout de chemin ensemble. Et puis franchement, je ne m'attendais pas à me faire larguer alors que mon frère est à peine enterré. En fait, techniquement, il ne l'est pas mais on se comprend. Bref, me

faire plaquer par SMS pendant que je suis en deuil, ça montre à quel point le type est un enfoiré de première. Et ma réaction disproportionnée prouve juste que j'ai une vie de merde en ce moment et que je me raccroche à n'importe quoi pour ne pas couler.

Anita et moi enchaînons les alcools, faisant des mélanges improbables, et mon taux d'alcoolémie est proportionnel aux décibels de ma voix. Nous nous amusons, nous rions beaucoup, nous épongeons un peu le liquide avec les biscuits apéritifs mis à disposition. Ce qui nous donne encore plus soif. C'est un cercle vicieux dont je ne souhaite pas vraiment sortir… Ce qui est peut-être pire que le fait de picoler en soi.

— La dernière fois qu'on s'est murgées toutes les deux c'était quand ? me demande mon amie d'une voix pâteuse.

À moins que ce soit mon audition qui commence à me faire défaut. Difficile à dire quand tout le monde est bourré.

— Je crois que c'était… non, je ne sais plus, il y a toujours Joss dans le coin.

— Ouais, ben on devrait plus souvent se faire des soirées entre filles.

— Pauvre Josselin, mis de côté parce qu'il en a une.

— Il se fait plein de soirées avec ses potes où nous ne sommes pas invitées. Ce sera nos *fuck-party* ! À chaque fois qu'il ira voir ses copains, on se fera ça, déclare-t-elle.

— Tu sais que demain on aura oublié…

— Possible, mais ne me pourris pas mon délire, tu seras mignonne. Aux soirées filles ! clame-t-elle en tapant son verre dans le mien.

Deux heures plus tard, je suis fin prête à tourner la page. C'est tout du moins ce que mon esprit embrumé tente de me faire comprendre. Je sors mon téléphone et compose son numéro. Anita ne dit rien mais elle commence à rire. Plus précisément, à couiner. Car mon amie, quand elle est éméchée ou plus, rit d'un petit son aigu agaçant qui donne envie de la bâillonner. Heureusement que je suis immunisée contre son couinement. Il se manifeste également lorsqu'elle tente de séduire un beau mâle. Là, c'est l'alcool mais aussi le fait qu'elle se doute que je m'apprête à faire une connerie. Elle ne m'empêcherait pas de la faire, non, c'est bien plus marrant de me regarder m'enfoncer toute seule. Ceci dit, je ne lui jetterai pas la pierre, je serais tout aussi impitoyable à sa place.

— Angel ? me sort une voix dans mon téléphone.

Rien que ce son réveille la colère qui s'était éteinte grâce à mes quelques verres. En plus, on n'a pas idée d'interrompre les gens pendant qu'ils pensent ! Ce type a toujours été d'une impolitesse !

— Robert… je commence.

— Éric, me coupe Anita en se retenant d'éclater de rire.

Ah oui, Robert c'était celui d'avant. Il partait avec un sévère handicap dans la vie avec un prénom pareil, le gars… Il se faisait appeler Rob mais franchement, ça ne changeait pas le fait que c'était un gros con de bourgeois avec un balai dans le cul.

— Allô ?

Merde, je m'égare. Focus. Éric. J'avais raison, quel malpoli ! Pas moyen de penser tranquille avec soi-même !

— Pardon, Éric. Que ce soit bien clair, p'tite bite, j'ai simulé chaque orgasme pour que tu termines ta petite affaire sinon on en avait pour la nuit. Je n'ai jamais été aussi mal baisée ! Alors ton cure-dents et toi, vous pouvez aller vous faire foutre !

Je raccroche, crie « Nasdarovié ! » et balance mon téléphone par-dessus mon épaule comme si

c'était un verre de Vodka. Et que j'étais Russe. Au moment où je le fais, je réalise que c'était une très mauvaise idée. Je me retourne à temps pour voir un type se lever et il n'a pas l'air content du tout. Son regard change quand il voit que je suis la coupable, on dirait qu'il me reconnaît. Moi pas. Je crois qu'il a reçu mon téléphone sur la tête parce qu'il se la frotte avec un bras tatoué. Oups, un *bad boy*, pourvu qu'il ne fasse pas partie d'un gang sinon je suis morte. Mais qu'est-ce que je raconte comme conneries quand j'ai bu. Ok, quand je suis complètement bourrée. Je me lève et vacille un peu quand je sens deux mains sur ma taille me stabiliser. Je reconnais l'odeur de son parfum frais et mentholé et je suis bien contente que Josselin ait finalement décidé de nous rejoindre. Parfait timing, c'est ça le talent. Ou alors c'est ça avoir le cul bordé de nouilles. Je pose les mains sur les siennes parce que ça tourne dangereusement.

— Ça t'appartient, je crois ? me dit ma victime en me tendant mon Smartphone.

Je le prends en bredouillant quelques excuses. Il a l'air surpris et fronce les sourcils, dont un orné d'un barbell, ce que je trouve bizarrement sexy. Sa réaction est normale : même moi je n'arrive pas bien à comprendre ce que je dis. J'ai un peu trop forcé sur la boisson pour la deuxième fois cette semaine. La mort de mon frère me rendrait-elle alcoolique ? En tout cas ça me donnerait de bonnes circonstances atténuantes, non ?

— Salut, V, lance Josselin en serrant la main du type. Excuse ma copine, elle a visiblement picolé.

— Oui, j'ai vu ça. Je pense que tout le bar a entendu qu'elle vient de se faire larguer par SMS et qu'elle a comparé la bite de son ex à un cure-dents, répond-il laconiquement. Donc je me doute qu'elle ne doit pas être à jeun.

Je suis mortifiée. J'ai parlé si fort ? Josselin me fait pivoter et je remarque qu'Anita tient difficilement debout, prête à partir avec nos affaires.

— On rentre.

Le ton de Joss est sans appel. Il a toujours été mon garde-fou dans les soirées et il sait reconnaître les signes avant-coureurs. Ceux qui annoncent que je vais commencer à déconner et à faire ou dire des choses que je regretterai le lendemain. Le coup du téléphone en est indubitablement un. Je ne suis pas assez imbibée pour ne pas me rendre compte qu'il est en effet temps pour moi de rentrer me coucher. J'essaie de sourire à l'inconnu tatoué percé par-dessus mon épaule pour qu'il ne m'en veuille pas et n'envoie pas tout son gang à mes trousses pour se venger. Je crois que je louche (ou alors, ils sont deux beaux gosses identiques à m'observer) ce qui doit donner un résultat peu concluant. Nous sortons dans la rue et l'air frais de cette fin de soirée n'a même pas l'avantage de me dégriser.

VALENTIN

Je la regarde partir pour la deuxième fois de la journée et je me demande si j'ai un truc avec les dingues. Je les attire ? Putain, elle louche…

ANGIE

Encore une fois, je me retrouve chez eux, mon presque chez-moi, mais ce soir je me couche dans ce qui va devenir ma chambre, ce qui aurait dû être ma chambre. Ils l'ont toujours gardée meublée, elle a servi plusieurs fois de chambre d'ami. Je m'y sens donc parfaitement à ma place. Je fixe le plafond. Je n'arriverai pas à dormir malgré le bien-être que je ressens d'être là. Les insomnies sont de plus en

plus fréquentes, ces dernières semaines. Quand je me retrouve seule dans le noir, le soir, alors que tout le monde dort, c'est la partie la plus difficile. Devant les autres, je peux me convaincre que je vais bien, faire semblant et avancer parce qu'il le faut. Mais seule, il m'est impossible de me mentir à moi-même. J'essaie quand même. C'est difficile, vraiment, car j'ai l'alcool qui exacerbe chacune de mes émotions. J'aimerais avoir un bouton « off ». Surtout quand les souvenirs de l'accident, encore beaucoup trop frais et détaillés, repassent inlassablement dans ma tête. Je revis l'instant T, celui où j'aurais pu éviter le pire. Si au lieu de regarder mon frère dans le rétroviseur j'avais fait attention à ce qui se passait derrière, j'aurais eu le temps de démarrer, de nous éloigner du carambolage. Au lieu de ça, je faisais la maligne avec l'accélérateur et Damien en est mort. Je ne pleure toujours pas, c'est bloqué. Mais je sanglote, des sanglots sans larmes. Jamais je n'aurais cru que ça pouvait être aussi douloureux de ne pas pleurer. J'ai la gorge qui brûle, l'estomac noué, la vision floue, je ne sais plus ce qui est imputable à l'alcool ou à la douleur que me provoque la mort de mon frère. La seule certitude que j'ai à présent, c'est de ne plus être sûre de rien. Je suis perdue, je n'ai jamais eu autant besoin de Damien que depuis qu'il n'est plus là. Mes sanglots sont de plus en plus bruyants, la douleur me fait gémir.

J'entends la porte s'ouvrir et je sens qu'il s'allonge à côté de moi. Il me prend dans ses bras sans un mot et bientôt le matelas s'affaisse un peu de l'autre côté. Nous trois, c'est ce qui me permet de tenir. Nous avons traversé tant d'épreuves ensemble et nous en sommes toujours sortis plus forts… Ça me donne de l'espoir, celui que demain j'aurai peut-être un peu moins mal.

12 ans…

— C'est de l'œuf ? je demande à Anita alors qu'elle revient de la cuisine avec du papier essuie-tout.

— Ça sent l'œuf, en tout cas…

Elle commence à éponger mes cheveux et je me mets à pleurer. Elle n'aime pas ça, je le sais. Elle est forte, Anita. Elle ne pleure que quand sa mère lui fait du mal, et seulement devant Joss et moi.

— Tu dois le dire à ton frère.

— Non, il va s'énerver !

— Justement ! Tu ne peux pas les laisser gagner ! s'agace-t-elle.

Je sais pourquoi ils s'en prennent toujours à moi. Ils me traitent de petite fille riche et se moquent de moi parce que j'ai un strabisme. Maman m'a dit qu'on pourra bientôt me faire opérer mais qu'il faut encore attendre un peu. Elle dit qu'elle aime mon regard parce qu'il lui rappelle celui de Joe Dassin. Je déteste mon regard et Joe Dassin était bizarre. Et je ne suis pas la seule à être de cet avis, ils se moquent de moi. Ils se mettent à loucher et me suivent dans la cour en me traitant de mongol. Ils sont bêtes, les Mongols sont les habitants de la Mongolie, ils ne savent pas de quoi ils parlent.

Ils s'en prennent aussi à Josselin. Mais Ana ne comprend pas, si j'en parle à Damien, ce sera pire parce qu'ils diront que je suis allée dans les jupes de mon frère. L'autre, celui qui est petit et moche, me l'a dit une fois, il m'a dit « Pas la peine d'aller dans les jupes de ton frère, on lui fera la peau, tu crois qu'il a une chance contre nous ? » C'est sûr, ils sont cinq.

— Alors on va contre-attaquer ! me lance Ana.

***

Il est gentil, tendre, attentionné… mais vraiment, je ne ressens rien. Sa main s'active entre mes cuisses et moi, je pense que je serai bientôt à court de dentifrice et qu'il faudrait que je fasse quelques courses.

— Tu y es presque ? me demande-t-il avec espoir.

Ouaip. Lui aussi doit trouver le temps long. Alors je soupire et simule l'orgasme en guise de réponse. J'ai de l'entraînement, avec Éric c'était systématique. Il accomplissait les gestes des préliminaires comme s'il s'agissait d'une corvée, forcément je n'étais pas hyper réceptive. Là, c'est un autre souci. Le type a pourtant l'air gentil et tout ça, mais je n'y arrive pas et ça commence sérieusement à devenir agaçant. Quand j'estime que l'orgasme a été assez réaliste, je repousse sa main.

— Tu as des capotes ? je lui demande.

Une suffira mais bon… c'est sorti comme ça. Il se lève et revient presque aussitôt en me tendant le préservatif. Les mecs aiment que les filles se chargent de l'emballage, et je parle du fait de dérouler la capote sur leur queue, pas juste d'ouvrir le sachet. J'espère que je prendrai plus mon pied parce que, finir la soirée avec un inconnu n'est pas très glorieux en soi, si en plus c'est un coup pour rien, ça le fera moyen. Je me rallonge et il s'installe entre mes jambes, à l'entrée de mon vagin. Et il attend. Il est choupi, le pauvre, tout délicat. Je le prends en main et le guide tout en levant les hanches. Il comprend et commence les va-et-vient. Il se penche et essaye de m'embrasser. Je tourne discrètement la tête et plaque les mains sur ses fesses pour détourner son attention de mon esquive ninja anti bisou. Je suis comme *Pretty Woman* : c'est bien trop intime d'embrasser quelqu'un pour que je le fasse avec le premier type croisé dans un bar. Il s'avère être assez doué quand même, alors je me laisse aller et je prends mon pied parce que merde, je l'ai bien mérité ! Il ne dure pas assez longtemps pour que l'ombre d'un orgasme se profile à l'horizon, mais ce n'est pas de sa faute. Je sais que je ne suis pas vraiment en condition. Ça valait quand même la peine d'essayer, sait-on jamais, on peut parfois avoir de bonnes surprises. Sans être une déception, il n'est pas mauvais non plus. Il jouit, se retire, s'allonge à côté de moi. Nos respirations reprennent un rythme normal.

— Tu veux aller à la salle de bain ?

Comme je disais, il est mignon, tout attentionné comme ça. Nous y allons ensemble et je me rafraîchis comme je peux. De retour dans la chambre, il s'allonge sur le lit et m'attire à lui. Je n'ai pas le cœur à le planter maintenant, il porte cette expression de béatitude sur le visage qui me pousse à lui faire plaisir. Alors je le laisse se blottir contre moi et j'attends.

Une fois que je l'entends respirer profondément et de manière régulière, je pousse doucement son bras pour ne pas le réveiller. Je ne suis pas une habituée de ce genre de situations et j'aimerais vraiment réussir à m'échapper sans scandale. Je m'immobilise à l'instant où il remue un peu et j'en profite pour l'observer. Il est vraiment pas mal avec ses petites bouclettes blondes, ça lui donne un air d'ange. Sauf que ce que nous avons fait dans son lit ne doit certainement pas être cautionné par le boss, là-haut…

Je me lève lentement et utilise mon téléphone en guise de lampe pour retrouver mes affaires et mon chemin sans le réveiller. Je ramasse mes vêtements éparpillés sur le sol et me rhabille rapidement avant de prendre mes chaussures dans une main, mon sac dans l'autre, et me faufiler par la porte entrouverte de la chambre. Juste au moment où j'atteins l'entrée, j'entends du bruit derrière moi. Inutile de chercher à savoir si c'est Jean, Paul, Pierre ? Mince, avec tous ces prénoms classiques je

ne sais même plus comment il s'appelle… peu importe, je m'échappe sans me retourner.

Je ne suis qu'à quelques pâtés de maisons de chez nous alors je profite de l'air vivifiant de la nuit pour m'offrir une bonne marche. Ce n'est pas non plus comme si j'avais le choix, étant donné que je suis venue à pied chez ce type juste après mon service. Une semaine que j'ai le poste et je trouve déjà des avantages ! J'espère surtout que cette petite promenade nocturne va me rafraîchir les idées… Ce n'était pas un mauvais coup mais je n'ai pas ressenti grand-chose. Et c'est justement ça que je recherchais. Oublier un peu tout ce qui m'empêche de dormir et laisser le corps prendre le dessus, mettre ma conscience dans une boîte et l'oublier dans un coin le temps d'une nuit. Ou moins, je ne pouvais vraiment pas me résoudre à dormir avec un mec rencontré il y a seulement quelques heures. Sur mon lieu de travail. Merde. Dit comme ça, je n'aime pas du tout ce que ça donne maintenant que j'ai assouvi ce besoin que j'avais. Il fallait que je passe concrètement à autre chose après Éric. Aussi malsain que ça puisse sembler, m'envoyer en l'air après une rupture m'a toujours aidée à aller de l'avant. Ça et nos cérémonies. Heureusement que je ne me fais pas larguer toutes les semaines, ça ne serait pas beau à voir…

J'arrive devant notre immeuble. Les lieux sont tellement familiers que je réalise, en mettant le pied sur la première marche du petit escalier qui mène à l'entrée, que c'est ici que je me sens vraiment chez moi. Plus que chez mes parents, ce qui est assez déstabilisant. C'est certainement lié au nombre d'heures que nous avons passées Anita, Josselin et moi à le remettre en état et à le personnaliser. Au début, nous avions prévu d'aller dans la petite fac locale tous les trois et la chambre que j'occupe actuellement est celle que j'aurais dû intégrer alors.

18 ans…

— Tu n'es pas sérieuse ? me demande Josselin en posant son carton.

Anita et lui étaient tellement impatients d'emménager qu'ils ont déjà amené toutes leurs affaires. Ils ont commencé à avoir des soupçons quand ils ont vu que je ne les imitais pas. Et ce soir, je n'ai plus le choix, je vais devoir leur avouer ce que je leur cache depuis deux mois et qui me tue mais que je suis obligée de faire.

— Je n'ai pas le choix…

— Bien sûr que si ! s'insurge Anita, qui n'avait rien dit jusqu'à présent.

— Non, si je veux réussir mon diplôme, je dois intégrer une fac plus réputée que celle-ci !

— Tu es snobe, c'est nouveau ça, siffle Josselin en croisant les bras.

— Ça n'a rien à voir avec ça ! La fac de droit du coin a ses locaux dans un ancien abattoir, bon sang ! Les profs sont connus pour leur manque de sérieux ! Quand je voudrai aller plus loin, puisqu'ils ne proposent que la licence, mon dossier sera refusé partout uniquement à cause du nom de l'université d'où je viens !

Je tente de plaider ma cause mais j'ai l'impression qu'ils m'ont déjà condamnée. Nous devions nous installer tous les trois, rester soudés et vivre nos années d'études à fond et voilà que je leur annonce que je vais partir à plus de trois-cents kilomètres.

— Tu n'as pas le droit de nous faire ça ! On a tout prévu, tu as cosigné le bail, tu as…

— Je me suis déjà arrangée avec le propriétaire et mes parents sont d'accord pour payer ma part du loyer même si je ne vis pas là. Ils sont conscients que ça pourrait vous mettre dans la merde alors jusqu'à ce que vous trouviez un autre colocat…

— Jamais nous n'accepterons que quelqu'un prenne ta place, souffle Anita en lançant un regard

interrogateur à Joss.

Il hoche la tête et je sais qu'en réalité, mes amis m'ont déjà pardonné ce que je considère comme une trahison. Ils sont bien plus attentionnés envers moi que la réciproque. Je souffre vraiment de m'éloigner d'eux, de mon frère, ma famille, mon environnement rassurant… Mais je sais reconnaître quand je dois prendre une décision, même si elle ne me plaît pas, et tout ceci n'entre pas en ligne de compte pour choisir la bonne voie.

Je souris en repensant à ma désastreuse année de droit qui m'a menée à me réorienter. Tout ça pour ça… Quand j'entre dans l'appartement, Josselin est assis sur le canapé, les bras croisés, devant la télé. Si ses bras sont croisés, c'est que quelque chose le contrarie, c'est un signe qui ne trompe jamais avec lui. Il lève la tête vers moi et je constate tout de suite qu'il est effectivement très contrarié. J'espère qu'il ne s'est pas encore pris la tête avec Anita parce que je n'ai vraiment pas envie de jouer le tampon entre les deux, encore une fois.

— On peut savoir où tu étais ? m'accueille-t-il alors que je m'assois à côté de lui.

Pour le coup, je pense que j'aurais dû suivre mon instinct et tracer direct dans ma chambre…

— Et on peut savoir en quoi ça te regarde ? je lui réponds du tac au tac.

— Nous avons peu de règles dans cette maison, mais se prévenir si on découche en est une que nous suivons, parce que nous prenons soin les uns des autres. Ton téléphone était directement sur messagerie et ton patron m'a dit qu'il t'avait vue partir avec un type à la fin de ton service. Et si le gars avait été un dangereux psychopathe ?

Eh ben… Pour un retour dans la réalité, c'est assez brutal !

— Si ça avait été le cas, je ne serais pas là pour en discuter avec toi. Alors détends-toi, tu vas te provoquer des rides prématurées sur ta belle petite gueule d'ange si tu continues à froncer les sourcils comme ça.

Ma piètre tentative d'alléger l'atmosphère s'étale comme une bouse agonisante à mes pieds.

— Angélique, je suis sérieux. Préviens l'un de nous la prochaine fois. Un SMS, ça ne prend que quelques secondes…

Il semble vraiment inquiet, la preuve en est que j'ai eu droit à mon prénom en entier. Ça aussi, c'est un signe. Je décide de faire un pas vers lui pour qu'il se relaxe un peu.

— Ok, c'est noté. Je le ferai.

— Et donc ?

— Quoi ?

— Tu viens de t'envoyer en l'air et tu penses vraiment t'en tirer sans me donner tous les détails ?

Je prends un air outré et mets une main sur mon cœur :

— Je ne cancane pas sur ma vie sexuelle !

— Ah ! Donc, tu t'es bien envoyée en l'air ! jubile-t-il en se tournant vers moi avec un grand sourire.

— Je me fais tout le temps avoir ! Oui, et franchement, c'était… potable.

— Potable ? lance Anita d'une voix endormie en entrant au salon.

Elle porte son pyjama fétiche : un short Bob l'éponge et le top assorti. Et pourtant, elle est diablement sexy dedans. Alors que si je m'amusais à porter ça, je serais immanquablement ridicule. Passons. La nature ne distribue pas équitablement les dons mais c'est moi qui viens en effet de m'envoyer en l'air, je n'ai pas non plus trop à me plaindre.

— Ok, c'était assez nul, je soupire en m'appuyant sur le dossier alors qu'Ana s'incruste entre Joss et moi.

Elle pose la tête sur mes genoux et les jambes sur ceux de Josselin.

— C'était qui ? me demande-t-elle avant de bâiller.

— Aucune idée, un client qui m'a matée pendant tout mon service. Je me suis dit que ça me viderait l'esprit…

— Et ça a fonctionné ? me demande Joss.

— Oui, ponctuellement mais oui. J'étais tellement concentrée pour ne pas grimacer quand il essayait de trouver mon clito que ça m'a bien changé les idées. À défaut de m'avoir vidé l'esprit, il s'est bien vidé les…

— Ne sois pas vulgaire ! m'interrompt Anita.

Nous rions tous de ma blague avortée (oui, je ris de mes propres blagues, je sais, ça craint) et je reprends :

— C'est quand même pas de chance, il a tourné autour pendant cinq bonnes minutes avant que je prenne les choses en main. J'y serais encore et avec des irritations entre les cuisses si je ne l'avais pas arrêté !

J'en rajoute un peu, c'est plus marrant raconté comme ça.

— Que je ne t'entende plus me faire la leçon sur mon style de vie, me lance Josselin avant de se lever.

— Je pense qu'il me reste une sacrée marge avant d'atteindre ton niveau ! je lui rétorque, un peu vexée de constater qu'il a raison.

Il s'en va sans rien ajouter mais en me souriant et je comprends qu'il ne me juge pas.

***

Une petite routine pas désagréable s'est installée dans ma vie depuis que j'ai décroché ce poste. Elle ressemble un peu au traditionnel métro-boulot-dodo, mais c'est exactement ce dont j'avais besoin. Les habitués du pub commencent à m'appeler par mon prénom et sont assez généreux en pourboires. Nous les partageons avec toute l'équipe et ce sera un plus non négligeable à la fin du mois.

Mon père s'est moqué de moi quand j'ai annoncé que j'avais un emploi de serveuse au *Loch Ness* parce que, d'après lui, j'y passais déjà tellement de temps que c'est une bonne chose d'être payée pour. C'est vrai, oui, je connais les lieux comme ma poche. Ceci dit, c'est le cas de la plupart des jeunes de ma génération, dans cette ville. Ce n'est pas non plus comme si on avait énormément de possibilités quand on veut sortir le soir. C'est un point de repère assez central et l'ambiance y est vraiment agréable. Alors oui, me faire payer pour y passer du temps, même si techniquement j'y bosse, j'apprécie. Et puis, si la salle et le patron n'ont pas changé depuis mes années lycées, les clients me sont presque tous inconnus. Ça fait du bien de voir des nouvelles têtes, de rencontrer du monde, de se faire un client deux heures après l'avoir rencontré… Ce genre de petits avantages, en somme.

Ce soir, il y a un groupe local de pop-rock qui joue sur la petite scène que le patron a installée au fond de la salle du rez-de-chaussée. Les musiciens ne sont pas mauvais du tout mais je n'ai

absolument pas le temps de m'arrêter pour apprécier la musique car, depuis que je travaille ici, le bar n'a jamais été aussi bondé ! C'est l'été et en plus des habitués, qui sont déjà nombreux, il y a tous les touristes qui logent aux campings locaux ou dans les clubs de vacances qui affichent complet dès le mois de juin. Je passe mon temps à slalomer entre les tables et à prendre des commandes en continu. Quand je me poste devant la table des nouveaux arrivants dans mon secteur, je regrette aussitôt de ne pas avoir plus prêté attention à ses occupants.

— Salut, Angélique.

Paul. Ou Pierre ? Bref, mon coup de l'autre soir me lance un grand sourire et toute l'attention est sur moi. J'essaie de faire abstraction des regards convergeant sur ma petite personne et prends mon ton le plus professionnel :

— Bonsoir, je vous sers quoi ? je leur demande en essayant d'ignorer l'air déçu de Jean.

Paul ? C'est agaçant, tout de même, de ne pas me souvenir de son nom !

— Tu es partie tôt l'autre nuit… insiste-t-il.

Ok. Je vois. Nous sommes dans une situation où il ne me laissera pas m'en tirer comme ça et j'avoue que je me sens un peu coupable. Il n'a pas l'air méchant… Je suis une peau de vache. Je le suis, c'est certain, j'avoue toutefois que j'aurais bien aimé m'en sortir facilement. Non pas que je veuille faire mon pauvre petit Caliméro, mais ça ne me ferait pas de mal qu'une situation ne soit pas compliquée, pour une fois.

— Dis donc, c'est pas toi qui m'as jeté ton téléphone sur la tête l'autre soir ?

Je reporte mon attention sur celui que j'ai visiblement assommé. Je ne sais pas s'il a fait exprès de changer le sujet de conversation ni si je lui en suis secrètement reconnaissante. Je ne me souvenais pas bien de son visage, j'étais assez éméchée aussi il faut dire… Mais sa voix m'est familière. Et puis bon, je ne pense pas avoir balancé mon téléphone sur d'autres personnes que je sache. Je crois… Maintenant j'ai le doute !

Ses yeux verts sont braqués sur moi mais je n'y lis aucune animosité, il ne doit plus m'en vouloir. J'ai l'impression qu'il porte du khôl noir mais c'est peut-être ses cils qui sont épais et donnent cet effet. Je l'observe en silence. Ses cheveux noirs pas vraiment courts, mais pas vraiment longs, sont un joyeux bordel. Je vois un tatouage dépasser du col de son t-shirt et remonter dans son cou. Mon regard suit les lignes sombres du dessin que je ne distingue pas bien, pour tomber sur ses lèvres étirées en un sourire qui me semble moqueur. Deux anneaux ornent le côté droit de sa lèvre inférieure.

— C'est bien toi, non ? répète-t-il.

Je réalise que j'ai passé trop de temps à étudier son visage. Finalement, ce ne sera peut-être pas une si bonne diversion.

— Désolée, encore, je lui réponds avec un pauvre sourire.

— Je vais prendre une pression, me dit-il.

Et derrière, les autres passent leur commande, m'épargnant des explications vaseuses et en public au sujet de ma fuite de l'autre nuit ou de mon lancer de téléphone. Le reste de la soirée se déroule sans incident, même si je sens sur moi le regard de Pierre… oh et puis mince, c'est quand même incroyable de ne pas se souvenir de son prénom !

Alors que j'attends une commande au comptoir, Agnès, une des serveuses, s'approche de moi :

— Tu connais ce type ? me demande-t-elle en montrant la table où sont mes deux victimes.

— Non, pas vraiment, pourquoi ?

— Sandra vient de me dire que tu étais partie avec lui l'autre soir…

Ah, elle parle de Paul… Pierre ? J'ai cru qu'elle parlait de l'autre, le tatoué. Parce que franchement, je trouve que s'il y a un mec sexy dans le pub ce soir, c'est bien lui. Je l'ai observé discrètement (enfin j'espère) toute la soirée et il me plaît, beaucoup. Il sourit et ça, c'est un peu mon point faible à moi. Les gens qui sourient m'attirent. Ils ont cette aura qui me donne envie de profiter de leur énergie positive. Oui, dit comme ça, ça fait un peu vampire mais sincèrement, je suis persuadée que le positif attire le positif. Dans le sens où plus on a tendance à ruminer, plus on voit la vie en noir. Il faut s'entourer de personnes qui nous tirent vers le haut et pas le contraire. Ou qui nous tirent tout court. Je deviens grossière. Mais en gros c'est le principe, profiter de l'influence positive que certains ont naturellement. Sinon, on entretient cette morosité malsaine qui ne peut rien apporter de bon. Alors ces temps-ci, je le reconnais, je suis attirée comme un aimant par les sourires sincères, enthousiastes, vrais. Et le gars sur qui mon téléphone est tombé en fait partie, c'est une certitude. Parfois l'univers nous envoie des signes et il faut savoir les accepter pour ce qu'ils sont. Peut-être bien que ce n'est pas un hasard si Éric m'a plaquée et que je me suis retrouvée ici à l'insulter avant de balancer mon téléphone sur ce type. Ou peut-être que je divague, peu importe, le résultat est là. Et il est vraiment appétissant.

Quant à Sandra, elle devrait apprendre à fermer sa grande bouche. Je suis du genre facile au niveau social et je n'ai jamais eu de souci avec aucun de mes collègues dans tous les boulots que j'ai pu occuper. Jusqu'à présent. Non pas qu'il se soit passé quoi que ce soit avec elle, mais je ne la sens pas. C'est la nana, on voit tout de suite qu'à l'école, elle avait l'habitude d'être la petite star locale et d'avoir une myriade de mecs à ses pieds. La langue de pute de service qui va humilier les *losers* dès que possible, c'est son espèce. J'ai été du côté des *losers* et j'en ai connu des Sandra… Dès que j'ai eu un service en commun avec elle, j'ai su que ça n'allait pas passer entre nous. Son petit regard condescendant, ses airs de princesse, tout dans son attitude me rebute. Redescends sur Terre, ma grande, tu es serveuse, tout comme moi, c'est terminé l'époque où tu pouvais trimballer ta cour dans les couloirs du lycée !

— Alors, tu le connais ou pas ? insiste Agnès.

Elle, je l'aime bien, c'est une miniature. Elle est encore plus petite que moi et elle porte ses cheveux rouges courts et en épis comme un lutin qui viendrait de se réveiller. Elle est toute menue, c'est le genre de personne qu'on a instinctivement envie de protéger. Sauf que bien sûr, elle est comme ces petits chiens qui ne payent pas de mine mais sont sacrément gueulards. Elle sait parfaitement se défendre, et j'en ai eu la preuve quand un type lui a mis une main aux fesses un soir et qu'elle lui a fait une prise de ninja-kung-fu-kick-boxing, lui bloquant le bras dans le dos et l'obligeant à faire ses excuses. Je comprends mieux pourquoi on n'a pas de videur dans ce pub : on a Agnès !

— Je le connais vaguement, je finis par répondre.

— Il s'appelle comment ?

— Pierre. Ou Jean. Paul ? Je ne sais plus.

— Tu me laisses ta table ? S'il te plaît !

Elle me regarde avec ses jolis yeux noisette qui me supplient et je me fais avoir par son air de petite fille perdue. *Damned* ! Cette nana sait mener son monde ! Je la regarde s'avancer vers la table comme une panthère prête à attaquer sa proie, c'est carrément flippant. Le gars n'a aucune chance.

— Putain de bordel de merde !

Je me retourne d'un coup au son d'un verre qui se brise en simultané avec le chapelet de jurons que la barmaid crie en se tenant la main. Ça pisse le sang et je crois que je vais tourner de l'œil quand le boss enroule un torchon propre autour de la blessure et me parle. Je vois quelques points noirs dans mon champ de vision mais il me secoue l'épaule et je reprends conscience du moment. Le sang et moi, ce n'est pas un bon combo… Je crois que je vais vomir…

— Angélique, je peux te laisser le bar ? Je dois conduire Magalie aux urgences, il lui faut des points.

— Oui, pas de problème.

— Tu as déjà tenu un bar, c'est bien ça ?

— Oui, oui, vas-y, je gère !

J'ai été moi-même barmaid pendant six mois donc aucun souci et franchement, je préfère ça au service. Mais les postes sont difficiles à trouver. Je passe derrière le comptoir et me sens aussitôt dans mon élément. Je prends les commandes et les recettes des cocktails me reviennent tout de suite en mémoire. J'enchaîne, je m'amuse vraiment, profitant de ma place privilégiée pour nouer connaissance avec quelques personnes, tradition de barmaid… La conquête du monde est en route ! Oui, être derrière le bar me donne une sensation jubilatoire qui me fait un peu partir dans des délires mégalomaniaques, je le reconnais.

Servir au bar, c'est une alternative à mon rêve d'avoir mon café, finalement. Sauf que j'ai souvent affaire à des gens bourrés… On ne peut pas tout avoir, non plus.

— Je peux régler pour la table ?

Je me retourne et le canon sexy tatoué percé sexy (oui, je l'ai déjà dit) est appuyé sur le bar ; il me tend sa carte bancaire. Il porte des manches longues et je me surprends à me demander jusqu'où va le tatouage que je distingue dans son cou. Je cherche spontanément les serveuses des yeux car normalement, ce sont elles qui encaissent les tables, seules les consos commandées directement au bar y sont réglées.

— Vu le bordel au niveau du personnel, je me suis dit que ce serait plus simple que je vienne payer, m'explique-t-il.

— Ok.

Je prends sa carte, la fiche de la table et lui fais le total.

— C'était ça, ton idée ? me lance-t-il tout en tapant son code sur le terminal.

— Pardon ?

— Envoyer ta collègue draguer Paul pour qu'il arrête de te mater… Bien joué, ça marche.

Il me parle sans me regarder, je déteste ça. J'ai toujours trouvé ça très impoli et irrespectueux. Et pour le coup, son sourire commence à m'agacer.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

En attendant, je connais le prénom du type, je savais bien que c'était l'un des trois !

Il sourit toujours en me rendant la machine que je repose sur son socle pour la télétransmission du paiement. Je place sa carte et son ticket devant lui et il attrape ma main avant que j'aie le temps de l'enlever. Il m'attire à lui et me chuchote à l'oreille :

— Ça m'arrange aussi.

Je sens son souffle dans mon cou alors que mon regard est posé sur l'araignée tatouée qui grimpe dans le sien. Il sent le bois de santal, comme si de l'encens avait brûlé à côté de lui et qu'il s'était imprégné de l'odeur… Et le frais, il sent également le linge propre de chez mes parents,

l'adoucissant… Une odeur qui me donne envie de faire comme le petit nounours de la pub et me vautrer sur lui. Je crois que l'odeur m'est montée à la tête…

Il me relâche et s'en va. Comme ça, sans un regard. Le con. Je veux dire, il vient quand même de m'allumer et son plan, là, tout de suite, c'est de se tirer ? Sandra m'appelle pour une commande et je suis tentée de lui dire de se la mettre où je pense. Juste tentée, je tiens à ma place. Le reste de la soirée, je me donne à fond dans mon boulot pour éviter de penser à ce type dont je ne connais même pas le nom. Je dois avoir une sorte de malédiction avec les prénoms. Je suis partagée entre l'envie de lui balancer à nouveau mon téléphone dans la tronche et celle de jouer au petit nounours assouplissant.

Quand le patron revient, seul, il se plante devant moi de l'autre côté du zinc :

— Tu peux remplacer Magalie ? Elle est en arrêt pour un moment, c'était bien profond et elle en a pour plusieurs semaines. Je ne peux pas trouver une barmaid à la dernière minute en pleine saison. Je n'ai vraiment plus la motivation de tenir ce poste et tu as l'air de savoir ce que tu fais. Ça te dit ? débite-t-il d'une traite.

— Ok, ça me va.

— J'ai besoin de toi plus souvent.

— C'est bon pour moi, je suis dispo.

J'ai l'impression que c'est triste de constater que j'ai effectivement beaucoup de temps libre. Mais travailler plus contribuera à la préservation de mon esprit.

4

ANGIE

Anita est en culotte et débardeur, allongée sur le dos sur la table de travail du tatoueur. Avec les œillades qu'elle lui lance, je me demande ce que je fais là à part tenir la chandelle… D'ailleurs, au moment où il vérifie que le transfert a bien fonctionné sans ratés, elle me fait un signe que je comprends tout de suite. Elle aimerait rester seule avec lui. Franchement, elle aurait pu avoir cette idée lumineuse avant, parce que je me retrouve coincée à devoir attendre la fin de sa séance étant donné que c'est moi qui l'ai amenée en moto. Je sors de la salle privée où elle est installée et retourne à l'accueil du salon. J'y suis seule et j'observe les lieux à ma guise. Il y a un petit coin salle d'attente avec deux fauteuils qui ne sont plus de toute première jeunesse mais sur lesquels on a envie de se vautrer tant ils ont l'air confortables. De l'autre côté se situe le petit comptoir où le tatoueur a accueilli Ana et où ils ont discuté de son dessin. Les murs sont recouverts de croquis et photos des tatouages qu'il a réalisés, ainsi que de piercings puisqu'il propose également la pose de bijoux. Dam a réalisé tous ses piercings ici. J'aime bien les lieux même si je ne m'y sens pas forcément à ma place. Au moment où je m'assois sur un fauteuil pour lire une de ces revues spécialisées mises à disposition des accompagnants, je vois un type roder autour de ma moto.

Un sentiment de possessivité m'envahit : c'est ma moto, et celle de mon frère. Je déteste que quelqu'un d'autre la touche, encore moins si cette personne s'est crue dans un self-service et n'a pas jugé bon de demander la permission. Je suis un poil excessive, certes, je le reconnais, cependant, je n'y peux rien. Je me lève et sors rejoindre l'intrus. De loin, j'ai eu l'impression que c'était un jeune que j'allais pouvoir éjecter sans souci, mais il est vieux. Enfin, vieux… Je lui donne la bonne cinquantaine, ce qui fait plus du double de mon âge donc oui, il est vieux. Et c'est bien plus délicat d'envoyer balader une personne à qui on est censé parler poliment, « le respect des aînés », tout ça…

Je tousse pour signaler ma présence et il lève les yeux vers moi. Il est accroupi face à ma roue avant et ce n'est pas une métaphore, fort heureusement. Il pourrait être mon père. Yeurk.

— Salut. C'est ta bécane ? me lance-t-il en montrant la miss du menton.

— Bonjour. Oui. Un souci ?

— Ta roue avant est voilée. Tu ne le sens pas, en roulant ?

Il se lève et je remarque que ses mains sont noires de cambouis. Il est vêtu d'un jean noir, un t-shirt avec une tête de mort (*so cliché*), ses cheveux lui arrivent aux épaules et sont ornés d'un bandana. Il me semble que la mode des bandanas est morte avec les années 1990, mais je vais faire comme si de rien n'était. Je détaille son visage, ce type devait être vraiment pas mal avant d'être périmé. Pour moi. Périmé pour moi, je précise, non parce que je me doute que la vie ne s'arrête pas après vingt-cinq ans. Il porte un bouc grisonnant et ses yeux bleu-gris sont encadrés de pattes d'oie. Il doit souvent sourire… J'aime les rides d'expressions, elles me permettent de savoir à qui j'ai affaire, elles donnent de précieux renseignements sur la personne les arborant. Là, par exemple, cet homme m'est tout de suite sympathique, malgré le bandana, parce qu'il a l'air de profiter de la vie. Bon, c'est peut-être une analyse légèrement hâtive mais j'aime me fier à mon instinct. Au pire, si je me

plante, ça m'amuse d'inventer des vies aux visages inconnus que je croise.

— Oui, en effet, je finis par lui dire, ça dévie un peu mais rien de grave.

— Tu as eu un accident, récemment, non ? Parce que ça pourrait être lié.

Il s'appuie sur mon guidon en attendant que je lui donne plus d'informations. S'il savait ce qu'il m'en coûte d'évoquer ce jour-là…

24 ans…

J'ai l'impression de m'envoler mais la sensation de chute fait rapidement suite à cet étrange flottement. Le contact avec le sol me coupe la respiration. Dans un fracas métallique, je vois la moto tomber à deux mètres de moi. Je réalise à peine qu'elle aurait pu m'écraser. Des sons stridents, des cris, des crissements de pneus, tout se mélange dans mes oreilles, jusqu'au silence. Il ne dure pas longtemps et des hurlements prennent le relai. J'essaie de me relever mais quelqu'un m'oblige à rester à terre.

— Vous ne devez pas bouger, mademoiselle, les secours vont arriver.

Ma vue est trouble, j'ai mal partout mais après un bref inventaire, je ne pense pas avoir quoi que ce soit de cassé. Je cherche Damien dans la petite périphérie que ma vision m'offre avec cette position. J'entends des voix, des bruits de tôle, je comprends que des témoins de l'accident tentent de se rendre utiles et d'aider les personnes prisonnières de leurs voitures. Une forte odeur de brûlé s'immisce dans mes narines et je commence à tousser.

— Ne lui enlevez pas son casque ! Les pompiers doivent s'assurer que tout va bien !

Tout est confus, j'étouffe et je suis sûre que je n'ai rien alors je prends moi-même l'initiative de retirer mon casque intégral. La personne qui m'a obligée à me rallonger n'est plus à côté de moi et je ne rencontre plus aucune objection à mon geste. Je cherche Dam près de la moto mais ne le trouve pas. Elle semble intacte, elle a échappé au pire, comme moi, d'après ce que je constate. Quand mes yeux se posent alors sur l'amas de véhicules à une quinzaine de mètres de moi, au milieu de la route nationale. C'est le chaos qui s'étend devant moi : les voitures, les corps, la fumée, les flammes, le verre brisé… Tout n'est que chaos…

— Oui, en effet, j'ai eu un accident.

Je ne lui en dis pas plus, il n'a pas besoin de connaître les détails de ma vie.

— Je peux te réparer ça, ce serait dommage de continuer à rouler de travers, me propose-t-il en montrant quelque chose derrière moi.

Je me retourne et regarde le bâtiment dont je suis sortie. J'ai bien repéré le garage en arrivant, et je comprends que c'est le sien. Je suis un peu longue à la comprenette, j'aurais pu déduire cette astucieuse remarque plus tôt… Le cambouis, le côté baroudeur, tout ça… Sherlock ne m'aurait jamais embauchée comme son Watson.

— C'est dangereux ? je lui demande en reportant mon attention sur lui. De rouler comme ça, c'est dangereux ?

— Non, pas vraiment, mais tu vas user ton pneu plus vite et c'est toujours mieux d'équilibrer pour que la bécane ne parte plus sur le côté.

— J'ai accompagné une amie chez le tatoueur, j'ai besoin de ma moto dans deux heures.

— Dans ce cas, ramène-la un autre jour et fais-toi véhiculer. Faudra me la laisser au moins une après-midi.

— Dites, vous racolez la clientèle, là, non ? je lui demande en souriant.
Il éclate de rire.
— Ma fille, je suis un vieux modèle qui fait son boulot par passion, me répond-il après avoir cessé de rire. Je ne vais pas te le faire gratuitement, mais j'ai l'impression de me rendre coupable de non-assistance à personne en danger si je te laisse partir avec cette pauvre miss bancale ! Et le danger, je le vois pour ta moto, c'est honteux de négliger ces petites merveilles.
— La miss, c'est son nom, je lui dis en posant une main sur la selle.
C'est bizarre, pourquoi je lui raconte ça ? Je ne le connais pas, je ne suis pas du genre à me confier à des inconnus, encore moins au sujet de la moto, encore moins depuis *l'accident* au sujet de la moto… Il sourit, cette fois il me semble lire de la compréhension dans son regard étoilé.
— Amène-moi la miss, on la chouchoutera.
— Merci, je le ferai. Vous pensez pouvoir faire quelque chose pour ça ? je l'interroge en lui montrant les quelques égratignures causées par le glissement sur l'asphalte.
Tant que j'y suis, si on peut effacer ces traces-là de l'accident, ce sera toujours ça de pris… puisque certaines resteront indélébiles. Il s'approche et se penche un peu en avant tout en passant l'index sur les striures.
— Ce n'est pas mon domaine, mais je connais un gars qui pourrait s'en occuper.
Il se redresse et me tend son coude, bras plié.
— On va la bichonner et lui refaire une beauté, me dit-il en souriant.
Je comprends qu'il veut qu'on scelle notre accord en se serrant la main et qu'il m'épargne de récolter la graisse de moteur qui constelle les siennes. Alors je ferme le poing et tapote son coude avec. Il rit encore et repart vers son garage en secouant la tête, comme s'il savait quelque chose qui m'aurait échappé. J'avais raison, cet homme est d'un naturel enjoué et je réalise que je souris bêtement en le regardant s'éloigner.
Je retourne dans le salon de tatouage pour profiter de la clim, et j'entends Anita glousser dès que j'entre. Le fameux couinement. La drague, ce n'est pas franchement son truc. En plus, elle s'attaque au tatoueur… Je ne veux pas faire de la psychologie de comptoir mais bon, le cliché du *bad boy* qui représente le petit frisson dangereux auquel on aime se frotter, très peu pour moi. Parce que ces types qui respirent l'interdit, ils sont bons pour une petite aventure. Mais en ce qui concerne une relation stable, en général, ce n'est pas vers eux qu'il faut se tourner. Non pas qu'Ana cherche forcément une relation stable, mais le coup du tatoueur, je le sens mal. Elle ne doit pas être la première cliente à craquer sur lui et à flirter en petite tenue pendant qu'il insère l'aiguille dans sa chair. Et non, ce n'est pas non plus une métaphore, malheureusement pour mon amie.
Damien était un fana de l'encre et des piercings. Il avait heureusement bien plus de tatouages que de bijoux. Je ne suis pas très à l'aise avec les piercings, je l'avoue, ça me fait frissonner comme quand on mord dans une serviette éponge… Le souvenir du type qui m'a draguée l'autre soir, qui en avait plusieurs sur le visage, me revient en mémoire. Pourquoi est-ce que j'ai trouvé ça naturel sur lui ? Je n'en ai jamais fait et je n'en ferai probablement jamais car ce n'est pas mon truc. Mais mon frère, lui… Dès qu'il se faisait faire un nouveau tattoo, il pensait aussitôt au suivant. Tout son budget loisirs, il le dépensait ici ou sur la moto. J'ai annulé son rendez-vous tout à l'heure. C'est bête, parce que le tatoueur avait entendu parler de la mort de Dam et il en avait déduit tout seul qu'il ne viendrait pas comme prévu… Mais je ne sais pas, j'avais besoin de faire ça.
J'ai remarqué, depuis quelques semaines, que je m'accroche à ce genre de détails sans aucune

importance. Pour les autres, ils sont insignifiants. Pour moi, ils deviennent essentiels. Ce sont eux qui m'aident à garder la tête hors de l'eau, à m'occuper un maximum l'esprit et à ne pas songer à ce qui est vraiment capital. Encore une fois, je pense qu'il s'agit d'un instinct de survie. Si je me laissais aller à faire le point, la chute serait assez brutale et je ne suis pas certaine que je pourrais m'en relever, cette fois. Alors je m'occupe comme je peux. Je résilie les abonnements de mon frère, j'annule des rendez-vous, je fais des listes, beaucoup de listes.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours établi des listes. En général, je ne les suis pas, elles ne me servent plus une fois qu'elles sont couchées sur le papier. C'est le processus même d'écrire ces colonnes de mots qui m'est bénéfique, salvateur dans le cas présent. Hier soir, alors que je ne parvenais toujours pas à m'endormir, j'ai fait une liste de tous les potes de Damien que je connaissais. J'ai mis des croix à côté de ceux qui ont assisté à la crémation. Et puis j'ai pris le téléphone de Dam, seul abonnement auquel je n'ai pas mis un terme, et j'ai noté les coordonnées de ceux qui étaient dans sa liste de contacts mais qui n'étaient pas présents. J'avais dans l'idée de les prévenir de la mort de mon frère. Je sais très bien que je ne vais rien faire de toutes ces informations, mais ça m'a tenue occupée. Et j'ai rangé ma nouvelle liste dans la boîte où je stocke celles de cette année. Tous les ans, je remplis une boîte. C'est une sorte de TOC, je pense qu'on peut dire ça. Mon téléphone sonne et me sort de mes pensées.

— Alors, vous y êtes ? me demande Joss.

— Mais tu n'as jamais de travail ?

— Je fais une pause pour prendre des nouvelles de mes amies, tu devrais être heureuse de m'avoir dans ta vie.

— Elle est en cabine, elle m'a virée pour draguer, figure-toi, je lui réponds.

— Déjà ?

— Attends, elle n'est pas encore amoureuse. Elle est juste très enthousiaste, je lui précise.

— Tu sais autant que moi que ça va se finir par le grand amour suivi d'une grande déception.

— Dit-il entre deux coups d'un soir.

— Et donc, tu ne sers à rien ?

— Je fais des listes ! je me défends. Non, c'est vrai, je ne sers à rien. Sauf que je ne vais pas la planter là, maintenant que j'y suis…

— Liste bien. Je file, ma cliente est là.

Puisque j'y pense, je fais une liste de tous les « contre » que je pourrais communiquer à Anita concernant une possible relation avec un tatoueur. J'en suis à « voudra te tatouer de la tête aux pieds » quand un motard se gare devant le bâtiment. Je suis tout de suite attirée par sa moto : c'est une sportive, noire et bleue, magnifique. Le genre d'engin que je ne pourrai jamais conduire parce que je ne suis pas assez grande ni musclée pour maintenir son poids à l'arrêt. Je ne pourrais même pas l'enlever de sa béquille, j'en suis convaincue. Alors forcément, c'est le style de moto qui me donne envie. Je ne suis peut-être pas attirée par le cliché *bad boy*, mais je dois avouer que je bave devant leurs motos ! Au départ, c'était Damien qui me parlait pendant des heures de bécanes et je n'y comprenais pas grand-chose. Je n'y comprends toujours pas des masses, je dois être honnête. Mais j'ai quelques notions et nous avons passé lui et moi pas mal de dimanches après-midi à regarder les grands prix moto à la télé. Il avait une patience d'ange, mon frère… Bon, il faut dire qu'il fumait beaucoup de pétards et ça le rendait tout mielleux, un peu mou du genou parfois. Du coup, il prenait tout son temps, répondait à mes questions, même les plus débiles. Alors quand je vois un engin qui

envoie du lourd, je le reconnais. Et je dois vraiment arrêter avec ces pensées qui pourraient passer pour des métaphores douteuses !

Le conducteur descend souplement et enlève son casque. Il porte un blouson avec renforts, le type que Damien mettait en hiver mais évitait en été car ça tient sacrément chaud. Tout motard qui se respecte sait que rouler en tshirt n'est pas une bonne idée, il faut se protéger. J'ai pu le constater par moi-même… Il passe la main plusieurs fois dans ses cheveux aplatis, ils sont courts sur les côtés, longs sur le dessus, assez pour former des petits épis qui partent dans tous les sens. L'inconvénient majeur pour moi dans le fait de conduire la moto c'est bien ça : la coiffure. Impossible d'avoir l'air correcte : je finis toujours par me faire un vague chignon après être descendue de moto car le casque n'est vraiment pas flatteur. Même une fois retiré.

Il retire son blouson dans lequel il doit quand même étouffer. D'où je suis, je distingue ses bras tatoués qui dépassent de son t-shirt. Ils sont recouverts d'encres colorées jusqu'aux mains. Il pose ses affaires sur la selle, signe qu'il est habitué des lieux et qu'il ne craint pas de laisser son équipement coûteux sans surveillance. Il est trop loin pour que je voie bien les traits de son visage. C'est uniquement quand il regarde dans ma direction que je m'aperçois que je le fixe sans aucune retenue ni discrétion. Je ne suis pas sûre qu'il me voie avec le reflet des vitres, dans le doute, je replonge le nez dans le magazine de tatouages « spécial années 1950 » que j'ai sur les genoux. J'aurais bien admiré la moto de plus près mais maintenant, je ne vais plus oser sortir et j'espère qu'il ne va pas venir ici…

VALENTIN

Je reconnais la moto de Dam et je me demande pourquoi elle est là… J'essaie de voir chez Nils mais ses vitres sont dégueulasses. Il pourrait faire l'effort de les nettoyer ou payer quelqu'un pour le faire… Je vais demander à mon père, il saura me dire pourquoi sa bécane est ici. Je le retrouve couché à plat ventre devant un amortisseur démonté qu'il observe à la loupe. Je ne cherche pas à comprendre, ça fait longtemps que j'ai abandonné l'idée de saisir la logique dans son taf.

— Bonjour, fils, dit-il sans me regarder.

Le bruit de ma bécane me trahit toujours. Je m'accroupis à côté de lui :

— Tu peux me dire ce que fout la moto de Dam dehors ? je lui demande, un peu sèchement.

— Sa sœur est dans le coin, elle va me la ramener, la miss a morflé avec l'accident.

Je hoche la tête, même s'il ne peut pas me voir. Je sais que Damien partageait officiellement la Honda avec sa petite sœur, mais je ne savais pas qu'elle l'avait gardée. Après l'accident, plus d'un s'en serait débarrassé. Ça me met mal à l'aise de la voir là car pour moi, c'était lui le seul et unique proprio de cette bécane. Et puis bon, une meuf en moto, ça ne peut rien donner de bon.

Je vais me chercher un truc à boire et un Coca pour mon père. Je l'observe un moment sans rien dire. Je lui fais souvent des petites visites rapides juste pour le voir. M'assurer que tout va bien. Certains vieux réflexes ont la peau dure… Comme son habitude de porter un bandana…

ANGIE

Trois quarts d'heure plus tard, je sature de tous ces tatouages que j'ai regardés pour tuer le temps, quand le tatoueur vient me chercher, ou me sauver.

— Viens, ta copine veut te montrer le tattoo avant que je l'enveloppe.

Il ne serait pas un peu dominateur, lui, à me causer comme si j'étais sa chose ? Je me lève, je ne vais pas faire un scandale, et il me fait passer devant lui. Galant, le *bad boy* ? Ou alors, il veut mater mon cul. Ou alors, je m'enflamme un peu du bulbe… J'entre dans la petite pièce privée et Anita se tient debout devant un miroir en pied fixé au mur. Elle admire sa cuisse sous toutes les coutures. Elle me sourit en m'apercevant dans le reflet et je m'approche pour regarder le résultat de plus près. Les contours du motif sont rouges et un peu gonflés, ce qui est normal, mais le dessin est superbe, même encore à vif. Je lui souris pour lui montrer que ça me plaît. Elle a complètement modifié ce qui était prévu après avoir vu un modèle sur le comptoir, en arrivant. Elle a eu un coup de cœur, un vrai coup de foudre. Le tatoueur était en train de travailler dessus et il lui a proposé de le faire pour elle. C'est peut-être ça qui l'a poussée à lui faire du rentre-dedans ? Elle a cru qu'il lui faisait un cadeau à double sens et ça l'a encouragée ? Ce serait bien le genre d'Anita… Quoi qu'il en soit, le résultat est magnifique et lui correspond bien mieux que les entrelacs abstraits qu'elle avait d'abord dessinés. Elle a du talent, beaucoup de talent, mais je dois reconnaître que ce tatoueur en a encore plus. Par contre, je constate surtout qu'il reste très professionnel quand il enduit la cuisse d'Ana de crème et l'enroule ensuite avec du papier cellophane, comme un jambonneau. Non pas que mon amie évoque un morceau de charcuterie, au contraire, ses jambes sont parfaites, mais je trouve le principe similaire. Et je sens la pointe de déception émaner d'elle quand elle réalise, elle aussi, que l'attirance est à sens unique.

Nous sortons et je prends mon temps pour m'installer sur la moto, l'air de rien, afin de pouvoir me rincer l'œil sur la petite merveille qui la jouxte et me donne l'impression d'être une lilliputienne. Je remarque que c'est une Yamaha et je prends note d'aller faire un tour sur le site Internet de la marque afin de pouvoir vraiment l'admirer sans gêne ni retenue.

***

— Une pression, un Martini blanc, deux Kir et un Irish coffee.

Je prépare la commande d'Agnès. Depuis trois semaines que je suis installée avec Josselin et Anita, un bon rythme s'est naturellement mis en place dans ma vie chamboulée. Mon nouvel emploi en fait partie et me permet non seulement de rentrer épuisée et mieux dormir, mais aussi de m'occuper l'esprit. Car quand je travaille, je ne peux vraiment pas me permettre de me laisser aller à divaguer en pensées.

— C'est ta pause, me lance Sandra en revenant de l'arrière-salle.

— Merci !

Je lui transmets mes commandes en cours et vais m'asseoir un peu dans la réserve-bureau-salle de repos. Le patron compte des bouteilles.

— Alors, tu te fais à la clientèle ? me demande-t-il sans cesser de noter des chiffres sur sa feuille d'inventaire.

— Oui, pas de souci, ils sont faciles.

— On n'a pas trop de problèmes, continue-t-il sans s'interrompre dans ses calculs. Parfois une cliente jette des objets mais sinon rien de trop important à signaler.

— Qui m'a balancée ? je lui demande en ouvrant une cannette de Coca.

— À peu près tout le monde.

Il rit, ce con. S'il n'était pas mon patron, je lui jetterais un truc à la tronche voir si ça le fait toujours rire ! Mais je tiens à ce boulot. Il passe devant moi, me tapote l'épaule et sort, me laissant seule. Tout ce que je ne veux pas car immanquablement, je me mets à penser à mon frère.

Damien bossait, lui aussi, mais son travail ne lui rapportait pas vraiment d'argent. Nous avons toujours été en désaccord à ce sujet. Il pensait qu'il fallait profiter des richesses de la famille et que c'était une chance de pouvoir faire ce dont on avait vraiment envie sans se soucier de savoir si ça nous permettrait d'avoir à manger dans l'assiette et un toit au-dessus de la tête. Moi, je reste persuadée que se comporter comme si on était né avec une petite cuillère en argent dans la bouche, ce qui est quasiment notre cas, n'apporte rien de bon. Et j'adore les petits boulots que je fais, même si dans un futur proche j'aimerais beaucoup décrocher mon master 2 et poursuivre avec un doctorat pour ensuite rester dans le domaine de la recherche littéraire. Enfin, j'aimerais beaucoup… C'est surtout la suite logique de mes études et le cursus qui m'évite d'y penser. Je suis le mouvement. C'est assez restreint comme contexte et au final, les débouchés sont surtout dans l'enseignement, mais j'ai rencontré un prof absolument génial qui m'a donné envie de faire ça. Il vit de sa passion, bien sûr il ne gagne pas des mille et des cents, un boulot de prof reste un boulot de prof. Mais il s'en sort et il est satisfait. C'est ça qui me plaît tant dans les études, je les vois plus comme une fin en soi que comme un moyen. Et ça, Damien avait du mal à le comprendre et m'a toujours reproché ma tendance à céder à la facilité au lieu de poursuivre mes rêves de gosse. Il a quitté l'école à seize ans pour faire un apprentissage en pâtisserie. Ce qui ne lui a pas servi à grand-chose si ce n'est à s'occuper des gâteaux pour les anniversaires de la famille, car il a fini par décrocher un poste de développeur dans une start-up de jeux vidéo. Il avait d'abord appris tout seul, suivi une formation et hop, il s'était lancé. C'était en free-lance, c'était peu de travail payé, beaucoup pour le plaisir et ça le rendait heureux.

Avec le recul, je suis contente qu'il ait raisonné ainsi. Parce qu'au moment de mourir, si on lui avait demandé ce qu'il pensait de sa vie, il aurait répondu « No regrets ». C'était son credo, ce qu'il répétait tout le temps pour justifier ses folies…

— Angélique ?

Je lève les yeux vers Agnès postée à la porte de la réserve.

— Désolée… Merci, je bredouille mal à l'aise, comme à chaque fois que je suis prise en flagrant délit de rêveries.

Je retourne à mon poste et essaie de me reconcentrer sur le présent. Dès que je baisse un peu mes défenses, je pense à mon frère et le retour dans la réalité est à chaque fois bien trop brutal. Et douloureux.

***

Je descends de ma Honda et retire mon casque avant de m'approcher de l'entrée du garage. Je ne vois personne alors j'entre et donne trois petits coups secs sur la porte. C'est de la tôle, ça résonne dans tout le hangar, bonjour la discrétion. J'ai pris rendez-vous par téléphone pour être sûre qu'il serait disponible, il doit être dans le coin.

— J'arrive !

Et effectivement, le gars que j'ai déjà rencontré sort d'un petit bureau dans le fond. Il porte son

bandana de la dernière fois, et des lunettes. C'est bizarre. Ça lui donne l'air encore plus vieux que quand je l'ai vu le jour où Ana se faisait tatouer. Et en même temps ça lui confère une allure juvénile.

— Ah, voilà enfin la bête ! me lance-t-il en souriant.

J'espère qu'il parle de la moto et pas de moi, sinon je risque de mal le prendre et lui faire une remarque qui finira par « papy » et ne lui fera pas plaisir. Heureusement, il me dépasse et sort pour attraper le guidon de la miss et la faire rouler à l'intérieur.

— Tu me la laisses pour l'après-midi ?

— Oui, c'est le plan. Je peux rester ?

J'ai conscience d'avoir l'air d'une *no-life* en demandant cela mais le fait est que je n'aime pas l'idée de laisser ma moto sans surveillance entre les mains d'un inconnu. C'est complètement stupide et irrationnel, mais c'est tout ce qui me reste qui me rattache vraiment à mon frère. Et même si je n'y connais absolument rien en mécanique et que je ne risque pas de me rendre compte s'il fait n'importe quoi, l'idée de rester dans le coin me rassure.

— Tant que tu ne traînes pas dans mes pattes… me répond-il en installant la moto dans un espace libre, toujours en souriant.

Je prends le temps d'observer les lieux. Il y a du cambouis et des copeaux de métal partout sur le sol. Aucun doute sur le fait que le ménage n'est jamais fait si ce n'est pour pousser les copeaux dans un coin avec un balai. Je le sais car un gros tas de ces petits ressorts brillants occupe un bout de mur, avec le balai encore là. En déco, on n'échappe pas aux traditionnels calendriers proposant des vues imprenables sur l'entrejambe de bimbos siliconées et très peu vêtues. Il y a bien sûr des motos, en kit pour la plupart, mais aussi la Yamaha de la dernière fois. Je ne résiste pas et, comme le propriétaire n'est pas là, je me permets de m'approcher un peu.

— Elle te plaît ? me demande le mécano qui s'occupe déjà de démonter la roue avant de ma moto.

— Elle est belle. Elle a de la gueule… je lui réponds en en faisant le tour.

Je me fais la réflexion que si elle me tombait dessus, elle ferait de sacrés dégâts. Je reste donc à une distance raisonnable, une maladresse est si vite arrivée, surtout de ma part.

— C'est celle de mon fils. Il est fan de GP, ce modèle s'inspire des bécanes qu'on retrouve sur les circuits. Il la bricole un peu, mais malheureusement pour moi, la mécanique n'est pas son truc.

Je reporte mon attention sur mon interlocuteur qui m'indique un seau retourné. Je ne fais pas de chichi et je m'y installe.

— Pourquoi ça vous désole ? Vous auriez voulu qu'il reprenne la boîte comme ça se faisait avant, quand l'avenir des enfants était tout tracé par le présent des parents ?

Il rit.

— C'est ça, mais comme le ton que tu emploies le sous-entend, c'est terminé cette époque où les gamins marchaient dans les traces des parents sans se poser de questions.

Cette remarque me fait réfléchir. C'est vrai que ma mère aurait préféré que je sois sa réplique, une sorte de mini clone d'elle. Que je me perfectionne dans l'art de cuisiner le gigot et celui de plier les chaussettes… Je ne suis même pas fichue de réussir un plat de pâtes… Heureusement pour moi, et pour mon entourage, j'ai pu choisir ma voie. Et le fils du garagiste aussi, visiblement.

— Vous travaillez ici depuis longtemps ? je lui demande, pensant subtilement tenter de deviner son âge selon sa réponse.

— Depuis que je suis né. Mon père me traînait souvent ici quand j'étais môme, j'ai toujours rodé dans ce vieux hangar, lui et moi on se connaît par cœur. Je ne me serais pas imaginé ailleurs. Je

pense que la tradition s'est arrêtée à ma génération, ajoute-t-il avec un petit sourire nostalgique.

— Et votre fils, vous avez fait pareil avec lui ?

— Non, sa mère trouvait que ce n'était pas un endroit correct pour un gamin. Les copeaux, ça lui faisait peur, les outils aussi… Bah ! C'est pas plus mal, parfois le travail détruit la passion et je suis déjà heureux de voir mon fils aimer autant sa moto. La pauvre fille qui lui mettra le grappin dessus devra se battre pour qu'il la considère avec autant de respect que sa YZF-R1.

Je le coupe :

— Je vous arrête tout de suite, vous me parlez chinois. Je n'ai jamais rien compris aux noms des motos, et alors la mécanique, c'est pire !

— Merde alors, moi qui pensais que tu pourrais reprendre l'entreprise familiale !

Il éclate de rire et je me laisse aller à l'accompagner. Je me sens étrangement à l'aise avec lui. Je ne sais toujours pas comment il s'appelle parce qu'il n'a pas donné son prénom à son garage, comme c'est souvent le cas, et il ne porte pas l'un de ces bleus de travail avec le patch nominatif brodé sur la poitrine. Mais je me sens bien avec cet inconnu. Et le silence s'installe. Celui que je ne cherche pas à combler parce qu'il ne me dérange pas. Je l'observe d'un œil distrait travailler sur la jante voilée. Seul le cliquetis des outils trouble notre mutisme. J'en oublie l'inconfort de mon siège improvisé et l'odeur entêtante du cambouis. C'est lui qui finit par rompre la trêve tacite :

— Pour les égratignures, faudra me laisser ta miss un autre jour, je n'ai pas pu t'avoir un créneau aujourd'hui.

— Ok, pas de souci.

Je note qu'il se souvient du nom de la moto, ça me fait plaisir. Je sais déjà que je demanderai à nouveau de rester dans le coin. Je ne suis pas vraiment passionnée par ce qui se passe, je réalise cependant que je suis dans mon élément. Je m'imagine enfant, entrant dans le lieu de travail de mon père et posant un millier de questions qui commenceraient par « et pourquoi… », ou toucher à tout ce qui est à ma portée et demander « c'est quoi ça ? » Et puis je me rappelle que mon père est employé au Conseil Général et qu'il n'y aurait sûrement rien à découvrir d'aussi intéressant qu'ici. Ça me fait sourire.

Je pense que Damien aurait aimé venir dans ce garage. D'ailleurs, je me demande s'il est déjà venu.

— Vous vous souvenez si vous avez déjà travaillé sur cette moto ?

— Je m'en souviens, me répond-il simplement.

C'est bête, mon cœur bat un peu plus vite.

— Vous vous appelez comment ? je lui demande.

J'ai besoin de connaître son nom. Je me dis que Dam lui a parlé, qu'il lui a confié la moto, et que cet homme, d'une manière ou d'une autre, a fait partie de la vie de mon frère. De façon plus ou moins régulière, peut-être qu'il n'est venu qu'une fois… Mais il représente un autre lien, aussi ténu soit-il, qui pourrait me rattacher à Dam. Aujourd'hui, c'est ce qui me reste. Le genre de détails qui peuvent m'aider à me souvenir coûte que coûte de lui parce que j'ai une trouille bleue de finir par l'oublier. Alors je dois le faire vivre encore et encore à travers ces bribes qui restent de lui.

— Jonas. Mais on m'appelle Jo. Et toi, ma fille ?

Ma fille. C'est marrant, ça ne me dérange pas du tout qu'il emploie cette expression alors que ça m'aurait agacée avec quelqu'un d'autre. J'aurais trouvé ça condescendant et je me serais mordu la langue pour ne pas envoyer balader celui qui aurait osé m'appeler comme ça. Là, tout a l'air tellement naturel avec lui que je ne cille même pas.

— Angie, je lui réponds en réalisant que je lui donne mon surnom.

Celui que seuls Damien et Josselin utilisent. Pourquoi j'ai fait ça ? Sûrement pour que cette petite bulle que je partage avec Jonas continue d'envelopper mon frère. Et sans préavis, je me mets à pleurer. Silencieusement, mais sans chercher à me cacher. Je suis tellement soulagée de sentir les larmes couler sur mes joues que je ne me préoccupe pas du maquillage non waterproof que je porte, je ne suis pas embarrassée par la présence d'un inconnu ni par mon nez qui commence à couler… Je pleurerais de joie si je n'étais pas déjà en train de pleurer la mort de mon frère. J'ai tellement contenu ces larmes que c'est assez spectaculaire au niveau du débit.

Jonas relève la tête et m'observe sans rien dire alors que moi, je commence à ne plus y voir clair. Il finit par se lever, s'éloigne et revient une minute après avec une boîte de mouchoirs. J'en prends un et le remercie dans un sanglot annonciateur d'une longue série qui va lui succéder. Il s'accroupit devant moi et pose les mains sur ses genoux, sans cesser de me voir. Je veux dire… vraiment, j'ai l'impression que son regard silencieux me dit « Hey, je sais exactement ce que tu ressens, alors vas-y, laisse-toi aller parce que tu n'auras pas cinquante occasions de vraiment lâcher les vannes. » J'obtempère et je laisse mon esprit communiquer à mon corps la meilleure façon d'exorciser. Je ne suis pas naïve au point de penser qu'après cet épanchement tout rentrera dans l'ordre dans ma vie et dans ma tête. C'est cependant un tel soulagement que j'accueille ma crise de larmes avec finalement une grande joie paradoxale. Quand je parviens à contrôler les hoquets qui me donnent l'impression d'être une petite fille avec un gros chagrin (si seulement j'avais cette excuse), il me dit :

— C'était quelqu'un de bien, Damien.

Et je souris parce que mon frère n'était pas aussi bien que ce que les gens le prétendent depuis son décès. Mais on ne dit pas de mal d'un mort, n'est-ce pas ? Ça ne se fait pas, c'est inconvenant. Un fou rire nerveux me prend quand je pense à tout ce que je pourrais lister de négatif au sujet de Dam. Le pauvre Jonas ne sait pas vraiment comment réagir alors je parviens à lui dire :

— Non, mon frère n'était vraiment pas un saint, mais merci. Merci de me dire ça, c'est gentil.

— Tu as raison, ton frère a essayé de m'arnaquer à plusieurs reprises et la dernière fois qu'il est venu, j'ai enchaîné sa moto avec un cadenas pour qu'il soit obligé de me payer ce qu'il me devait.

J'éclate encore plus de rire parce que mon frère avait largement les moyens de payer les travaux qu'il faisait faire sur la moto. Mais il était comme ça, il ne pouvait pas s'empêcher de jouer au petit bandit. Tout le monde savait qu'il finissait toujours par payer ses dettes, il était juste feignant et un peu fouille-merde. Il n'avait jamais de liquide sur lui, oubliait tout le temps son portefeuille à son appartement, n'avait pas de chéquier parce que c'était trop encombrant… Bref, ce que Jonas me dit ne m'étonne pas du tout et ressemble tellement à mon frère que je n'ai aucun doute sur le fait que nous parlons bien de la même personne.

Il se joint à mes rires et nous sommes là, deux quasi inconnus, à rire (et pleurer en même temps pour ma part) au sujet de mon frère. Et depuis l'accident, c'est le meilleur moment que je passe. La vie est surprenante, elle nous cueille au moment où on s'y attendait le moins et nous rappelle que c'est pour ces instantanés de folies qu'elle vaut la peine qu'on se lève le matin et qu'on mette un pied devant l'autre. Damien aurait adoré être là avec nous, même s'il aurait nié ces histoires de dettes, par principe, et puis il aurait roulé un pétard et l'aurait éclaté avant de le tendre à Jonas en guise de calumet de la paix…

5

Je rentre dans l'appartement en essayant de faire le moins de bruit possible quand je m'aperçois qu'Anita est recroquevillée sur le canapé et qu'elle regarde dans le vide.

— Un souci ? je lui demande en m'approchant d'elle.

— Non, si… Je ne sais pas. C'est ce tatoueur…

Nous y voilà. Mon amie a un cœur d'artichaut. Elle va craquer sur un mec, il va l'obséder, elle va se rendre malade et ne cesser de fantasmer sur lui jusqu'au prochain qui captera son attention. Je ne le lui dis pas, parce qu'elle le sait et que ça ne sert à rien. Elle est comme ça. Elle est forte, elle a un caractère que bien des hommes qualifieraient de couillu, elle a une grande gueule et n'hésite pas à l'ouvrir pour appuyer ses idées… Mais voilà, comme tout le monde, elle a son point faible : elle tombe amoureuse tous les trois mois, environ. Mais le grand amour, pas le petit truc dont on se remet avec un pot de glace. C'est le coup de foudre avec tous ses avantages et inconvénients. Surtout ses inconvénients, concernant mon amie.

Je m'assois à côté d'elle et elle pose la tête sur mes cuisses en soupirant.

— Tu lui as reparlé ? je lui demande en caressant distraitement ses cheveux.

— Non, tu penses… Je ne lui plais pas, tu as bien vu qu'il était hyper pro.

— Normal, tu étais sa cliente, ça prouve juste qu'il a une certaine éthique. C'est plutôt bon signe, non ?

— Oui, c'est sûr mais bon…

Je ne veux pas l'encourager dans ces histoires, mais c'est toujours pareil. Elle craque pour un type et n'ose jamais l'aborder. Elle peut flirter, comme elle l'a fait au salon, mais si elle se rend compte que ce n'est pas réciproque, elle abandonne tout de suite et se morfond. C'est une battante pour tellement de choses que c'en est presque inquiétant de voir à quel point sa vie amoureuse est désastreuse. Elle a gardé ce côté d'elle plus jeune, quand elle n'osait pas se rebeller contre sa mère et quand elle souffrait en silence. C'est sa personnalité un peu masochiste, je me dis qu'elle a été conditionnée et que peut-être, je dis bien « peut-être », elle a du mal à s'en défaire parce qu'elle ne connaît pas grand-chose d'autre. Dans ces cas là, on ne peut que la soutenir car cela doit venir d'elle. Si elle veut faire un pas en avant, on sera là, Josselin et moi, mais on ne peut pas faire ce pas à sa place. C'est un principe que nous nous efforçons de toujours appliquer. On peut être là pour l'autre, mais jamais, au grand jamais, agir à sa place. Ce qui ne m'empêche pas parfois de filer un petit coup de pouce au destin. Tant que ça ne fait de mal à personne…

Je sais donc déjà qu'elle se contentera de rêver de son beau tatoueur sans essayer de concrétiser. Nous restons silencieuses, chacune perdue dans ses pensées, jusqu'à ce qu'elle se relève lentement :

— Bon, je vais me coucher. Je voulais te voir mais y'en a qui bossent !

— Hey ! Moi aussi je travaille !

— Oui, mais tu ne dois pas te lever dans… cinq heures ! dit-elle après avoir vérifié l'horloge au mur.

***

— C'était le dernier carton ? Parce que franchement, Angie, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait faire entrer autant d'affaires dans un si petit studio !

Josselin se plaint mais il n'a même pas une goutte de sueur sur le front alors que je pue à dix mètres, au moins.

— Oui, c'est bon, on a tout sorti.

— Allez, on enchaîne avec le ménage ! me lance-t-il joyeusement, comme si on ne venait pas de se taper une quinzaine d'allers-retours sur quatre étages.

L'avantage de mon studio est qu'il est situé en plein centre-ville. Je faisais tout à pied quand je vivais là. Son autre point positif d'être au dernier étage de cette maison de ville est que je n'ai jamais eu à me plaindre du bruit de mes voisins du dessus ! Son principal inconvénient, en revanche, réside dans les quatre étages en colimaçon, à l'ancienne, qui valent au moins six étages modernes, pour situer. Des marches en pierre bien hautes… que j'ai dû descendre à chaque fois qu'on sonnait chez moi parce que je n'ai jamais compris comment ouvrir la porte d'entrée. Je n'avais même pas d'interphone, je me penchais par la fenêtre et regardais qui était là, parfois je jetais les clefs quand c'était un pote, histoire de m'éviter la remontée. Joss vient de trouver le bouton, il était sur mon palier... J'ai toujours cru que c'était une sonnette qui ne fonctionnait pas… Je préfère ne pas commenter son regard moqueur.

Il a pris sa journée exprès pour venir m'aider. Entre les deux heures de route et tout ce qu'il y avait à faire sur place, je n'y serais jamais arrivée seule.

— Je vais garer le camion, j'arrive ! chantonne-t-il comme si cette simple action était censée nous provoquer une joie immense.

Parfois, sa bonne humeur et son enthousiasme me tapent un poil sur le système. Surtout quand je ne sens plus ni mes jambes ni mes pieds. Je retourne péniblement à l'intérieur et fais même une pause à mi-chemin des escaliers. Je profite que Joss ne me voit pas car il me bassine depuis ce matin avec ma médiocre forme. Il veut m'enrôler pour aller à la salle de sport avec lui, trois fois par semaine ! Cet homme est soit fou, soit inconscient. Une fois de retour dans le studio, je commence à passer le balai. C'est petit, ça ira vite. L'état des lieux est prévu dans une heure, ça nous laisse largement le temps pour que tout soit nickel et que je puisse récupérer ma caution. J'ai beau ne jamais avoir été aussi maniaque que ma mère, j'ai toujours fait en sorte que ce soit propre chez moi. Bordélique, d'accord, mais propre.

Vingt minutes plus tard, nous sommes assis à même le carrelage blanc bon marché, avec un Coca à la main, en train d'observer ce qui a été mon logement pendant six ans. J'ai du mal à imaginer qu'une fois que j'aurai rendu les clefs dans quelques dizaines de minutes, ce ne sera plus jamais mon chez-moi. Le coin-cuisine donne directement dans le salon et la salle de bain a cet avantage multifonction : pouvoir prendre sa douche tout en étant aux toilettes et en se brossant les dents. Rien de parfait, mais c'était chez moi depuis tellement longtemps que ça me fait malgré tout un petit pincement au cœur de partir. Josselin soupire :

— C'est petit, quand même… Tu seras mieux avec nous.

Il essaie de positiver, c'est son truc. Le gars un peu chiant parfois parce qu'il y a des jours où on a juste envie de se blottir sous la couette à ruminer, mais il n'est pas du genre à laisser faire ça. Il a assez de positive attitude en lui pour tout un régiment, et il la partage sans modération, qu'on le

veuille ou non. En ce moment, ça me convient parfaitement car j'ai plus que jamais besoin de voir la vie en rose. Mais bon, même moi j'ai mes limites, faudrait voir à me laisser m'apitoyer de temps en temps tout de même…

— Merci, je lui dis en poussant son genou avec le mien.

— C'est normal, et ça m'a fait du bien, tous ces escaliers.

Je ne relève pas, et je confirme : cet homme est fou.

— Ça va mieux avec Anita ?

— Oui, ça se tasse. Tu sais que ça lui prend de temps en temps et elle finit toujours par se calmer. Elle aboie beaucoup…

— Mais ne mord pas, oui, je sais. N'empêche…

— Non, pas toi ! me coupe-t-il, perdant toute la bonne humeur dont je faisais l'éloge à l'instant.

Il se relève et se met à faire les cent pas, ce qui l'oblige à tourner en tout petits ronds, parce que douze mètres carrés ça réduit l'effet « je suis en colère, regarde : je fais de grandes enjambées ».

— Tu ne te souvenais vraiment pas de la blonde ? je lui demande sans me laisser impressionner par son agacement.

Il me jette un regard censé me faire taire. Je lui souris pour lui montrer que ça ne m'atteint pas et il revient s'asseoir en poussant un énorme soupir.

— Non.

— Ça craint…

— Je sais.

— Et ça ne te fait pas réfléchir ?

— Je n'ai pas envie de réfléchir.

— Ok.

Je n'insiste pas, et pour cause. Je bloque toutes mes pensées du mieux que je peux parce que je sais que ça pourrait me détruire. C'est un mécanisme d'autodéfense qu'Anita ne comprend pas. Elle est plutôt du genre à affronter les problèmes, surtout après le jour où elle s'est rebellée contre sa mère, depuis elle regarde les soucis en face et elle les marave à coups de babouches bien placés. Alors que Joss et moi avons toujours gardé cette habitude de fuir ce qui nous contrarie. Comme quand j'étais harcelée par cette bande de crétins en cinquième, j'ai fait profil bas jusqu'à ce qu'ils se lassent. Ils s'étaient fatigués avant moi, mais je comprends bien que cette attitude ne peut pas être la solution à tout. Bon, mon caractère s'est affirmé dès que j'ai quitté l'horreur des années collège et lycée. Mais on peut difficilement aller contre sa nature et j'ai toujours gardé ce petit côté lâche que je partage avec Joss.

— Certains soirs, je passe devant chez lui et je m'étonne de ne pas voir sa moto garée là, me confie-t-il en posant la tête sur mon épaule, ses cheveux me chatouillant le bras.

Pour moi c'est pareil, sauf que je vais chez lui exprès. Je n'y passe pas par hasard. Je m'assois sur le trottoir juste en face et j'imagine la lumière qui s'allume. Je joue encore à ce jeu et je me dis que Damien est chez lui, qu'il est en train de se faire chauffer une pizza surgelée parce qu'il a épuisé le stock de plats que ma mère lui a cuisinés pour la semaine. Ensuite il se roule sûrement un pétard, ouvre une bière et se cale devant la télé pour zapper. Dam était un zappeur fou, de ceux qui changent de chaîne avant même d'avoir vu ce qui passait. Il se fait les quatre-cents chaînes du câble en même pas cinq minutes. Je suis sûre qu'il aurait pu entrer dans le livre des records, maintenant que j'y pense. Et quand ça repart à la première, il recommence. *Recommençait*. Je ne m'y fais pas. Parler de

quelqu'un au passé, ça me rappelle les cours d'histoire. Et ça me rappelle surtout que la vie de mon frère a eu son point final et qu'il fait partie de l'Histoire… C'est bizarre. Quand j'avais des rêves de mariage et de fonder une famille, je me disais toujours que Damien serait mon témoin et que Josselin et Anita seraient le parrain et la marraine de mon premier enfant. Jamais je n'aurais voulu de mon frère comme parrain ! Il avait une vie trop malsaine pour donner le bon exemple ! À présent, je ne suis plus une jeune fille avec des rêves de prince charmant, le mariage n'est vraiment pas dans mes projets de futur proche, ni même lointain, en fait. Je ne suis pas désabusée mais j'ai conscience qu'avant de trouver le bon, le seul et l'unique… j'ai le temps ! Mais je me marierais sur le champ avec n'importe qui si ça pouvait faire revenir mon frère et qu'il soit mon témoin. J'accepterais même qu'il soit parrain de ma progéniture.

— Tu crois que tu te marieras un jour ? je demande à Josselin, donnant suite à mes pensées à haute voix.

Je ne tente pas d'expliquer à mon ami le cheminement de mon raisonnement, en temps normal je suis déjà assez confuse et il ne se formalise pas.

— Qui sait… Marina Legendre va peut-être me faire une proposition.

J'éclate de rire et lui aussi et ça fait du bien, vraiment du bien, de lâcher la pression.

16 ans

— Non ?

Anita et moi avons parlé en même temps et Josselin savoure son effet.

— Si, se contente-t-il de répondre.

— Dépêche-toi de nous en dire plus avant qu'on te torture ! lui lance Anita en faisant mine de préparer ses poings.

Il lève les mains en signe de reddition et commence à nous raconter :

— Vous vous souvenez de la fois en sixième où Marina m'a fait un croche-patte et où mon projet de sciences a été réduit en bouillie ?

Il sait parfaitement que nous nous en souvenons mais nous voulons trop connaître la suite pour oser l'interrompre. Nous hochons donc la tête.

— Et la fois où je lui ai demandé d'être ma petite copine en quatrième et où elle m'a répondu de prendre un ticket parce que la file d'attente était longue ?

— Abrège, s'impatiente Anita.

— Joss, on se souvient de toutes les crasses que cette garce a pu te faire. C'est le présent qui nous intéresse !

— Ok, ok. Bon, tout à l'heure j'étais en salle d'informatique et elle est venue s'asseoir à côté de moi en minaudant. Elle voulait que je l'aide pour le cours. Je lui ai proposé de faire son devoir.

— La présentation Power Point ? demande Ana.

— Celle-là même !

— Je sens que ça va être très intéressant comme présentation !

Josselin regarde sa montre et se lève.

— Justement, on a cours dans dix minutes, allons nous trouver de bonnes places.

Une fois installés en classe, je remarque que Marina sourit et n'arrête pas de regarder Joss avec espoir. Je me penche vers lui et lui chuchote :

— Elle te veut quoi, encore ?

— Elle m'a demandé de sortir avec elle, me répond-il sur le même ton.
— Tu as dit oui ?
— Je lui ai dit que je devais vérifier si j'étais libre.
Depuis la transformation physique de Josselin, traîner avec lui nous a classées Anita et moi parmi les gens cool à fréquenter. Ce qui est franchement n'importe quoi. Je ne suis pas plus cool que quand j'avais encore mon strabisme… Et Anita ne l'est pas plus que quand elle n'avait pas encore de poitrine (qu'elle n'a pas beaucoup plus qu'avant, d'ailleurs). Tous ces critères liés aux apparences ne définissent pas qui nous sommes. Mais le collège et le lycée sont des microcosmes qui nous apprennent la vie à la dure. Si tu survis à ton adolescence, alors le reste sera bien plus facile à encaisser car il n'y a pas plus élitiste que le monde des ados.
Marina lance sa présentation et toute la classe éclate de rire à la première diapo sur laquelle est écrit « Je suis une garce ». Elle essaie de changer mais la même phrase se répète en différentes polices et couleurs. Le prof toussote, Marina ne sait plus où se mettre et Josselin lui fait un petit coucou de la main. Elle bouillonne de rage mais la vapeur est inversée, maintenant c'est Joss qui est cool et c'est d'elle qu'on se moque. Je ne devrais pas me réjouir mais franchement, elle méritait bien une bonne leçon depuis toutes ces années passées à martyriser les autres.

— Allez, on rentre ! J'ai rendez-vous au club dans trois heures je vais juste avoir le temps de t'aider à monter tes cartons à la maison.
Ce type est une machine, il ne se fatigue donc jamais ? Moi qui étais sur le point de proposer qu'on prolonge la location de la camionnette d'une journée pour ne la décharger qu'après une bonne nuit de sommeil… Enfin, de sommeil… tout est relatif si on considère que je connais tous les détails du plafond de ma nouvelle chambre.
Le trajet se fait en musique, nous ne parlons pas. La voix d'An Pierlé me berce et je me laisse glisser dans une torpeur confortable et rassurante. Josselin fait partie de ces rares personnes avec qui le silence ne me met pas mal à l'aise. Je ne me sens pas obligée de meubler, de combler les vides. Comme si le fait de ne pas parler représentait un danger. Avec lui, comme avec Anita, et Damien, je peux rester des heures à ne rien faire, juste être là. J'ai même appris à aimer les silences avec Josselin. Je suis du genre à colmater les blancs et lui à les entretenir. Il m'a montré comment apprécier la présence de l'autre dans toute sa simplicité, sans fioritures.
Nous arrivons devant l'appartement et heureusement, c'est un premier étage ! L'immeuble se paye même le luxe d'un ascenseur alors qu'il n'y a que trois étages. Il est situé en bord de mer. Dit comme ça, ça semble paradisiaque. En réalité, le chemin de fer passe sous les fenêtres, à cinq mètres du bâtiment, pour être plus précise. C'est bien pour ça que le loyer est dérisoire par rapport à la superficie. En réalité, l'appartement que Josselin et Anita partagent est constitué de deux logements dont la cloison mitoyenne a été supprimée. Ils se sont mis d'accord avec le propriétaire et nous y avons fait des travaux pour qu'il y ait un immense salon central et moins de petites pièces.
— Et si on chargeait l'ascenseur à fond pour économiser des allers-retours ? je lui propose avec espoir.
— Bouge tes fesses, ça ne te fera pas de mal, me rétorque-t-il en empilant trois cartons dans ses bras.
Je peste mais lui obéis. Et en passant dans le hall, je me tords le cou pour voir mon postérieur dans le grand miroir qui recouvre tout un mur.

— Non, je suis désolée mais mon cul va très bien ! je lui crie alors que je l'entends déjà déverrouiller la porte d'entrée.

C'est à ce moment que le voisin du dessus, un sosie de Bradley Cooper en mieux, sort de l'ascenseur. Il rit et me salue. Je n'ai même pas la décence de faire semblant d'être embarrassée, ça fait des années qu'il nous connaît et il m'a vue dans de bien pires situations que celle-ci. Et puis je suis trop occupée à le mater, sans vergogne. Là aussi j'ai abandonné tout espoir de crédibilité depuis qu'il nous a entendues Anita et moi parler de lui, un soir où nous rentrions du pub et où nous ne contrôlions plus le niveau sonore de notre discussion. Je lui souris et lui rends son bonjour avant de m'engouffrer dans l'ascenseur. Avec un peu de bol, Josselin ne s'apercevra pas de la supercherie. Je ricane bêtement comme on le fait quand on sait qu'on risque de se faire prendre en flagrant délit de connerie. Les portes s'ouvrent sur Josselin appuyé contre le chambranle de celle de l'appartement qui leur fait face. Grillée. Il me fait signe de faire demi-tour et je n'essaie même pas de protester.

Une fois tous les cartons sortis, je me vautre sur le canapé d'angle et soupire :

— Une chance que je louais un meublé, je n'aurais pas eu la force de porter de gros trucs lourds et encombrants.

— On va vraiment s'occuper de ta remise en forme mais là, je vais prendre une douche, m'annonce Joss d'un index menaçant.

Je l'ignore et me lève pour occuper l'autre salle de bain que je vais partager avec Anita. Je retourne au pub dans deux heures et je risque de me faire refuser à l'entrée à cause de l'odeur que je dégage. Une chance que Lionel, le voisin canon, ne soit pas tombé raide mort en passant à côté de moi. J'imagine le médecin légiste enlever ses lunettes d'un air las et déclarer « Cause du décès : inhalation de gaz toxiques ». Je ris toute seule avant de réaliser le mauvais goût des blagues qui me passent par la tête et je préfère me jeter sous le jet glacé avant de repartir dans la déprime qui m'envahit à chaque fois que je pense à Damien.

Ce serait le bon moment pour pleurer, là, non ? Je soupire et cesse de frissonner quand l'eau atteint une température plus élevée. Et je souris. Je vis avec mes meilleurs amis : la vie n'est pas que putasserie, finalement.

***

La main entre mes cuisses n'a rien à voir avec celle de Paul ou de mon ex. Elle sait exactement où caresser et comment caresser pour me faire réagir. Je sens l'orgasme monter violemment, un tsunami et ses copines les répliques me tombent dessus. Mon souffle est saccadé, je sais que mon sexy tatoué est l'auteur de cette prouesse. Je n'ai pas besoin de le voir pour ça.

Je me réveille avec la lumière du soleil, j'ai encore oublié de fermer mes volets. Je n'en ai plus l'habitude car dans mon studio, au dernier étage sans vis à vis, je ne les fermais jamais. Ceci dit, je me levais toujours tôt pour aller en cours ou bosser donc ça ne me dérangeait pas. Là, ça ajoute juste une touche de « prends-toi la réalité dans la face ». J'ai rêvé de ce type dont je ne sais rien et il a réussi à m'envoyer au septième ciel dans mon sommeil, sans être là ! Je suis un cas désespéré. Alors je me lève, la mort dans l'âme et le pas traînant. Je me rends dans la salle de bain et mon reflet me rappelle que j'ai encore passé une nuit à tourner dans mon lit en revivant inlassablement la scène de l'accident, avant de grappiller quelques instants de sommeil qui se sont transformés en énorme

fantasme. Avant de me faire une chimère, j'ai revécu encore et encore les quelques secondes avant l'impact qui auraient pu tout changer si j'avais été plus attentive. Mes yeux sont bouffis d'avoir pleuré. Depuis que j'ai ouvert les vannes avec Jonas, je pleure très souvent. Au début, c'était un soulagement. Maintenant je commence à saturer car je finis toujours avec une migraine et les paupières irritées. Je pense que mon entourage aussi va bientôt en avoir marre. À leur place, je me serais envoyée balader. Je trouve d'ailleurs incroyable qu'Anita ne m'ait pas déjà collé une mandale pour que j'arrête de chouiner. Elle a peut-être plus de patience que je le croyais. J'ai la carte « frangin décédé », ça doit jouer sur l'indulgence de mes proches.

J'ai encore du temps devant moi avant le repas dominical auquel ma mère m'a demandé de venir. Tonton Roger sera là avec sa sœur, la tante Andrée, ainsi que mon autre tante Candida. Les repas de famille, ce n'est vraiment pas mon truc. Avec Damien, nous avions l'habitude de nous exiler assez rapidement dans l'une de nos chambres pour jouer à la console ou dire du mal de la tante Andrée et sa mauvaise haleine. Damien faisait une très bonne imitation d'elle, et je me rappelle parfaitement la fois où je me suis fait pipi dessus tellement c'était drôle. J'avais douze ans, il ne m'a jamais laissée tranquille avec cette humiliation. Même des années après, il prenait un grand plaisir à raconter cette anecdote devant mes amis. Enfin, mes amis, c'est vite dit… À part Josselin et Anita, je n'ai jamais invité personne à la maison.

Quand j'arrive chez mes parents, Andrée et Roger sont déjà là. Il est tôt, pas encore dix heures, mais ils sont du genre à s'incruster le plus longtemps possible. À une époque, quand mon oncle n'avait pas eu son AVC et qu'il avait encore toute sa tête, j'adorais passer du temps avec lui. J'étais sa préférée et il ne s'en cachait pas. Il m'offrait tout le temps des cadeaux et plus tard, glissait toujours un billet dans ma main au moment de me dire au revoir. Je culpabilisais car il n'avait pas les mêmes attentions avec Dam. Alors quand les jouets sont devenus de l'argent, je partageais avec lui. Quand on est ado, on a toujours besoin de plus que l'argent de poche qu'on reçoit chaque semaine. Je ne me souviens pas exactement où je dépensais cet argent, mais je sais que Damien fumait déjà. Sans parler des jeux vidéos. Bref, des dépenses d'ado.

Ma mère nous prépare une paëlla et la maison embaume déjà de la mixture qui mijote dans la grande poêle, format vingt-cinq personnes. Elle va encore en faire pour tout un régiment et mes colocataires seront ravis que je rentre avec un Tupperware pour eux ! Je m'installe en face d'elle, à la cuisine, laissant mon père faire la conversation à la vieille tante qui pue. Mon oncle, lui, n'a pas bien conscience de l'endroit où il se trouve… Ça me fait mal de le voir diminué comme ça, j'avoue m'être déjà dit que la vie aurait mieux fait de nous prendre l'oncle Roger qui ne sait plus qui il est, et nous laisser Damien. S'il y a un grand manitou qui dirige nos vies, ses desseins sont assez difficiles à comprendre… Et je lui adresse mon majeur de tout mon cœur.

— Alors, ce travail ? me demande ma mère en ajoutant un peu de safran au mélange glougloutant.

— J'ai été promue barmaid, la nôtre s'est ouvert la main.

Je réalise que je suis un peu trop enthousiaste à l'annonce de la blessure de ma collègue. Mais j'ai déjà pris mes habitudes derrière le bar et je suis tellement à l'aise que je sais qu'il me sera difficile de retourner au service quand Magalie reprendra son poste.

— Et l'appartement ? Tu t'y plais ? Tu sais que tu peux revenir s'il y a le moindre souci.

Je savais bien que ça serait difficile pour elle de me voir à nouveau partir. Mais je suis dans le coin, je suis près d'eux, c'est ce que mon père voulait et elle devrait s'en contenter. Cependant, rien n'est jamais vraiment simple avec elle. Je m'en doutais un peu…

— Tout se passe très bien, il est à trois rues du pub, en plus, c'est pratique j'y vais à pied.
— Tu peux facilement garer la moto ?
— Oui, mais en ce moment je l'ai laissée à un garagiste qui fait quelques réparations.
— Ah bon ? Il y avait un souci ?
Sa voix tremble, je vois qu'elle fait un effort considérable pour masquer son trouble. C'est toujours difficile d'évoquer le sujet de la moto avec elle, ça l'a toujours été…

18 ans

— Il est hors de question que tu passes ton permis moto ! Et c'est aussi valable pour toi, Damien !
Je n'ai pas souvent vu ma mère en colère à ce point. Son regard va frénétiquement de mon frère à moi et elle y met toute la détermination dont elle est capable. Sauf que nous sommes majeurs et que nous la tenons informée, nous ne lui demandons pas son avis.
— Nous sommes déjà inscrits, maman, et je ne vois pas ce qui te dérange, soupire Damien.
Il est déjà passé par là un nombre incalculable de fois. Il est fatigué d'avance de devoir à nouveau argumenter sur le sujet.
— Les accidents de moto sont courants et très souvent mortels. Je ne vous veux pas sur un de ces engins de la mort.
Et voilà, il faut toujours qu'elle exagère ! Je suis sûre que c'est une légende, en plus, cette histoire de dire qu'on meurt plus souvent dans un accident de moto que de voiture.
— Je vais appeler votre grand-père et lui interdire de vous offrir ce cadeau !
Je me retiens de rire et je vois que c'est la même chose pour mon frère. Notre grand-père n'est vraiment pas du genre à se laisser dicter sa conduite par une femme, encore moins par sa fille ! Il est de la vieille école, quand les hommes avaient les pleins pouvoirs et les femmes se contentaient de tenir la maison et d'élever les enfants sans avoir leur mot à dire. Alors imaginer ma mère tentant de lui faire entendre raison, c'est vraiment ridicule. Damien et moi ne nous faisons aucun souci, elle n'obtiendra pas gain de cause et nous aurons notre première leçon de plateau demain.

Je prends une profonde inspiration et me prépare psychologiquement à ce qui va suivre.
— Il y avait des égratignures de l'accident…
Je n'ai pas parlé fort, juste un souffle, parce que je ne souhaite pas la brusquer. Malgré mes précautions, elle commence à sangloter. Elle fait tomber la spatule dans le bouillon et je me lève pour aller chercher une pince et la sortir de là sans me brûler. Ma mère s'essuie les yeux avec son tablier mais ils sont aussitôt à nouveau envahis de larmes. La voir dans cet état me retourne les tripes, et surtout, maintenant que moi aussi je réussis à pleurer mon frère, je sens que je ne vais pas tenir longtemps.
— Tu ne peux donc pas laisser ta mère tranquille ?
Ah. Si j'étais la préférée de mon oncle Roger, je n'ai jamais été la chouchou de la tante Andrée, par contre. Elle me tient pour responsable de la mort de Damien en plus, alors déjà qu'avant je n'étais pas dans son top cent, je suis carrément passée en liste noire. Ceci dit, je ne peux pas lui en vouloir, elle a raison et elle se contente de me reprocher à haute voix ce que le reste de la famille pense tout bas. Pour ça, on peut toujours compter sur elle et son franc-parler. Je réprime un sanglot, parce que je sais qu'elle est dans le vrai, mais je refuse de lui donner la satisfaction de me voir réagir à ses

attaques. Ma tante Candida arrive à point nommé dans la cuisine, sa veste encore sur le dos.

J'adore ma tante Candida. Elle mesure un mètre cinquante en hauteur et en largeur. Elle est petite, oui, mais elle est la plus autoritaire de toutes les femmes de la famille de mon père. Importée directement d'Espagne, elle est un peu gitane sur les bords aussi, et son grand cabas qui ne la quitte jamais contient tout ce qu'il faut pour tirer les cartes, lire l'avenir et ce genre de choses. Un jour, elle m'a lu les lignes de la main et m'a annoncé un terrible malheur. J'ai été angoissée pendant des semaines. J'avais onze ans, aussi, j'étais assez facilement impressionnable. Maintenant, je ne crois plus à toutes ces bêtises mais je la laisse me raconter ses histoires, ça lui fait plaisir. Et il y a toujours un preux chevalier qui doit débarquer dans ma vie, ça ne fait pas de mal d'espérer un peu.

Elle est très attachée aux traditions, c'est pourquoi, bien que nous soyons en été, elle porte un tailleur dans lequel elle doit mourir de chaud mais qui lui confère un air sévère et strict. Elle peut l'être, c'est certain, j'en ai déjà été témoin. Elle me tapote l'épaule d'un air compatissant et va rejoindre ma mère et mon autre tante. Toutes trois se mettent à pleurer ensemble et à parler en espagnol. C'est le signe pour moi de battre en retraite. Je ne suis pas douée dans le rôle de la pleureuse familiale.

Mon père regarde *Equidia*, bien sûr, et commente pour mon oncle les côtes des chevaux partants pour la prochaine course. Nous restons tous les trois à regarder plusieurs départs, jusqu'à ce que les femmes nous appellent à table. Je me retrouve en face de l'oncle Roger et donc d'Andrée qui est chargée de lui donner à manger. Est-il possible qu'on paye le retour de karma dans la vie présente ? Ou alors, j'ai dû être une SS dans une vie antérieure… Ou pire : une chanteuse country ! Parce que j'ai l'impression de payer pour bien pire que mes péchés actuels !

— Tu vas vendre la moto, bien sûr, me lance Andrée en donnant une cuillère de riz à mon oncle, sans me regarder.

— Heu… non, ce n'est pas prévu, je lui réponds en essayant de garder pour moi les remarques comme « mêle-toi de ton cul fripé, vieille bique puante ».

— Bien sûr que tu vas la vendre, tu veux que ta mère se fasse un sang d'encre en t'imaginant sur cette machine du Diable ?

Ah tout de suite, si on amène Satan dans la conversation, ça change la donne. Je laisse l'autre génération alimenter la discussion par laquelle je ne me sens pas du tout concernée. J'essaie de profiter du repas mais il manque quelque chose. Il manque *quelqu'un*. Damien ne s'en rendait sûrement pas compte mais il occupait une place énorme dans nos vies. On ne se voyait plus aussi souvent qu'avant depuis que j'étais partie faire mes études, mais maintenant qu'il n'est plus là, je mesure l'intensité du vide qu'il a laissé derrière lui. Bien sûr, c'est un peu cliché de se dire qu'on se rend compte de ce qu'on avait une fois seulement qu'on l'a perdu. Mais c'est tellement vrai… On essaie d'aller de l'avant parce qu'on ne peut pas se permettre de rester à se lamenter et déprimer toute la journée au lit. Même si c'est tentant… Malgré tout, la douleur est toujours aussi vive. Et je me demande si j'arriverai vraiment à la gérer un jour. Je ne dors plus beaucoup, la culpabilité me ronge insidieusement, ma famille m'en veut (à juste titre), mon frère me manque, dès que je ferme les yeux, je revis ces quelques secondes qui me hantent… Ma vie ne me plaît plus. J'en veux aussi à Damien qui nous a fait prendre cette route. J'en veux au chauffeur poids lourd de s'être endormi au volant et de ne pas avoir fait ses pauses réglementaires. J'en veux aux médecins de n'avoir pas pu sauver mon frère. J'en veux à la Terre entière et je nourris tellement de rancœur que je sens que je deviens aigrie de jour en jour. Bien qu'en réalité, la seule personne à qui j'en veuille vraiment, c'est



moi. Et s’il y a bien une chose dont je sois certaine, c’est que je ne peux échapper au fait de vivre avec moi-même.

6

VALENTIN

Je gare ma moto et reste un moment sur la selle, les pieds au sol, à observer mon père. Il travaille encore sur la Honda de Damien. Ça me fait quand même bizarre de voir la bécane de mon pote ici alors que lui est mort. Il m'avait habitué à sa présence dans le coin, harcelant mon père pour qu'il lui fasse des réglages sur le moteur de sa miss, comme il l'appelait. Cette machine, c'était toute sa vie. Je ne me souviens pas l'avoir vu manifester autant d'intérêt et de passion pour une nana. Pourtant, des filles, on en a ramenées ensemble des soirées où on traînait. Malgré ça, tout se rapportait toujours à sa miss, au final. Dam était un vrai dingue de moto et c'est pour ça qu'il s'entendait si bien avec mon père.

Je me souviens de notre rencontre, il y a cinq ans, comme si c'était hier. C'était ici, dans le garage de mon paternel, et voir la Honda à sa place me donne l'impression que Dam va surgir du bureau avec deux bières et poser un million de questions auxquelles mon père répondrait patiemment. Il finirait bien entendu par l'envoyer balader, c'était leur rituel. Il était très proche de mon père et nous, on était potes, mais nous n'avions pas le genre de relation où on se fait des confidences. Nous n'évoquions jamais notre passé, notre vie, en dehors de ce qu'on partageait (la moto, les meufs…) et c'était bien assez. Malgré tout, je pouvais compter sur lui et réciproquement. Je n'avais pas besoin de lui parler de ma mère et lui ne parlait jamais de sa famille, ça ne nous empêchait pas de nous comprendre, de respecter l'autre et d'être sur la même longueur d'onde. Nous avions un genre d'accord tacite qui disait « on se voit pour bringuer et on laisse notre vie privée au vestiaire ». Ça nous convenait, ça fonctionnait bien. Finalement, la seule incursion de Dam dans la partie de ma vie que je garde pour moi était de fréquenter mon père. Et encore, nous ne parlions jamais de lui non plus. Par contre, eux deux, qu'est-ce qu'ils pouvaient tchatcher de bécanes… Pires que des gonzesses !

Je n'ai jamais été jaloux de leur relation, tout simplement parce que je n'étais pas en mesure d'en avoir une de ce type avec mon père. J'aime ma moto, je l'adore même, mais je n'ai jamais ressenti le besoin de m'enfermer dans un garage et me couvrir de cambouis pour bricoler dessus. Je le fais de temps en temps parce que j'aime bien savoir ce qui vibre quand je roule avec. Et puis ça me fait passer du temps ici, ce n'est pas plus mal. Je respecte le taf de mon père, je l'admire pour ce qu'il fait car je sais qu'il est le meilleur. Il a sa petite réputation dans la région et on vient le voir de loin pour lui confier des tas de machines. Je ne sais pas, la fibre a dû sauter une génération parce que je ne l'ai pas. Malgré moi, je soupire de lassitude. Je sais que je déçois mon père, il ne me le dira pas mais je le vois bien. Quand Damien était là, il comblait un peu ce manque dans nos vies et je ne lui aurais jamais reproché ça. Mon père s'épanouissait à son contact car il transmettait son savoir à quelqu'un qui en était avide.

Je descends de la bécane que je me suis offerte malgré mon manque d'intérêt pour la mécanique. Il y a certaines passions qui n'ont pas déserté mes gènes. J'ai grandi au milieu de toutes sortes de motos, toutes plus belles et puissantes les unes que les autres et… putain, cette machine c'est ce que j'ai de

plus précieux avec la boutique. J'ai un crédit sur le dos pour encore quelques années mais ça en valait la peine, je ne regrette pas une seconde. Car dès que le moteur se réveille sous mes cuisses, je bascule dans un autre monde où il n'y a plus que moi, la moto et la route.

— Bonjour, fils.

— Salut papa. Tu as encore beaucoup de travail sur la miss ?

J'ai toujours trouvé ce surnom ridicule, je ne suis pas du genre à donner un petit nom à une moto. Je ne donne déjà pas de surnom à une gonzesse, alors une bécane… C'est un truc que tout le monde a chopé malgré tout quand Dam était dans le coin, on prenait le pli et sa Honda est vite devenue « la miss » pour ses proches. Je m'y suis habitué…

— Non, pas vraiment, me répond-il. J'aime l'avoir ici…

C'est clair que la mort de Dam nous a tous secoués, mon père n'a pas fait exception. Certains de ses amis ont remonté la pente plus vite que d'autres. Ça va faire deux mois qu'il a eu son putain d'accident, c'est tôt, beaucoup trop tôt pour que la perte cicatrise déjà. Et je sais de quoi je parle. Même si je me remets plutôt bien de ce genre d'événements, maintenant. Ce n'est pas que je sois un enfoiré insensible… Quoi que, si j'y réfléchis, la dernière nana que j'ai virée de ma vie m'a traité de « bâtard d'enfoiré sans cœur ». Ça me fait sourire quand je revois cette hystérique me hurler des insultes à la tronche. J'avais fait une erreur de débutant : j'avais couché deux fois avec elle. Elle s'attendait déjà à ce que je lui fasse ma demande, un genou à terre et une rose entre les dents. Malgré cette réputation peu reluisante, la mort d'un pote me fait tout de même souffrir. J'ai surtout l'habitude de garder pour moi ce genre d'émotions, d'éviter d'en faire étalage d'aucune façon. Ça n'apporte jamais rien de bon et c'est inutile. Extérioriser la peine ne la rend pas plus concrète ou légitime, après je ne juge pas ceux qui en ont besoin pour vivre leur deuil. Ce n'est pas mon cas.

Quand ma mère est morte, j'étais un petit con. Un préado rebelle qui pensait que tout était merdique dans la vie. Son absence dans la mienne n'a rien arrangé, bien au contraire. Mon père a porté le deuil dans tous les sens du terme possibles pendant des années. Il revient de loin, lui aussi… Il était dévasté, je n'en revenais pas de découvrir cet aspect de la personnalité de mon vieux. J'ai réalisé d'un coup qu'il était fou amoureux d'elle et que c'est une part de lui qui est partie avec elle. Mon père, ce héros… Tu parles. Mon père est comme tout le monde : il pleure, il souffre et j'ai été témoin de sa longue descente en enfer. Ça t'apprend la vie à la dure quand ta mère clamse et que ton père se transforme en putain de zombie sous tes yeux. Tu comprends que tu ne peux rien y faire, tu voudrais que les choses redeviennent comme avant, mais ce genre d'événement est irréversible. Je ne l'ai pas compris immédiatement, maintenant que je l'ai bien assimilé je ne me fais plus baiser par l'espoir. J'encaisse et je ferme ma gueule. Parce que la vie n'est pas une partie de croquet sur un gazon fraîchement tondu, non. La vie c'est plutôt se faire tacler non-stop dans la boue, alors je me suis fait une raison, ce n'est pas moins dur à encaisser mais au moins je ne tombe plus de haut.

Je l'ai capté assez vite et j'ai porté les restes de notre famille à bout de bras. J'ai appris à me mordre la langue à chaque fois que j'étais tenté de manifester mes émotions. Je ne peux vraiment pas me permettre d'être faible, je n'en ai jamais eu l'occasion au risque de me retrouver à terre sans personne pour me ramasser. Et ce n'est pas à vingt-neuf piges que je vais changer. Tant pis si le résultat est qu'on me voit comme un bâtard sans cœur, c'est ma manière de gérer le deuil et ceux qui n'apprécient pas peuvent aller se faire foutre. Je n'ai jamais prêté attention à l'image que je renvoyais aux autres, sinon je ne serais sûrement pas couvert de tatouages et de piercings. Je ne le fais même pas pour les emmerder, non, juste que ça me plaît et que je m'en tape de savoir si ça

convient à mon entourage. C'est ma façon de penser pour tout : à partir du moment où je ne fais de tort à personne, je fonce. C'est pour ça qu'on s'entendait si bien Dam et moi… On était fait à peu près sur le même modèle.

— Je pensais aller rouler, ça te dit ? je propose à mon père.

C'est dimanche, il passe sa vie entre les quatre murs de son garage où on étouffe quand le soleil cogne dur sur la tôle, comme c'est le cas en été. Une virée à moto, ça devrait réussir à le faire sortir de sa tanière. Il termine de fixer le carbu qu'il vient de remonter et lève la tête vers moi. Il me sourit, c'est ce sourire qui m'a manqué pendant des années et ça fait du bien de le revoir depuis quelque temps.

— Bonne idée ! Je me décrasse et j'arrive.

C'est de mon paternel que je tiens ma tendance à sourire. C'est la seule émotion que je laisse passer, je n'y peux rien, je suis conditionné depuis toujours avec lui. Et puis quand ma mère est morte, la compassion venait de tous les côtés. Ça m'a vite gonflé. J'en avais plein le dos qu'on me demande comment j'allais, si ce n'était pas trop difficile à la maison et toutes ces conneries que les gens demandent parce qu'ils ne savent pas quoi dire. Comme si le fait de ne rien dire était problématique, juste la fermer c'est au-delà de leurs capacités. Quel gamin de quatorze ans pourrait répondre que tout baigne ? Eh bien, c'est pourtant ce que j'ai fini par faire et je me suis rapidement rendu compte que si je mentais avec le sourire, on me croyait plus facilement. Avec le temps, je suis devenu quelqu'un de souriant, comme mon père. J'ai compensé son absence, parce qu'il était là sans l'être, et ses sourires inexistants creusaient un peu plus la tombe de ma mère. Il m'a quand même fallu du temps pour que mes sourires d'abord falsifiés deviennent sincères et spontanés, c'est quand mon père est redevenu lui-même peu à peu que j'ai été honnête à ce niveau. La vie m'a appris quelques leçons à la manière forte et j'en ai retenu une en particulier : c'est bien plus facile si on a le *smile* que si on tire la tronche. Sans parler du fait que pour emballer les nanas, ça fonctionne plutôt pas mal.

Comme cette serveuse que j'ai souvent croisée ces derniers temps. Je lui ai souri et j'ai immédiatement senti que je lui plaisais. Quand j'y pense, c'est marrant comme cette meuf a pu entrer dans ma vie comme ça… Quand elle s'est pointée à la boutique, je ne l'avais jamais rencontrée avant. Je m'en serais souvenu, j'ai une excellente mémoire des visages. Elle est ressortie aussi vite qu'elle est entrée et m'a planté comme un con avant même que j'ai le temps de lui dégainer mon fameux sourire « dégrafeur de soutif ». Et le soir même, elle m'a jeté son téléphone dessus. Elle était bourrée, c'est clair, mais je l'ai reconnue sans aucun doute. Encore une fois, je n'ai pas eu le temps de lui sortir mon numéro de charmeur que Joss a débarqué, l'enfoiré. Par contre, j'étais sur le cul d'apprendre que c'était elle le coup dont nous parlait Paul depuis des jours !

Je reconnais que ça m'a bien fait chier qu'il se la soit tapée avant moi. C'est con car je n'ai aucun droit sur elle. Je ne pense pas qu'être victime de son agression avec son téléphone me donne une quelconque priorité sur la demoiselle… Mais c'est le fait de l'avoir repérée en premier, à la boutique… Là oui, clairement, j'aurais bien aimé que Paul ne lui tombe pas dessus. J'aurais dû avoir un avantage. Ce n'est pas que j'ai quelque chose de plus à offrir que lui, probablement moins même. Je ne peux vraiment pas me payer le luxe de m'attacher à une nana, sauf si c'est avec une corde bien solide et qu'elle est nue, bien sûr. Certaines habitudes sont difficiles à perdre et la monogamie, ce n'est pas pour moi. Or, la plupart des nanas recherchent une relation stable, exclusive, à durée indéterminée. Je ne signerai pas pour ça, j'aime trop ma liberté, ou l'illusion de ma liberté…

Mon père revient à point nommé et me sort de mes pensées qui pourraient facilement dériver vers

une ambiance plus déprimante et me pourrir la journée. Il prend sa moto et je l'aide à fermer les lourdes portes métalliques du hangar, geste que nous avons répété inlassablement depuis des années. Je ne lui indique même pas la direction à prendre ni le lieu où nous nous rendons, il le sait. Nous prenons toujours la route du bord de mer, c'est une tradition et surtout la plus belle pour une sortie avec ce beau temps. Nous démarrons et c'est parti, je me laisse rapidement porter par la vitesse. J'essaie de ne pas trop pousser la bécane mais… c'est plus fort que moi ! Je me serais offert une deudeuche si j'avais eu l'intention de respecter les limitations ! Dans mon rétro, je vois mon père juste derrière. Nous traçons la route avec la mer à notre droite. La côte a cela d'apaisant que ses routes nous bercent, souplement mais sûrement. L'odeur iodée qui flotte toujours aux abords des plages nous chatouille les narines et nous nargue, nous donnant envie de plonger dans la mer et parfois, ne plus en sortir. La sensation de liberté qui me prend dès que je suis sur ma moto n'est pas assez puissante pour que l'impression de bien-être soit maintenue bien longtemps. Mais sur le moment je prends mon pied, ça me suffit.

Nous roulons pendant une bonne heure, le temps d'atteindre le resto familial où nous avons l'habitude de faire notre pause déjeuner avant de repartir. Passer du temps avec mon vieux n'a pas toujours été facile. Surtout les années qui ont suivi la maladie de ma mère. Maintenant, je pense pouvoir dire que nous sommes très proches et qu'on rattrape le temps perdu. On ne parle pas beaucoup, je ne suis pas bavard et il y a certaines choses qui ne changent pas. L'immuable a sur moi un effet réconfortant, sécurisant… Mon père fait le plus gros de la conversation. Nous avons notre équilibre et il me semble que chacun trouve en l'autre ce dont il a besoin. La présence rassurante d'un membre de notre famille, de notre sang, je crois…

— Je l'aime bien, cette petite, me confie mon père alors que nous sommes attablés sur la terrasse.

— Qui, la serveuse ? je m'étonne car je ne l'ai jamais vu lui porter plus d'intérêt que ça à la nana qui s'occupe de notre table à chaque fois qu'on vient ici.

— Non, la sœur de Dam. Tu sais, je t'en ai parlé. Elle amène la miss et reste à côté de moi, elle me regarde bosser.

— Elle ne te fait pas confiance, ou quoi ? je me moque.

— C'est pas ça, je pense qu'elle aime bien traîner au garage…

Alors là, s'il voulait me surprendre c'est réussi. Moi qui ai eu l'occasion d'y passer bien plus de temps que je l'aurais voulu durant toute mon adolescence, j'ai du mal à imaginer qu'on puisse aimer y rester pour le plaisir. Sauf si on est passionné par la mécanique, comme mon père, bien sûr. C'est peut-être son cas, à cette nana ? Je savais que Damien avait une sœur mais elle faisait partie de sa vie privée et se situait derrière la limite que nous nous étions posée. Alors j'ai vaguement entendu parler d'elle, sans plus, et mon père en sait certainement plus que moi.

— Elle bricole sa bécane ?

— Elle s'assoit et on discute.

— Tu crois qu'elle te drague ?

Il éclate de rire et tous les clients nous regardent, certains outrés (que j'emmerde) et d'autre que ça fait sourire. Je me joins à lui, impossible de résister avec le rire communicatif qu'il se paye ! Avec lui c'est toujours comme ça, on ne sait pas toujours pourquoi on se marre, mais on le fait parce qu'on est pris dans l'ambiance !

— Elle est un peu jeune pour moi, finit-il par me répondre une fois qu'il a retrouvé son souffle.

— Ça ne veut rien dire, tu sais, je lui dis en souriant.

— Non, fils, je pense qu'elle est très seule en ce moment et qu'un vieux bonhomme comme moi lui change les idées. Tout son entourage doit lui rappeler son frère. Moi, je l'ai connu mais pas assez pour que ce soit douloureux pour elle. Je suis désolé pour lui et sa famille, ne te méprends pas, mais je ne le pleure pas comme je pourrais pleurer un proche.

Nous entrons dans un silence qui nous sied si bien. Quand le sujet est mis sur le tapis, chacun a tendance à plonger dans ses pensées, ses propres souvenirs. Nous partageons un moment intime sans avoir besoin de nous regarder ou de parler. Certains hommages ne nécessitent pas d'artifices. Je repense à ma mère, avant. J'aime me rappeler d'elle du temps où j'étais un gosse tout le temps fourré dans ses jambes. Elle n'aimait pas que je traîne au milieu de la graisse de moteur et des outils au garage, elle trouvait ça trop dangereux. Elle n'avait pas tort car quand mon père est concentré sur sa tâche, le monde pourrait s'écrouler autour de lui, il ne s'en apercevrait pas. De toute façon, je préférais rester à la maison à regarder ma mère cuisiner, parfois elle me laissait même l'assister. Je devenais son commis pour une recette. Elle faisait toujours brûler un bâton d'encens, et j'assimile encore l'odeur du bois de santal à elle… J'en fais brûler souvent. Quand j'ai été assez âgé pour commencer à m'intéresser plus à mes potes qu'à elle, elle a eu du mal à me laisser aller chez eux ; alors la maison est devenue le QG de tous les gamins du coin et elle nous gavait de pâtisseries maison. Joanna Vargas aimait recevoir, elle était l'archétype même de la femme au foyer des années 1950. Sauf qu'elle avait un caractère de merde et qu'elle en imposait, elle n'était pas soumise. Elle ne s'occupait pas de nous et de la maison parce qu'elle devait le faire, non. C'était vraiment ce qu'elle aimait faire dans la vie. Bien sûr, je ne m'en rendais pas compte, c'est mon père qui m'a beaucoup parlé d'elle après… Elle vivait pour prendre soin des siens. Elle avait le bagage scolaire pour faire un super job, elle était laborantine avant que je naisse. Elle a tout plaqué pour vivre sa grossesse et s'occuper de moi. Sans aucun remords. Elle n'a juste pas pu me protéger aussi longtemps qu'elle l'aurait voulu…

Quand elle est morte, les deux mecs que nous étions ont vu leur vie bouleversée à bien des niveaux. Je me souviendrai toujours de notre perplexité le jour où il a fallu se rendre à l'évidence : nous étions obligés de faire fonctionner le lave-linge car nous avions épuisé tout notre stock de linge propre. Aucun de nous n'a été foutu de faire marcher ce truc, la voisine est venue à notre secours. Maintenant j'en ris. Sur le moment j'en ai pleuré seul dans ma chambre, j'en voulais à ma mère de nous avoir abandonnés. J'étais dans cette phase où il est plus facile d'en vouloir à la personne disparue que d'assumer le chagrin que son départ a provoqué en nous. Nous avons dû assumer l'entretien de la maison et revoir tout ce que nous avions jusqu'alors considéré comme acquis.

La serveuse apporte nos plats et nous sortons chacun de nos pensées. Elle me sourit et je lui fais un clin d'œil. Mon père n'est pas dupe et n'a pas loupé une miette de notre manège. Il est établi depuis longtemps que nous ne parlons pas de ma vie sexuelle, alors il ne dit rien et moi non plus. Il me sourit, je sais qu'il ne me juge pas. Je me protège, je ne promets rien et je passe du bon temps. Il m'a toujours dit que ma liberté s'arrêtait là où commençait celle d'autrui et que si je ne faisais de tort à personne et que je ne dépassais pas cette limite, alors il n'avait rien à me reprocher sur mon style de vie. Après le café, il s'étire et m'annonce qu'il va faire une sieste dans l'un des hamacs mis à disposition dans le grand jardin du restaurant. Nous avons tous les deux nos petites habitudes et j'attends que la serveuse ait terminé son service pour m'adonner à la mienne. Pendant que mon père dort, je rejoins Émilie à l'étage pour tirer un coup vite fait. Elle a accepté les règles du jeu et nous y trouvons tous les deux notre compte. Elle est la seule avec qui je remets ça sans m'inquiéter de ses

attentes. Elle m'utilise autant que je l'utilise, c'est gagnant-gagnant.

Elle m'attend, déjà désapée. J'essaie de ne pas lui sauter dessus mais elle sait comment je suis, je ne me bride pas non plus. Je la caresse et la fais jouir très rapidement, depuis le temps je sais exactement comment la manœuvrer. C'est très égoïste, contrairement aux apparences. Mon unique objectif est qu'elle soit prête et que je puisse rapidement la baiser puis reprendre la route. Elle me laisse faire, je tire mon coup, et je me tire tout court. C'est aussi simple que ça avec elle, et c'est ça qui me plaît. Pas de contraintes, pas de questions, le contrat est clair depuis le début. Je me rhabille et elle me regarde depuis le lit. Elle sourit, elle a cet air un peu endormi que les filles ont après l'orgasme. Elle est belle. J'aurais vraiment aimé réussir à ressentir autre chose que de l'attirance physique pour elle, ça aurait pu le faire. Au lit, en tout cas, ça le fait. Mais non, ça n'ira jamais plus loin et je le lui ai souvent répété au début. Elle m'a dit un jour de fermer ma gueule, qu'elle n'était pas une fille qui avait besoin d'être rassurée et qu'elle voulait juste s'envoyer en l'air. Alors comme je ne suis pas contrariant…

***

Le carillon tinte et je relève la tête du cahier de comptes qui me sort par les yeux. J'y suis plongé depuis des heures, bien trop longtemps à mon goût. J'aurais pu installer l'un de ces capteurs modernes qui balancent une musique à chier basée sur trois notes dès qu'un client franchit la porte. Sauf que quand j'ai repris l'affaire après le départ de mon oncle à la retraite, j'ai voulu conserver l'atmosphère surannée des lieux. J'ai donc laissé à sa place le mobile composé de tubes en métal, là où il a toujours été.

— Alors, ça marche ? me demande Paul en venant au comptoir.

Il a l'habitude de passer toutes les semaines. Et inlassablement, il me demande comment tourne l'affaire. Inlassablement également, je lui réponds toujours la même chose :

— Pas mieux qu'hier, pas pire non plus.

Ce n'est franchement pas évident de maintenir le disquaire à flot avec cette manie que les gens ont de télécharger. Tout est à portée de clic maintenant, à quoi bon bouger son cul et venir faire marcher le commerce de proximité avec un être humain pour nous conseiller ? J'essaie de tabler sur ce qui faisait la réputation de mon oncle, à savoir les raretés. Mais elles sont aussi difficiles à trouver que les clients, ces temps-ci. Je n'arrive même plus à me verser un salaire depuis quelques mois, si ça continue comme ça je vais devoir déposer le bilan avant l'année prochaine. Foutues charges !

— J'ai revu la serveuse, m'annonce mon pote en s'accoudant en face de moi.

J'ignore si je dois m'en réjouir ou pas. Cette nana m'a vraiment tapé dans l'œil, en plus de m'avoir balancé son téléphone dessus. Je ne suis pas du genre à récupérer les miettes que laissent mes amis derrière eux. Ça me fait bizarre de réaliser que pour le coup, passer après lui ne me dérangerait pas. Dès l'instant où elle est entrée ici, j'ai eu envie d'elle. Un putain de désir purement et simplement physique qui me donne l'impression d'être un homme de Cro-Magnon avec des besoins primaires à assouvir (enfin, plus que d'ordinaire). Ce n'est pas non plus comme si j'étais réputé pour être un grand romantique ou que je pratiquais la cour dans les règles de l'art auprès de toutes les nanas avec qui j'ai envie de baiser. Là, ça a quand même été radical comme effet ; et depuis, je suis frustré, peu importe le nombre de fois où je me vide les couilles. Savoir que Paul se l'est faite n'a pas vraiment

arrangé mes affaires. J'aurais pu me dire que passer après lui n'était pas glorieux et faire une croix sur cette gonzesse. *Putain de conneries !* J'espère surtout qu'il va tourner la page et me laisser le champ libre. Alors apprendre qu'il l'a revue ne m'enchante pas plus que ça. J'aurais préféré que leur histoire s'en tienne à un coup d'un soir…

— Et ? je ne peux m'empêcher de lui demander.

— Bien plus chaleureuse que sa collègue ! s'exclame Paul.

— Sa collègue ?

— Oui, Angélique, tu sais ? Celle qui s'est tirée pendant la nuit…

Putain ! Il y a une justice ! Il a zappé la première serveuse qui m'obsède pour passer à une autre. *Qui m'obsède ?* Merde, je n'aime pas ça…

— Et du coup, tu vas la revoir ? je lui demande en essayant de ne pas trop jubiler.

— Je ne veux pas m'emballer, mon frère, mais je sens que ça ne va pas juste être un coup d'un ou deux soirs.

— Bien, si c'est ce que tu veux.

Je ne suis pas du genre à me confier sur ce qui ne regarde que moi et je ne suis pas non plus très à l'aise à écouter la vie privée de mes potes. Même si la plupart adorent raconter en détail leurs conquêtes et que je les écoute distraitement… Ce n'est pas spécialement par respect pour les filles concernées que je n'aime pas en parler… C'est surtout que je n'ai jamais eu pour habitude de m'étendre, point. Comme avec Damien, en fait je me comporte avec tout le monde comme ça, j'impose la limite en ce qui me concerne. Après, si les autres ont envie de me raconter des trucs qui ne me regardent pas, je ne vais pas les envoyer chier. Je trouve juste bien plus simple de garder pour moi ce que je ressens. J'écoute donc ce que Paul a envie de dire au sujet de la nuit dernière et de sa nouvelle serveuse, le remerciant intérieurement car il m'offre une pause salvatrice dans ma compta. Le cahier était sur le point de faire un vol plané dans la boutique.

— Voilà, du coup je retourne au pub ce soir pour tâter le terrain, ça te dit de venir ?

— Sûr, on se retrouve comme d'hab' ?

— Ça marche, j'appelle les autres.

Paul s'en va et laisse derrière lui une atmosphère légère de bonne humeur. Tout ceci s'évapore malheureusement rapidement quand je retourne dans mes comptes. Rien à faire : peu importe la façon dont je m'y prends, la boîte est en train de couler, c'est un fait. Et ça m'emmerde parce que mon oncle y a mis toute sa vie, toute son énergie. Maintenant que la responsabilité me revient, j'aimerais trouver une solution. J'ai bien conscience que même si Georges n'était pas parti, la faillite aurait été inévitable, ça n'adoucit pas pour autant la pilule et je me sens responsable. Avant qu'il ne me propose de prendre la suite, je n'avais jamais songé à tenir un commerce. Le relationnel, les clients, tout ça ce n'est vraiment pas mon truc à la base. Je me contentais de mon job de développeur en informatique freelance. Encore un point commun que j'avais avec Dam… Ça payait mes factures et me permettait d'être assez libre sur mon emploi du temps. Je bossais de chez moi et ça me convenait parfaitement. J'ai tout laissé en plan pour gérer cette affaire mais je dois me rendre à l'évidence : il va falloir que je reprenne mon ancienne activité si je ne veux pas me retrouver comme un con à devoir retourner vivre chez mon père à presque trente balais… Et puis je vais devoir déménager, l'appartement que j'occupe actuellement collait avec mes anciens revenus. Là je ne peux plus me le permettre. Bordel !

Ras le bol, je ferme le livre de comptes, ça me gonfle trop. Maintenant que j'ai à nouveau

Angélique en tête, impossible de me concentrer, de toute façon. Je ne connaissais pas son prénom avant le passage de Paul et ça rend son attraction encore plus concrète. Je me sens mal à l'aise dans mon futal. Je baisse les yeux sur mon entrejambe, agacé, et je maudis ma putain de queue qui régit pas mal ma vie.

***

Comme tous les soirs, le pub est bondé. Il n'y a pas beaucoup de bars sympas en ville et celui-ci attire du monde. Je repère tout de suite la table où Paul s'est installé avec Sylvain et Nico. Je les rejoins.

— Yo, V ! Alors, comment ça marche à la boutique ? me demande Nico que je n'ai pas vu depuis quelques jours.

Le regard que je lui lance en lui serrant la main en dit assez pour que la discussion sur le sujet s'arrête là. Ils savent tous la merde dans laquelle je me trouve et ils m'aident rapidement à me changer les idées en commandant la première tournée.

Je jette un œil vers le bar, elle est là. Depuis que l'autre barmaid s'est blessée, elle la remplace. La voir derrière le comptoir remplir les verres et distribuer les commandes me donne l'impression qu'elle a fait ça toute sa vie. Elle est très à l'aise… Même si elle porte l'uniforme des serveuses qui ne couvre pas grand-chose, enfin je ne vais pas m'en plaindre. Et de derrière le zinc, on n'en voit pas assez, d'ailleurs. Dommage. Je me revois lui parler à l'oreille, l'autre soir. Je n'avais rien prémédité, c'est juste que d'être si près d'elle sans l'être assez m'a poussé à la toucher. J'ai besoin de contacts, un psychologue de mes deux dirait que c'est consécutif à la mort de ma mère et je lui répondrais d'aller se faire foutre. En tout cas, je n'ai pas eu l'impression qu'elle ait été très réceptive à ma tentative de drague. Ça me donne encore plus envie de l'approcher, tâter le terrain, et pas que ça… Il en faut plus pour me décourager et j'aime avoir un challenge à relever. Si la nana me tombe toute cuite dans le bec, je ne dis pas que ça me contrarie, j'apprécie aussi une baise facile. Enfin bon, avec un peu de résistance, ça pimente le jeu. Ce n'est pas non plus que je sois un de ces mâles alpha qui se la jouent « moi Tarzan, toi Jane » et dégainent l'artillerie lourde à coups de « tu es mienne » et « j'obtiens toujours ce que je veux ». Même si je joue parfois le dominateur, être dominé peut aussi me faire prendre mon pied. Je ne suis pas sectaire, j'aime le sexe sous presque toutes ses formes et je prendrai ce qu'elle aura à offrir le moment venu.

Après, je ne suis pas aveugle ou adepte de la fausse modestie, ce n'est pas du tout mon genre. Je sais que je plais aux nanas. Elles craquent pour mes tifs (faussement sauvages parce que je passe une plombe devant ce putain de miroir tous les matins pour avoir ce résultat naturel), ou alors pour mes piercings ou mes tatouages. Voire pour le packaging que je m'efforce d'entretenir en allant à la salle régulièrement avec mes potes. On n'a rien sans rien et si je veux pouvoir continuer à emballer sans prise de tête, je dois faire un effort. J'ai l'air d'un type superficiel et c'est ce que je cherche, comme ça il n'y a pas tromperie sur la marchandise. Elles savent à quoi s'attendre, c'est-à-dire pas grand-chose. Ça m'évite les longues discussions, qui sont en fait des monologues de nanas outrées.

— Tu vas lui faire peur à la mater comme ça…

Je me tourne vers Sylvain et je suis tenté de lui montrer mon majeur pour lui répondre. Au lieu de ça, j'arrête de mordiller mes anneaux et je souris.

— Tu viens d'appuyer sur le bouton « folie »… intervient Nico.

Et voilà, c'est reparti. Ok, je reconnais que quand je souris comme ça, c'est assez carnassier, je suis en mode prédateur et c'est le but, en même temps. C'est donc ce que mes potes nomment le sourire fou.

— V part en chasse ! annonce Paul en levant son verre.

Les cons ! Ils me connaissent un peu trop bien ! Je trinque avec eux, leur fais un clin d'œil et me lève. Je m'avance vers le bar. Lentement. Je prends mon temps, je l'observe servir un cocktail à étages colorés, un truc pour une gonzesse, à tous les coups. J'essaie d'atténuer mon sourire pour ne pas lui faire peur… Ou alors, ça pourrait être encore plus stimulant…

Je m'installe sur l'un des tabourets vacants et la regarde faire son travail. Elle est détendue mais son visage accuse une certaine fatigue. Ses nuits sont-elles agitées comme celle qu'elle a passée avec Paul ? Elle se fige quand elle se rend enfin compte de ma présence. *Starman* de David Bowie résonne dans le pub et ça me fait penser au trente-trois tours dédicacé que je dois mettre en vente à la boutique. Je suis tenté de le garder pour moi mais j'ai trop besoin de fric…

— Tu veux quelque chose ?

Sa question me sort de mes pensées et je souris de plus belle, ce qui la fait rougir. Si elle savait tout ce que j'aimerais répondre à cette question, elle rougirait encore plus. Elle doit en avoir une petite idée d'après la façon dont elle triture le torchon qu'elle a entre les mains. Une serveuse l'interpelle à l'autre bout du comptoir et elle se détourne rapidement, sautant sûrement sur l'occasion pour échapper à mon regard insistant. Mes potes ont raison, je suis peut-être en train de lui foutre la trouille. Le souci dans ce constat est que ça ne me pose aucun problème. *Psycho*…

Elle vaque à son travail et finit par revenir vers moi, passablement agacée, cette fois.

— Est-ce que tu vas commander quelque chose ou bien rester toute la soirée à me regarder comme un psychopathe ? me demande-t-elle en essayant d'avoir l'air fâchée.

Ah c'est bien ce que je craignais. Et ça m'excite. Oui, en effet, je commence à être inquiétant. C'est limite, même pour moi.

— Ce que j'aimerais n'est pas sur la carte, je lui réponds sans la quitter des yeux.

— Dis toujours… me rétorque-t-elle sans masquer son impatience.

Je plisse les yeux et me penche un peu en avant afin qu'elle seule profite de ce que j'ai à lui dire, et lui murmure :

— J'aimerais glisser la main sous cette ridicule petite jupe et te regarder prendre ton pied contre moi.

Je sens que je vais me faire refouler et que je vais rentrer avec ma bite sous le bras et uniquement le mode manuel pour me soulager. Mais c'était trop tentant de la voir gigoter, mal à l'aise, fuyant mon regard. Elle hésite un moment et finit par reprendre de l'assurance :

— Est-ce que ton pote Pierre t'a envoyé en te disant que j'étais une traînée et que tu pouvais tenter ta chance avec ce genre de répliques ? Que ce soit clair, je ne suis pas une poupée gonflable à faire tourner entre vous !

— Paul, pas Pierre…

— Quoi ?

— Mon pote, il s'appelle Paul, pas Pierre. Et le fait que tu ne te souviennes pas de son prénom ne joue pas franchement en ta faveur…

J'essaie de me la mettre complètement à dos, là, ou bien ? C'est quoi mon problème ? Mais merde !

— Eh bien, Pierre, Paul ou Jacques, même combat ! s'impatiente-t-elle.
— Rentre avec moi ce soir.
— Je…
Elle est interrompue par une serveuse venue passer une commande. J'essaie de me rassembler pendant cet interlude bienvenu. Sérieusement, j'ai beau faire le malin, je ne suis absolument pas sûr de mon coup. Comme je suis complètement barré, qu'elle ne tombe pas dans mes bras comme les autres nanas que j'ai l'habitude de sauter, ça m'excite de plus en plus. Information que je garderai pour moi, je ne veux pas passer pour encore plus malade que je ne le suis auprès de mes potes. Et d'elle. J'essaie de rajuster discrètement mon futal quand elle revient se placer devant moi. Elle pose les deux mains à plat sur le comptoir et se penche vers moi, m'offrant une vue imprenable sur son décolleté. Taille moyenne, un respectable 90 B, d'après moi. Ils ont l'air fermes. Un doigt sous mon menton me fait relever la tête et je tombe sur le regard sévère qu'elle me lance.
— Ça fonctionne, d'habitude ?
— Je n'ai pas à me plaindre, je lui réponds en haussant les épaules.
— Tu réalises que ça ne va pas marcher, non ? Je veux dire, tu ne peux pas réellement t'attendre à ce que je te tombe dans les bras après cette drague au rabais ?
— Tu tomberais dans mes bras avec quel genre de drague, alors ? je lui demande, en toute innocence.
Elle se redresse et son regard est attiré par quelqu'un derrière moi. Elle sourit, un de ces sourires francs et spontanés auxquels je suis habitué avec mon père. J'aimerais bien qu'elle me sourie comme ça. Je me retourne, prêt à fusiller la personne qui bénéficie de cet accueil. Merde. Josselin.
— Alors, V, tu essaies de te prendre un autre truc dans la tronche ? Le téléphone n'a pas suffi ? se marre-t-il.
Nous nous serrons la main et il s'installe à côté de moi. Angélique s'approche de lui, se penche au-dessus du bar en prenant appui sur ses mains et l'embrasse sur la joue.
— C'est ton pote ? lui demande-t-elle en sortant un verre et lui servant une pression sans attendre qu'il commande, tout en me montrant du menton.
— Ça dépend, il s'est mal comporté avec toi ?
— Il voudrait bien que je rentre avec lui ce soir.
— Il te l'a demandé comme ça ? s'étonne Joss.
Sinon, faites donc comme si je n'étais pas là… Je suis leur conversation en ayant l'impression qu'ils parlent de quelqu'un d'autre tant mon approche me semble en effet bancale, une fois sortie de son contexte. Pourtant, habituellement, je n'ai pas besoin d'aller aussi loin pour emballer la fille… Ceci explique peut-être cela… Ma technique a donc ses limites.
— Oui, il a d'abord dit qu'il voulait mettre sa main sous ma jupe et puis il m'a demandé de rentrer avec lui.
J'avale de travers la gorgée de la bière que je buvais pour me donner contenance. *Epic fail.*
— Mec, tu déconnes… me lance Joss tout en me tapant dans le dos.
— Je vois ça… je réponds simplement en réalisant que c'est effectivement le cas.
Josselin éclate de rire, Angélique sourit et me sert à mon tour une pression :
— On va dire que j'ai pitié de toi, celle-ci est pour moi, pour compenser celle qui vient de couler sur ton menton et qui n'a pas vraiment aidé ta technique déjà douteuse. Mais rends-toi service et rends service à la gent féminine : trouve une autre approche pour draguer…

Joss rit de plus belle et je ne peux m'empêcher de sourire. Je ne me fais pas souvent refouler mais avec elle, ça a quelque chose de sexy. Je suis peut-être maso car ça me donne surtout envie de persévérer. Nous trinquons et elle part s'occuper d'une autre commande.

— Tu dragues ma copine ? finit par me demander Joss quand nous sommes seuls.

— Je croyais que vous n'étiez pas ensemble… Désolé, mec…

— C'est mon amie, mais non, ce n'est pas ma copine dans le sens où tu l'entends. La voie est potentiellement libre. Par contre, même si nous nous connaissons depuis un bail, toi et moi, si tu lui fais du mal, au risque de sonner comme un cliché ambulant, je te démolis, c'est clair ?

Il sourit, ne crie pas, reste calme, mais je sais qu'il ne plaisante pas. Je vais peut-être m'asseoir sur mon envie de mettre cette fille dans mon lit, finalement, car je tiens à ma vie. Aussi en forme que je puisse être, je sais que Josselin pourrait facilement me mettre au tapis. Et puis, honnêtement, aucune nana ne vaut qu'on se brouille avec un ami. Aucune. Même pas une aussi bandante qu'Angélique.

— C'est compris, je lui réponds avant de boire une gorgée de ma bière.

— Ne le prends pas perso, je n'ai rien contre toi. Mais maintenant que Dam n'est plus là, je me sens responsable de ce qui pourrait lui arriver. Elle vient trop d'en baver pour que je laisse un coureur de jupons comme toi lui mettre le grappin dessus.

— Dam ?

D'un coup, je comprends qu'Angélique est la sœur de Damien, et tout ce que ça implique. Qu'elle conduisait la moto lors de l'accident, que c'est elle qui passe voir mon père au garage et, qu'en effet, sa vie est assez bordélique pour je n'en rajoute pas… Ma bite n'a pas l'air de saisir les implications de cette découverte, mais je connais une nana ou deux qui seront ravies de m'aider à éviter que mes couilles ne virent au bleu…

— Message bien reçu, Joss, j'ajoute avant de me lever. Tu veux nous rejoindre ? On a une table, je lui propose en montrant les gars.

— Merci, je règle un truc avec Angie et j'arrive.

Je prends mon verre, le lève vers elle pour la remercier et retourne m'asseoir avec les autres.

— Alors, ne me dis pas que Josselin se la garde ? me demande Nico en me mettant une tape sur l'épaule.

— C'est la sœur de Dam, les gars… je leur annonce sans préambule.

Paul en recrache une partie de la bière qu'il était en train de boire. Décidément, il ne fait pas bon picoler dignement, ce soir…

— Tu déconnes ? crie-t-il assez fort pour attirer l'attention d'une partie des clients. Mais merde !

— Et elle croit que tu t'appelles Pierre, ou Jacques… je ne peux m'empêcher d'ajouter, déclenchant l'hilarité.

— Non mais merde ! répète Paul, sous le choc. Si Damien était là, il me ferait la peau ! Sa sœur !

Il ne s'en remet pas, et pour cause : Dam était un de nos amis et s'il y a bien une règle que nous respectons tous, c'est qu'on ne touche pas à la meuf, ni à la sœur ou la mère d'un pote. Pas quand on ne cherche rien d'autre que s'envoyer en l'air et qu'on n'est pas prêt à offrir plus. Pour la sœur, s'entend, car la meuf c'est sacré, aucune excuse ne peut justifier qu'on fasse passer une chatte avant un ami.

***

Le lendemain est un peu rude, on a trop picolé. Le choc d'apprendre que cette nana est la sœur de Dam nous a rappelé qu'il était mort. Alors pour lui rendre hommage, on a levé le coude plus que de raison pour un soir de semaine. La migraine qui me tombe dessus au saut du lit n'augure rien de bon pour le reste de la journée. Le premier client à la boutique confirme cette impression. Elle est là, face à moi, et je tente de masquer mon malaise.

— Salut, Joss m'a dit que tu bossais ici, me dit-elle.

Au moins, elle a l'air aussi détendue que moi. J'essaie de faire abstraction du fait qu'elle ne se souvient pas m'avoir déjà vu lorsqu'elle est venue il n'y a pas si longtemps.

— Heu… ouais, je lui réponds, sur la défensive.

Putain, quelle éloquence…

— Alors, je me disais… Enfin… Bon, il t'a raconté quoi, Josselin, hier ?

Merde, ça, je ne m'y attendais pas du tout. Je ne sais pas quoi répondre. J'ai la vague sensation que quoi que je dise, ça ne sera pas bon. Il y a certaines questions auxquelles je sais qu'il n'y a pas de bonnes réponses, surtout venant d'une nana. Je flaire le piège et préfère me la fermer.

— Il t'a dit qui j'étais ? Parce que tu es parti avec la tête un peu penchée, les yeux humides… Et je déteste que les gens me balancent leur pitié à la figure comme ça. J'ai longuement réfléchi avant de venir et j'ai envie de mettre les choses à plat, ok ?

— D'accord, je réponds en hésitant.

Je ne le sens pas, mais alors pas du tout. Je jette un regard désespéré à la porte, mais certaines journées se déroulent sans qu'une seule âme ne la franchisse. Alors les chances que quelqu'un nous interrompe et me sauve les miches sont fines, pour ne pas dire inexistantes.

— Donc, reprend-elle en croisant les bras, je suis la sœur d'un mort et je ne suis plus baisable ?

Je m'étouffe avec ma salive tant je suis sur le cul. Il me faut quelques instants avant de retrouver la faculté de parler. Elle n'a pas bronché, elle est là, campée sur ses deux pieds, attendant une réponse à cette putain de question ! « Je n'ai jamais eu autant envie de sauter une nana que maintenant. » J'ai envie de lui dire ça. Si je m'écoutais, je la prendrais sur le comptoir dans la minute. Et sûrement en moins d'une minute tant je suis excité de l'entendre parler aussi crûment. Mais comme je le devine, c'est une autre question piège à laquelle il est plus sage que je ne donne pas suite.

— Parce que si j'ai bien compris, poursuit-elle, tu essayais de me mettre dans ton lit et maintenant, je ne suis plus intéressante ?

Je recommence à mordiller mes anneaux. Mauvais signe. Je ne fais ça que quand je suis nerveux ou excité. Je suis les deux, tout de suite. Et je n'ai toujours pas répondu à sa question.

— Ne te fatigue pas, j'ai compris…

Je vois dans ses yeux qu'elle est blessée. Je ne la retiens pourtant pas. Joss a été très clair et merde, la sœur de Dam ! Jamais je ne me la serais faite de son vivant, alors à présent qu'il est mort, j'aurais l'impression de profiter de sa disparition pour franchir la limite autorisée. Je me permets de la détailler, mater je peux, c'est relativement inoffensif. Je me sens vraiment con de penser ça mais elle est putain de bonne quand elle est énervée. Ses cheveux sont attachés à la va-vite et plusieurs mèches retombent autour de son visage, ses yeux brillent, sa poitrine ressort un peu à cause de ses bras croisés dessous… Elle porte un petit short qui ne cache pas grand-chose de ses jambes, sa peau est pâle et j'ai du mal à croire qu'elle est de la région car le soleil qui brille toute l'année ici n'a pas l'air de s'être posé sur ses cuisses que je meurs d'envie d'écarter et… Pour une raison obscure, l'absence de bronzage réveille la bête en moi et je suis soulagé que le comptoir soit à la bonne

hauteur pour masquer l'érection totalement déplacée qui déforme mon jean. Déplacée et douloureuse…

Elle fait demi-tour, s'approche à nouveau et m'attrape par le col de mon t-shirt pour m'attirer à elle et là… elle me roule une pelle… putain de bandante ! J'ai bien conscience que mon cerveau est bloqué en mode « je pense avec ma bite » mais la fureur qu'elle met dans ce baiser… Cette façon de clamer quelque chose, ou de prouver un point… Je n'ai jamais rien connu de plus excitant. Elle glisse sa langue entre mes lèvres et sursaute légèrement quand elle sent le bijou sur la mienne, mais elle ne s'arrête pas pour autant. Je ne résiste pas alors que ma conscience, ou ce qu'il en reste, essaie tant bien que mal de me rappeler pourquoi je ne dois pas la laisser faire. Ce baiser a un goût de conquête, elle me montre qu'elle est libre de m'embrasser si elle le veut, elle me montre qu'elle n'est pas une petite chose fragile, elle se venge sûrement de Josselin et de son attitude surprotectrice. Tout ça, je m'en tape, parce que c'est bien trop bon pour que je l'empêche de prouver ce qu'elle veut. Je pose une main sur sa nuque et l'attire plus près encore, j'en veux plus. Elle gémit doucement et je suçote sa langue entre mes lèvres dans un mouvement érotique qui me rend plus fou que je ne l'aurais cru. Je finis par la relâcher et elle rompt le contact. Elle a des larmes aux coins des yeux et je reprends pied avec la réalité assez brutalement en m'en apercevant. Elle pointe sur moi un index accusateur que je mérite amplement :

— Mon frère n'a jamais eu son mot à dire sur mes relations, il n'a jamais eu le droit de décider avec qui ou pas je peux m'envoyer en l'air. Alors oui, je suis baisable ! Même avec un frangin mort ! Va te faire foutre, connard !

Elle sort comme une furie, faisant tinter le carillon longtemps après son départ. Je reste comme le con que je suis en essayant de comprendre ce qui vient de se produire et comment tout a pu devenir aussi bordélique en quelques minutes.

7

ANGIE

— Je t'interdis de te comporter avec moi comme si j'étais en sucre !
— Il faut bien que quelqu'un s'occupe de toi !
— Damien ne s'est jamais permis d'agir comme tu l'as fait hier soir avec ce type ! C'est humiliant ! je crie de plus belle.
On doit nous entendre à l'autre bout de la ville mais ça m'est égal. Je n'en reviens toujours pas de ce que Josselin a fait. Il m'a avoué tout ce qu'il a dit à ce V (C'est quoi ça ? Ce n'est pas un prénom !) et je suis vraiment, vraiment en colère contre lui. Je n'ai pas demandé à ce qu'on me materne, j'ai déjà une mère protectrice, merci bien. De la part de Joss, je suis d'autant plus blessée.
— Damien était son pote ! Il ne t'aurait jamais draguée s'il l'avait su avant !
— Arrête de me crier dessus ! je lui hurle alors qu'un train passe sous nos fenêtres, qui se mettent à trembler.
— C'est toi qui as commencé ! me répond-il plus fort pour couvrir le bruit assourdissant.
— Vos gueules ! vocifère Ana en s'interposant entre nous au moment où le train s'éloigne.
Ça nous fait taire mais je suis loin d'être calmée.
— Je couche avec qui je veux, quand je veux, et tu es le plus mal placé pour me faire la morale, je lui crache, les dents et les poings serrés.
— Bien ! Va te faire défourailler par n'importe qui, rétorque-t-il sur le même ton.
— Bien !
— Parfait !
Il attrape son sac de gym qu'il a laissé tomber au début de la dispute et sort en claquant la porte. Je pousse un cri primaire et me prends une gifle par Anita.
— Mais ça va pas bien ?
— C'était au cas où tu fasses une crise d'hystérie ! se défend-elle en protégeant son visage.
Comme si j'allais la frapper ! Je suis tombée dans un univers parallèle où mes amis ont une personnalité alternative ? Je tape du pied et me dirige vers la chaîne Hi-Fi où j'ai branché mon lecteur dès que je me suis installée dans l'appartement. Je dégote la chanson qu'il me faut et la lance. Les premières notes de *Supremacy* m'aident déjà à extérioriser la colère et la rage dans lesquelles l'attitude de Joss m'ont mise. Muse était l'un des groupes préférés de Damien, et comme j'ai toujours voulu faire comme lui, l'imiter (pour changer), le suivre comme son ombre… il est également devenu l'un de mes groupes fétiches. Anita quitte la pièce, je monte le son et chante par dessus la voix de Matthew en y mettant toute mon énergie…

14 ans…

— C'est quoi ce que tu écoutes ? je demande à Dam en m'installant sur le clic-clac de sa chambre, à côté de lui.

Il me lance le regard qui signifie « tais-toi » et ferme à nouveau les yeux. Je sais qu'il trouve que

c'est un sacrilège d'interrompre un morceau qu'on écoute mais quand même ! Quel malpoli ! J'écoute la musique mais ne reconnais pas. Il faut dire qu'à la maison, on est surtout fan des groupes des années 1970 que mon père affectionne particulièrement.

Dam fait du air-guitare et j'aime déjà ce groupe. Il chante par-dessus le chanteur. Mon frère chante bien, je veux dire, vraiment bien. Il a une voix que je qualifierais de sexy si je n'étais pas sa sœur, parce que là, ce serait une remarque incestueuse. Beurk ! Ok, je dois m'enlever cette image de la tête, mon frère n'est pas sexy. Enfin, si. Il l'est. Mais pas pour moi.

Le morceau se termine et il attrape la télécommande pour mettre pause. Il se tourne vers moi :

— Ça, Angie, c'est Muse, et tu n'as pas le droit de ne pas les connaître. Sors ton lecteur que je te file tous leurs albums. Je t'interdis de remettre les pieds dans ma chambre tant que tu ne les auras pas tous écoutés.

Je lève les yeux au ciel mais vais chercher mon lecteur MP3. Il s'affaire à sa nouvelle mission « sortons ma sœur de l'ignorance » et me le rend.

— Dehors, tu as du travail.

Je sors en traînant les pieds et il relance le CD. Ma mère lui crie de baisser le son mais il ne réagit pas. Je vais dans ma chambre et me jette sur mon lit où je mets mes écouteurs pour commencer à écouter Muse. Non pas que j'obéisse au doigt et à l'œil à Damien, mais j'ai une grande confiance en lui et s'il me dit que je dois écouter tous les albums, c'est que ça vaut le coup.

Je me prends une grosse claque. Je tombe amoureuse de Matthew Bellamy (j'ai fait une recherche Internet tout en écoutant, je suis assez studieuse quand on me donne des devoirs). Je retombe amoureuse à chaque chanson. Je change d'avis et tombe finalement amoureuse du bassiste, Christopher Wolstenholme dont je ne cherche pas à prononcer le nom parce que le bassiste fait habituellement office de figurant (et que son nom ressemble à du yaourt). Et je décide que je peux tous les aimer, finalement, ça n'engage à rien. Je ne pense pas qu'avoir des fantasmes avec des partenaires différents pose un quelconque souci dans ce cas précis.

Des heures plus tard, je tape à la porte de Dam. Il ouvre et je lui lance :

— Je veux apprendre à jouer de la guitare.

Il rit.

— J'ai un pote qui pourrait te donner des cours. Je vais lui demander de te prêter une gratte en attendant que tu sois sûre de ton coup.

C'est ça qui est bien avec mon frère. Il me soutient toujours dans tout ce que j'entreprends. Même s'il sait que c'est un caprice et que ça va rapidement passer, il prend mon parti et m'aide à accomplir ce dont j'ai envie.

La chanson se termine et je sors de mes souvenirs, des larmes sur les joues. Cette nouvelle tendance à pleurer pour un oui ou pour un non commence à me taper sur le système, elle aussi. Je me demande où est ma guitare. Je n'y ai pas touché depuis des années. Je ne sais même pas si je serais capable d'en sortir un son correct, depuis le temps. Surtout que je n'ai jamais vraiment eu de talent. Toute la pression retombe d'un coup. Je n'aurais pas dû autant m'énerver sur Josselin mais je voudrais vraiment qu'il comprenne que ce qu'il a fait est humiliant. Bien sûr, le V en question n'était franchement pas subtil dans sa démarche, mais c'était marrant. Ça a eu le mérite de me changer les idées. Et puis qu'est-ce que ça peut lui faire, à Joss, que je couche avec ce type ou pas ? Si je dois

éviter tous les potes de Damien, populaire comme il était, autant déménager tout de suite. C'est peut-être ça que je devrais faire.

En attendant, n'ayant pas de plan B sous la main, je vais opter pour l'activité remonte-moral commune à toutes les filles ou presque : du shopping ! Oui, ça ne donne pas une image très flatteuse pour les femmes, mais le fait est que l'achat-thérapie a incontestablement déjà fait ses preuves à plusieurs reprises.

***

Je me rends dans le seul centre commercial de la ville où se situent quelques boutiques plus ou moins potables. Je n'ai pas l'âme d'une *fashion victim* mais je ne m'habille quand même pas chez Damart, faut pas pousser ! Je rentre chez Essenti'Elle. Le nom de la boutique aurait suffi à me faire fuir en temps normal, enfin maintenant que je suis là, la carte bleue prête à chauffer, autant optimiser mon déplacement. Je reconnais immédiatement Audrey Maquereau derrière la caisse. Pourtant, ce n'était pas gagné. Au lycée, elle était la fille la plus populaire. Certains disent que c'est parce qu'elle écartait les cuisses plus vite que son ombre. D'autres prétendaient qu'elle se mettait tout aussi facilement à genoux. Quoi qu'il en soit, si nous avions été aux États-Unis, elle aurait été capitaine des pom-pom girls et en couple avec le quarterback de l'équipe de football américain, pour situer. Elle partait bien dans la vie avec le prénom de la vedette de *Breakfast at Tiffany*, seulement avec un nom de famille pareil, autant dire que tout l'effet glamour était anéanti, et ça, qu'elle ouvre ou pas les cuissots. Le temps ne l'a pas épargnée, je ne sais pas si je vais m'en remettre. J'ai sa version Bidochon en face de moi. J'espère que le choc ne se voit pas sur mon visage, je n'ai jamais été très douée pour masquer mes émotions. Ma mère aurait pu me mettre au courant de cette métamorphose, quand même ! Pour une fois que je trouve une info locale digne de potiner ! Ce n'est pas que je jubile vraiment, ce n'est pas politiquement correct de se réjouir du malheur des autres. Seulement je dois reconnaître qu'il y a une justice en ce bas monde. Avec tout ce qu'elle s'en est pris à Joss au collège, ça doit lui donner une bonne leçon de ne plus être dans la team des stars. Oui, d'accord, je jubile. N'ayant pas encore des vues sur une canonisation, je me permets d'être peu charitable envers les garces, aussi boursouflée soit celle qui se tient à quelques pas de moi.

— Angélique ! Je n'en reviens pas !

Moi non plus, si ça peut te rassurer... Elle pousse un petit cri hystérique en m'apercevant et se précipite à ma rencontre. Trop tard pour prendre la fuite. J'ai peur. Si je me décale sur le côté, ça se verra ? Parce qu'elle fonce sur moi et… Elle me ratatine dans ses bras !

— Audrey, quelle surprise ! je souffle difficilement.

— Ça fait des années qu'on ne t'a pas vue dans le coin !

J'ai peur de mourir étouffée. Adieu. C'est nul comme fin… J'imagine ma chronique nécrologique… « Asphyxie consécutive à un câlin de garce ». On fait mieux comme façon de tirer sa révérence.

— Je savais que tu étais en ville, on m'a dit que tu bossais au *Loch Ness*. Tu tombes à pic : la semaine prochaine on organise une soirée en mémoire de Damien.

Elle met la main sur son cœur, penche la tête et fait des yeux de Chat Potté : ça, c'est typiquement l'attitude des gens à mon égard depuis la mort de Dam. Paye ton deuil. Il ne manquait plus que ça. Une soirée hommage. Et puis merci de m'avoir tenue au courant, ce n'est pas comme si j'étais sa

sœur… Le genre d'endroit où je rêve de ne surtout pas aller. Le genre d'endroit où tout le monde va me regarder en penchant la tête avec des larmes au coin des yeux comme elle le fait. Non, sérieusement, je ne pense pas pouvoir survivre. Je ne me souviens même pas qu'Audrey et Dam se connaissaient… Finalement, mourir étouffée dans ses bras ne me semble pas être si terrible que ça en comparaison à ce qui m'attend.

— Comment ça va pour tes parents, ce n'est pas trop difficile ?

Audrey n'a jamais brillé par son intelligence et sa répartie. Poser une question aussi stupide, ça ne s'invente pas. On voudrait le faire exprès, on n'y arriverait pas. Elle était peut-être la plus belle à l'école, mais elle collait malheureusement parfaitement au cliché de la fille à qui on a envie de dire « sois belle et ferme-la ». Elle est vraiment en train de me demander si la mort de leur fils n'est pas trop dure à supporter pour mes parents ? Si Anita était là, elle remettrait illico cette dinde à sa place. Déjà à l'époque, elles avaient échangé quelques mots assez virulents. Moi, j'essaie de me refaire une place dans cette ville. Je vais donc tenter de me tenir comme il faut.

— On fait avec, tu sais.

Voilà, ça c'est une réponse assez évasive pour ne rien dévoiler de notre intimité, ce qui ne signifie quand même pas « Quoi ? La mort de qui ? Non, ça va on gère… » Dans une petite communauté comme celle-ci, tout ce qui est dit est ensuite analysé, décortiqué et bien entendu transformé pour être ensuite retenu contre la malheureuse victime qui a osé s'exprimer. Avec ma mère présidente du club des commères, je sais de quoi je parle. Audrey me répond quelques banalités avant de revenir au sujet qui semble présentement la passionner.

— Alors, tu viendras ? On fait ça au gymnase du lycée, on a eu l'autorisation. Il y aura tous les anciens, ce sera top !

Top ? Une soirée à la mémoire de mon frère est organisée et Audrey est impatiente parce que ce sera top ? Est-ce que sa vie est à ce point vide et ennuyeuse pour que son seul intérêt actuellement soit une fête pour un mort ? Je dois me concentrer avant de lui dire ce que je pense de tout ça et me griller définitivement dans la région. J'inspire, j'expire, plusieurs fois… Là, voilà, je suis zen, ou presque. Ça fera l'affaire… Moi qui étais venue pour me changer les idées, ce n'est pas gagné…

— Je peux faire un tour ? je lui demande en montrant la boutique.

— Tu cherches quelque chose pour la soirée ? me demande-t-elle en me suivant dans les allées.

— Non, je ne savais même pas pour cette fête avant que tu me le dises.

Pourquoi suis-je entrée dans ce magasin, à la base ? Je ne sais pas. Honnêtement, j'aurais peut-être dû opter pour Damart*,* maintenant que j'y songe. J'en suis au point où je préfère me fringuer avec un sac en toile de jute plutôt que supporter encore le babillage d'Audrey.

Mon téléphone me sauve la mise ! Je ne pensais pas dire ça de si tôt vu les événements de ce matin, mais Josselin soit loué ! Je sors en m'excusant et réponds :

— Tu as de la chance de me rendre service en m'appelant parce que je ne t'aurais pas accueilli de la même façon si ça n'avait pas été le cas. Je t'en veux toujours.

— Je sais. Déjeune avec moi, on parlera.

— D'accord. On se retrouve où ?

— Je t'envoie un SMS. Je t'aime, tu le sais ?

Je soupire et chasse les larmes qui menacent (encore) de couler.

— Je le sais. Mais tu ne peux pas…

— On en parle à midi, me coupe-t-il avant de raccrocher.

Toute envie de faire du shopping m'est passée et je repars du centre commercial sans dire au revoir à Audrey. Ce n'est pas très poli mais c'est juste au-dessus de mes forces de tailler le bout de gras avec elle. Sans mauvais jeu de mots.

***

— Audrey ? Merde, ça a dû te faire un choc ! me lance Joss en coupant sa viande.

Il a toujours eu cette manie de débiter minutieusement tout le contenu de son assiette avant de manger. Alors je le regarde faire, ça m'apaise. Il coupe tout en petits morceaux et prépare sa première bouchée : il met sur sa fourchette un bout de viande, une portion de légume et enfourne le tout.

— Tu es un spécimen fascinant à observer manger, je lui lance avant de m'attaquer à mon entrecôte.

— Merci, je vais prendre ça pour un compliment.

The Sea de Morcheeba démarre dans les haut-parleurs de la petite salle du resto familial où nous avons choisi de manger. Cette musique m'aide aussi à me détendre car je suis encore sous le coup de notre altercation matinale. Je déteste me disputer avec mes amis. Ils sont mon repère, et savoir que nous pouvons être en désaccord au point de nous crier dessus me fait mal.

— Tu n'aurais pas dû parler à ce type, ce V, je lui balance entre deux bouchées.

— Valentin. V pour Valentin, me précise-t-il, évitant de répondre.

— Ok, Valentin. Qui n'a rien d'un saint, soit dit en passant… Bref, tu n'aurais pas dû, j'insiste en pointant mon couteau vers lui.

Il lève les mains en signe de défense :

— Pose ce couteau et fais-le doucement glisser jusqu'à moi, cowboy…

J'éclate de rire et la tension est aussitôt relâchée.

— Je n'aurais pas dû, en effet, tu as raison. Je suis désolé, concède-t-il.

— Le mal est fait, le type ne me regardera plus jamais de la même façon, je soupire.

— C'est mieux, crois-moi. Ce gars court après tout ce qui est équipé d'un vagin.

— Comme toi ?

— Je n'ai pas de vagin !

— Ne fais pas le con, tu sais très bien ce que je veux dire !

Je ne peux quand même pas m'empêcher de sourire. Il fait un gros effort pour incruster des blagues dans notre conversation et que je sois plus zen. Il ne s'en tirera pas aussi facilement, par contre.

— Oui, j'ai bien compris, je n'ai jamais dit que j'étais un bon exemple à suivre. Il te ferait souffrir, ma paupiette, et tu n'as pas besoin de ça.

— Qu'est-ce qui te dit que justement je n'ai pas simplement besoin d'un bon coup de bite et ce type aurait parfaitement fait l'affaire !

Un petit hoquet de stupeur retentit dans mon dos, je n'aurais peut-être pas dû parler aussi fort.

— Tu ne fonctionnes pas comme ça, je suis déjà assez contrarié que tu aies couché avec Paul ! s'impatiente-t-il avant de former une fourchetée parfaitement équilibrée.

Je pense que toute la salle connaît à présent ma vie sexuelle, c'est merveilleux. Après l'épisode du pub et de mon discret coup de fil, le resto ! Pour une réinsertion dans la ville, c'est bien parti.

— Tu vois, le souci est là : tu n'as pas à être content ou contrarié de savoir avec qui je couche ou

pas. C'est moi que ça regarde, uniquement moi. Damien serait encore en vie, ça ne changerait rien pour ça. Il n'aurait rien à dire. Il…

— Tu essaies de te convaincre ? m'interrompt-il. Parce que toi et moi savons très bien qu'il prenait très à cœur ta vie sentimentale…

17 ans…

— Ouvre cette putain de porte, Angie !

— Laisse-moi !

— Je vais la défoncer !

— Tu ne vas rien défoncer du tout, intervient ma mère. Laisse-la, elle a le droit d'avoir un chagrin d'amour.

J'entends les pas de ma mère qui s'éloignent mais je sais que Damien est toujours dans le couloir à attendre que je lui ouvre. Je sais aussi à quel point il peut être têtu alors je me lève et lui déverouille. Il entre en trombe et pose ses mains sur mes épaules en m'obligeant à lui faire face.

— On ne peut pas pleurer tranquillement dans cette maison ? je crie entre deux sanglots.

— Qui c'est ?

— Tu n'as pas besoin de savoir…

— Dis-moi ce qui s'est passé, je le saurai de toute façon. Il me suffit de demander à Anita et elle me racontera tout. On gagnera un temps précieux si tu craches le morceau maintenant.

— C'est personne, laisse-moi tranquille… Et n'essaie pas de profiter d'Anita !

— Il t'a forcée à faire quelque chose que tu ne voulais pas ?

— Je ne vais pas parler de ça avec toi ! je m'insurge en essayant de le faire sortir de ma chambre.

— Angie, ma patience a des limites.

— Ok. C'est Jérémie Joubert. Il a voulu… tu sais… Bref, je n'ai pas voulu et il raconte partout que… bref, tu sais…

— Non, je ne sais pas, tu vas devoir être plus précise.

Je suis rouge de honte de parler de ça avec mon frère. Mais je sais qu'il ne me lâchera pas tant que je n'aurai tout raconté. Je me jette sur mon lit à plat ventre et enfouis ma tête entre mes mains.

— Il raconte que je l'ai sucé.

— C'est faux ?

— Merde, Damien ! Tu ne veux pas que je te dessine toute l'histoire ! Bien sûr que c'est faux !

— Je reviens.

Je me lève et essaie maintenant de le retenir.

— Non, s'il te plaît, n'y va pas ! Ce sera pire si mon grand frère me défend !

— Quelqu'un doit apprendre à ce fils de pute à la fermer !

Il tremble de partout, il est carrément furax. Je le savais, je n'aurais jamais dû lui raconter ! Si je n'arrive pas à l'empêcher de rendre visite à Jérémie, non seulement je vais être la risée du lycée (pour changer) mais en plus il aura des problèmes. Il est majeur et je suis sûre que Jérémie n'hésiterait pas à porter plainte !

— Oui, Damien aurait bien aimé intervenir dans mes affaires personnelles, mais il avait compris

que ça ne me rendrait pas service et il avait appris à rester à sa place.
— Eh bien, je ne suis pas comme lui.
— Je sais. Ce n'est pas une raison… Promets-moi que tu ne recommenceras plus.
— Au moins je suis tranquille pour V, ricane-t-il.
— N'essaie pas d'esquiver la promesse.
— Ok, ok, c'est promis.
Je ne sais pas si je peux lui faire confiance à ce sujet, mais j'ai une promesse à lui balancer à la tronche au cas où il s'oublie.
— Tu étais au courant pour cette histoire d'hommage ?
— Oui, vaguement… Disons que c'était en projet et que j'attendais que ce soit concret avant de te prendre la tête avec ça.
— Mouais… Tu vas y aller ? je lui demande sans chercher à dissimuler le mépris dans ma voix.
— Angie, il n'y a aucun mal à ce que des gens aient envie de rendre hommage à un ami disparu…
— C'est une fête, et elle a dit que ce serait « top ». Tu peux croire ça ?
— Elle ne pense pas à mal. Et Damien adorait faire la fête, tu t'en souviens ?
— Je ne répondrai pas à cette question ridicule.
— Ce serait bien que tu viennes, tu sais… C'est aussi une façon de lui dire au revoir.
Je n'aime pas cette conversation et les émotions qu'elle provoque en moi. Alors je me contente de hocher la tête et termine mon repas dans un quasi-mutisme que Josselin imite rapidement.

VALENTIN

— Alors, tu y vas à cette soirée ? me demande Paul en entrant dans la boutique.
Je soupire, je ne suis pas adepte de ce genre de manifestations et j'ai ma propre façon de rendre hommage à Dam. Mais ne pas y aller serait sûrement pire, surtout vis-à-vis des gars. Ils ne savent pas comment je fonctionne là-dedans et je n'ai pas l'intention de leur expliquer.
— J'irai faire un tour, je n'y resterai peut-être pas toute la soirée.
Je ne prends pas trop de risques, si je n'y fais qu'un saut personne ne m'en voudra. J'ai déjà une réputation de merde, un peu plus un peu moins, je m'en tape. C'est surtout pour le groupe d'amis qu'on partageait avec Dam. Ils ont cette manière traditionnelle de manifester leur douleur face à cette perte et je me dois d'être présent à leurs côtés. Parce que franchement, Dam s'en contrefout comme de sa première branlette, là où il est. Tout simplement parce qu'il n'est nulle part. Toutes ces conneries d'un après ou pire, d'un paradis… très peu pour moi. Si les morts étaient en train de nous observer depuis un putain de nuage, ça se saurait. Et ce serait carrément flippant et certainement pas glamour ou je ne sais quoi encore.
Je suis de ceux qui honorent la mémoire des disparus discrètement et n'en font pas une affaire d'état. Penser à lui, me rappeler les bons moments qu'on a partagés, fumer un pétard devant un navet à la télé… voilà comment j'envisage les choses. Mais bon, les potes avant tout… Ils ne comprendraient pas. Ce qui ne m'empêche pas de penser que toute cette histoire de faire une soirée pour Dam c'est complètement à côté de ce qui est vraiment important.

ANGIE

— J'ai compris, je n'ai aucun allié et cette soirée va avoir lieu que je sois pour ou contre ! je

m’impatiente.

Anita hausse les épaules et pose le magazine qu’elle bouquinait quand je suis arrivée après le déjeuner.

— Depuis quand tu achètes des revues de tatouages ? je lui demande suspicieusement en l’examinant.

Elle soupire et me lance son regard « aide-moi, je suis perdue ». Je comprends aussitôt que je dois laisser mes petits problèmes de côté pour l’écouter.

— Je n’arrive pas à me le sortir de la tête, m’avoue-t-elle.

— Je me doute… Tu as pensé à retourner le voir ?

— Justement, je me disais que je me ferais bien un autre tatouage, celui que j’ai a bien cicatrisé et…

— Je t’arrête tout de suite. Tu ne vas pas te faire tatouer à chaque fois que tu auras envie de le voir ! Tu n’as pas besoin d’excuses. Tu y vas, tu lui demandes s’il a envie de sortir, et bam !

Elle sursaute quand je tape dans les mains. J’ai envie de l’aider à faire bouger les choses. J’ai besoin d’une occupation, quelque chose qui m’aide à penser à tout sauf à Damien. Et à la vie sociale qu’il avait. Le poids de la culpabilité ajouté à celui du chagrin, je ne pense pas être assez forte pour supporter ça. Non seulement je vais y laisser ma santé mentale mais aussi ma santé tout court. Je ne dors plus du tout. Alors j’écoute de la musique et je grappille quelques heures de sommeil à droite, à gauche. Pour le moment, ça suffit, mais jusqu’à quand ?

M’occuper de la vie amoureuse d’Ana est un parfait moyen de me distraire. Je la laisse me répondre que jamais elle n’osera, mais je sais déjà ce qu’il me reste à faire.

***

Je descends de la moto et la pousse sur les quelques mètres qui me séparent du garage. Je la mets sur béquille et enlève mon casque avant de secouer mes cheveux pour leur faire prendre un peu de volume. La Yamaha de la dernière fois est garée juste là, elle aussi. Je l’admire quelques instants et me décide à aller dire bonjour à Jonas. Je ne suis pas venue depuis deux semaines et je me sens coupable. J’ai réalisé que je n’avais pas besoin d’une excuse, comme Anita avec son tatouage, si je voulais venir lui rendre visite. J’entre et me sens bizarrement apaisée par l’odeur de cambouis. Qui l’eut cru ?

— Que me vaut l’honneur de la présence d’une si belle jeune fille ?

Je souris en le voyant arriver vers moi, les mains noires de graisse de moteur et les lèvres étirées en un beau sourire qui m’est destiné. J’ai l’impression de retrouver un vieil ami alors que je le connais depuis si peu de temps. Je tape avec mon poing le coude qu’il me tend. Si on m’avait dit un jour que je ferais ce genre de geste tellement masculin (et ridicule, disons-le).

— Je suis désolée de ne pas être passée avant… Mon nouveau travail, tout ça… je bredouille.

— Tu n’as pas à te justifier. Comment tu vas ?

— Pas génial, mais vous savez, on se lève chaque matin et on fait ce qu’il y a à faire.

— Oui, je sais. N’oublie pas que tu peux passer quand tu veux.

— Merci, ça me touche.

C’est tellement simple de m’ouvrir avec lui et de dire ce que je pense… C’est probablement la

raison pour laquelle je me sens vraiment à mon aise ici, avec lui. Je peux être moi-même et cesser de faire attention à chaque phrase que je prononce. Le hangar est tout ce qui pourrait me pousser à ne pas y revenir : froid en apparence, très masculin, pas du tout le genre d'endroit cosy où on aime se détendre. Pourtant je sais qu'il a déjà des allures de refuge à mes yeux. Finalement, peu importe l'endroit pourvu que la personne s'y trouvant nous aide à nous sentir bien.

— Mon fils est là ! Tu tombes bien, je voulais te le présenter. Il n'arrive pas à croire qu'une jeune femme de ton âge puisse trouver ça agréable de passer du temps avec un vieux chnoque comme moi !

Il éclate de rire et moi aussi. Je sais que son fils est le propriétaire de la Yamaha et je ne peux m'empêcher de me demander à quoi il ressemble. La dernière fois quand je l'ai vu descendre de la moto, je ne l'ai aperçu que de loin et j'avoue que je suis intriguée. C'est l'effet moto. Et *bad boy*, aussi. Elizabeth Bennet elle-même a craqué pour Darcy, le précurseur du *bad boy*. Froid, distant et carrément grossier à ses heures perdues, il se révèle doux, juste, tendre et incroyablement romantique quand on le fréquente plus. Et on se pâme devant la scène de la chemise mouillée de Colin Firth. Finalement, le *bad boy* est un peu un crottin de fromage de chèvre : il se bonifie avec le temps. Ou un bon vin, ça marche aussi et c'est plus flatteur.

Je n'y suis pas immunisée, personne n'est parfait. L'air de rien, je scanne le hangar du regard m'attendant à le voir en train de bricoler une moto (torse nu, transpirant… je m'égare).

— Non, il est à côté, chez le tatoueur, me dit Jonas avec un clin d'œil, remarquant mon manège.

C'est bien, je suis de plus en plus discrète. C'est démoralisant.

— Ah, justement je voulais y aller, je lui réponds en me rappelant que j'ai la mission « Anita » à remplir.

— Je repars bosser, tu reviens me voir après, hein ?

— Promis.

Je sors et m'avance d'un pas décidé vers le salon. J'entre et tombe nez à nez avec Valentin. Je sens le rouge me monter aux joues. La dernière fois que je l'ai vu, je l'ai engueulé, embrassé puis insulté… J'aurais vraiment préféré le revoir dans d'autres circonstances. Ou ne pas le revoir du tout… Je me doute que ça aurait dû arriver tôt ou tard puisque nous vivons dans la même ville et que nous avons des connaissances en commun, mais mon esprit a tendance à occulter tout ce qui pose un potentiel problème. Le coup de l'autruche, en fait.

Il me sourit, on dirait qu'il ne m'en veut pas. Il allait sortir alors je me pousse pour le laissez passer mais il croise les bras comme s'il n'avait pas l'intention de bouger avant… Avant quoi ? Je n'ai rien à lui dire et certainement pas devant des inconnus… Je l'ignore et m'approche du comptoir où le tatoueur qui s'est occupé d'Anita nous observe.

— Salut, je suis la copine de…

— Je me souviens de toi. Un souci avec son tattoo ? me demande-t-il en me détaillant sans aucune retenue.

Je gigote, mal à l'aise, jette un regard en arrière et constate que V écoute toute notre conversation. J'ai l'impression d'être à nouveau en primaire et qu'on va me balancer des œufs dans la tronche d'un moment à l'autre. On a beau se reconstruire et aller de l'avant, certains réflexes perdurent. Sous leurs regards, mon jean me semble soudain trop moulant, mon débardeur trop échancré et mes cheveux me tiennent chaud. À moins que ce soit la présence de Valentin qui fasse monter la température ?

— Je suis venue pour te proposer de sortir. Enfin, pas moi, elle. Ma copine, Anita, elle aimerait te revoir mais elle n'est pas vraiment au courant que je suis ici. Et bref, j'aimerais te proposer de nous

retrouver un soir au pub où je travaille parce que je suis sûre que tu gagnerais à la connaître.

Je bafouille, je butte sur mes mots, je sens les yeux de V dans mon dos, le regard étonné du tatoueur me déstabilise parce que je vois qu'il n'est pas franchement intéressé et que je vais devoir faire en sorte qu'Anita se le sorte de la tête…

— Et je suis venue chercher le fils de Jonas, aussi, j'ajoute pour combler le silence embarrassant qui suit ma proposition de soirée.

— Alors c'est moi que tu cherches.

Je sursaute car je ne l'ai pas entendu se rapprocher et il est tout contre mon dos. Je me retourne sans masquer à mon tour mon air étonné et en profite pour le pousser en le *pokant*. Comme si le fait de ne le toucher que du bout de l'index pouvait m'aider à mieux respirer. Il sourit. Mon regard est aussitôt attiré par les deux anneaux au coin de ses lèvres et je me remémore ma surprise d'avoir rencontré un autre bijou sur sa langue. Je me sens encore rougir parce que je repense à ce baiser que je lui ai imposé et je sais, à en juger par la façon dont il se passe la langue sur les lèvres, qu'il y songe aussi. Je reporte mon attention sur le tatoueur :

— Bon, je bosse au *Loch Ness* alors si tu veux passer un de ces soirs…

J'attrape un stylo dans le pot sur le comptoir, prends sa main et écris mon numéro de téléphone sur sa paume qui est le seul endroit disponible qui n'est pas recouvert de tatouages.

— Appelle-moi si tu veux que je puisse prévenir Anita.

— Et si c'est toi que je veux voir ? me demande-t-il.

Je soupire.

— Alors n'appelle pas, parce que je ne suis pas intéressée.

Je me retourne vers Valentin. Il ne sourit plus et fusille le tatoueur du regard, qui n'a pas l'air de s'en formaliser puisqu'il recopie tranquillement mon numéro dans son portable. Cette fois j'en suis sûre, en pleine lumière et d'aussi près, il n'est pas maquillé : ses cils sont juste noirs, épais, nombreux et ça lui donne un petit côté ténébreux déstabilisant. Pour moi, s'entend. Le genre de cils qui peut rendre folle de jalousie n'importe quelle nana. Je m'approche de la sortie et il sort de son observation pour m'ouvrir la porte et m'emboîter le pas. Une fois dehors, il pose une main dans le bas de mon dos pour me guider vers le garage. C'est très intime comme geste, très protecteur et je suis convaincue que le tatoueur nous observe. Ce qui m'amène à penser que Valentin fait ça pour marquer son territoire. Je devrais m'en offusquer, parce que je suis une féministe aguerrie et que je ne suis la chose de personne. Un combat de coqs dont je serais le prix ne m'intéresserait pas du tout, par exemple. Donc, si je dis que ça me plaît, ça craint ? Oui, ça craint.

— Tu viens voir mon père ? m'interroge V en arrivant devant le hangar.

— C'est le plan.

J'essaie de ne pas avoir l'air troublée mais je ne peux réprimer un frisson quand il descend délicatement ses doigts juste au-dessus de mes fesses. J'ai dans la tête une image de moi-même en train de faire des pas de danse joyeux car j'ai la preuve que malgré son petit discours, Joss n'a pas découragé V. Je ne sais pas si je dois vraiment m'en réjouir ou pas, mais savoir que je lui plais a quelque chose de réconfortant.

— Je trouve toujours ta technique de drague complètement nulle, je lui dis alors que nous entrons.

— Et j'ai toujours envie de toi… me murmure-t-il à l'oreille.

Je n'ai pas l'opportunité de lui répondre car Jonas s'avance à notre rencontre :

— Ah ! Je vois que vous avez fait connaissance ! s'enthousiasme le mécano.

Oh oui, mais je ne suis pas sûre qu'avoir fourré ma langue dans la bouche de votre fils soit ce que vous aviez à l'esprit pour une entrée en matière…

VALENTIN

Je la regarde partir presque en courant. Je sais que j'ai joué au con en essayant de la mettre mal à l'aise mais pour ma défense, je suis sûr qu'elle a adoré ça. Mon père s'essuie les mains avant de pointer sur moi un index accusateur :

— Tu lui as fait quoi ?

— Rien !

Mais le sourire que je n'arrive pas à effacer de mon visage me vend. Il me connaît trop bien. Lui mentir est quasiment mission impossible quand il a décidé de m'extorquer la vérité.

— Je te préviens, Valentin, si jamais tu emmerdes cette petite, c'est à moi que tu auras affaire, compris ?

— Je n'ai rien fait ! Qu'est-ce que vous avez tous avec vos menaces ?

J'ai l'impression d'avoir dix ans et de me faire engueuler pour une connerie que j'ai effectivement commise. Mais nier en bloc m'a toujours semblé être une bonne défense.

Il secoue la tête, pas dupe une seule seconde, et reprend son travail. Je m'installe et l'observe un moment. C'est à elle que je pense pendant que je regarde bosser mon mécanicien de père. Je ne peux vraiment pas jouer au con avec elle. Quelque chose me dit que ce n'est pas le fait de le savoir qui va m'en empêcher…

ANGIE

Je me sens nulle de m'être échappée en prétextant une excuse bidon. Tellement bidon que j'ai vraiment honte. Surtout vis-à-vis de Jonas dont j'ai bien vu l'inquiétude sur son visage. Ou alors il s'inquiétait pour la moto que j'ai bousculée dans ma hâte de m'enfuir… Oui, ma sortie n'a pas joué en ma faveur. Pourtant Valentin a eu l'air d'apprécier mon embarras, le con.

Cela dit, j'en profite pour aller voir mes parents. Je n'y suis plus allée depuis le repas assez désastreux avec ma chère tante inquisitrice. Et d'avoir repoussé le moment d'aller rendre visite à Jonas m'a aussi aidée à réaliser que je devais arrêter de m'enfermer dans ma bulle. Mes parents traversent également un moment difficile et mon comportement ne doit rien arranger. Damien avait beau agir parfois comme le dernier des trous du cul (j'ai le droit de dire ça d'un mort ?), il plaçait sa famille au-dessus de tout le reste.

15 ans…

Je rentre chez moi avec un grand sourire. Nous avons eu un remplaçant en cours d'Histoire et franchement, il est génial. Canon, aussi. Mais c'est hors propos. Rien à voir avec la vieille bique soporifique qui nous fait cours habituellement.

Dam est installé à la table de la cuisine en train de dévorer un Savane entier. C'est normal que les mecs bouffent autant sans prendre du bide ? La vie est injuste. Je m'installe en face de lui.

— C'est quoi ce sourire niais ? me demande-t-il en postillonnant des miettes de gâteau dans ma direction.

J'esquive habilement, l'entraînement de plusieurs années aidant, et me sers une part.

— On a un nouveau prof, il est top. Il nous a dit un truc vraiment incroyable, aujourd'hui.

— Raconte.

— D'après lui, en nous donnant la vie, nos parents nous condamnent à mort.

Damien prend le temps de boire un grand verre de jus de fruits avant de me dévisager.

— Et tu en penses quoi ?

— C'est un bon moyen d'obtenir des permissions, de faire culpabiliser les parents.

C'est en tout cas la discussion qui a suivi en classe après cette annonce. Nous avons même applaudi le prof, une première dans toute ma scolarité. Normalement, on déteste les enseignants et ils nous le rendent bien. Enfin, non, je ne déteste pas mes profs. J'essaie juste d'avoir l'air cool, ce qui est assez délicat avec mes bagues métalliques sur les dents.

— Diane n'a pas saisi, par contre, j'ajoute. Elle a essayé de nous faire comprendre son point de vue mais elle s'est fait huer. Elle est sortie de la classe en pleurant.

— Et tu en penses quoi ? me répète mon frère.

J'ai la désagréable impression qu'il essaie de me faire passer un message. La petite voix à l'arrière de mon cerveau, celle qui porte le nom de conscience, m'a titillée toute la journée, déjà.

— Je suis allée la retrouver, je ne pouvais pas la laisser dans cet état. Elle a sangloté un moment dans mes bras, ce n'était pas beau à voir, la pauvre…

— Et ça va, tu le vis bien ?

— Ben… je n'y suis pour rien, je tente de me défendre, même si je vois à peu près où il veut en venir.

— Ça ne te pose aucun problème éthique d'applaudir un prof qui te balance ce genre d'horreurs ? Parce que tu vois, ce mec, il essayait juste de vous mettre dans sa poche. Le remplaçant qui débarque pour quelques semaines en cours d'année a pas mal de chances de se faire maltraiter par les élèves. Il pense qu'il a gagné votre respect en se rangeant à vos côtés. Mais imagine un peu ce que ça ferait à papa et maman si tu leur racontais ça. Tu y as pensé ? Est-ce que tu ne vois vraiment pas où est le problème dans tout ça ?

Je suis mal à l'aise et j'essaie de me lever mais il m'attrape le poignet et m'oblige à me rasseoir.

— Réponds-moi, Angie. Je sais que tu meurs d'envie de faire partie des gens cool dans ton collège. Mais je sais aussi que tu vaux mieux que ça.

— Ouais, ben j'ai foutu en l'air toutes mes chances de coolitude en courant après Diane, je soupire.

— Tu as fait ce qu'il fallait faire. Les plus matures de la classe sont Diane et toi, pour le coup. Ce mec est un sale con. Ne le laisse pas t'embobiner.

— Reconnais que théoriquement, ça tient la route ce qu'il nous a dit.

— La vie n'est pas construite sur des théories, petite sœur, mais sur la pratique. Dans les faits, tes parents te donnent la vie et de quoi la réussir. Ce que tu fais de ce qu'on t'a offert dépend ensuite uniquement de toi. Si tu veux voir ce cadeau comme une condamnation à mort, c'est toi qui gères, mais je doute que ça te permette de profiter à fond.

8

ANGIE

— Les gens ont besoin de ce genre de choses pour faire leur deuil…

Mon père me répète ce que mes amis m'ont déjà dit et je commence doucement à me faire à l'idée de cette soirée hommage. Je ne suis pas tout à fait à l'aise non plus, disons que j'essaie d'être moins catégorique. Ma mère nous rejoint sur le canapé.

— Audrey est restée longtemps amoureuse de ton frère, ça ne m'étonne pas qu'elle souhaite s'occuper de l'organisation.

— Pardon ?

C'est quoi cette bombe qu'elle me lâche sans prévenir ? Audrey Maquereau amoureuse de Damien ?

— Ils ont eu une petite histoire la première année où tu es partie à la fac, m'avoue ma mère en tripotant son torchon.

— Oh, un petit coup vite fait, ajoute mon père, toujours très délicat.

— S'il te plaît, épargne-moi les détails. Vous êtes sérieux ? Audrey et Dam ?

Je suis sur le cul. Je ne sais pas si je vais parvenir à m'en remettre un jour. Je veux dire… Cette nana ne m'a jamais appréciée et maintenant, je comprends mieux pourquoi elle a été si accueillante à la boutique. Mais Damien ? C'est bizarre qu'il se soit intéressé à elle…

— Eh bien, ton frère a eu pas mal de copines dans le coin, tu sais.

Oui, je ne le sais que trop bien. C'était un bourreau des cœurs, un vrai. Qui collectionnait les nanas et les laissait dans un état lamentable sans une once de remords. Il leur annonçait toujours la couleur et ne se considérait pas pour responsable si elles souffraient. Il les avait prévenues, le reste ne l'intéressait pas. Je ne me souviens pas d'une fille avec qui il ait été vraiment proche au point d'envisager de se caser. Ce n'était pas son truc. C'est pour ça qu'Anita n'a jamais rien manifesté, elle le connaissait presque aussi bien que moi et n'avait aucune illusion sur ce qu'il aurait pu lui apporter. Une partie de jambes en l'air, et basta. Elle a été assez futée pour préserver son cœur, contrairement à un paquet de filles d'après ce que me racontent mes parents. Enfin, elle a surtout préservé son cul, parce que je me doute qu'après avoir aimé quelqu'un à sens unique, ça ne doit pas être facile de passer à autre chose. Mais oui, il enchaînait les conquêtes. En même temps, à partir du moment où les deux parties sont d'accord et jouent cartes sur table, ça me paraît réglo. La plupart du temps. Je commence à avoir des doutes quand je vois Joss. Enfin quand même… Audrey Maquereau. Avant de prendre cher avec les années, elle était canon, certes, mais mon frère aurait pu éviter de se taper des nanas aussi peu fournies en neurones viables, non ? Ou alors c'est un truc de fille de faire en sorte que le gars avec qui on s'envoie en l'air, aussi canon soit-il, manifeste plus d'intelligence qu'une palourde avariée ?

— Elle est venue me demander si j'avais des photos, elle voulait monter un mur de souvenirs, quelque chose comme ça… m'annonce ma mère.

Je la sens au bord des larmes, encore. Je ne suis pas convaincue que cette soirée hommage lui apporte du positif, ça l'oblige à encore ruminer. Quoi que… Elle y penserait de toute façon. Je

soupire et passe un bras autour de son épaule. Elle ne se dérobe pas, c'est bon signe. Elle a besoin de ce contact que je n'affectionne pas spécialement et que je lui offre quand même. Dam, lui, c'était le tactile. Il avait cette relation avec sa mère que beaucoup de jeunes femmes fuient. Un homme trop proche de sa maman, qui se fait entretenir par celle-ci à plus de vingt-cinq ans, ce n'est pas vraiment un bon parti, car on sait qu'il va falloir se coltiner la mère avec le fils. L'un ne va pas sans l'autre. Et forcément, la copine s'y prend moins bien que sa mère au quotidien (d'après la mère) et elle finit par en avoir marre de subir la comparaison ou pire, l'intrusion de sa potentielle future belle-mère qui débarque (parce qu'elle a la clef) au moment où elle a décidé de faire une pipe à son chéri. J'extrapole, c'est parce que ma mère a été longtemps choquée par cette scène que Damien s'est régalé à me raconter, au contraire. Qu'est-ce qu'il a pu lui faire subir à ma pauvre maman, sans aucun remords. Aucun regret, oui, il appliquait cette doctrine à tous les aspects de sa vie. Tant pis pour les dommages collatéraux qu'il semait au gré de ses écarts de conduite. Il avait sa façon bien à lui de nous aimer et nous protéger des autres… De lui-même, c'était une autre histoire.

Elle pleure un peu dans mes bras, je retiens mes larmes parce que je sais que ça ne ferait qu'envenimer la situation. Elle a besoin de moi, que je sois forte pour elle. Ce n'est pas dans l'ordre des choses pour une mère de perdre un enfant. Je ne peux qu'imaginer ce qu'elle ressent et je fais le maximum pour ne pas m'agacer de la voir se murer dans sa souffrance. J'aimerais bien sûr qu'elle se bouge, qu'elle se motive, mais c'est sûrement trop tôt. Peut-être même que c'est sa réaction à elle qui est saine, et la mienne qui est contre nature ? Si je m'autorisais à montrer ce que je ressens, vivrais-je mieux mon deuil ? J'en doute. Je préfère garder l'expression de ma perte pour quand je suis seule et essayer d'avancer le reste du temps. Sinon, je ne me lèverais même pas le matin. Je me contenterais de me laisser vivre en effectuant les tâches obligatoires de manière automatique.

Je reste encore quelques heures chez mes parents à discuter de cette soirée hommage, préparer le goûter que nous avions l'habitude de prendre ensemble à la table de la cuisine quand nous vivions encore tous ici. Je fais des paris sur les courses qui passent à la télé en me fiant aux noms des chevaux partants, je perds virtuellement beaucoup d'argent ce qui fait bien rire mon père. Au moment de partir, ma mère me donne une glacière pleine de plats congelés qu'elle a cuisinés pour que je les ramène chez moi. Elle avait l'habitude de faire ça avec Damien.

— Tu n'as pas à te donner autant de mal, tu sais…

— Je vois bien que tu as maigri, tu ne dois rien manger depuis que tu es avec tes amis, là…

Ma mère voit d'un mauvais œil notre colocation. Il faut dire aussi que j'ai fait un paquet de conneries avec eux. Elle a tendance à faire comme toutes les mères et à s'imaginer que je suis influençable. Alors que je n'étais pas la dernière à avoir des idées qui pouvaient potentiellement nous mettre dans la merde. Je me doute qu'elle aurait préféré m'avoir sous la main en ces moments difficiles. Quelque part ça me rassure de l'entendre râler, ça me prouve que quoi qui se soit brisé en elle avec la mort de Damien, elle reste la même. Un peu plus fragile, un peu moins véhémente, cependant j'aime voir ces petites étincelles qui me rappellent la personne que je connais et avec qui ça *clash* régulièrement. Les imperfections rassurantes de notre relation me manquent.

— Regarde-moi ça, tu as la peau sur les os, poursuit-elle.

C'est faux, je suis tout à fait normale, je me paye même le luxe d'avoir un peu de gras en rab dans les fesses, au cas où. Mais pour les critères espagnols, oui, je dois faire pitié. Je me rappelle ces longs repas auxquels nous assistions quand la génération de mes grands-parents était encore assez en forme pour les organiser. Ma tante Candida se promenait avec les plats autour des tables, elle ne

s'asseyait jamais. C'était sûrement parce qu'avec nous assis et elle debout, pour une fois, elle n'était pas si petite. Elle arrivait près de moi et me resservait inlassablement en me disant « *Mangé, mangé, tou é toute maigle !* » Il me fallait trois semaines pour digérer un seul de ces repas.

Je me dégage de l'emprise de ma mère, je n'aime pas qu'elle me palpe les bras comme si j'étais malade alors que je me porte très bien. Je vois bien qu'elle a besoin de ça, que ça la rassure de se dire qu'elle remplit encore son rôle de mère… Ce n'est pas une raison pour la laisser faire et dire n'importe quoi. Je cherche le regard de mon père.

— Laisse ta fille tranquille, elle est très bien comme elle est. Tu veux lui faire peur et qu'elle ne revienne plus nous voir ? lui lance-t-il, venant à mon secours.

Je lui souris et le remercie silencieusement pour son intervention. Mes parents sont l'exemple même du couple uni. Trente-cinq ans de mariage, pas une dispute en public. Je ne dis pas qu'ils n'ont jamais eu de désaccord, cependant nous n'en avons jamais été témoins mon frère et moi, ni personne d'autre à ma connaissance. Leur credo est de toujours être du même côté, même si l'un pense que l'autre a tort : ils règlent ce détail plus tard, en privé. Ma mère c'est l'émotive, la maman-poule qui a été au foyer toute sa vie pour s'occuper de ses enfants et veiller à ce qu'ils ne manquent de rien. Elle est anéantie par le décès de mon frère, bien sûr, comme le serait n'importe quelle mère. Elle est démunie car aussi actif qu'était Damien, il était resté très dépendant. Il s'amusait à dire que c'était pour occuper ma mère qu'il lui donnait son linge à laver ou qu'il acceptait tous les plats qu'elle lui cuisinait. Je sais que ça les arrangeait tous les deux, en réalité. Ma mère, c'est un peu la mère à Titi de la chanson de Renaud…

Mon père, quant à lui, c'est moi : les pieds sur terre. Il n'est pas un sans-cœur, loin de là, il est simplement pratique et a toujours tendance à faire passer la raison avant le reste. Entre eux deux, c'est un bel équilibre. Il sait ramener ma mère près de lui quand elle s'envole trop loin, et elle l'aide à s'évader quand il regarde trop le bout de son nez. Je savais que j'aurais un allié avec lui, enfin je l'espérais fortement parce que ce n'est pas toujours gagné. Là, il a compris que moi aussi j'ai besoin de temps pour gérer la perte du membre de notre famille qui représentait un peu la colle, le ciment entre nous. C'est cliché mais c'est vrai, et c'est là qu'on réalise que la vie s'amuse à mettre un désordre monstre quand ça lui prend. Il a aussi compris que j'ai pris sur moi pour leur rendre visite parce que j'ai tendance à me refermer comme une huître au moindre souci. C'est ma façon d'appréhender les problèmes ; elle est certainement discutable, mais c'est ainsi que je fonctionne. Comme je tiens ça de lui, il repère tout de suite quand je suis sur le point de me braquer totalement. Je donne un petit peu, quand je le sens, et à mon rythme. Ma mère aimerait que je m'en remette totalement à elle. C'est impossible et elle le sait, mais ça ne l'empêche pas de tenter.

J'embrasse mes parents et monte dans ma voiture. Ces dernières semaines, je passe mon temps à alterner la moto et la voiture. Là, avec les vivres dignes d'un siège moyenâgeux qu'elle m'a donnés, je n'ai pas vraiment le choix. Ce qui ne m'arrange pas des masses car en ville, autour de l'appartement, il n'y a pas beaucoup de places de parking. Je ferai comme toujours, je viendrai à nouveau changer quand je voudrai récupérer la moto. Ça fait tellement plaisir à ma mère de me confier tous ces plats, que je ne peux pas refuser. Je crois que je commence à comprendre mon frère…

***

J'ai fait un effort vestimentaire et je porte une petite jupe noire, un joli top moulant et des sandales à talons, c'est une soirée hommage tout de même. Je suis même venue en voiture pour pouvoir vaguement me coiffer. Je suis censée retrouver Anita et Josselin sur place. Je n'ai eu aucun mal à avoir ma soirée de libre étant donné les circonstances, le patron savait que la plupart des clients habituels seraient ici ce soir. Secrètement, j'avais espéré qu'il me la refuserait, ça aurait été mon alibi pour ne pas me pointer ici… Je souffle un bon coup et pousse la porte du gymnase.

Je suis tombée dans un mauvais film français pour ados qui tente de reproduire les ambiances des mauvais films américains pour ados. À savoir que la salle de sport du lycée a été reconvertie en salle des fêtes et que la déco a été réalisée avec les moyens du bord. Je ne veux pas cracher sur les volontaires mais alors les guirlandes en papier crépon, c'est limite quand même. Les ballons, pour une soirée hommage, je m'en serais passée. Le clou du spectacle c'est quand même la boule à facettes. Est-ce que ceux qui se sont occupés de tout ça connaissaient mon frère, ne serait-ce que de nom ? Une boule à facettes, sérieusement ? S'il n'avait pas été incinéré, il se retournerait dans sa tombe à l'idée qu'on puisse le célébrer sous une déco de l'époque disco.

Je ne parle pas de la musique qui passe, je n'ai aucune idée de ce que c'est : ça fait boum-boum-boum et c'est clairement le genre qui ne plaisait pas à Damien. Je fais en sorte de bien me tenir et je m'abstiens de toute remarque. De toute façon, personne ne m'entendrait. Je pensais que le but était aussi de se retrouver pour échanger au sujet du défunt, j'ai dû me planter dans le mode d'emploi de la soirée hommage.

Je m'approche du mur où sont affichés des tas de photos agrandies de Damien. C'est comme si des gamins de maternelle s'en étaient donné à cœur joie pour faire de la patouille. Non, je ne suis pas charitable : je trouve juste ça complètement glucose que des gens dont j'ignore tout ou presque s'occupent d'organiser une fête pour mon frère. Je repère les grands classiques de la famille : Damien dans son trotteur, Damien couvert du rouge à lèvres qu'il avait piqué à ma mère, Damien après que mon père s'était essayé à lui couper les cheveux sous prétexte que le coiffeur était trop cher… Et puis il y a les photos de lui ado avec ses potes. Mince alors, certains avaient clairement besoin d'investir dans une bouteille de Biactol… C'est vrai que les mecs sont toujours un poil en retard sur la puberté par rapport aux filles, on s'en rend compte sur ces clichés de groupe. Faut pas s'étonner après qu'on craque pour des gars plus âgés… Le look pustules et comédons, ce n'est pas vraiment ce qui émoustille mon moi profond… J'ai vite fait le tour de ce mur des souvenirs, il y a quelques feuilles de papier avec des mots laissés à l'attention de mon frère, comme s'il pouvait les lire. Je suis partagée. Je trouve ça bien que les gens se souviennent de lui, c'est juste bizarre qu'ils aient besoin de faire une fête pour ça.

Quand elle fonce sur moi, je me demande sérieusement si pour elle, la mort de mon frère n'a pas simplement été un prétexte pour se mettre sur son trente-et-un.

— Tu es venue ! me crie Audrey en gesticulant et en me prenant dans ses bras comme si nous avions toujours été meilleures amies.

Je ne réponds même pas, c'est con comme remarque. Elle le voit bien que je suis là, non ? Heureusement pour moi, quelqu'un vient lui parler, sûrement au sujet de l'organisation vu l'air préoccupé qu'elle prend, et elle m'abandonne avec un regard d'excuse. Je trouve extrêmement étrange qu'elle se comporte avec moi comme si nous étions proches. Qu'elle soit passée dans le lit de mon frère doit lui donner l'impression que nous sommes liées. Désolée mais je ne vois pas les choses du même œil. Peut-être même que ce serait une raison supplémentaire pour ne pas me

rapprocher d’elle. Écarter les cuisses devant mon frère ne justifie pas que nous devenions amies, point. Après cette soirée, je pense que c’est un verdict ferme et définitif.

J’aperçois Anita et le tatoueur en train de danser, je reconnais aussi quelques visages familiers de l’époque, pourtant je ne suis pas d’humeur aux retrouvailles, comme je le pensais. Pour tout dire, je me sens tout sauf à ma place. Pourquoi aurais-je envie de faire la fête ? Mon frère aimait s’amuser, ça ne signifie pas que j’ai envie de m’éclater pour célébrer sa mort. On ne festoie pas pour le décès de quelqu’un, ce n’est pas ce que j’appelle lui rendre hommage. Et j’ai beau avoir une relation particulière avec le deuil, ça ne m’empêche pas de trouver tout ceci déplacé. Peut-être que ma mère commence à un peu trop déteindre sur moi. Je vieillis… Ça veut dire que je vais de plus en plus lui ressembler ? Brrr… Cette perspective m’effraie…

Je reste un moment à observer les gens qui s’amusent et discutent, dansent, mangent… Je me demande qui a payé pour la bouffe et les boissons. Est-ce qu’Audrey a fait une collecte ? Ou alors il y aurait un généreux donateur ? Je m’ennuie ferme. Je ne sais pas où est Josselin, je ne veux pas pourrir le plan drague d’Ana qui semble enfin avoir pris les choses en main. Du coup je suis seule dans mon coin et ça me rappelle trop les boums où j’étais (bizarrement) invitée au collège et où je passais l’après-midi à faire tapisserie à côté du saladier de chips. La seule chose qui pourrait me sortir de mon apathie serait que tout le monde se transforme en zombie et me coure après pour me bouffer la cervelle. Et vu l’état dans lequel je suis actuellement, ce n’est même pas dit que je ne me laisserais pas transformer à mon tour en morte-vivante de mon plein gré. J’ai besoin d’air.

Je sors devant la salle, là où se trouvent toujours les terrains de basket. J’aimais bien le sport au lycée, je n’étais pas dans les meilleurs, je dirais même que j’étais dans les pires. Enfin au moins, j’essayais. Le résultat était complètement pathétique, c’est vrai. C’est l’intention qui compte, comme on dit. Et surtout, j’aimais ça, me dépenser. Je vois un ballon qui traîne dans un coin et je vais le ramasser. J’essaie un lancer, histoire de voir de quoi je suis capable.

J’ai bel et bien perdu la main. Déjà que je ne l’avais jamais vraiment eue. Damien était sacrément doué, lui. C’était un peu le cas dans tout ce qu’il entreprenait. Il y a des personnes comme ça qui sont agaçantes car, quoi qu’elles fassent, elles réussissent. Et des fois, on a juste envie de leur mettre un shoot au cul parce qu’elles se laissent vivre et que si elles se donnaient vraiment la peine, elles pourraient faire des choses extraordinaires au lieu de gâcher leurs aptitudes. Je parle comme une conseillère d’orientation mais c’est un fait. C’était le cas de Damien. Il adorait son petit boulot dans cette boîte de jeux vidéo et ce qu’il lui rapportait, autant humainement que financièrement. Il trouvait ça suffisant. Pourtant, il aurait pu faire bien plus s’il en avait eu le temps, si la vie n’avait pas été une sale rognure d’ongle d’orteil de troll des cavernes.

Je ramasse le ballon et retente un panier, que je loupe tout aussi lamentablement. En même temps, avec ma tenue, mes chaussures et mon sens inné de la coordination, je pars avec un handicap sévère.

Lui, il se pointait quelque part et c’était la star. Quand je suis entrée en terminale, il avait déjà son appartement et son indépendance (toute relative puisqu’il puisait pas mal dans sa part du patrimoine familial). Je m’étais dit qu’étant donné qu’il avait quitté le lycée, ce serait une année pour moi. Mais je restais toujours la petite sœur de Damien. Alors au début, j’aimais ça, j’étais fière car parmi mes fréquentations, tout le monde connaissait mon frère. Mais à force, ça me pesait vraiment. Ce qui ne m’empêchait pas de continuer à marcher dans ses traces, à tenter de lui ressembler, d’être aussi appréciée que lui.

Je retente un panier que je loupe, le ballon passant à une douzaine de mètres de son objectif. Je

hausse les épaules, certaines choses ne changent pas.
— Ce n'est pas ton truc, le basket.
Je me retourne et me retrouve nez à nez avec Valentin.
— Qu'est-ce que tu fais là ? je ne peux m'empêcher de demander.
— J'ai été invité. Ça te pose un problème ?
Il ne me demande pas ça comme une menace, on dirait qu'il est sincère, que si je lui réponds oui, il partira. Je ne suis pas aussi impolie.
— Qu'est-ce que tu fais dehors ? Tu ne devrais pas plutôt être à l'intérieur ? me demande-t-il.
Il joue encore avec ses anneaux en y passant la pointe de la langue. J'ignore si c'est un stratagème pour rendre l'atmosphère sensuelle. En tout cas ça fonctionne.
— Je joue au basket, ça ne se voit pas ? je lui réponds un peu sèchement.
Ce type me pousse à me mettre sur la défensive. Il est trop sûr de lui, je n'aime pas ça.
— Non, pas vraiment.
Je vais ramasser le ballon que je ne relance pas car je sens le regard de Valentin sur moi et j'ai tout de même un peu de dignité.
— Tu ne joues plus ?
— Je ne jouais pas vraiment, je voulais voir si je pouvais marquer un panier.
— Je te montre.
Quoi, il va me faire le coup où il se place derrière moi, me prend la main, colle son corps contre le mien et fait semblant de me montrer le mouvement alors que son objectif est de me draguer ? Et me peloter ? Je divague ? Oui, c'est certain.
Je m'approche et il me prend le ballon des mains. Tant pis pour la démonstration romantique sur laquelle je n'aurais pas craché.
— Regarde bien, c'est le mouvement du poignet et la position des jambes qui sont importants.
J'observe et j'avoue que ce n'est pas tellement le côté technique de sa position qui m'intéresse particulièrement. Il porte un baggy et un débardeur qui laisse voir l'intégralité de ses tatouages sur ses bras. J'observe son épaule, où l'araignée qui lui remonte dans le cou a tissé sa toile. Je réalise que je suis un cliché ambulant car ses tatouages, son corps bien roulé, ses cheveux, son regard hautain, ses piercings… Tout me donne envie de l'embrasser, encore. C'est comme si j'étais dans une romance et que je me laissais avoir par son allure négligée et indécemment attirante. Pour moi, en tout cas. Alors que je suis plutôt le genre à me trouver un gentil petit fils à papa, pour la stabilité. Ce n'est qu'une illusion, car Éric était plutôt le style à utiliser le pognon de ses parents pour faire tout un tas de conneries. Il essayait d'être *bad boy* sans aucun résultat concluant, bien au contraire. Valentin m'observe et attend sûrement que je fasse une remarque sur son lancer.
Le bruit du ballon rebondissant au sol me ramène complètement dans la réalité. Il se peut que j'aie un peu de bave au coin de la bouche alors je me détourne discrètement. Non, RAS, tout va bien. L'honneur est plus ou moins sauf.
— Tu n'as pas regardé.
Il s'approche lentement de moi et je suis tentée de faire un pas en arrière. Sauf que je ne veux pas qu'il se sente supérieur. Alors je reste où je suis et je relève le menton. Ne jamais montrer au prédateur qu'on a peur, ça lui donne encore plus envie de chasser. Ce qui fait de moi une proie ? Il sourit. Ce type a un sourire incroyable, comme son père, et maintenant que je connais leur connexion, je me demande bien comment j'ai pu passer à côté de ce détail. On sent qu'il peut être charmant mais

c'est dissimulé sous un air de psychopathe qui me pousserait à m'échapper en hurlant si j'avais une once de bon sens. Et si je ne portais pas des talons casse-gueule. Oui, j'exagère, comme toujours… Ceci dit il est vraiment inquiétant car il se tient juste devant moi et ne semble absolument pas inoffensif. Je me rappelle les paroles de Joss à son sujet. Il se penche et je m'immobilise, attendant qu'il m'embrasse.

— Je vais y aller, ma copine m'attend à l'intérieur, me souffle-t-il à l'oreille.

Connard.

— Tu as une copine ? je lui demande, surprise que ce type puisse garder une petite amie plus de quelques heures.

— Non, pas encore, mais je compte bien en trouver une pour la nuit, me lance-t-il en passant devant moi.

Coup de poignard dans le dos. Petite cuillère émoussée qui m'arrache les poumons. Cure-dents qui déloge mon cœur de ma cage thoracique. Ça fait mal. Doublement mal, je suis sûre qu'il a bien perçu qu'il me plaisait, et ça l'amuse de me planter là. Bien sûr, je lui ai roulé une sacrée pelle, je n'y suis pas allée en mode subtilité et camouflage. Lui non plus, cela dit.

Il se dirige vers la salle et je lui emboîte le pas. Il me faut un verre. J'entre à sa suite dans la grande salle où j'ai l'impression d'avoir fait un saut dans la DeLorean de Doc car *Johnny B. Goode* bat son plein dans les haut-parleurs de la sono. Je repère Anita et le tatoueur, ce dernier est en train d'explorer la cavité buccale de mon amie alors qu'elle-même tâte la marchandise du train arrière… Je fonce vers la table du buffet et avise un saladier de punch. Le type qui fait office de barman me rappelle vaguement quelqu'un mais sans plus, nous avons dû être au lycée à la même période.

— Il y a de l'alcool ? je lui demande en montrant le cocktail rouge.

— Non, c'est à cause du mort, les accidents de la route, tout ça…

— Damien n'avait pas bu, et c'est moi qui conduisais, je lâche brutalement.

— Tiens, j'entends derrière moi.

Je me retourne pour faire face à Paul qui me montre une bouteille de Vodka.

Il fait signe à l'abruti de l'autre côté de la table et celui-ci nous sert deux gobelets de punch qu'il ne remplit qu'à moitié. Mon coup d'un soir les complète avec sa Vodka et m'en tend un. Je le prends en lui offrant un pauvre sourire et l'avale cul sec avant de le lui rendre. Il fait un geste vers le saladier et je l'arrête :

— Juste de la Vodka.

Il me ressert sans commentaire et nous répétons l'opération plusieurs fois jusqu'à ce que je sois vraiment détendue.

— Je suis désolée, tu sais, l'autre nuit… je commence, sentant que c'est à mon tour de faire un pas vers lui.

— On oublie, ne t'inquiète pas.

Merde, ça m'agace, ça ! La carte « frangin décédé », c'est moi qui décide quand je la sors et là, je ne suis pas d'accord. Je me suis mal comportée et d'un coup, parce que je suis la sœur de Dam, j'ai l'absolution éternelle et inconditionnelle ? Je vois même une pointe de remords dans ses yeux, la situation est vraiment humiliante. Il est temps que je me rentre, c'était de toute façon une erreur d'être venue. En plus, j'ai trop bu d'un coup et c'est en train de me monter à la tête en mode *fulguro-poing*. C'est donc en titubant que je tente de rallier la sortie, au moment où j'entends un micro grésiller. Signe qu'un discours arrive. Il faut absolument que j'atteigne la porte avant…

— Merci à tous d'être venus !
Audrey. Bien sûr. Qui d'autre ? Elle a à peine connu Damien, au point où j'en suis, je ne m'étonne même pas qu'elle veuille dire quelques mots au micro. Elle doit sauter sur tout ce qui peut la mettre en valeur. Ce qui, vu son poids, doit faire pas mal de dégâts. L'alcool désinhibe mes pensées peu charitables. En même temps, soyons réalistes : si toutes les filles qui se sont tapé mon frère devaient faire un discours, on en aurait pour des semaines ! Un peu de logique, que diable !
— Nous sommes réunis ce soir pour rendre hommage à Damien. Damien qui nous a quittés beaucoup trop tôt, dans la fleur de l'âge.
Elle renifle et met la main sur son cœur.
Je crois que je vais vomir. Je n'ai jamais tenu la Vodka, comment ne m'en suis-je pas souvenu avant ?
— Nous avons l'immense honneur d'avoir Angélique, sa sœur, présente parmi nous ce soir !
Je m'avance lentement sans me retourner, espérant réussir à m'enfuir avant que…
— Est-ce que quelqu'un la voit ?
— Elle est là !
Ok, trop tard, je suis prise au piège. Je me retourne et esquisse un sourire qui doit plus tenir de la grimace car j'ai la bouche anesthésiée par l'alcool que je viens d'ingurgiter en un temps record. Et je cherche la balance des yeux pour lui signaler qu'il ne perd rien pour attendre. Je ne trouve pas qui est le coupable mais Audrey s'impatiente :
— Angélique, ma chérie, nous aimerions tous t'entendre nous parler de Damien, m'invite-t-elle avec un geste ample du bras pour me montrer l'assistance.
Je vois trouble, ce qui fait qu'il y a probablement deux ou trois fois plus de personnes devant moi que ce n'est le cas en réalité. Je dois donc rejoindre l'estrade pour faire moi-même un discours. D'accord, je peux le faire. Ou pas. Faisons rapidement un petit calcul : qu'est-ce qui jouerait le plus en ma défaveur ? Que je parte en courant maintenant sans me retourner, loin, très loin, ou que j'aille faire ce discours ? Je pourrais facilement me rétamer comme une bouse avec ces chaussures, je n'ai pas trop le choix.
Je redresse la tête et les épaules, essaie de sourire en étant persuadée que je dois surtout faire flipper ceux qui croisent mon regard, et me dirige aussi droite que possible vers la petite scène. Quand j'arrive au bord de celle-ci, je commence à me demander comment je vais l'escalader en jupe et talons quand Audrey m'arrête au moment où je monte la jambe et me montre discrètement les escaliers sur le côté. Finalement, la fuite avec possible chute aurait été préférable car je sens dans mon dos tous les regards des gens qui attendent que je leur parle de quelqu'un que la plupart d'entre eux n'ont pas connu. Ils sont très, très nombreux, dans mon esprit embrumé et alcoolisé et ils observent le moindre de mes mouvements.
Je suis enfin face à eux et Audrey remet le micro sur son pied avant de le régler à ma hauteur. Elle reste à côté de moi, bien sûr. Elle n'a jamais été du genre à se contenter de l'ombre, surtout maintenant qu'elle fait au moins quatre fois la largeur de celle qu'elle était au lycée. Passons. Si elle n'était pas aussi opportuniste, je suis sûre que son apparence physique n'aurait aucune importance pour moi. Sauf qu'elle fait partie de ces personnes laides à l'intérieur et chez qui ça finit par ressortir.
— Un, deux… je fais en tapotant le micro.
J'ai toujours rêvé de faire ça, comme les chanteurs qui font les tests micro avant un concert. J'ai

parlé trop près et un larsen épouvantable retentit dans la salle, faisant grimacer tout le monde.

— Désolée, j'ajoute en me reculant un peu. Eh bien, heu… bonsoir tout le monde.

Un silence confus suit mon introduction. Je crois que j'ai du mal à articuler… Foutue Vodka ! Et foutu Jacques (Pierre ?) qui me l'a proposée. J'oublie encore son nom, nous voilà bien ! Je suis sûre qu'il savait qu'on allait me demander de parler en public et qu'il a prémédité son coup pour se venger de mon attitude. Tu parles d'un type sympa qui fait semblant de me pardonner pour mieux me poignarder dans le dos après !

— Damien détestait le disco, je commence. Alors cette boule à facettes, c'est vraiment le genre de déco qu'il aurait volontiers pris pour une piñata.

Petits murmures embarrassés, Audrey fait un pas en arrière. Ah, je tiens la coupable, c'est elle qui était responsable de la déco.

— Il n'est pas mort à cause de l'alcool. Je vous le précise parce qu'un trou du cul tout à l'heure m'a dit ça. En fait c'était même moi qui conduisais. J'étais sobre. Et nous étions à l'arrêt. Quant au connard qui a provoqué l'accident, il manquait juste de sommeil. Personne n'avait un gramme d'alcool dans le sang parmi toutes les victimes.

Je reprends ma respiration parce que j'ai réussi à débiter tout ça d'un coup et mon corps a du mal à suivre. J'en étais où ? Oui, l'accident.

— Je ne sais pas quoi vous dire. Mon frère est mort à cause de moi, en grande partie, parce que je n'ai pas eu les bons réflexes au bon moment. Donc, venir faire la fête pour célébrer ça, ben ça me semble carrément déplacé. Alors vous allez me dire : qu'est-ce que je fous là ? Y'a ma pote Anita qui voulait se faire peloter par le tatoueur, j'imagine que c'était une bonne opportunité, salut Ana ! je lance avec un signe de la main.

Le regard de mon amie me semble sans équivoque, je vais payer pour ça. Pour l'heure, je suis bien trop *stone* pour m'en soucier.

— Tout le monde s'est mis dans la tête que cette soirée était une idée sympa, je reprends en ignorant les regards embarrassés que je reçois de l'assistance. Moi, je pense juste que vous vous faites tellement chier comme des rats morts dans votre vie que n'importe quel sujet vaut le coup d'organiser une soirée ! *Audrey a réussi à voir ses pieds !* Allez hop, on fait la fête ! *L'autre trouduc a éjaculé après quinze secondes !* Bam, si on fêtait ça ? *Angie vient de tuer son frère ?* Youhou, organisons une soirée disco ! Je sais pas si vous réalisez à quel point tout ça est insultant. Je ne sais même pas ce que je fous là, en effet. Je voulais partir, et puis l'autre m'a appelée au micro, et puis j'ai un peu picolé, je l'avoue, parce que j'avais du mal avec tout en général et…

Je me prends les pieds dans le fil du micro, je tombe dans un fracas horrible en entraînant le micro avec moi et c'est le néant.

9

ANGIE

J’ai mal partout. On dirait que le *Quinze de France* vient de me passer dessus, et pas dans le bon sens du terme, malheureusement. Quoique, vu la tronche de certains, je me demande s’il y a vraiment un bon sens… J’ouvre un œil, puis les deux. Il fait nuit. Je suis où ? Je me redresse et je reconnais ma chambre. Assis par terre à côté du lit, Valentin. Qu’est-ce qu’il fout là, lui ?

— Hey !

Je lui balance un oreiller pour le réveiller, je suis encore bien entamée. Non, je suis encore carrément bourrée. Ces derniers temps, je passe ma vie à boire et à le regretter. Si quelqu’un me rencontrait maintenant, il s’imaginerait tout de suite que je suis alcoolique, c’est certain. Alors qu’en réalité, je suis quelqu’un de très modéré. Enfin, je ne suis pas aussi débauchée que je semble l’être, en tout cas.

— Réveillée ?

— Non, je suis somnambule, connard.

Oups, je l’ai dit ? Peut-être pas si modérée que ça… C’est quoi mon problème ? Ah oui, il est dans la case « on ne l’aime pas ».

— Je t’ai ramassée par terre devant l’estrade parce que personne n’avait envie de t’aider. Cinq minutes après, tu gerbais sur le terrain de basket. Je considère donc que je t’ai sauvée d’une possible noyade dans ton propre vomi. Je te pardonne le « connard », tu es visiblement encore sous l’emprise de l’alcool, mais ne pousse pas trop.

Je suis très ingrate de nature, et de mauvaise foi. Et comme j’ai la langue déliée par la boisson, je sens que cette conversation va vraiment mal tourner. En ma défaveur, cela va de soi.

— Tu pourrais commencer par me remercier, ajoute-t-il en s’accroupissant devant moi.

Je m’assois sur le bord du lit, ça tangue un peu, c’est cependant gérable et je n’ai pas envie d’être en position d’infériorité, allongée et agonisante, devant lui.

Il prend appui sur mes genoux et remonte à ma hauteur.

— Je t’ai brossé les dents, tu peux parler sans crainte.

Il se croit drôle ? Je m’en souviens très bien maintenant que je suis réveillée. Il m’a aidée à rentrer, il m’a effectivement brossé les dents, et il m’a demandé de lui montrer ma chambre. Il me semble avoir gloussé, à la manière d’Anita, quand il m’a demandé ça. Qu’est-ce qu’il fout ici à me materner, je le connais à peine ? Et pourquoi est-il si près de moi, d’abord ? Il cherche les problèmes. Surtout que je ne suis plus tout à fait moi-même. Ça ne lui a sûrement pas suffi que je l’agresse dans sa boutique l’autre jour, il me tend la perche pour que j’en remette une couche, là.

— Qu’est-ce que tu veux ? je lui demande, méfiante.

— Hum… J’ai bien une idée de la façon dont tu pourrais me remercier correctement…

Ses yeux sont fascinants de près. Ou alors c’est l’alcool qui coule à flots dans mes veines qui me donne cette impression. D’aussi près, je vois qu’ils sont verts, brillants et je trouve ce bijou dans son sourcil incroyablement… *hot*… J’ai chaud.

— Tu n’avais qu’à me laisser par terre… je bredouille sans le quitter des yeux.

— Ils t’auraient lapidée à coups de boules à facettes si je t’avais laissée sur place, et je pense que ta copine Anita aurait été la meneuse.

— Mince. Ana. J’ai vraiment déconné, je réalise soudain.

— On peut dire ça. Comment tu te sens ?

— Un peu vaseuse… Cela dit, je ne vois pas vraiment ce que ça peut te faire. Tu m’as bien fait comprendre que je n’étais pas…

— Baisable ? complète-t-il pour moi quand j’hésite.

C’est fou comme ce mot, aussi vulgaire soit-il, peut être sensuel prononcé par cette bouche qui l’est tout autant. Mon regard s’y pose un peu trop longtemps, il s’en aperçoit et sourit.

— Voilà, ça. Merci de m’avoir sauvée d’un probable massacre de foule mais je vais gérer, maintenant.

Je le pousse du plat de la main et c’est moi qui pars en arrière. Il me rattrape en prenant mes coudes dans ses mains et me ramène à un équilibre stable. Je n’ai pas envie de vomir, c’est un bon début. Il ne quitte pas mes yeux du regard. J’ai l’impression qu’il me déshabille mentalement et je dois reconnaître que j’adore ça. J’en profite pour l’examiner à ma guise, j’ai l’excuse de l’alcool pour tout ce qui pourra suivre, de toute façon.

Ses cheveux sont bordéliques, plus longs sur le dessus, beaucoup plus longs. Il pourrait se faire une crête et je crois que je trouverais ça sacrément sexy. J’ai envie de passer les mains dedans et de m’y agripper pendant qu’il… qu’il… Merde, il vient de remonter sa main lentement sur ma cuisse et je n’ai plus aucune faculté mentale efficiente. Je serais même bien incapable de donner la définition du mot « efficiente », pour tout avouer. Je raccroche mon regard au sien et je suis vraiment contente d’y lire le désir qui doit se refléter dans le mien. Je vois qu’il tente de lutter, il fronce même très légèrement les sourcils. J’imagine qu’il se demande ce qui pèse le plus lourd dans la balance : sa soi-disant éthique vis-à-vis de mon frère ou son envie de faire tout ce dont il m’a déjà parlé ?

— Tu l’es toujours, finit-il par dire.

Il me faut quelques secondes avant de comprendre de quoi il parle. Mes neurones en sont à leur troisième limbo avec mes synapses, j’ai des circonstances atténuantes.

Et puis mince : *no regrets !* Je me penche et pose mes lèvres sur les siennes. Il reste assez stoïque. Si j’étais lucide, ce serait un signe que je ne manquerais pas d’interpréter comme étant capital et qui en gros signifierait « Râteau en vue ! On annule l’opération ! Papa Tango Roger, on rentre à la base ! » Surtout que je me la joue récidiviste… Adieu ma dignité, elle et moi avons définitivement divorcé. Comme je suis désinhibée par tout ce que son pote m’a fait boire, j’ignore ce signe et je commence à l’embrasser, allant jusqu’à passer les mains dans ses cheveux, comme je rêve de le faire depuis la première fois que je l’ai vu. Sa bouche est toute douce, toute chaude, et accueillante. Ça c’est un bon signe. Un de ceux qu’il faut écouter… Ma langue se fraie délicatement un passage entre ses lèvres et il ne résiste pas. C’est encourageant ça, non ? En tout cas, il ne m’en faut pas plus pour aller plus loin et poursuivre mon investigation du bout de la langue. La sienne commence à bouger lentement, son bijou ajoutant un érotisme fou à un simple baiser. Je délaisse ses cheveux pour poser les mains à plat sur son torse. Il n’est absolument pas inconfortable, pile comme je l’imaginais : musclé juste comme il faut, comme j’aime. Je sens son cœur battre à un rythme soutenu sous ma paume et je suis rassurée de constater que son impatience est à la hauteur de la mienne.

Ses mains se posent sur ma taille et il m’attire un peu plus contre lui, écartant mes jambes et venant

se caler entre elles. Il prend la direction des opérations et le baiser devient plus intense, plus rapide, plus primaire. Il remonte son exploration de mon corps et s'arrête juste sous mes seins. Il les frôle du bout des pouces et un petit gémissement s'échappe de mes lèvres, allant se perdre contre les siennes. Il a cette façon de me toucher qui est follement *sexuelle* alors qu'il établit à peine le contact entre nous. Il s'amuse un peu à parcourir les courbes de ma poitrine de cette façon. Il va me rendre dingue. Il cesse de m'embrasser et recule légèrement : je l'observe. Il me regarde. Et pendant que ses doigts explorent subtilement mon corps, ses yeux, eux, détaillent mon visage, s'attardant bien trop longtemps sur mes lèvres pour être honnêtes. Je veux le ramener contre moi, il m'en empêche et emprisonne mes mains dans mon dos d'une seule des siennes, l'autre ne quittant pas mes seins. Il me provoque encore du regard, seule sa respiration, aussi erratique que la mienne, trahit son excitation. La mienne est palpable, je me cambre sous ses caresses au moment où il relâche mes poignets pour attraper mes cheveux et m'obliger à basculer la tête en arrière. Ses lèvres fondent sur ma gorge où il dépose une infinité de baisers comme un chemin vers l'extase. Il lèche lentement mon cou, remontant jusqu'à ma mâchoire, utilisant son bijou pour déclencher en moi des sensations plus profondes. J'ai du mal à contrôler mon souffle et glisse les doigts dans ses cheveux pour exercer une pression, je ne veux pas qu'il cesse de me toucher. Enfin, il attrape le bas de mon t-shirt et le fait passer par dessus ma tête.

Il se lève, enlève son débardeur et s'allonge sur moi, m'invitant à basculer en arrière. J'enroule les jambes autour de lui, pour être sûre qu'il reste contre moi. J'ai besoin de ce contact, de le sentir sur moi, en moi. Je remarque que ses tatouages se prolongent bien au-delà de ses bras et je vois briller un bijou sur son téton droit. Moi qui n'ai jamais été fan des piercings, je sens ce que la vue de cet anneau provoque entre mes cuisses. Ça me rend dingue qu'il soit si près et pourtant pas encore assez. Il m'observe à nouveau en silence alors que j'ai toujours la bouche entrouverte de notre baiser. Il regarde longuement mes lèvres, encore ; je ne sais pas s'il a conscience de l'impact que son mutisme a sur moi en cet instant précis. Non, je pense qu'il l'ignore, sans quoi il en profiterait pour me demander n'importe quoi, je lui dirais oui. Je dirais oui à tout. Je suis à bout, les préliminaires ne me suffisent plus. Je soulève un peu les hanches pour que son bassin rencontre le mien. C'est comme s'il avait attendu un signal pour agir : il se précipite sur mes lèvres et m'embrasse à nouveau. C'est plus bestial, impatient, fougueux : j'adore !

Mes mains se perdent à nouveau dans ses cheveux, elles y sont attirées comme un aimant et en retrouvent systématiquement le chemin. Je voudrais que cet instant ne s'arrête jamais et en même temps, j'aimerais qu'on passe à la suite des réjouissances. Je ne suis plus tellement en état de raisonner, ceci dit. Je sais juste que lui en moi, c'est tout ce que je souhaite. Alors je m'attaque à sa ceinture sans quitter ses lèvres. Il soulève ma jupe et enlève ma culotte avec mon aide. J'ai bien conscience de réagir avec l'énergie du désespoir, mais s'il est prêt à m'offrir un moment aussi intense qu'il a semblé me le promettre à chaque fois que je l'ai vu, ça me convient. Je ne veux pas penser plus loin, j'ai besoin de lui, maintenant. Rêver de lui était tellement, tellement en dessous de ce que je ressens maintenant.

— Dans mon sac, je lui souffle alors qu'il m'embrasse à nouveau dans le cou.

Il me lâche quelques secondes, je n'ai pas le temps d'avoir des remords qu'il est déjà de retour. Je ne veux pas réfléchir, j'ai un besoin primaire à assouvir et c'est avec lui que je veux nourrir mon envie. C'est une envie de lui et juste lui. Il me tend le préservatif que je m'empresse d'ouvrir pendant qu'il termine de dégrafer sa ceinture. Je baisse son pantalon, son caleçon, lui enfile la capote et il me pénètre dans la foulée, me confirmant qu'il est autant dans l'urgence que moi. Je pousse un profond

gémissement et il pose le front sur mon épaule, s'immobilisant en moi un instant avant de commencer ses va-et-vient. Il relève ma jambe droite pour venir plus loin, redresse la tête et m'observe. Il ressort presque en entier, très lentement, sans me quitter des yeux, je pourrais jouir juste de ses regards. Je le supplie silencieusement de continuer. Il recommence, je gémis, son souffle se fait rauque, plus laborieux, et il ressort presque jusqu'au bout. Son manège me rend folle, j'en veux plus, j'en ai besoin ! Il repose le front sur mon épaule et je m'agrippe avec force à ses cheveux, pour m'assurer que tout ceci est bien en train de se produire. Je suis à ça, juste à ça… La tension est allée trop loin, il faut qu'il continue. Je le veux fort et maintenant.

En totale inadéquation avec mon envie, il s'immobilise complètement. Je sens que le charme est complètement rompu. Il relève la tête et me regarde. Je ne sais pas ce qui se passe précisément dans son esprit, il ne bouge plus alors ce ne peut être bon signe.

— Putain, je ne peux pas faire ça ! lâche-t-il avant de se retirer pour de bon, ramasser son débardeur et sortir en claquant la porte.

Je suis mortifiée. Humiliée. Frustrée. Dévastée. Je n'ai plus de synonymes : j'ai juste envie de mourir. Je reste un moment interdite quand la sonnerie de mon téléphone me sort de mon hébétude. Je me rajuste rapidement et trouve mon portable. Je m'aperçois que je pleure seulement au moment où je réponds :

— Quoi ?

— Angie ? Ça ne va pas ? On m'a parlé de la soirée et…

— Je vais bien, je coupe Josselin, je suis à la maison. Je vais bien, je répète comme pour m'en convaincre moi-même.

— Tu pleures ?

— Non, je vais bien. On se voit plus tard.

Et je raccroche, peu désireuse de m'étendre sur la raison pour laquelle je suis débraillée, bourrée, trempée et frustrée.

VALENTIN

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond avec moi ? Sérieusement, pourquoi je me suis mis dans cette merde ? Je savais que je ne devais pas toucher à cette nana, bordel ! J'aurais dû la laisser par terre, quelqu'un aurait bien fini par s'occuper d'elle ! Putain, j'ai déconné ! Je rentre chez moi et claque la porte un peu plus fort que nécessaire. J'ai besoin de me défouler, inutile de compter sur la salle de sport au beau milieu de la nuit… Je me change et passe un bas de survêtement, mets mes baskets, prends mon lecteur et sors courir. Entre la frustration et la sensation d'avoir fait une belle connerie, j'ai besoin de lâcher du lest. Saloperies de gonzesses ! Elles finissent toujours par tout compliquer ! Bordel !

ANGIE

— Angie ?

— Laisse tomber, ça fait deux heures que j'essaie de la faire sortir de là…

— Mais il s'est passé quoi, merde, que quelqu'un m'explique ! s'impatiente Joss.

Oui, ça fait un moment qu'Anita essaie de me parler mais aujourd'hui, j'ai décidé que la carte « frangin décédé » n'était pas superflue, alors je la joue sans vergogne. Je ne sais même pas si elle

est fâchée contre moi, elle ne laisse rien paraître.
— Angie, tu sais que je peux défoncer ta porte d'un coup de pied, elle n'est pas très épaisse. Tu ne vas plus pouvoir la fermer jusqu'à ce que tu la fasses réparer. Alors ouvre !
Je l'en sais capable mais ce n'est pas mon problème. Je ne me sens bizarrement pas concernée par ce qui se passe actuellement, bien que j'en sois la principale intéressée.
— Elle t'a répondu, depuis ce matin ? demande-t-il à Ana.
— Non, pas un son. Je pense qu'elle a trop honte après son exhibition d'hier soir… À sa place, j'aurais honte, en tout cas, ajoute-t-elle d'un ton sans équivoque.
J'ai donc la réponse à ma question, elle m'en veut. En même temps, elle est dans son droit et je ne lui en tiendrai pas rigueur, ce n'est pas comme si je m'attendais à ce que la carte fonctionne avec elle. Je ne suis pas naïve à ce point.
Un gros fracas me fait tourner la tête. Joss a bien défoncé la porte comme il me l'avait annoncé. Il a dû prendre un peu trop d'élan, il s'est étalé sur le sol de ma chambre. Si je n'étais pas aussi déprimée, je pourrais rire de la situation. De toute manière, le regard qu'il me lance en se relevant m'en aurait dissuadée.
— Tu fous quoi ? Qu'est-ce que c'est ce bordel au sujet de la soirée hommage ?
— T'étais où, d'ailleurs ? lui demande Anita, appuyée sur ce qu'il reste du chambranle.
— Une urgence, répond-il sans me quitter des yeux. Il paraît que c'est Valentin qui t'a raccompagnée, ajoute-t-il en croisant les bras.
C'est parti pour la leçon de morale. Je sais que quoi qu'il arrive, je ne peux rien leur cacher. Mais j'avais espéré pouvoir ruminer tranquille encore quelques heures avant de devoir affronter l'humiliation cuisante que je m'apprête à leur raconter. Je m'assois. Josselin ramasse les débris de la porte et les pousse dans un coin.
— Ça va te coûter cher, je lui dis en ramenant mes genoux contre ma poitrine.
— Je n'ai pas de problème d'argent. Alors maintenant, raconte.
Anita reste sur le seuil, signe qu'elle est vraiment en rogne.
— Je suis désolée, je lui dis en évitant son regard. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, tu sais que je ne suis pas le genre de personne à prendre son pied en mettant les autres mal à l'aise, surtout pas mes amis.
— Je sais, mais tu vas me laisser un moment pour digérer, d'accord ?
Elle tourne les talons et s'en va. J'ai vraiment eu une soirée de merde ! Je le savais que je n'aurais pas dû y aller, je le savais que c'était un plan moisi depuis le début ! Pourquoi est-ce que je n'écoute pas plus souvent mon instinct ? Remarque, si on va par là, c'est ce que j'ai fait avec Valentin, et on ne peut pas dire que ça m'ait réussi…
— Allez, raconte, pourquoi tu pleurais cette nuit ?
— Tu étais où ?
Parce que le connaissant, c'est étrange qu'il ne soit pas venu immédiatement me voir. Son urgence devait être sacrément importante.
— Un souci avec ma sœur.
— Oh… Désolée, je ne savais pas, ça va ?
— Oui, tout est rentré dans l'ordre et ne crois pas que ça va t'épargner de me raconter ce qui n'allait pas avec toi.
— Arrête, tu sais bien que je m'inquiète vraiment pour elle !

— Je sais, mais moi c'est pour toi que je me fais du souci.
— J'ai fauté, je lui avoue dans un souffle.
— C'est bon, arrête ton cinéma, on n'est pas dans un confessionnal…
— J'ai un peu beaucoup complètement et désespérément sauté sur ton pote Valentin.
— Et ?
— Et il n'a pas vraiment résisté…
— Tu m'as demandé de rester en dehors de ça, je vais donc tenir ma promesse. Et je ne suis pas salaud au point de te balancer un « je t'avais prévenue » que tu mériterais… Mais quelque chose me dit que la suite ne va pas me plaire.
— Il m'a laissée en plan.
— C'est-à-dire ? demande-t-il sérieusement.
Parce que bon, une humiliation c'est bien mais pas suffisant. Il faut que je décrive cette expérience pour la revivre et me sentir encore plus merdique !
— Eh bien, comme je ne sais pas comment dire ça délicatement, on a commencé à baiser et il s'est arrêté en plein milieu pour se tirer.
— Tu te fous de moi ?
— J'ai l'air de me foutre de toi ?
J'essaie de mettre une expression sérieuse sur mon visage, ce qui n'est pas bien difficile puisque je suis tout sauf de bonne humeur. Je suis même bien en colère contre l'enfoiré qui m'a laissée hier soir, le cuissot à l'air et frétillant. Et comme je suis une fille et que je raisonne comme ça, j'en veux à tous les mecs. Même Josselin. Tant pis pour lui, il n'avait qu'à pas avoir une paire de couilles. Tous les gars sont à mettre dans le même panier dans ces cas-là. Basta.
— Je suis désolé, j'aurais préféré qu'il n'ait pas de prise de conscience en pleine baise…
Bon, on va dire que ce sont des paroles de réconfort, même si elles me font grimacer. Je commence sérieusement à me demander si ma vieille tante gitane ne s'est pas amusée à me jeter une malédiction… Elle fait comme si elle m'appréciait mais je sais qu'elle est vénale, ça ne m'étonnerait pas que la tante Andrée lui ait passé une petite commande…

***

— Ana, je suis vraiment, vraiment, vraiment désolée…
— Ok.
— Non, je vois bien que ce n'est pas *ok*…
Ça fait trois jours qu'elle me fait la gueule, en disant qu'elle ne la fait pas. Je ne suis pas dupe, je vois bien qu'elle m'en veut atrocement, et j'aurais sûrement été aussi fâchée qu'elle à sa place. Je ne sais seulement plus comment faire pour qu'elle me pardonne. Elle voulait du temps, mais trois jours !!! Nous n'avons jamais été aussi longtemps fâchées, jamais ! Tout ça à cause d'un mec, en plus… Et d'une humiliation en public aussi, d'accord. Mais enfin, tout le monde fait des erreurs !
— Tu le vois toujours ? je me risque à lui demander.
— Je ne le voyais pas vraiment avant ton coup d'éclat, et il ne m'a pas rappelée depuis. Alors je serais tentée de dire que non, répond-elle calmement.
D'ailleurs, elle est trop zen pour être honnête. Je préfèrerais qu'elle pousse une bonne gueulante et

qu'on crève l'abcès une bonne fois pour toutes ! Cette attitude froide et distante est la pire torture que je connaisse. D'accord, je ne connais pas des masses de méthodes de torture… mais c'est l'idée que je m'en fais.

— Parle-moi, insulte-moi, mets-moi une autre gifle !

Je l'encourage en lui tournant autour pendant qu'elle range ses courses dans les placards de la grande cuisine que nous partageons.

— Tu me donnes le tournis, Ange, arrête.

— Je t'énerve ? Bien, allez hop ! Une bonne baffe et on n'en parle plus !

— Je ne vais pas te frapper, ni te traiter de quoi que ce soit. Alors cesse de me harceler. Je te répète que je ne t'en veux pas.

— Tu fais la tronche depuis trois jours ! je geins en m'asseyant sur l'un des tabourets hauts de comptoir, vaincue.

Elle pose son paquet de biscottes et se retourne pour me faire face. Oula, elle a son air sérieux, j'ai peur…

— Je suis déçue que ce type se soit tiré dès que ça a pris une allure un peu compliquée. C'est tout. Je suis en pseudo-chagrin d'amour, c'est pire que s'il m'avait plaquée parce qu'il n'a même pas voulu essayer. Alors cesse de t'imaginer que tout tourne autour de toi, Angélique, certaines choses n'ont aucun rapport avec ta petite personne. Depuis les années qu'on se connaît, je ne me suis jamais gênée pour te dire ma façon de penser, ça ne va pas changer maintenant. Arrête de te regarder le nombril et sors-toi les doigts du cul parce que si tu veux mon avis, c'est toi qui as un souci. Tu te contentes du minimum pour aller bosser, je suis même étonnée que ton patron te laisse entrer avec l'allure qu'ont tes cheveux depuis « l'incident V ». Tu sais que je ne supporte pas qu'on s'apitoie sur son sort quand on a la possibilité de faire bouger les choses. Donc oui, si tu continues sur cette voie, je vais finir par t'en coller une bonne, histoire de te réveiller !

Alors là je suis scotchée. Elle vient de me balancer un KO cosmique dans la face et je dois reconnaître que je l'ai plutôt bien cherché… Je suis si pathétique que ça ? D'après le regard qu'elle me lance, je dirais que oui. Je fais mine de me lever mais elle s'approche et m'oblige à me rasseoir :

— Je n'ai pas terminé.

Ah. Dommage, il me semblait que j'en avais assez pris dans la tronche pour une vie ou deux…

— Ce mec, ce Valentin… Il n'est rien ni personne pour toi et tu le connais à peine. Ne le laisse pas t'atteindre, ok ? Ce qu'il a fait est vraiment nul mais ça ne mérite pas que tu te mettes dans cet état larvaire insupportable pour tes colocataires. La Angélique que je connais bougerait son petit cul pour lui montrer ce qu'il perd. Là, si tu le croisais dans la rue, il se féliciterait de n'être pas allé plus loin avec toi.

Sur cette dernière remarque assassine, elle retourne à son rangement et me laisse digérer son discours.

18 ans…

— Pourquoi tu pleures, encore ?

Damien est d'une compassion à toute épreuve…

— Je ne pleure pas, je…

— Ok, il s'appelle comment ?

— Nathaaaaaan ! je crie avant d'éclater en sanglots.

J'ai bavé devant ce mec depuis l'entrée en seconde ; au moment où j'ai cru que c'était dans la poche (trois ans plus tard, je suis tenace), il m'a roulé un patin et puis m'a ignorée pour passer à une autre nana. Moi qui avais naïvement cru que puisque nous nous étions embrassés, nous étions ensemble officiellement…

— Je ne sais pas ce que ce type t'a fait et là je suis pressé et je n'ai pas le temps d'écouter toute l'histoire. Mais voilà ce que je te conseille : montre-lui ce qu'il loupe. Ne reste pas à te lamenter ; geindre, c'est pour les faibles. Tu te lèves, tu te pomponnes au max et tu agites ton joli p'tit cul sous son nez. Attention, par contre tu n'as plus le droit de céder, ok ? Là c'est ta vengeance, et après tu passes toi à autre chose, on se comprend bien ?

Je hoche la tête et il me tend un mouchoir avant de s'éclipser. Il a raison, bien sûr, je vais me rendre encore plus bonnasse que je ne le suis et lui montrer !

Ce sont eux qui ont raison, Anita, Damien… Je me lève. Je ne commence le taf que dans quatre heures, ça me laisse largement le temps de retrouver une allure humaine, voire même carrément mortelle, et d'aller faire un tour chez le disquaire ! Je n'ai pas à avoir honte, ce n'est pas moi qui me suis mal comportée. Enfin si, mais pas avec lui, donc ça ne compte pas.

***

Depuis dix minutes, je suis au coin de la rue où se situe *L'introuvable*. En plus, il pleut. Je n'ai donc pas pu vraiment faire comme je voulais pour lui en mettre plein la vue. J'ai mes bottes de pluie rouges que j'adore mais qui ne me donnent vraiment pas l'allure d'une bombe atomique puissance cinq. Et c'était ce qu'il m'aurait fallu, au minimum, pour lui donner envie de se bouffer les valseuses de m'avoir laissée en plan. Je prends une bonne respiration et j'y vais ! Je peux le faire !

Quand je pousse la porte, le carillon résonne dans la boutique. Vide. Il n'y a personne. J'avoue que j'aurais aimé qu'il y ait au moins un autre client, histoire de faire genre « je jette un œil, faites comme si je n'étais pas là » tout en roulant des fesses et me tirer sans avoir besoin de parler à qui que ce soit. Mon plan tombe lamentablement à l'eau étape après étape ! Je ferme mon parapluie (ça porte malheur) et le pose dans le seau prévu à cet effet dans l'entrée. Je relève enfin la tête vers le comptoir et à l'instant où je croise son regard, je sais que je suis cuite. Parce qu'il me regarde comme s'il était sur le point de sauter par dessus pour venir me manger toute crue. Mon idée était de lui donner envie de manger ses burnes de regret, pas d'être moi-même le plat de résistance. Il ne dit rien et moi non plus. En fait, je n'ose même pas faire un pas, je reste à côté de la porte et j'attends. Je ne sais plus pourquoi je suis venue ici mais ce n'était certainement pas pour qu'il me donne envie d'enlever mes vêtements comme c'est le cas actuellement. Je suis tentée d'inventer un gros mensonge du genre « Je cherche un CD hyper rare pour mon petit ami » mais je me rappelle qu'il m'a entendue parler du fameux CD et du fameux petit ami…

Janis Joplin réclame une Mercedes à Dieu en fond sonore et la chanson s'achève sur son rire avant d'enchaîner sur le morceau suivant. Je n'ai toujours pas bougé et lui non plus. Je crois que je ferais mieux de partir, non ? Faire comme si je n'étais pas venue, sur un malentendu il croira qu'il a eu une hallucination et je m'en tirerais bien. Ou alors c'est une autre idée merdique que je viens d'avoir et je devrais assumer. Partant du principe que je n'aime pas les non-dits et que j'apprécie quand tout est

clair, comme avec Anita tout à l'heure par exemple, je devrais trouver le courage de lui parler. Je vais le faire. Je suis sur le point de lui dire ce que je pense de son attitude.

— Tu ne sais pas ce que tu rates, je m'entends lui dire.

Ce n'est pas du tout que j'avais en tête mais bon, on fera avec. J'ai au moins eu la décence de ne pas avoir l'air désespérée en le disant. Il ne manquerait plus qu'il s'imagine que je suis venue le supplier…

— Si, crois-moi, j'ai eu le temps de m'en rendre compte, me répond-il en s'appuyant sur son comptoir.

Il essaie d'avoir l'air nonchalant mais on ne me la fait pas à moi… Je vois bien qu'il est aussi mal à l'aise que moi. En tout cas je l'espère. Le contraire ferait de lui un enfoiré de première et je ne sais pas pourquoi, je ne veux pas qu'il en soit un. C'est à cause de son sourire, même si là il ne sourit pas du tout. J'aime son sourire sincère, qui fait briller ses yeux. Et j'aime ce que son père a pu me raconter à son sujet. S'il s'avérait être un trou du cul comme, par exemple, Éric, je serais vraiment déçue de la pauvreté de mon jugement.

Je me laisse distraire par son regard perçant, ses cheveux qui me donnent toujours autant envie de les parcourir… Son tshirt porte la pochette de *The Resistance* de Muse en grand, ce qui ne le rend que plus attirant. Il a bon goût, ça joue en sa faveur, *damned !* Ses mains sont crispées sur le comptoir, j'aime bien voir l'effet que j'ai sur lui, même si je l'agace ; il aurait certainement préféré ne pas me voir aujourd'hui. Ni jamais, en fait. Mais je suis là pour moi, pas pour lui. J'ai surtout besoin de me prouver quelque chose, pas à lui. À moi. Je veux aussi vérifier que je ne suis pas l'esclave d'une simple attirance physique, aussi intense soit-elle. Il est vraiment beau, de ces beautés distantes et froides qui devraient rester sur papier glacé et ne pas intervenir dans la vraie vie. Parce que c'est trop facile pour lui, il débarque avec sa belle gueule, ses quelques artifices qui crient « danger » et attirent les nanas comme des mouches… Il claque des doigts et en voiture Simone ? Non, je ne crois pas, non.

Oui, je meurs d'envie de poursuivre ce que nous avons commencé et qu'il n'avait pas le droit d'interrompre. Mais je ne suis pas là pour ça.

— C'était vraiment… très… je reprends.

— Je n'aurais pas dû commencer, me coupe-t-il.

— Ah.

Des regrets ? C'est pire que ce que je craignais. Je sens les larmes s'agglutiner aux coins de mes yeux comme un attroupement de femmes hystériques le premier jour des soldes. J'ai donc énormément de mal à les retenir. Je pense qu'il est temps pour moi de ramasser ma dignité, mon parapluie, ma détermination sacrément ébranlée, et de sortir. Ce que je fais. Une fois dehors, je réalise que c'était une très mauvaise idée. J'aurais bien aimé le réaliser avant de venir. Je me suis connue plus inspirée.

10

ANGIE

J’entends la porte et une seconde après, ses mains se posent sur mes épaules. Je sais que je devrais tourner les talons et repartir en le laissant planté là. Je n’ai pas rouvert mon parapluie et il commence à vraiment pleuvoir fort. Je ne le repousse pas, je relève la tête et essaie de déchiffrer son expression.

Il est tout près de moi, vraiment tout près… Il ne doit rester que dix malheureux petits centimètres entre lui et moi. Je suis partagée entre l’appréhension, la colère, l’envie, la frustration, les regrets, le désir ; et tout ça donne un cocktail assez explosif dans le bas de mon ventre. J’essaie de me concentrer sur lui pour tromper ma réaction disproportionnée. Mais il sent bon, cette odeur d’encens comme on en trouve dans ces petits magasins où s’entassent des produits indiens… Léger, pas entêtant, ce parfum est cependant assez envoûtant pour me faire perdre mes résolutions.

Valentin a une classe folle, même dans ses vêtements *casual*. Certaines personnes *sont* la classe, quoi qu’elles fassent. Il en fait partie. Il porte un jean noir que je n’avais pas vu derrière son comptoir. Ça lui va bien. Mon regard remonte à ses cheveux mouillés qui lui retombent un peu sur le front. Et j’ai beaucoup de mal à contenir ma volonté de me jeter dans ses bras tout en passant les mains dans ses boucles. Ils ondulent quand c’est humide, intéressant… Je détourne les yeux et m’absorbe dans le ploc-ploc des gouttes d’eau sur mes bottes. Je dois me rappeler les paroles d’Ana : ce type n’est rien ni personne pour moi et il n’a aucun pouvoir sur moi. Surtout, il m’a rejetée. Je suis simplement venue lui montrer ce qu’il loupait, pas lui offrir le dessert.

— Je vais partir, j’annonce sans bouger.

Je relève un peu la tête pour voir sa réaction. Il est encore plus près que je le pensais, j’ai toujours été nulle pour évaluer les distances. Je place ma main à plat sur son torse pour le maintenir à une limite de sécurité, et aussi parce que j’ai besoin de le toucher, ce que je ne m’explique absolument pas. C’est forcément une attirance physique, ou alors le besoin d’avoir ce qu’on me refuse, mais ça ne peut pas être autre chose : je ne le connais pas. Je ne suis pas maso, qu’il me refoule une deuxième fois serait sûrement très difficile à encaisser. Il a ce regard qui semble lire en moi et qui me met extrêmement mal à l’aise parce que je sens que je pourrais facilement le laisser entrer dans mes pensées.

— Je suis désolé, déclare-t-il sans me quitter des yeux.

— De quoi ? De m’avoir laissée en plan ? Ou de m’avoir draguée pour… me laisser aussi en plan ?

Je commence à perdre patience et à m’énerver. Je déteste sentir son cœur s’accélérer sous ma paume alors je romps le contact.

— Pour tout, je suppose.

Mauvaise réponse. Tu pensais pouvoir vivre avec ce genre d’humiliation ? Dans quel monde vis-tu donc, Angie ? Un univers où les princesses chient des cupcakes ? Si tu croyais laisser cette horrible expérience derrière toi… Naïve ! C’est toujours comme ça. Quand on tire un trait sur quelque chose, il y a systématiquement quelqu’un pour nous rappeler à quel point la gamelle que l’on s’est mangée

était spectaculaire. C'est le corps et le cerveau humains qui ont une capacité incroyable à mettre le négatif en sourdine, question de survie je pense. Je croyais que j'étais en train de prendre les choses en main et de lui faire regretter de me laisser filer, c'est moi qui ai envie de me bouffer les ovaires, pour la peine… Tante Candy, si tu pouvais lever la malédiction, je promets d'aller faire du bénévolat où tu veux ou mieux : de te laisser me tirer les cartes !

— On ne s'est pas compris, insiste-t-il en m'attrapant par la nuque.

Je crois que j'ai trépassé au moment où sa main a touché ma peau. Je me sens tellement bien à cet instant précis que je suis forcément au paradis. Et dans mon paradis, Valentin aurait envie de moi et ne me laisserait pas en plan après avoir commencé à me faire l'amour. D'accord, ce n'était pas vraiment faire l'amour mais c'est mon paradis, mes règles.

Je penche un peu la tête en arrière pour mieux profiter de ce contact aussi soudain qu'agréable. Je ne dis rien. Je ne vais pas faire semblant que cette nuit-là n'a laissé aucune égratignure sur le vernis de mon amour propre. Et je n'ai pas non plus envie d'en parler. Bref, je ferme les yeux et j'apprécie l'instant présent. C'est là qu'il pose son front contre le mien et qu'il me chuchote :

— Je ne *peux* pas…

Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça… La magie de notre tête-à-tête s'évapore aussi rapidement qu'elle m'a envahie. Je recule et romps tout contact entre nous.

— Ce n'est pas toi… commence-t-il.

— Si tu me fais le coup du « c'est pas toi, c'est moi » je crois que je vais hurler. Très fort. Et j'ai du coffre, crois-moi.

Il sourit, ce con.

— Je sais, je t'ai déjà entendue crier quand tu es tombée de la scène, précise-t-il quand je prends mon air le plus furax possible.

Je crois que mon ardoise d'humiliations est pleine, merci.

— Je n'aurais pas dû venir, et je ne devrais pas rester là à attraper froid sous la pluie à cause d'un type qui n'en a rien à foutre de moi et qui n'en vaut pas la peine, je lui dis avant de reculer.

Ah, voilà, je suis fière de moi. Je dis certes tout le contraire de ce que je pense, au moins je me préserve. Je n'ai vraiment pas envie de me mettre en mode serpillère. Et je ne parle pas des nouveaux modèles à franges top tendance, non, plutôt la bonne vieille serpillère qui ressemble aux pulls que tricotait ma grand-mère après avoir perdu la vue.

— Je suis content que tu sois venue. Je voulais te voir, je ne savais pas si toi, tu en aurais envie.

Je recule encore un peu, pour m'assurer de ne pas faire de connerie suite à cet aveu, et je sens le mur dans mon dos. Je m'y appuie, j'en ai bien besoin.

— Je dois retourner bosser. Je suis désolé, je ne peux pas, ajoute-t-il.

Je l'entends ouvrir la porte et je refuse de le regarder. Au lieu de cela, je prends une profonde inspiration et je ferme les yeux en attendant qu'il soit vraiment parti. C'est comme ça que je ne l'ai pas entendu revenir près de moi. Il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse. Je m'agrippe à ses bras comme s'ils étaient une bouée de sauvetage. Je le laisse m'embrasser sans protester parce que j'en crève d'envie. Dès que ce type est dans les parages, toutes mes bonnes résolutions fondent comme neige au soleil. Moi aussi, d'ailleurs.

Ce baiser est intense, il est possessif, brûlant, fort. J'aime la sensation du métal de son piercing sur ma langue, j'aime sentir ses anneaux contre mes lèvres. Je les lui mordille un peu et je l'entends gémir. Quelque part, au loin, mon Jiminy Cricket me rappelle que la dernière fois qu'on a commencé

à s'embrasser, j'ai fini les cuisses à l'air et frustrée ; je l'ignore. Je l'embrasse encore, les yeux fermés, pour faire semblant. On dirait que Valentin m'entraînerait dans la boutique, fermerait à clef et me ferait l'amour parce que là, tout de suite, c'est tout ce dont j'ai besoin. J'ai envie d'oublier que je suis la sœur de Damien, qu'il est mort, que personne ne me regarde plus de la même façon. Je sais que ce type a le pouvoir de me faire tout oublier. Et j'ai envie de lui. Tout simplement.

Au lieu de cela, il recule et j'ouvre les yeux. L'intensité de son regard aurait suffi à provoquer un raz de marée dans mon boxer si ça n'avait pas déjà été le cas à cause du baiser. Il secoue la tête, l'air un poil désespéré. Ce n'est pas très flatteur pour moi, on va dire que je ne suis plus à ça près.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, je déclare dans un moment de lucidité.

Pas assez lucide toutefois pour m'obliger à le lâcher car je suis toujours fermement accrochée à lui.

— Je sais, je suis désolé.

— Non, arrête d'être désolé, s'il te plaît. Tu n'aurais pas dû faire ça mais j'ai adoré chaque seconde de cette erreur. Je déteste te le dire parce que tu ne me mérites pas. Mais j'ai adoré. Alors, si tu ne veux plus être désolé, tu peux m'embrasser encore, autant de fois que tu le souhaites, je ne te repousserai pas, parce que je n'ai vraisemblablement aucune fierté. Sinon, tu peux aussi rentrer dans ta boutique, on en restera là et on pourra se dire que c'était une sorte de baiser d'adieu. Bien que nous nous connaissions à peine et que cette formulation me semble un peu exagérée, j'ajoute en réalisant le ton dramatique de ma tirade.

Il ne me quitte pas des yeux. Je n'ai jamais été aussi consciente de sa présence que maintenant. Ses iris verts sont un peu brillants, je ne saurais pas dire si c'est l'excitation (qui doit bien faire briller les miens, je pense) ou la pluie. Je préfère m'illusionner et considérer que je lui fais de l'effet. Ça me rassure. Les quelques mèches qui retombent sur son front lui donnent aujourd'hui un côté petit garçon perdu, j'ai envie de les remettre en place, j'ai envie d'enfouir mes doigts dans ses cheveux et de l'attirer contre moi pour qu'il opte pour ma première proposition. Qu'il m'embrasse encore, que ses lèvres parfaites ne quittent plus les miennes (qui sont aussi parfaites, bien sûr, je rappelle que nous sommes dans mon paradis). Je pourrais vivre de ses baisers même si j'en voulais plus, c'est certain. J'ai eu un avant-goût et je suis restée sur ma faim. Je sais, *non*, je suis convaincue que ce serait magique lui et moi.

La pluie a redoublé d'intensité pendant que je me perdais dans ses yeux. Je me demande s'il réalise que nous sommes en train de nous tremper, dehors, et que la porte de son magasin est ouverte, laissant se former sur le parquet à l'intérieur une petite flaque que j'observe d'un coup comme si ma vie en dépendait. Je me demande s'il a vraiment entendu ce que je lui ai dit parce que, quand je reporte mon attention sur lui, il me regarde comme si j'étais une apparition et qu'il avait peur que je m'échappe en un clignement de cils. Ou alors, je me demande si je ne transpose pas tout simplement sur lui ce que *moi* je ressens.

Il essaie de reculer et cette fois, j'ai enfermé mon amour propre à double tour et je le retiens. Je sens que si ce n'est pas moi qui prends les choses en main, il va encore me filer entre les doigts et je vais être bonne pour souffrir. Je l'attire à nouveau vers moi et il me serre contre lui, ma joue s'écrasant contre son cœur. Il me tient comme ça, sa main caressant mes cheveux et l'autre reposant au bas de mon dos. Et c'est comme si le temps s'arrêtait. Je sais ce que ça signifie. Ce qui n'a jamais débuté est en train de s'achever. C'est encore lui qui décide, comme l'autre nuit, et ça me met en colère. Je n'ai pas envie de gâcher cet instant. Je suis bien là, même s'il pleut de plus en plus fort, je me sens bien.

— Je n’ai pas le droit, je n’aurais pas dû.

Et soudain, c’est comme si on venait de m’amputer. Je ne connais ce type que depuis quelques semaines, et il parvient déjà à me faire du mal juste en me refusant ses bras. Je reste à le regarder partir, comme une conne, au milieu du trottoir, avec mes bottes rouges et mon parapluie fermé.

À quel instant est-ce que j’ai dérapé ? Mon plan était pourtant simple, et je me retrouve dans un état pire que celui dans lequel je suis arrivée. Je suis perdue. J’ai froid. J’ai honte. Mon téléphone me sort de ma torpeur.

— Tu es où ? me demande Josselin.

— Bonjour à toi aussi.

— Ana me dit que tu es sûrement allée voir Valentin, dis-moi qu’elle raconte des conneries.

— Elle raconte des conneries ? je tente timidement.

— Putain, Angie, merde !

— Ton vocabulaire n’a d’égal que ta rhétorique, mon cher. Et d’abord, t’as pas une greluche à coacher, là ? Comment ça se fait que tu sois toujours en train de traîner à l’appartement ?

— J’y retourne, justement, mais je voulais m’assurer que tu allais bien. J’imagine que le fait que tu sois sortie à un autre moment que pour bosser est bon signe. Tu me raconteras, je t’aime.

— *Love you too*… je lui réponds avant de raccrocher.

Bon, et si je bougeais de devant la boutique à l’intérieur de laquelle se trouve le mec qui m’a offert la plus belle humiliation de ma vie ?

VALENTIN

Je la regarde ranger son téléphone, partir, et je sens que ça ne peut pas se terminer comme ça. Il se passe un truc qui m’emmerde parce que je suis incapable de rester face à cette nana sans avoir envie de lui sauter dessus. Je déconne vraiment. Dam me ferait la peau s’il était là et qu’il voyait à quel point je pars en live avec sa petite sœur. Pas la sœur d’un pote, merde ! C’est quand même pas compliqué ! Alors pourquoi je suis obsédé par sa silhouette qui s’éloigne, avec son parapluie et ses bottes rouges ?

ANGIE

Joss est appuyé sur le comptoir, dans sa posture qui me donne l’impression d’être une gamine à qui son père fait la leçon. Nous sommes seuls, le bar n’est pas encore ouvert, mais je m’active pour éviter son regard insistant. Je me remets doucement de ce qui s’est passé ce matin avec Valentin. Joss lit trop facilement en moi. Il ne me lâche pas avec son amitié persistante. Si j’étais lui, je me serais foutu la paix depuis un bail !

— Ça te ferait du bien… me répète-t-il comme si je ne venais pas de lui dire non.

Quand Joss a une idée en tête…

— Je serai sûrement trop fatiguée après mon service.

— Et la soirée aura à peine commencé, tu sais comment c’est… insiste-t-il, assez lourdement à mon goût.

La dernière fois que j’ai accepté de me rendre à une soirée qui ne m’emballait pas plus que ça, mon frère est mort. Alors bon, il serait sympa de comprendre que je ne suis pas enthousiasmée outre mesure à l’idée de remettre ça.

24 ans…

— Allez, ne me dis pas que tu n'es pas curieuse de revoir toutes les anciennes têtes du bahut !

Damien est un fêtard invétéré, il est de toutes les soirées, quand ce n'est pas lui qui les accueille dans son appartement. Il pense que j'ai une vie monacale depuis que j'ai quitté la ville, c'est faux. Je fais juste attention à ce que les études ne pâtissent pas de mes sorties. Éric a bien saisi ça puisqu'il fonctionne comme moi, ce qui me fait penser que je ne suis pas un OVNI chez les jeunes de mon âge. Mon frère et moi n'avons pas vraiment les mêmes préoccupations, je le conçois. C'est juste que je m'imaginais passer une soirée tranquille chez lui à mater des films et manger une pizza.

— Angie, s'il te plaît… Je ne suis pas sorti de la semaine j'avais un taf de fou, je ne me vois pas rester cloîtré un soir de plus !

— Ok, tu fais chier, tu le sais ?

— Moi aussi je t'aime, ma sœur.

— On y va comment ? Parce que je te rappelle que l'un de nous deux doit rester sobre.

— On peut dormir sur place si besoin, arrête d'essayer de tout prévoir, détends-toi. Et on prend la miss. Il fait beau, profitons-en.

Oui, je suis un peu une maniaque de l'organisation. Ceci dit, son plan de rester sur place, non merci. J'ai déjà donné. Le lendemain matin tout le monde cuve dans des coins improbables de la maison, la baignoire étant l'un des moins insolites. Et je ne parle pas de l'odeur de gerbe qu'on peut croiser n'importe où. Se réveiller dans ces conditions, c'est pire que traverser un champ de mines…

— J'ai compris, je ne boirai pas une goutte et je conduirai au retour.

— Tu étais plus cool, avant, me fait-il remarquer en se roulant un pétard.

— Et toi tu fumais moins, pourtant je ne te le signale pas, je lui réponds un peu vexée.

J'ai bien conscience que je savais plus m'amuser, avant, comme il dit. Je n'avais pas d'examens à passer ni d'avenir à assurer, le contexte était bien différent.

— Je conduis aussi à l'aller, tu fumes trop, je rajoute alors qu'il colle le papier à cigarette d'un coup de menton.

— Tu crois que je fais comment quand tu n'es pas là ? Que j'arrête de vivre juste à cause d'un petit oinj ?

Je secoue la tête et abandonne là, je sais qu'il va me sortir une flopée d'arguments comme quoi fumer aux doses où il le fait n'est absolument pas dangereux et j'en passe. Il joue avec la chance, il a toujours été fan des extrêmes, sentir qu'il est en vie en provoquant le destin… Il flirte avec les Moires comme avec n'importe quelles femmes. C'est son truc, pas le mien, donc qu'il le veuille ou non, je conduirai.

— Je passe te prendre à la fin de ton service de ce soir, d'accord ?

Je sens que si je ne dis pas oui à Joss, il va me harceler toute la journée à coups de SMS et de téléphone, alors je soupire exagérément pour qu'il comprenne que je capitule à contrecœur :

— C'est bon, on fait comme ça.

Il m'embrasse sur la joue et s'échappe retrouver sa première cliente de la journée. Mon téléphone sonne tout de suite après son départ, c'est mon père.

— Papa ?

Je suis surprise, il n'appelle jamais, c'est bizarre.
— Bonjour, ma puce. Dis, tu pourrais me rendre un service ? Il faudrait aller à l'appartement de Damien pour faire signer son bail au nouveau locataire et je dois conduire ta mère à son club de mosaïque et…
— C'est bon, à quelle heure ? je le coupe car il est parti pour me raconter leur emploi du temps sur le mois.
— Dans une heure…
— Ah ben c'est pas comme si vous me préveniez à la dernière minute, non plus ! Je travaille, là !
— On peut décaler un peu. Tu es juste à côté, ça m'éviterait de venir en ville, trouver une place pour me garer et…
— D'accord, je t'en prie, arrête de me torturer en me racontant ta vie, j'irai ! Mais j'imagine que je dois d'abord passer à la maison récupérer le bail…
— Puisque tu le proposes, je ne dis pas non !
Sale petit manipulateur ! Mon père ne demande jamais rien directement à personne, il n'aime pas se sentir redevable. Son esprit tordu, par contre, prend un malin plaisir à essayer de faire croire à son interlocuteur que l'idée vient de lui. Je le pratique depuis trop d'années pour tomber dans le panneau, ce qui ne l'empêche pas de continuer à faire comme si j'étais naïve et *noob* de ses tactiques peu recommandables.
Après mon service exceptionnel du midi, je suis devant l'appartement de Damien. Enfin, en réalité, c'est celui de mon grand-père dont mes parents s'occupent. Ceci dit, je l'associerai toujours à mon frère, je pense. Dès qu'il a quitté la maison, il est venu ici et il n'en est parti que quand il est mort. Le vider a été une rude épreuve, ma mère a souhaité qu'on s'en occupe rapidement, prétextant que ce serait plus difficile encore si on laissait passer trop de temps, que ça pourrait rouvrir des blessures, tout ça…
J'ai beau y être venue plusieurs fois pour l'observer de dehors, l'idée d'y pénétrer me rend nerveuse. Je dois me faire violence pour monter les deux étages qui y mènent. Je secoue mon parapluie avant de le fermer et le poser contre le mur. Il pleut depuis plusieurs jours et si ça continue, nous allons avoir un été vraiment dégueulasse. Je sors les clefs mais m'aperçois bien vite que la porte est ouverte. Je la pousse et entre dans l'appartement quand j'entends du bruit à l'intérieur. Ma première réaction, stupide, est de me dire que Dam est de retour. C'est n'importe quoi, de retour d'où ? Des cendres ? Je me reprends et m'inquiète. Un cambrioleur ? Pire : une ex ? Je pose mon sac et ouvre doucement la porte en grand. Je tends la main et tâtonne pour trouver mon parapluie sans quitter l'entrée des yeux, sait-on jamais je ne voudrais pas qu'on me prenne par surprise. Je suis bien contente d'avoir un de ces grands parapluies qui sont bien lourds, comme celui de Mary Poppins. Si j'étais dans une série américaine, il y aurait eu une batte de baseball dans le coin et ça aurait été plus efficace, je pense, mais non, du coup ce sera un parapluie. J'entre pour de bon.
Personne au salon, le remue-ménage vient de la chambre. Je m'avance lentement, si lentement que j'ai peur de m'endormir en route. Je prends ma vie en mains, mince à la fin ! Je fonce en poussant un cri de *warrior* et balance un coup de pied dans la porte de la chambre pour l'ouvrir tout en brandissant mon pépin devant moi comme une épée.
Au moment où j'entre, le parapluie s'ouvre et, comme je le tiens à l'envers, je me retrouve projetée en arrière, la vue complètement bloquée par la toile rouge à pois. Je m'empêtre avec mes jambes, mes bras, le cadre de la porte et tombe en plein sur mon séant, que je me félicite d'avoir un peu

rebondi. C'est pour ces cas d'urgences que j'aime avoir un peu de surplus. Je me relève tant bien que mal, consciente d'avoir peut-être dérangé un cambrioleur et parviens, après trois tentatives, à refermer le parapluie. Au final, il a dû se passer cinq minutes depuis mon entrée fracassante et je pense que si l'intrus avait voulu s'en prendre à moi, il l'aurait déjà fait, face aux nombreuses occasions que je viens de lui offrir.

Le potentiel agresseur en question est appuyé contre le mur et mâchonne un cure-dents. L'univers m'envoie-t-il une énigme à résoudre qui serait liée aux cure-dents ? Parce que je les trouve un peu trop présents dans ma vie, ces dernières semaines. Une fois mon pépin refermé et ma dignité retrouvée, du moins ce qu'il en reste, je tente de reprendre une posture assez normale, c'est-à-dire qu'avec un parapluie dans une main et l'autre frottant le point d'impact sur ma fesse gauche, j'ai un peu de mal à me convaincre moi-même…

— Qu'est-ce que tu fais là ?

N'obtenant pas de réponse, je le menace de la pointe de mon arme, veillant cette fois à la tenir dans le bon sens :

— Est-ce que tu sais que c'est une propriété privée et que ta présence est donc illégale ?

— Salut, moi c'est Valentin.

Je me redresse et replace derrière mon oreille une mèche de cheveux échappée de ma queue de cheval pendant la bataille.

— Je sais très bien qui tu es, je te rappelle. À quoi joues-tu ?

— Je reprends tout à zéro, me dit-il en s'approchant et me tendant la main.

A-t-il fait exprès de me tendre la droite ? Je pose mon parapluie au sol et lui sers la mienne tout en le détaillant. Il est très sérieux, un peu flippant même, je dirais. Je devrais peut-être commencer à m'inquiéter… Ses cheveux sont tout fous, et j'ai *encore* une furieuse envie d'y passer les doigts. Je relâche sa main avant de faire n'importe quoi.

— Pourquoi es-tu ici ? Et c'est quoi ce délire de reprendre à zéro ? je lui demande en évitant son regard.

— J'attendais ton père pour signer le bail, et je voudrais vraiment repartir sur de bonnes bases avec toi. Il m'a déjà filé les clefs donc je me suis permis d'entrer.

Naïf. Il s'imagine quoi, que je vais réussir à oublier mes cuisantes humiliations, dont il est à l'origine ? Je ne cherche pas à dissimuler mon scepticisme et cette fois, je le fixe droit dans les yeux, notant de demander à mon père pourquoi il n'a pas jugé utile de me prévenir que le nouveau locataire avait déjà les clefs.

— Et donc, tu reprends l'appartement de mon frère ? Tu n'as pas perdu de temps.

« Vautour », j'ajoute mentalement.

— Ouais, je n'ai pas beaucoup le choix, c'est soit ça soit retourner vivre chez mon père, et je ne le sentais pas…

Il passe nerveusement une main dans ses cheveux. Je ne peux que le comprendre, moi-même je n'ai pas tenu longtemps avant de repartir de chez mes parents.

— Tu vivais où, avant ? je l'interroge en observant ses anneaux qu'il mâchonne.

Je ne le connais pas depuis longtemps mais j'ai l'impression qu'il les triture dès qu'il est embarrassé. Est-ce que je le rends nerveux ? Ce serait un juste retour des choses. J'essaie de ne pas jubiler à cette idée.

— En ville aussi, pas très loin d'ici, mais disons que mes finances sont un peu raides et le loyer que

tes parents demandent est intéressant.

Bien sûr, mes parents préfèrent louer pas cher et bien choisir leur locataire pour être tranquilles ensuite quelques années. C'est toujours du souci en moins, car gérer des biens peut vite devenir un vrai casse-tête. Surtout avec des locataires qui ne payent pas… Normalement ils ne louent qu'à des personnes de confiance.

— Mes parents te connaissent ?

— Un peu, ils savent que j'étais pote avec ton frère.

Personnellement, ça ne serait pas un gage de qualité vu les fréquentations de mon frangin. Enfin, je dis ça, même à lui, je ne lui aurais pas loué un appartement, en fait. Pour tout avouer, je n'aurais pas confié à mon frère la location d'un tire-bouchon. Il faut que j'arrête de me fier aux apparences.

— Bon, eh bien faisons l'état des lieux, j'ai les papiers dans mon sac, dans l'entrée…

Je me retourne et il m'emboîte le pas. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais toujours considéré les histoires de magnétisme comme des conneries. Or, là, j'ai pleinement conscience de sa présence dans mon dos. C'est comme s'il emplissait tout l'espace autour de nous avec son charisme. Je sens que ma peau prend l'aspect de celle d'un poulet plumé et je me frotte machinalement les bras pour faire passer le frisson qui les parcourt. Je dois être masochiste parce qu'avec le passé, récent mais intense, que je partage avec Valentin, si j'avais eu un peu de bon sens, je lui aurais dit que mon père allait s'occuper des papiers un autre jour et je serais partie. Or, il n'est plus nécessaire de prouver que je n'ai pas une once de bon sens.

Mes bottes font « floc-floc » sur le parquet et ça résonne dans l'appartement vide. Comme quand je me rendais à la médiathèque en sandales et que ça crissait dans le silence ambiant, j'avais l'impression qu'on n'entendait que moi et que tout le monde me regardait… Ça me met mal à l'aise et j'ai tout à coup honte de mes jolies bottes rouges. J'ai l'air d'une gamine avec ces chaussures, il ne me manque plus que des nattes… Je me baisse pour attraper mon sac, délicatement, comme une demoiselle bien élevée (c'est-à-dire en pliant les genoux et pas en me penchant en avant et offrant une vue imprenable sur mon cul encore endolori de ma chute). Quand je me retourne, je crois discerner une lueur dans son regard, une du genre de celle que j'y ai vue l'autre soir. Le soir dont on ne doit pas évoquer les événements, un peu comme Voldemort. Si on n'en parle pas, c'est mieux…

Très professionnelle, je lui fais faire le tour de l'appartement et nous notons tout ce qui est important, chacun sur son exemplaire. Je prends son chèque de caution, nous signons chaque bail et l'affaire est conclue. Je ramasse mon sac, y range les papiers et me retourne vers lui. Je lui tends la main, ça me paraît plus prudent comme façon de se dire au revoir.

— Y'a une fête ce soir, tu y seras ? C'est à la crique, je pense que tu connais… me dit-il en emprisonnant doucement mes doigts dans les siens.

— Joss m'y oblige donc oui, j'y serai.

— Cool.

Il me sourit timidement et je retire ma main de la sienne, sans être brusque, mais le contact me met mal à l'aise.

— Est-ce que tu essaies d'être gentil ? je lui demande en plissant les yeux comme si je cherchais à voir la vérité sur son visage.

— Disons que j'aimerais qu'on se connaisse.

— Oh. Je suis passée de baisable à potentielle amie ? je lui rétorque avant d'avoir le temps de m'auto-censurer.

— Je n’ai jamais dit que tu ne l’étais plus.
— Tu n’as pas vraiment eu besoin de mettre des sous-titres à ta réaction, tu sais… « Putain, je ne peux pas faire ça » c’est pas un dialecte de Moldavie occidentale, j’avais compris.
Je hausse les épaules comme si ça m’était égal, histoire qu’il voie que je suis passée à autre chose.
— Je voudrais vraiment qu’on efface cette nuit-là, finit-il par dire après un silence angoissant où il m’a observée en détail.
— Et moi je voudrais vraiment qu’on ait pu en aller au bout, tu vois, on n’a pas toujours tout ce qu’on veut dans la vie. Je dois y aller, salut.
— À ce soir, Angie.
Je m’arrête sur le pas de la porte sans lui faire face. Personne ne m’appelle comme ça à par Joss, maintenant. Je suis tentée de le lui dire, et puis je décide que ça serait lui donner trop d’importance alors je résiste, je ne me retourne pas, et je sors. L’heure qui vient de s’écouler est indéniablement à classer dans les moments surréalistes de ma vie.

VALENTIN

Je sais que je devrais lui foutre la paix ; je sais aussi qu’elle ne doit rien comprendre à mon comportement, mais si elle savait les efforts que je fais actuellement… Quoi ? Si elle savait, ça changerait quoi ? Rien. Elle sera toujours la sœur de celui qui était mon pote, c’est un fait. C’est moi qui ai un gros souci, visiblement. Je dois arrêter de flirter avec elle. À sa place, je me serais déjà foutu un bon coup de genou bien placé après ce que je lui ai fait subir. Mais je ne suis pas à sa place, et je suis attiré vers elle comme un putain d’aimant !
Je n’aime pas le pouvoir qu’elle a sur moi, je ne supporte pas qu’une gonzesse ait un quelconque ascendant sur moi. Elle ne fait rien pour, c’est ça le pire. Je les repère vite les minettes qui tentent d’attirer mon attention. Elles en font des tonnes. Alors qu’Angie, elle est juste elle-même. Je sais que je lui plais mais elle n’en devient pas abrutie pour autant, elle reste authentique. Et ça, putain, ça ne devrait pas m’exciter !

ANGIE

Je déteste ces soirées beuveries. Je veux dire, à un moment il faut bien grandir un peu, non ? Pourtant, la plupart des personnes qui sont là se comportent comme si elles avaient encore dix-sept ans. Ce n’est pas que mes dix-sept ans soient si lointains et ce n’est pas non plus comme si j’avais vraiment profité de la vie à ce moment puisque j’avais deux amis en tout et pour tout et aucune vie sociale… Mais bref, je me comprends. Certains sont déjà bourrés, ce qui est assez normal puisqu’il est presque une heure du matin ; je suis allée au bout de mon service. C’est un soir de semaine et on attendrait moins de monde dans ce genre de fête, sachant qu’on est censé bosser le lendemain. Les gens qui sont dans la vie active, en tout cas…
Est-ce que je suis en train de me transformer en vieille aigrie ? Je dois faire gaffe… Je prends une Despé pour me détendre. Ces bières sont délicieuses et traîtres comme du punch, mais c’est ça ou une Kro. La Kronembourg a vraiment un vieux goût de pisse périmée, non pas que j’aie déjà goûté de la pisse périmée, mais l’odeur l’évoque. Josselin est déjà en train de draguer une nana qui semble être une vacancière. Anita n’est pas venue, elle commence tôt demain matin. Je me demande donc ce que je fais là, quand je sens quelqu’un derrière moi. Je sais que c’est Valentin, c’est fou d’avoir une telle

certitude, n'est-ce pas ? Je ne sais pas pourquoi, j'ai cette intuition que c'est lui. Je dois peut-être avoir hérité d'une partie du don de ma tante Candida ? Car ce n'est pas non plus comme s'il avait une musique qui l'accompagne partout où il arrive, comme Dark Vador. Ce qui serait super classe, quand j'y pense… Et puis là, si je me retourne et que ce n'est pas lui, je pourrai me mettre mon intuition où je pense.

— Tu es venue, dit-il tout près de mon oreille.

Ah, je ne me suis pas trompée. Par contre, il fait quoi là ? Il flirte ? Je ne crois pas, mon ami. Tu as eu ta chance et tu l'as laissée passer. Je fais un pas en avant pour mettre de la distance et me retourne. Derrière lui, je constate que deux filles le matent sans retenue ; une pointe de satisfaction mal placée me pousse à ne pas l'envoyer faire un tour dans l'espace voir si j'y suis.

— Oui, comme je te l'avais dit.

Je repère un espace libre autour du feu qui a été allumé sur le sable, encerclé de grosses pierres, et m'assois. Il me rejoint aussitôt, comme si je l'avais invité. Je ne dis rien, je suis déterminée à jouer la carte de l'indifférence. Il me pousse un peu avec son épaule. Je me tourne légèrement pour le voir. Ce sourire, bon sang, il ne va quand même pas m'avoir avec un sourire ! Mon épitaphe sera finalement « Décédée des suites d'un sourire, mais quel sourire ! »

11

ANGIE

La lune est pleine, ça donne une atmosphère agréable. C'est la nuit mais pas la pénombre. J'aime ça, quand on se contente de la lumière du ciel et du feu. Certains se font griller des brochettes au-dessus des flammes, d'autres se baignent, les soirées de ce genre ont ça de rassurant qu'elles se ressemblent toutes et forment un repère comme je les aime et surtout comme j'en ai besoin en ce moment. Finalement, je râle beaucoup mais j'apprécie. Cette petite crique, depuis toujours, est le point de rassemblement durant l'été. Facile d'accès, mais dissimulée de la route, elle offre un petit cocon. *On dirait que dans ce monde, je serais insouciante…*

— On est souvent venus ici avec ton frère, me dit Valentin sans cesser de sourire.

Je hoche la tête, je ne sais pas pourquoi il me dit ça. Je vois bien qu'il fait des efforts et je ne suis pas une garce, je n'ai pas le cœur à le refouler. Même si parler de Damien me fait toujours du mal. C'est sûrement la culpabilité mêlée au chagrin qui me donne l'impression qu'on verse un bidon d'acide dans mon estomac à chaque fois qu'on l'évoque. J'avais lu un fait divers qui m'avait poussée à m'interroger sur le genre d'émotions qu'on devait ressentir quand on tuait quelqu'un par accident. C'était un chauffeur routier, il était tout à fait éveillé, contrairement à celui qui nous est rentré dedans. Il roulait à une vitesse correcte, bien en dessous de la limite, c'était en plein jour, il n'était pas au téléphone, rien de tout cela. Et un type avait choisi ce moment pour se suicider en se jetant sous ses roues. Cette histoire m'avait marquée, je me suis longtemps interrogée sur la façon dont le conducteur pouvait bien vivre ça. Savoir qu'on n'y est pour rien mais que sans nous, la personne serait peut-être encore en vie… Responsable innocent, coupable involontaire. Dans mon cas, la situation est légèrement différente parce que je sais que si j'avais été plus attentive à mes rétros, j'aurais eu le temps de nous éviter d'être pris dans le carambolage. Tout s'est passé trop vite pour que je réagisse, uniquement parce que je plaisantais avec Dam. Et quelques secondes après, c'était déjà trop tard.

— Hey, désolé…

Je cligne des yeux et Valentin approche sa main de mon visage. J'ai un mouvement de recul mais son regard me demande de lui faire confiance. Il pose le pouce sur ma joue et essuie une larme que je n'avais pas sentie couler. Elles et moi, on s'est comme qui dirait habituées à la cohabitation depuis quelques semaines… Alors parfois, je me mets à pleurer sans m'en rendre compte. C'est le cas ce soir et je m'en veux d'être aussi transparente au sujet de mes émotions. Il prend le temps d'essuyer mon autre joue et me sourit. Je crois qu'il a compris que son sourire était mon point faible, ou alors il sait qu'il est irrésistible. Ce que semblent penser les deux nanas qui se sont installées en face de nous, très subtiles…

— Je ne voulais pas te faire pleurer.

— Ce n'est pas grave, c'est un peu la routine en ce moment.

— C'est dur, je sais, mais tu verras, dans quelque temps ça le sera un peu moins. Tu seras toujours aussi triste mais tu vas t'endurcir. Ce n'est pas ton chagrin qui s'amenuise mais ta façon de le gérer qui s'améliore.

Je l'observe avec plus d'attention. Ce physique de rêve aurait-il également un cerveau ? Je suis dure mais j'ai tout de même de bonnes raisons de lui en vouloir et de douter de ses capacités intellectuelles quand on considère la façon dont il m'a initialement abordée.

— Tu en parles comme si tu avais vécu une perte…

J'espère dévier le sujet sur lui car j'ai beaucoup trop de mal à parler de tout ça.

Il soupire, je ressens une grande lassitude dans cette réaction. Peut-être bien que lui non plus n'a pas envie d'aborder le sujet. Je n'aurais pas dû lui dire ça… Au moment où je vais pour lui présenter mes excuses, il me répond :

— Ma mère est morte quand j'étais ado. Alors oui, malheureusement, je sais de quoi je parle. Tu as l'air d'être quelqu'un de fort, tu vas remonter la pente.

— Merci, mais j'en doute.

— Ne sois pas négative.

— Valentin, j'apprécie tes efforts, ta sollicitude et le fait que tu sembles tellement t'en vouloir de t'être comporté comme un enfoiré avec moi… Mais j'ai tué mon frère, je ne pense pas que le temps changera quoi que ce soit à la culpabilité que je ressens.

Je vois le choc dans ses yeux, la surprise sur son visage et je reporte mon attention sur les flammes devant moi. Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit ça. Peut-être justement pour le choquer, qu'il cesse d'être gentil avec moi et me laisse cuver ma douleur tranquille. Depuis la mort de Damien, les gens ont cette tendance à vouloir me rassurer, me dire que tout va aller bien, tout va rentrer dans l'ordre. Comment est-ce que ce serait possible ? Non seulement mon frère est mort mais en plus c'est à cause de moi et de mon manque d'attention. Bien sûr que non, ça n'ira pas mieux. Si j'avais six ans, je pourrais tomber dans le panneau et m'accrocher à cet espoir : qu'on finit toujours par se sentir mieux. Ce n'est pas le cas, alors j'aimerais qu'on arrête de vouloir à tout prix me réconforter quand je ne le mérite pas.

— Dans l'accident que vous avez eu, tu n'as aucune responsabilité à prendre. N'essaie pas de porter le poids de la culpabilité qui ne te revient pas.

Cette fois, c'est moi qui suis choquée. Pour le coup, il n'y va pas avec des pincettes. C'est ce que je voulais, non ? Il reprend :

— Si Dam avait tenu le guidon ce jour-là, ça n'aurait rien changé, à part que ce serait toi qui serais morte. Tu n'es pas censé regarder derrière toi quand tu conduis et que tu es à l'arrêt, personne ne s'en serait mieux sorti que toi dans les mêmes circonstances. Souffre pour la perte de ton frère mais n'ajoute pas la culpabilité, tu ne la mérites pas.

Son ton est dur, presque agressif. Ce qui me donne envie de répliquer aussi sèchement :

— Tu penses tout savoir ? Tu n'as aucune idée de ce que je vis ou de ce qui s'est passé. Tu as lu les journaux comme tout le monde et tu imagines que ça te donne un certain droit sur l'attribution de la culpabilité ?

— Angie… commence-t-il.

— Je m'appelle *Angélique*, je crache entre mes dents serrées.

Pour qui se prend-il à me faire la leçon, la morale et surtout, à m'appeler comme ça ?

— Tu t'amuses bien ? me demande Josselin en prenant place de l'autre côté.

Valentin et moi nous affrontons quelques instants en silence, j'espère que mon regard est aussi mauvais que le sien.

— J'étais sur le point de partir… finit-il par lâcher en se levant.

Je l'observe s'éloigner et il se dirige tout droit sur les deux couineuses. Il s'accroupit devant elles, leur parle mais je n'entends pas ce qu'il leur dit d'où je suis. Je constate juste qu'elles couinent de plus belle, les truies. Et puis ils se lèvent tous les trois et s'éloignent.

— Tu vois, c'est son truc à V. Une fille dans chaque port, aucune attache.

— Il va s'envoyer en l'air avec les deux ? je lui demande, surprise.

Non pas que je sois prude, je suis juste étonnée que ces filles soient partantes et le suivent après avoir échangé seulement trois mots avec lui. Il faut croire que sa technique de drague plus que douteuse passe bien avec d'autres.

— Ouaip, dis-toi qu'en n'allant pas jusqu'au bout avec toi, V t'a rendu service.

— On va se dire ça, positivons !

— Le verre à moitié plein ! me lance-t-il avant de faire tinter sa bouteille contre la mienne.

Un moment plus tard, ma troisième Despé m'a complètement détendue et j'avoue apprécier la soirée. Je ne m'éclate pas comme une petite folle mais j'arrive à profiter de l'instant. De toute façon, si je n'étais pas là, je serais dans mon lit à chercher le sommeil qui me fuit depuis des semaines, autant être ici. L'inconvénient de la bière, par contre, c'est qu'elle est incompatible avec ma micro-vessie. Je vais donc être obligée de trouver un endroit un peu discret pour faire un petit pipi. Je n'ai pas de copine pour m'accompagner et honorer le rituel du binôme pour aller aux toilettes, enfin en même temps y'a pas de toilettes dans la nature. Je suis tentée de demander à Joss d'endosser le rôle quand je l'aperçois en pleine conversation avec une jolie brune qui est totalement sous son charme. Je me résigne à partir seule en quête de l'endroit idéal.

Je me dirige vers les rochers derrière lesquels se trouve un petit bois sur une espèce de colline… C'est ce que j'ai de mieux sous la main, la plage dégagée n'étant pas une option. Je marche cinq minutes, jusqu'à ce que les percussions des musiciens installés autour du feu ne soient plus qu'un vague fond sonore. Je pense avoir trouvé un endroit correct et fais ma petite affaire quand j'entends des voix. Mince, je ne suis pas seule. Je termine rapidement et me rhabille. Mais… Je rêve ou… Quelqu'un s'envoie en l'air ?

L'alcool aidant, je ne réfléchis pas vraiment et me dirige vers l'endroit d'où provient le son qui a attiré mon attention. La lune éclaire assez ce soir pour que je n'aie aucun doute sur l'identité du type qui est en train de se faire sucer, adossé à un arbre. Je me demande bêtement où est la deuxième fille parce que je n'en vois qu'une et elle est à genoux, très occupée. Je ne sais pas pourquoi c'est ce détail qui me préoccupe… Ce serait malsain de dire que la situation m'excite ? Je préfère ne pas répondre à cette question.

Valentin a la tête légèrement rejetée en arrière et les yeux clos. Ses mains sont posées dans les cheveux de la nana à ses pieds et je réalise que c'est lui qui rythme la pipe qu'elle lui fait. Ses mains à elle sont autour de sa taille et elle gémit bien trop à mon goût, ce doit être une gueularde pendant l'orgasme. Je déteste ça, les nanas qui se sentent obligées d'alerter tout le voisinage qu'elles sont en train de prendre leur pied. C'est le genre à faire publier un manifeste à chaque orgasme, pfff…

Je sais que je devrais m'en aller, me retourner, ou au moins fermer les yeux. Je n'y parviens pas. Je suis fascinée par le visage de Valentin. Il est détendu, il a même un petit sourire en coin. J'aime déjà son sourire en temps normal mais là, j'avoue qu'il suffit à m'exciter. Ma main se pose d'elle-même sur ma hanche, le bout des doigts vers mon entrejambe. Je la laisse glisser sur le haut de ma cuisse et remonter lentement ma jupe. Je n'arrive pas à contrôler ce que le plaisir de Valentin me fait, alors même que c'est une autre qui le lui procure. J'écarte ma culotte quand il ouvre soudain les yeux et je

fais un pas en arrière, laissant retomber ma main. Le mouvement attire bêtement son attention sur moi. Il ne dit rien, se contente de me regarder pendant que la fille le suce et je reste comme une abrutie, capturée par son regard. Une petite partie de mon subconscient me rappelle que j'aurais pu être à la place de cette nana mais qu'il n'a pas voulu de moi et que donc, en toute logique, je ne devrais pas lui donner la satisfaction de voir à quel point je suis encore blessée par ce qui ne s'est pas produit entre nous. Encore moins à quel point cette situation a pu m'exciter.

Je sens que je pleure encore, de honte cette fois, mais je suis sûre que je suis trop loin pour qu'il s'en aperçoive alors je laisse les larmes rouler sur mes joues. Il ne sourit plus, mon excitation n'en est cependant pas amoindrie parce que son regard glisse sur moi sans aucune retenue. Est-ce qu'il aime que je le regarde ? Oui, incontestablement. C'est glauque, pourtant je ne détourne pas les yeux. Je ne regarde pas la pétasse (oui, elle est passée au stade supérieur, celui après la couineuse), c'est lui et seulement lui qui capte mon attention. Mon souffle s'accélère et mes lèvres s'entrouvrent malgré moi. Ça, je suis sûre qu'il le voit. Il jouit, laissant un faible gémissement s'échapper et venir jusqu'à moi. Je me passe la langue sur les lèvres et décide qu'il est temps d'arrêter de jouer les voyeuses.

Quand je suis à nouveau sur la plage, Joss me tombe dessus immédiatement pour me dire qu'il va partir avec sa brunette. Il propose de me raccompagner mais il n'y en a pas pour longtemps à marcher alors je pars à pied.

De retour chez moi, dans mon lit, je suis obligée de soulager seule la tension entre mes cuisses. Je suis en colère, je suis frustrée et, une fois de plus, humiliée. Et le pire est que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

VALENTIN

Même moi je trouve que je me suis comporté comme un connard, alors j'imagine assez bien ce qu'elle doit penser de moi à cet instant. Je ne pouvais pas juste fermer les yeux ? Et elle, qu'est-ce qu'elle foutait à me mater pendant que l'autre me suçait ? Putain, je n'ai jamais vécu une situation aussi excitante que celle-ci. Et en même temps je sais que ce n'était pas sain. La colère contre Angie, la frustration de ne pas pouvoir assouvir toutes les envies que j'ai de la prendre de cinquante façons, tout ça aurait dû être simple : je me tapais la nana qui m'était accessible et basta ! Non, avec Angie, rien n'est simple, jamais. Je la connais depuis quelques semaines seulement et je sais déjà qu'elle est du genre à foutre le bordel dans la vie des autres qu'elle traverse comme une tornade. Merde, je dois arrêter de penser à elle… Mais ses yeux fixés sur moi dans la forêt, bordel, j'ai eu du mal à de pas exploser dans la bouche de l'autre dès que je l'ai vue…

ANGIE

— Ah oui… quand même…

Josselin et Anita sont mes amis les plus proches, je n'ai pas résisté et leur ai raconté mon étrange expérience de la veille. Je ne suis pas trop rentrée dans les détails mais j'avais besoin d'exorciser. Anita est redevenue elle-même, je pense que le tatoueur est passé dans la catégorie « histoire ancienne » et qu'elle ne m'en veut vraiment plus du tout de l'avoir mise mal à l'aise. Elle pose la main sur mon bras et soupire :

— Je crois que tu fais une fixette sur Valentin.

— Merci pour ta perspicace observation, je marmonne.
— Eh bien moi, je crois surtout qu'il faut te le sortir de la tête. Je ne sais pas combien de fois il faudra te le dire mais ce type n'est pas bon pour toi ! Tu mérites quelqu'un qui s'intéresse à toi pour autre chose que le cul ! s'emporte Josselin.
— Heu, si je peux me permettre, je rétorque, on dirait que même le cul ne l'intéresse pas avec moi…
— C'est pas faux, quand bien même…
— Bon allez, c'est pas tout ça mais je vais bosser !
Je me lève et Joss me rattrape :
— Tu as maigri, tu ne manges pas correctement. Laisse-moi m'occuper de toi.
Je secoue la tête. Je connais ses méthodes et je ne suis absolument pas prête à le suivre dans ses délires. Je dégage doucement mon bras, et sors. J'ai encore un peu de temps avant de prendre mon poste derrière le bar. Magalie peut à nouveau travailler mais elle fait les journées, et moi les soirées, ce qui fait que je n'ai pas à retourner bosser en salle. J'adore mon boulot de barmaid et ça a été un soulagement de pouvoir le garder.
J'ai tellement été pressée de m'échapper que j'ai le temps d'aller rendre visite à Jonas. Je ne prends pas trop de risques parce qu'à l'heure qu'il est, le disquaire est ouvert et je ne vais pas croiser Valentin. Je ne pourrais pas le croiser sans avoir envie de m'enterrer dix pieds sous terre, de toute façon.
Le mécanicien est absorbé dans son travail et ne m'entend pas arriver, je reste à l'observer silencieusement un moment, de l'extérieur, quand je sens une présence à ma droite. Faites que ce ne soit pas Valentin qui, comme par hasard, aurait fermé la boutique aujourd'hui… Faites que ce ne soit pas lui…
— Salut, un souci avec ta bécane ?
Ouf, ce n'est que le tatoueur dont j'ignore toujours le prénom. Jonas lève la tête vers nous et me fait un signe. Je suis tentée de planter le type mais j'ai été mieux élevée que ça.
— Non, ma moto se porte à merveille, je lui réponds un peu sèchement.
Bon, pas si polie, en fait. Il a laissé tomber mon amie comme une vieille chaussette, ce serait la trahir que de tailler une bavette avec lui comme si de rien n'était. Solidarité féminine !
— Alors, toi et V ?
Je pivote pour lui faire complètement face et lève un sourcil pour manifester mon interrogation. Comme il ne poursuit pas, je lui dis :
— Quoi, moi et V ?
— Eh bien, il m'a fait comprendre que tu étais chasse gardée…
— Pardon ?
J'ai dû crier assez fort car j'entends Jonas s'approcher. Les insultes à l'encontre de Valentin que j'ai au bout de la langue peinent à y rester sagement. Ça ferait désordre de me lâcher devant son père.
— Un souci, ma belle ?
Ce surnom, hors contexte, ne me plairait pas du tout. Venant de Jonas, je l'accepte volontiers. Surtout quand il m'aide à me débarrasser d'un boulet.
— Bonjour, Jo. On discutait de Valentin, justement, lui lance ce fourbe de tatoueur.
Je lui adresse le plus venimeux regard que j'ai en stock et me compose un visage plus agréable pour faire face à Jonas.

— Et qu'est-ce que mon fils a encore fait ? nous demande celui-ci, visiblement amusé.

— Il marque son territoire autour de cette jeune femme, lui répond celui dont la tronche va bientôt faire connaissance avec mon poing s'il ne la boucle pas rapidement.

— Je ne sais pas de quoi il parle, je me défends en essayant de me contenir.

Un coup de genou est si vite parti, surtout que les miens ont tendance à être attirés par l'entrejambe des petits cons dans le genre de celui qui se tient bien trop près de moi pour être innocent.

— Je venais juste vous saluer rapidement avant d'aller travailler, je poursuis à l'attention unique de Jonas.

— Viens, je t'offre un Coca et tu me raconteras comment ça se passe au pub en ce moment. À plus, Nils.

Il retourne dans son hangar et je le suis volontiers. Je jette un dernier coup d'œil au tatoueur qui ose m'adresser un clin d'œil auquel je réponds par un majeur parfaitement manucuré.

Installée sur mon seau retourné, j'observe Jonas ranger ses outils, ma cannette de soda entre les mains.

— J'ai appris pour votre épouse, je suis désolée.

Il interrompt ses mouvements et reste un moment songeur, les yeux dans le vague, puis me regarde enfin. Il n'a pas l'air contrarié, j'ai cru un moment que j'avais fait une boulette.

— Ta compassion me touche, je sais que tu ne me dis pas ça en l'air. Ça fait longtemps, mais elle me manque toujours autant. Qui t'en a parlé ?

— Valentin, mais il n'est pas entré dans les détails, j'ajoute précipitamment, de peur de vraiment finir par gaffer.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, tu sais…

Il s'installe à même le sol en tailleur face à moi et ouvre sa cannette, laissant son rangement à plus tard. Il en boit une gorgée et reprend :

— Elle a eu un cancer, ça a été assez fulgurant, à peine le temps de comprendre ce qu'elle avait que c'était terminé. Valentin était tout gosse, enfin, ado…

— Ça n'a pas dû être facile.

J'ai la sensation de débiter des banalités, d'un autre côté je le pense sincèrement.

— Non, en effet. On en a bavé, le petit et moi. Je suis étonné qu'il t'en ait parlé, il n'aime pas évoquer le passé.

— Je crois qu'il essayait de me faire comprendre que je finirai par mieux gérer l'absence de Dam…

— Il y est parvenu ?

— Pas vraiment, on s'est pris la tête. Une histoire de mériter la culpabilité, je n'ai pas bien compris…

— Ce n'est pas à moi de te parler de ce qu'il ressent, alors je ne vais pas le faire. Tu serais surprise de voir ce que ce gosse a traversé. S'il s'est ouvert à toi sur le sujet, tu peux lui faire confiance.

Mon visage doit exprimer mon scepticisme car il reprend aussitôt :

— Je ne te dis pas tout ça parce que c'est mon fils. Je sais qu'il est loin d'être parfait, mais s'il t'a dit quelque chose en rapport avec ça, fais-lui confiance. Il sait de quoi il parle. C'était un gosse qui réfléchissait beaucoup et sur tout. Il a énormément intellectualisé la mort de sa mère, c'était sa façon de gérer. Dès qu'il a pu, il est parti quelques années à l'étranger, il avait besoin de prendre du recul.

Il est revenu apaisé. Ce petit en a plus dans la tête qu'il ne le laisse voir.
— C'est marrant, vous parlez de lui comme d'un gamin. Il est plus vieux que moi, je lui fais remarquer.
— Oh, tu sais, il peut être très mature sur certaines choses et un petit con sur d'autres.
Je ris avec lui parce que je suis complètement d'accord ! Un moment il me parlait de Damien et de la vie, celui d'après il allait s'envoyer en l'air avec deux nanas. Bon, dans la pratique il s'est fait pomper le dard par une seule… et mater par une petite perverse.
— Je dois y aller, j'annonce en me levant, je repasserai la semaine prochaine. Enfin… si je ne vous dérange pas.
Je n'aime pas m'imposer et j'ai peur qu'à force, cet homme me considère comme une mission sociale. La pauvre Angélique qui a perdu son frère dans un accident où elle conduisait, la pauvre jeune fille qui revient au bercail et a besoin qu'on la soutienne parce qu'elle est paumée et ne sait pas où elle va…
— Tu sais bien que tu viens quand tu veux. Si j'ai du travail, tu pourras m'observer et sinon, je discuterai volontiers avec toi. Mais, ma fille, ce n'est pas sain de ne t'ouvrir qu'à un vieux débris comme moi…
Je lui souris, il est loin d'être aussi vieux qu'il le prétend mais j'aime son ton paternaliste et je ne vois pas pourquoi j'irais me confier à quelqu'un d'autre. J'ai Joss, Ana et lui : ça me suffit amplement. Je tape un petit coup de poing dans son coude et je reprends la moto pour aller travailler.

***

— Angélique, y'a un type qui a demandé après toi cet après-midi, m'annonce Magalie lorsque je passe derrière le bar pour prendre sa place.
— Quel type ? je lui demande, suspicieuse.
Valentin ? Nils le tatoueur ? L'un ou l'autre, ça n'augure rien de bon.
— Je ne peux pas te dire, c'est Sandra qui a pris le message et tu penses bien qu'elle n'est pas entrée dans les détails. Je sais juste qu'il a dit qu'il repasserait ce soir.
— Ok, merci, bonne soirée !
— Bye !
Le vendredi, je n'ai pas le temps de penser, il y a tellement de monde que j'enchaîne les commandes non-stop. Ce qui m'arrange, j'aime être trop occupée ça m'évite de me regarder le nombril et de me plaindre encore de ma situation. Je suis tellement absorbée dans ma tâche que lorsqu'une voix familière prononce mon prénom, j'en fais presque tomber le verre de *Guinness* que je suis en train de remplir.
— Éric ? Qu'est-ce que tu fais là ?
— Tu me manques.
Ben merde ! Je ne l'ai pas vue venir, celle-là !
— C'est une blague, n'est-ce pas ? Tu te fous de ma gueule ? je ne peux m'empêcher de lui dire, ou peut-être bien que j'ai crié si je m'en réfère aux nombreux visages tournés vers nous.
Il prend place sur un tabouret haut, il a au moins la décence d'avoir l'air embarrassé.
— Je n'aurais jamais dû me comporter comme je l'ai fait, j'ai eu peur, tout ça, ça m'a fait flipper,

continue-t-il comme si je n’avais pas parlé.
— Je t’arrête tout de suite. Tu m’as bien parlé d’une autre ? Non ?
— Elle n’était rien ! se défend-il.
— Écoute, rends-nous service à tous les deux et rentre chez toi, je conclus en retournant à mon travail.
Il passe toute la soirée à consommer des bières sous mon nez, sans me quitter des yeux. Je voudrais vraiment qu’il se tire. Maintenant que je l’ai en face de moi, je me demande ce que je lui ai trouvé… C’est comme ça, on croit toujours qu’on ne va jamais s’en remettre quand on se fait plaquer, que c’est la fin du monde et que plus jamais, tu entends, plus jamais tu ne tomberas amoureuse ! Heureusement, la vie nous prouve rapidement le contraire.

14 ans…

— Ok, et là, ça dit quoi ? je demande à ma tante Candida.
— Qu’un garçon pense à toi… et que tu penses aussi à lui.
— Je le savais !
J’embrasse ma tante et monte dans ma chambre avec le téléphone sans fil pour appeler Anita. Elle répond à la première sonnerie :
— Alors ? Ta tante t’a tiré les cartes ?
Depuis quelques mois, Ana et moi sommes à fond sur les cartes de tarot, le pendule et tout ce que pratique ma vieille tante gitane. Nous adorons cet univers et sommes convaincues que ce que nous annonce ma tante toutes les semaines est vrai.
— Il pense à moi !
Un petit cri strident m’explose le tympan mais je ne râle pas, elle est contente pour moi et ça me fait plaisir de l’entendre. Matthys n’a jamais vraiment manifesté d’intérêt pour moi, certes, mais je suis sûre qu’en fait c’est juste qu’il est timide. Je l’ai surpris l’autre jour à regarder dans ma direction, il a vite tourné les yeux mais je sais ce que j’ai vu ! Depuis, je guette les signes mais comme il est doué et discret, j’ai été obligée de m’en remettre au tirage du tarot persan de ma tante pour savoir à quoi m’en tenir.
— Je peux venir ? J’aimerais lui poser des questions moi aussi ! me demande Anita.
— Bien sûr, elle reste déjeuner et tout l’après-midi, viens pour le dessert !
Nous raccrochons et j’attrape la photo de classe avant de me jeter sur mon lit. Il est un rang au-dessus de moi et j’ai vraiment l’impression que son regard est attiré par moi qui me trouve en décalage sur sa gauche… Je soupire et me mets à fantasmer sur la façon dont il m’abordera quand il en aura le courage.

Un jour on pleure un type, en se demandant comment on va bien pouvoir faire pour vivre sans lui, sans ses bras, ses baisers. Le lendemain, on pleure de honte de s’être attachée à lui tant il nous paraît insipide. Quand on dit que l’amour rend aveugle, j’ajouterais pour faire bonne mesure qu’il rend sourd et stupide. Parce que là, j’ai beau chercher, je ne vois pas ce qui m’a poussée à sortir avec Éric. D’accord, il est plutôt beau gosse mais sans plus… et surtout, j’ai eu pas mal de temps pour repenser à notre relation. Il est maniaque, mais du genre vraiment insupportable qui me reprenait quand j’avais reposé un livre sans l’enfoncer assez dans la bibliothèque pour qu’il soit aligné avec les autres, par exemple. Maintenant que j’y songe, j’aurais dû lui proposer de le lui enfoncer ailleurs,

ça l'aurait peut-être détendu. Et puis la vie était plate et sans surprise à ses côtés. Parfois on s'aperçoit de ce qu'on a quand on le perd, parfois on s'aperçoit de ce qu'on n'avait pas…

Et puis d'autres fois, on est juste trop têtu, comme cette histoire avec Matthys Jerin en quatrième. Je me suis accrochée à lui pendant des mois et des mois, je voyais ce que j'avais envie de voir et lui n'en a jamais rien eu à faire de moi. Je l'ai même entendu dire à ses copains, qui s'étaient rendu compte que je regardais souvent Matthys, qu'il n'était pas intéressé par mon sourire Terminator. Merci les bagues… En attendant, maintenant, j'ai de belles dents. Bon, sur le moment ce n'était pas une consolation et j'ai mal encaissé. Sauf que voilà, j'ai mûri et le type qui est assis à mon bar ce soir a l'étrange parfum d'un inconnu. Je l'ignore de mon mieux et au bout d'un moment, je m'aperçois qu'il n'est plus là. Ben voilà, quand on veut, on peut !

VALENTIN

Je suis officiellement un psychopathe, s'il manquait encore des preuves. J'ai passé la soirée dans un coin sombre du pub à picoler tout en matant Angie. Je pense que les plus grands psychopathes commencent comme ça, non ? En même temps, je ne suis plus tellement en état de penser. J'ai bu non-stop pour essayer de m'anesthésier, me prouver qu'elle ne compte pas, qu'elle représente juste ce que je n'ai pas le droit d'avoir. Un caprice. Et j'ai l'esprit bien embrumé. Je suis encore assez lucide pour avoir capté le manège de ce type au bar. Il l'a matée toute la soirée, l'enfoiré. D'accord, moi aussi, mais j'ai des droits sur cette nana. Non ? Non, peut-être pas, mais lui non plus et je n'aime pas sa façon de la regarder. S'il ne bat pas en retraite rapidement, je vais me le faire… Justement j'ai besoin de me défouler.

ANGIE

Je quitte mon service vers deux heures et passe par-derrière, là où je gare la moto. J'ai eu la flemme de la déposer à la maison avant de venir bosser, en revenant du garage. Du coup je me la coltine ce soir. Je n'aime pas la laisser sur le parking devant. J'ai vu comment certains manœuvrent à la Austin Power après quelques bières et je n'ai pas envie que la miss se retrouve sur leur chemin. Au moment où je vais pour mettre mon casque, un bras passe autour de ma taille et m'attire en arrière. Je crie de surprise et en lâche mon casque, ce qui me contrarie car il est presque neuf étant donné que j'ai dû en racheter un après l'accident.

— Reviens avec moi, tu me manques…

Beurk, il pue l'alcool (que je lui ai servi, ceci dit) et je suis dégoûtée par sa proximité. Malheureusement pour lui, je sais comment me débarrasser d'un type dans son genre. Je saisis son bras des deux mains, lui assène un violent coup de talon sur le genou, profite de sa stupeur pour me dégager et le plaquer contre le mur, son bras tordu dans son dos.

— T'es complètement barrée comme meuf ! crie-t-il avant de gémir suite à la pression supplémentaire que j'exerce sur ma prise.

— M'insulter quand je suis en mesure de te péter le bras, ce n'est vraiment pas une bonne idée…

Ma voix est calme, bien trop calme. À sa place je flipperais. D'ailleurs, je crois que c'est le cas.

— Ok, laisse-moi partir, tu es dingue !

Je le libère et m'écarte tout en restant sur mes gardes. S'il n'avait pas été bourré, je n'aurais eu aucune chance contre lui. J'ai beau maîtriser quelques techniques d'auto-défense, je ne fais pas le

poids face à un type de son envergure. Mais je sais exactement ce qu'il a bu et ça a joué à mon avantage car il a perdu au moins cinquante pour cent de ses capacités réflexives. Je le regarde s'éloigner en proférant des insultes à mon encontre et vais ramasser mon casque. C'est alors que je perçois une autre présence et que je peste mentalement parce que je n'ai vraiment pas de bol ! Je ne suis pas sûre de pouvoir encaisser une autre agression…

— Rappelle-moi de ne plus te contrarier…

Je frissonne. Pas parce que j'ai froid ou peur mais parce que *cette voix* me fait frissonner. Je ne cherche pas à analyser le pourquoi du comment.

— T'es pas bien ? Si tu aimes surprendre les jeunes femmes la nuit dans des ruelles désertes, sache que ça tient du comportement psychopathe ! je lui crie en m'approchant de lui.

Il est appuyé contre le mur comme s'il faisait une pub pour une marque de clopes et me sourit. J'ai l'impression qu'il est perché… Il a fumé, ou bu mais il a le regard vague de celui qui se paye un délire avec Lucie dans le ciel entouré de diamants…

— J'ai vu ce type te harceler toute la soirée, je voulais m'assurer que tu rentrerais bien chez toi, me dit-il d'une voix traînante qui confirme mes suspicions.

— Et depuis quand tu es garde du corps ?

Prononcer le mot « corps » produit une étrange association d'idées comme on peut en avoir parfois et qui nous ferait passer pour fou si on pensait à haute voix. Corps = son corps = une partie intime de son corps = sexe = pipe = moi le matant se faire sucer par une autre. Je recule d'un pas, espérant que la pénombre masque la rougeur de mon visage.

— Je suis rassuré, tu peux te débrouiller seule.

Il commence à partir comme si de rien n'était.

— Hey ! je lui crie mais il ne réagit pas.

Je pars derrière lui et il fait comme si je n'étais pas là.

— Je te parle, ducon ! je le provoque.

Bingo ! Il se retourne, en souriant.

— Je trouve que cette bouche est bien impolie…

Oh. Merde. Bouche = pipe = confère plus haut. Il le fait exprès ?

— Tu sais que tu mériterais que je te lave la bouche avec du savon ? Ma grand-mère me menaçait de me le faire quand je lâchais un gros mot devant elle. Elle précisait qu'elle ferait le rinçage au poivre…

— Je me doute que tu préfères t'occuper de la bouche des filles différemment, je m'entends lui répliquer.

Pourquoi j'ai dit ça ? La fatigue, probablement. Ou la bêtise, plus sûrement.

— C'est une proposition, Angie ?

— Dans tes rêves !

— Si tu savais ce qui se produit dans mes rêves, jeune fille, tu n'oserais sûrement plus me regarder.

Il a oublié ce qui s'est passé entre nous, ou bien ? Qu'est-ce qui lui prend de me parler comme ça, de me faire du rentre-dedans ? Ce n'est pas comme si je m'étais offerte à lui les jambes écartées et qu'il m'avait plantée après trois petits coups… J'ai vraiment beaucoup de mal à le suivre. D'ailleurs je ne sais tellement pas quoi lui répondre que je ne dis rien.

— On a perdu sa langue ?

Je m'approche de lui, pose la main sur sa nuque et l'attire à moi. Il a l'air surpris, il doit penser que

j'essaie de l'embrasser. Je me contente de renifler son haleine. Je suis sûre qu'après l'avoir respirée, si un flic me fait souffler dans le ballon je me prends un carton. Il est bien complètement bourré comme je le soupçonnais.

— Tu as bu.

— C'est possible…

J'essaie de reculer mais c'est lui qui tient ma nuque à présent et je n'arrive pas à me dégager. Comme quoi, face à un mec qui a picolé, je ne suis pas sûre de pouvoir aussi facilement m'en tirer qu'avec Éric. Qui pourtant avait bien levé le coude, aussi.

— Valentin, lâche-moi.

J'essaie de jouer la corde de la conscience, si tant est qu'il en ait une…

— Si tu savais tout ce que j'ai envie de faire à ta bouche, Angie.

Je me retiens de répondre « Ah bon, quoi donc ? » parce que ce n'est ni le lieu, ni le moment et j'hésite sérieusement à user du bon vieux coup de genou dans les burnes pour réussir à m'éloigner de lui. Sauf que j'ai pitié, il n'est pas vraiment méchant… J'essaie de m'en convaincre et de me rappeler les paroles de son père : il peut être mature et petit con à la fois. J'ai indubitablement la version petit con en face de moi ce soir.

— Ne m'appelle pas comme ça et laisse-moi partir, je tente encore, lui laissant une dernière chance de conserver ses couilles intactes.

Il avance, m'obligeant à marcher à reculons, jusqu'à ce que je sente le mur du pub dans mon dos. Là, il écarte mes jambes avec son genou et imbrique son corps au mien. Je gigote pour m'échapper de sa prise mais il est sacrément baraqué. Rien à voir avec Éric. Je m'immobilise, me disant que s'il réalise que je ne bouge pas du tout, ça lui fera peut-être un électrochoc. Je me refuse à lui faire mal tant que je ne me sens pas vraiment en danger, et c'est uniquement par égard pour Jonas. Il pose ses lèvres dans mon cou et je sens ses anneaux me chatouiller, cependant ce n'est pas une sensation agréable, tout simplement parce que je ne l'ai pas voulue.

— Valentin, arrête…

J'essaie de le repousser, il se colle encore plus à moi. Sa main n'a pas quitté le haut de mon dos et il resserre son emprise.

— Angélique… murmure-t-il à mon oreille.

Je fais de mon mieux pour ignorer la réaction que provoque sa façon de prononcer mon prénom et change de tactique :

— S'il te plaît, tu me fais mal…

Ce qui est vrai, il serre tellement ma nuque que je suis sûre que demain j'aurai un bleu. J'ai la peau très pâle de nature et je marque assez facilement. Il me lâche enfin, semble se réveiller et cligne plusieurs fois des yeux avant de tomber en avant, contre moi, presque inerte. J'arrive enfin à me dégager et il en profite pour s'effondrer sur le sol. Je ne peux pas le laisser planté là, il serait foutu de s'endormir sur le bitume, ce con. Même si c'est ce qu'il mériterait. Et qu'un chien vienne pisser sur lui pendant la nuit, aussi. Je me sens responsable vis-à-vis de son père et prends les choses en main. Et puis je lui en dois une, il m'a ramenée quand j'étais bourrée, on sera quittes comme ça. Je rentre dans le pub grâce à mon pass et vais chercher de l'eau glacée à la pompe, derrière le bar. Je reviens et il n'a pas bougé. Je lui balance dessus le broc que j'ai rempli et il pousse un cri de surprise avant de se relever sur ses pieds.

— Mais merde !

— Je vais te ramener chez toi parce que je ne veux pas être accusée de non-assistance à personne en danger. Attends-moi.

Je rentre ranger la carafe, referme bien derrière moi et ramasse enfin mon casque que je lui tends. Il le met sans faire d'histoire, il a l'air complètement stone. Je préfère que ce soit lui qui le porte, il est tellement bourré qu'il pourrait tomber de la moto et s'éclater le crâne. J'ai donné, question passager en mauvais état.

J'enfourche la miss et démarre, puis je lui laisse le temps de monter derrière moi et prends la direction de l'ancien appartement de mon frère.

12

ANGIE

Par je ne sais quel miracle, le dieu des beuveries je suppose, Valentin n'est pas tombé sur le court trajet du pub à chez lui. Par chance également, nous n'avons croisé aucun flic et l'absence de casque ne m'a causé aucun problème. J'ai roulé doucement mais bon, je n'aime pas vraiment être hors la loi.

Nous arrivons dans sa rue. Ça me fait quand même bizarre de me dire qu'il occupe l'appartement de Damien… Je me gare devant, à mon emplacement habituel, celui où mon frère laissait toujours la moto, et je détache ses mains de ma taille. Je dois avoir une ou deux côtes pétées, je pense, mais je ne vais pas le lui reprocher tout de suite. J'attendrai qu'il ait la gueule de bois, ce sera bien plus intéressant. Il tangue un peu et je l'aide à retrouver sa stabilité avant de lui retirer le casque. J'hésite, peut-être bien que s'il tombe dans les escaliers ce serait plus prudent de le lui laisser. Et puis je manque me prendre un coup de boule quand il vacille en avant et je décide de faire passer ma sécurité avant la sienne. Parce que si je me prends un coup de casque dans la face, je risque de l'avoir vraiment mauvaise et de le finir violemment. Et je ne parle pas de sexe, bien malheureusement pour moi. Je veux bien être sympa et rendre service, mais faudrait voir à ne pas trop pousser l'altruisme, non plus. Tant bien que mal, je parviens à lui faire monter les quatre volées de marches jusqu'à la porte. Je crois qu'il s'est endormi, je n'en suis pas bien sûre. En tout cas il ronfle. Peut-on ronfler éveillé ? J'imagine que le fait d'avoir trente grammes d'alcool dans le sang, ça doit ouvrir des possibilités jusque là inexplorées. Comme par exemple le fait qu'il soit maintenant en train de pleurer face au mur, la tête appuyée contre celui-ci… Je prends l'initiative de fouiller ses poches pour en sortir ses clefs. Je fais comme si je ne me rendais pas compte de la proximité entre son équipement en trois parties et ma main. Je n'en profite absolument pas pour lui tâter le cul au passage. Ce n'est pas mon genre. Abuser de quelqu'un qui a trop bu et le peloter à son insu, *nope*, pas mon genre. Je trouve enfin son trousseau. J'ouvre la porte et le prends par le bras :

— Valentin, allez viens, c'est ouvert…

Il semble prendre conscience de ma présence ; et nous vivons tous les deux un moment très embarrassant. Je crois qu'il réalise qu'il est en train de pleurer et reprend un peu de lucidité, le temps d'entrer. Ou alors, il vient de capter que j'ai touché ses fesses sans aucune raison. Je préfère ne pas savoir. Je reste sur le pas de la porte, ne sachant pas trop quoi faire, quand il s'étale de tout son long après avoir buté dans un carton. Résignée, j'entre à sa suite et essaie de le relever. Je crois qu'il s'est à nouveau endormi. Vraiment ? Je suis en train de la mériter, ma canonisation…

Je tente de le réveiller, rien à faire, il roupille profondément. Je pourrais le laisser là, après tout il est chez lui… Peu importe s'il n'est pas dans son lit, non ? Et s'il vomissait ? Et qu'il s'étouffait dans sa gerbe ? Est-ce que je pourrais être accusée de non-assistance à personne potentiellement en danger ? Et le parquet, ça craint, c'est quand même chez moi quelque part, le vomi c'est acide, ça pourrait s'incruster dans le bois. Bon, il faudrait au moins que je le mette en position latérale de sécurité. Je ne me souviens pas bien de mes cours de secourisme, j'ai surtout maté le pompier instructeur, j'avoue. Enfin, si la position est latérale, c'est qu'on doit mettre la personne sur le côté et

basta, non ? Allez, je m'accroupis et essaie de le faire bouger, purée ce qu'il pèse ! Hop, je réussis, fière de moi, je me relève, et il retombe aussitôt face contre le sol. Ok, il faudrait que je trouve quelque chose pour le caler et l'empêcher de rouler. Ou alors, je prends mon courage à deux mains (voire plus, je sens que ça ne sera pas du luxe) et je le porte jusqu'à son lit. Ma bonté me perdra.

Comment peut-il dormir alors que je suis en train de le tirer par les pieds et qu'il traîne par terre ? Parce que oui, quand je disais que j'allais le porter jusqu'à son lit, c'était avant d'essayer. Il ronfle super fort, c'est pas possible ! Combien a-t-il bu pour être dans cet état ? Ce n'était pas au pub, en tout cas, je l'aurais vu. En même temps, qu'est-ce qu'il faisait là à m'espionner s'il n'a pas passé la soirée au bar ? Bonne question. Je la garde pour plus tard.

Sa chambre est complètement vide à part son lit. Ce qui m'arrange car ça m'évite les obstacles que j'aurais pu rencontrer s'il y avait entreposé des cartons. Sa tête tape un peu au passage du pas de la porte. Il ne réagit pas ; j'ai l'impression d'être un assassin qui essaie de se débarrasser du corps de sa victime, ce qui me fait glousser nerveusement. Et réaliser aussi qu'en cas de meurtre, il faudrait que j'aie un complice un peu plus musclé que moi car seule, je ne suis pas d'une efficacité redoutable. Josselin serait un parfait acolyte pour ce genre de besogne. Anita serait utile, je ne nous vois pas, Joss et moi, nous embarquer dans un assassinat sans elle, de toute façon. C'est nous trois ou personne. Pourquoi est-ce que je suis en train de planifier nos rôles en cas de meurtres, déjà ? Je suis complètement lessivée, à tous les niveaux, et je ne serais pas surprise de faire une dépression nerveuse, là, sur le sol, à côté d'un type ivre mort que je connais à peine. Je pose mon sac par terre et m'installe sur le lit, position stratégique pour la suite des événements.

Je le hisse tant bien que mal. Je suis à genoux sur le matelas et je le tire de toutes mes forces quand enfin il reprend conscience et se jette de tout son poids. Sur moi. C'est quand même con de mourir asphyxiée après avoir fait cette bonne action, non ? Il me semble que je suis un peu trop souvent passée à côté d'une fin de ce genre, ces derniers temps. N'y a-t-il pas une justice quelque part en ce bas monde ? Ma tante Andrée a vraiment dû verser une sacrée somme à ma tante Candida pour cette malédiction !

L'haleine de Valentin pourrait être utilisée comme arme de destruction massive par l'armée, j'en suis convaincue. Je crois avoir perdu au moins trente pour cent de mes capacités olfactives. Je le pousse avec ce qu'il me reste d'énergie ; j'ai l'impression d'avoir couru un marathon (c'est l'idée que je m'en fais, en tout cas) et il roule sur le côté. Victoire ! Je tente de me relever au moment où il balance un bras sur moi, sa main atterrissant comme par hasard sur mon nichon droit. Je le repousse vivement mais il m'emprisonne la taille et me serre contre lui en se blottissant. Fort heureusement sa bouche se retrouve loin de mon nez.

J'ai grillé toutes mes cartouches d'énergie et à chaque fois que j'essaie de me libérer, il se fait plus résistant. Tout en dormant. Qui a dit que les hommes étaient incapables de faire deux choses en même temps ? Enfin, il est inconscient, je ne suis pas certaine que ça compte. Qu'est-ce que je fais ? Je suis épuisée par ma soirée et vraiment, je ne suis pas de taille à me libérer de son emprise. Je cesse de me poser la question quand mes yeux se ferment lentement et que le sommeil me cueille. Pour la première fois depuis des semaines, je me sens m'enfoncer dans un repos paisible.

***

Je n'ose pas ouvrir les yeux. Je ne suis pas du genre à avoir des *black out,* et je me souviens absolument de tous les événements de la nuit. D'autant plus que moi, je n'ai pas bu, hier soir. Je sais donc que je me trouve actuellement dans les bras de Valentin, nous sommes en mode « petites cuillères ». Il est allongé tout contre mon dos, ses bras entourant ma taille aussi sûrement que lorsque je me suis endormie. Je distingue quelques rayons de soleil à travers mes paupières closes. Allez, courage, fuyons.

Oui, c'est mon plan. J'ai une sensation de « déjà vu » mais quelque chose me dit que m'échapper de chez Paul était bien plus facile que ce qui m'attend. Donc, mon plan : m'extirper de ce câlin qui a assez duré et partir sur la pointe des pieds. Je gigote pour me glisser sous ses bras, envisageant déjà de mettre un oreiller à ma place histoire de gagner un peu de temps avant qu'il ne s'aperçoive de la supercherie. Peine perdue, je n'ai pas le temps de mettre mon organisation bancale à exécution qu'il s'agite un peu derrière moi. Premiers signes du réveil : il gémit légèrement (gueule de bois), il se trémousse dans son pantalon (gaule du matin), s'immobilise (retour à la réalité et prise de conscience qu'il y a quelqu'un dans son lit).

— Heu… dit-il d'une voix d'outre-tombe.

— Salut, je murmure timidement.

— Angie ?

Je ne le reprends pas sur mon prénom, il en chie sûrement assez comme ça.

— J'aimerais beaucoup pouvoir rentrer chez moi, est-ce que tu pourrais… je lui demande en tapotant ses mains sur mon ventre.

Il réalise soudainement la position dans laquelle nous nous trouvons, enfin il me semble puisqu'il me lâche comme si je le brûlais et se relève d'un coup.

— Putain, est-ce qu'on a… s'affole-t-il en reculant le plus loin possible de moi et en faisant faire à sa main des aller-retour frénétiques entre lui et moi.

Super flatteur. Quand je pense à tout ce que j'ai galéré pour le ramener jusqu'ici… Ce ne serait pas non plus l'insulte suprême s'il avait couché avec moi, mince ! Je me lève lentement, défroisse un peu mes vêtements tout en restant la plus digne possible et ramasse mon sac.

— De rien, je lui lance en passant devant lui, sans prendre la peine de répondre à son insultante question.

— Attends !

Il me rattrape et me prend le poignet pour m'inciter à lui faire face. Ce que je fais, je suis curieuse d'entendre ce qu'il peut avoir à me dire. Je suis également gênée parce que nous avons passé toute une nuit ensemble, parce que je l'ai maté dans la forêt pendant qu'il se faisait faire une gâterie, parce qu'il m'a laissée en plan alors que nous étions en train de conclure… Bref, j'ai une ardoise sans fin avec lui.

— J'ai suivi le type louche qui t'a reluquée toute la soirée, je t'ai vue te défendre…

Il fronce les sourcils pour chercher des bribes de la nuit dans sa mémoire et je n'ai absolument pas l'intention de l'aider à rassembler ses souvenirs. Par contre je viens d'avoir une réponse à l'une de mes questions : il était bien au pub hier. Il a dû se faire assez discret car, même s'il y avait du monde, je suis sûre que je l'aurais remarqué. Je l'observe en silence. J'ai une théorie selon laquelle la répartition des qualités est inégale, surtout en ce qui me concerne. J'en ai la preuve sous les yeux. Lui, au saut du lit, son haleine ne vaut pas mieux que la mienne, certes, mais ses cheveux lui donnent un air sexy que j'appellerais « after baise » si j'étais styliste capillaire. J'imagine déjà toute une

collection dont il serait l'égérie. Tout ce qu'il aurait à faire, c'est être lui. La légère barbe naissante qui tapisse ses joues renforce son air de mâle ténébreux, comme s'il en avait besoin. Son regard mal réveillé et un peu perdu est touchant et me donne envie de le consoler. Moi, mes cheveux font des dreadlocks naturelles, je suis sûre que je dois avoir les paupières à moitié collées et des traces de draps sur l'une de mes joues, sans parler de mon maquillage puisque je n'ai pas pu passer par la case salle de bain hier soir. Je suis donc probablement en mode panda dépressif.

— Tu m'as ramené chez moi ?

Je hoche la tête.

— À moto ?

Je réitère mon geste.

— Tu m'as aidé à me coucher ?

— Oui, et tu m'as attrapée, je n'ai pas réussi à te faire lâcher prise et je me suis donc endormie dans ton lit, parce que j'étais à bout de forces après t'avoir traîné dans ta chambre.

Ses yeux s'illuminent et j'imagine tout à fait une ampoule s'allumer au-dessus de sa tête.

— Je m'en souviens !

Tu m'étonnes, ce doit être le passage du pas de la porte. J'entends encore distinctement le « bang » que sa tête a fait au changement de pièce. Il sourit. Moi pas. J'aimerais juste rentrer chez moi, prendre une douche, me coiffer, me démaquiller et manger quelque chose. Ah. Et aller aux toilettes ; ma vessie, qui doit faire la taille de celle d'un oiseau-mouche, se manifeste.

— Je dois vraiment faire pipi… je lui dis avant de courir aux toilettes.

Je fais comme chez moi. Après tout c'est un peu le cas puisque ce sont mes parents qui lui louent cet appartement et que j'y ai été comme chez moi pendant des années. Quand je vais à la salle de bain pour me laver les mains, je l'y trouve en train de se brosser les dents. Sans rien dire, il me tend une brosse encore emballée. Je ne sais pas comment je dois le prendre (pourquoi avoir des brosses à dents neuves en stock si ce n'est pour les nombreuses conquêtes de passage ?), alors je me contente de me laver les mains et de me brosser les dents. C'est étrange, nous sommes tous les deux dans l'appartement de Damien, après une nuit plus que bizarre, et nous nous brossons les dents côte à côte comme si de rien n'était. Il se rince et sort, je l'imite et me dirige vers la porte d'entrée.

— Je te dois au moins un p'tit déj', me dit-il au moment où j'ouvre.

Je reste quelques secondes à hésiter sur ce que je dois faire. Et puis je suis trop curieuse de savoir ce qu'il va bien pouvoir trouver à me dire après son comportement, alors je me retourne pour accepter et me retrouve tout près de lui. Je lève la tête pour le voir et il me sourit. Ce n'est pas le même sourire que quand il m'a draguée la première fois au pub. Ni celui qu'il m'a lancé quand je l'ai surpris dans la forêt. C'est autre chose, et cet « autre chose » est nouveau. Il se penche et pose son pouce au coin de mes lèvres :

— Tu avais un peu de dentifrice, se justifie-t-il avant de rompre rapidement le contact, embarrassé.

— Ok, tu nous prépares quoi ? je lui demande en le contournant pour m'installer sur le canapé.

Il ne me répond pas mais je l'entends se rendre à la cuisine. Je me retrouve seule au salon et j'ai vraiment un pincement au cœur. Il n'y a pas si longtemps, quelques semaines à peine, je sortais d'ici avec mon frère. Et il n'y est jamais plus revenu.

Tout n'est pas encore installé, il y a beaucoup de cartons, mais les meubles sont mis en place, au moins dans cette pièce. Comme tout mec célibataire qui se respecte, Valentin a une télé avec écran de trois-cents mètres de diagonale, épais de trois millimètres et demi, qui trône dans la pièce de manière

à ce qu'on ne puisse pas ne pas la voir. Son canapé est un modèle assez coûteux à mon avis, en cuir et en bon état, ce qui me fait penser que ce n'est pas de la récup'. Je ne vois pas pourquoi je m'arrête à ce genre de détails, mais je le fais. Je m'interroge sur l'état de ses finances, tout dans ce qui m'entoure laisse à penser qu'il gagne bien sa vie. Or, il m'a avoué avoir déménagé à cause de l'argent. Je ne peux pas pousser ma réflexion plus loin car il revient à ce moment avec un plateau qu'il pose sur la table basse design devant moi.

— Je ne savais pas ce dont tu aurais envie alors…

Oui, en effet, quel choix ! Du café, du jus de fruits, des toasts, de la confiture, des fruits frais, du thé, du muesli…

— Ben dis-donc, tu ne te fous pas de ma gueule, je lâche en me décalant pour qu'il puisse s'installer à côté de moi.

Il préfère s'asseoir en face de moi, par terre, et nous attaquons le petit festin qu'il nous a préparé. J'essaie de ne pas être vexée par toute cette distance qu'il met entre nous. Je me sers du jus de fruits et du thé alors qu'il prend du café noir. Sans sucre. Sans lait. À la dure, on est un mec ou pas. Je reconnais qu'avec une bonne gueule de bois, je préfère aussi boire un café noir.

— Je suis désolé, me lance-t-il en évitant mon regard.

— Tu sais, je me lasse un peu de t'entendre t'excuser. Si tu faisais moins le con, tu aurais moins à me dire à quel point tu es désolé.

Peut-être que rester n'était pas une si bonne idée, parce que je lui en veux, visiblement. La raison pour laquelle je lui en veux n'est pas la bonne. Et ça, ça m'emmerde. Car oui, m'avoir plantée après trois petits coups de bite était humiliant. Oui, la nuit dernière n'a pas été des plus reposantes. Oui, son plan drague initial était pathétique. Cependant, ce qui me dérange le plus est de l'avoir surpris en charmante compagnie. Mon égo me souffle que c'est parce que j'aurais voulu être à la place de cette fille ; elle au moins, il ne l'a pas rejetée.

— Tu es la première nana à dormir dans mon lit.

J'avale de travers le toast que j'étais en train de mâcher et j'arrive tout juste à me contenir et à ne pas m'étouffer d'étonnement sur son beau canapé de luxe. Je me trompais pour la brosse à dents.

— Tu veux dire que d'habitude, tu ne dors pas dans ton lit avec une fille, tu fais autre chose, c'est ça ? je lui demande, peu certaine de ce qu'il avance.

Il joue forcément sur la sémantique du mot « dormir », il a dû s'envoyer en l'air plus d'une fois sur le matelas où j'ai passé la nuit.

— Non, je veux dire que personne à part moi n'avait été dans ce lit. Point.

— Oh. Je dois faire un vœu ? j'ajoute pour détendre l'atmosphère.

C'est un truc que beaucoup de personnes font, un vœu, lors d'une première fois. Avec Dam, on en faisait pour tout et rien. C'était l'occasion de demander des choses vraiment débiles et c'était l'escalade aux premières fois les plus stupides les unes que les autres.

— Ton frère faisait ça, aussi, me fait remarquer Valentin.

Je souris, je ne pensais pas qu'ils étaient proches au point qu'il fasse attention à ce genre de chose. Je ferme les yeux et fais un vœu aussi décalé que la situation.

— Alors, tu as souhaité quoi ?

— Si je te le dis, il ne se réalisera pas.

— J'en ai fait un, puisque c'était une première pour moi aussi.

J'essaie de mesurer l'importance que cet événement peut avoir pour lui. Ce n'est pas vraiment

comme s'il avait choisi de laisser cette première fois se produire. Je me suis endormie dans son lit alors qu'il était ivre mort, ça n'a rien de prémédité. Ça lui est tombé dessus. Il n'a pas eu le choix. C'est ce dont j'essaie de me convaincre, en tout cas, pour éviter de commencer à m'enflammer sur la signification de tout ça. Je suis du genre à m'improviser metteur en scène et m'imaginer tout un tas de scènes dans mon esprit pervers et naïf à la fois.

— Tu ne veux pas connaître mon vœu ? m'interrompt-il dans mes pensées.

— C'est pareil, si tu me le dis il ne se réalisera pas, je lui répète.

— Ok, alors je ne dirai rien, parce que j'ai très envie qu'il se réalise.

Il me fixe bizarrement pendant de longues secondes et je finis par détourner le regard. Je me joue encore des films où je tiens le rôle principal, je le savais. Ce qui n'est absolument pas à propos. C'est lui qui m'a rejetée, pourquoi faut-il que son comportement soit ambigu au point que je doive régulièrement remettre les pendules à l'heure avec moi-même ? C'est lui qui veut garder ses distances, avec ses conneries d'états d'âme, pas moi. Je soupire et quand je regarde à nouveau dans sa direction, il a repris son repas. Je l'imite. Je ne sais vraiment pas où nous allons, mais il est certain que cette nuit, quelque chose a changé et nous avons fait un pas en avant. Ensemble. C'est déjà pas mal. Enfin je crois.

***

Je me suis installée devant une série que je ne regarde que d'un œil. Je suis seule dans l'appartement et je profite de mes quelques heures de liberté avant de retourner travailler. J'ai croisé Josselin en arrivant, il avait une cliente à retrouver. Je ne lui ai rien dit pour Valentin. Quand je suis partie de chez lui, je me sentais beaucoup plus à l'aise en sa présence. Et quelque chose me dit que c'était le cas pour lui également, car il était bien plus détendu qu'à son réveil.

Mais il est difficile à cerner et finalement, je ne le connais pas. Je sais de lui qu'il tire tout ce qui bouge, qu'il a l'alcool triste et qu'il était ami avec Damien. C'est assez maigre comme informations. Pour le moment, je dois m'en contenter. Vers onze heures, ma mère m'appelle pour me proposer de passer déjeuner avec eux. Je saute sur l'occasion, ça me fera du bien de sortir les voir.

Avant le repas, je monte m'installer un moment dans la chambre de Damien. Nos parents ne se sont pas précipités à transformer nos chambres d'ado en salle de sport ou bureau dès notre départ. C'est même tout le contraire. Elles sont restées intactes. Sur les murs de celle de Dam, il y a encore ses posters de moto, de Faith No More ou encore Iron Maiden. Une vraie piaule de mec. Je m'assois sur son clic-clac et je ferme les yeux.

— Je peux entrer ?

Mon père a passé la tête par l'entrebâillement de la porte. Je lui fais signe que oui et il vient s'asseoir à côté de moi. Il regarde tout autour de lui comme s'il n'était pas venu ici depuis des années. C'est peut-être le cas. L'étage de la maison était réservé à mon frère et moi, mes parents ont leur chambre et leur salle de bain au rez-de-chaussée. Il n'a pas eu de raison particulière d'y monter. Je sais que ma mère y vient souvent, je l'ai déjà surprise plusieurs fois prostrée au milieu de la pièce.

— Comment ça se passe ton retour en ville, tu t'y fais ? me demande-t-il en posant une main sur mon épaule.

— Oh, tu sais, ça se passe…

— J'ai l'impression que ta présence fait du bien à beaucoup de personnes. Tu leur donnes un peu de ton frère…

Je le regarde, étonnée.

— Je ne pense pas leur donner un peu de Damien. Lui, il était fun, moi…

— Tu l'es à ta façon. Bien sûr, vous êtes différents, tous les deux, pourtant il me semble que ça te fait du bien d'évoluer dans le cercle qu'il occupait, non ?

— C'est ce que je croyais aussi…

— Alors qu'est-ce qui se passe ? Je vois bien que quelque chose te travaille…

— Tu connais bien Valentin ? je lui demande sans transition.

Ou alors peut-être qu'au contraire, il est toute la transition…

— Un peu, sans plus, il est assez secret comme garçon ; et puis c'était un ami de Damien, alors tu sais ce que c'est, à partir d'un certain âge, les parents sont relégués aux archives. Nous lui faisons confiance car il a l'air d'avoir la tête sur les épaules, un travail, son père tient aussi un commerce… Il semble être fiable ; et puis si Damien était son ami, ça nous rassure de l'avoir comme locataire. Un souci avec l'appartement ?

— Non, pas du tout. J'essaie juste d'imaginer Damien ami avec lui, justement.

— Ton frère ne se posait pas trop de questions, tu sais. Il fonçait. Il faisait ce qu'il voulait, tant que ça n'empiétait pas sur la liberté des autres. C'était son credo : du moment qu'il n'emmerdait personne, il agissait comme bon lui semblait. Et il avait décidé qu'il serait ami avec ce Valentin, que ça lui plaise ou non. Je pense qu'à force, il a réussi à passer les barrières qu'il avait érigées… Tu sais, on érige tous des barrières et ton frère était sacrément doué pour les faire tomber.

— C'est beau ce que tu dis, papa…

— Je sais, ça vient d'un film. Allez, viens à table, ta mère nous a préparé son omelette de pommes de terre bien baveuse.

J'ai failli être émue. Failli.

Pour une fois, le repas se déroule sans que ma mère ne fonde en larmes. Il faut dire que sans la tante Andrée dans les parages, je me sens beaucoup plus détendue, et il me semble que c'est pareil pour mes parents. Cette vieille bique adore s'incruster et ma mère a trop l'esprit de famille pour oser lui faire comprendre quand elle est nocive. Et puis, chez les Vasquez, on respecte bien trop les aînés pour les contredire. Nous mangeons en silence ; seul le tintement des couverts sur nos assiettes trouble ce moment paisible que nous partageons et qui nous fait du bien à tous, j'en suis convaincue. Lorsqu'une famille perd l'un de ses membres, il faut se reconstruire, retrouver son équilibre. Le but n'est bien entendu pas de faire comme si Damien n'avait jamais fait parti de cet équilibre, mais on se doit de continuer. On ne peut pas se lamenter éternellement, j'en ai bien conscience, et ma mère semble le réaliser, à son rythme. Mettre un pied devant l'autre, avancer, conserver le souvenir de l'autre mais ne pas le laisser être une entrave. Ne pas vivre dans le passé ne signifie pas nécessairement occulter ce que nous avons été. Simplement, il faut se concentrer sur ce que nous serons, ne pas rester coincés sur ce que nous sommes. Ce n'est pas évident de philosopher alors qu'on a un trou béant dans la poitrine. Ce n'est pas tant que mon cœur n'y soit plus, c'est tout le contraire. Il y est, c'est juste qu'il est dans un sale état, à vif. Comme une blessure qu'on aimerait voir cicatriser mais sur laquelle on aurait versé du sel au moment où on s'y attendait le moins. J'aimerais que ma souffrance découle d'une déception amoureuse. Car ça, je suis convaincue de

pouvoir le surmonter. J'aimerais me dire que c'est un mec qui m'a mise dans l'état émotionnel dans lequel je me trouve ces dernières semaines et que je finirai par le zapper et passer à un autre, comme tout le monde fait. J'aimerais pouvoir faire une cérémonie de rupture comme on en faisait avec Joss et Anita au lycée et qu'on brûlait des tas de trucs débiles comme si nous étions des sorciers et que notre incantation allait être efficace…

16 ans…

— Tu es sûre qu'on ne va pas foutre le feu ? Mes parents seraient vraiment, vraiment, vénères…

Anita me lance son regard « please, bitch » et je la laisse allumer le petit foyer qu'elle a préparé dans un plat en aluminium de ma grand-mère. C'est elle qui allume la cheminée dans sa maison, elle a l'habitude. Elle gère parfaitement et nous entamons le rituel qu'elle a établi pour l'occasion.

— Donnons-nous la main et laissons la parole à Josselin, dit-elle sur un ton tellement solennel que j'ai du mal à me retenir de rire.

— Cette salope de Valérie m'a laissé tomber comme une merde une fois qu'elle a eu ce qu'elle voulait de moi.

Anita fronce les sourcils, je suppose qu'elle s'attendait à un langage un peu plus chaste pour l'occasion. Mais elle ne le reprend pas et lui demande :

— Qu'as-tu apporté ?

Il lâche nos mains pour sortir de sa poche un stylo-plume.

— Heu… T'as que ça ? je l'interroge, peu convaincue de l'efficacité d'un tel objet dans notre cérémonie.

— C'est son préféré, elle l'adore, précise-t-il.

— Bon, ça fera l'affaire, soupire Anita d'un air las, comme si nous étions des amateurs et elle une spécialiste alors que c'est la première fois qu'elle fait ça, tout comme nous.

Le titre de « maître du culte des ruptures foireuses » lui monte à la tête, heureusement qu'on a instauré un système de roulement et que c'est moi qui serai la prochaine. Ce sera plus fun ; je passerai un morceau de Kiss pour mettre un peu d'ambiance, I Was Made For Loving You, probablement. On pourrait même se maquiller comme eux, ça donnerait des airs de cérémonie satanique…

— Jette-le dans les flammes, ordonne-t-elle à Joss, me coupant dans mes plans de conquête du monde.

Il s'exécute et presque aussitôt, une fumée noire et épaisse s'élève du plat à gratin. Ça pue, c'est une infection.

— Je savais que brûler du plastique était une très mauvaise idée ! je crie en allant ouvrir la fenêtre.

— Merde, ça fond et ça colle au plat ! enchaîne Joss, qui secoue un magazine au-dessus pour faire partir la fumée vers l'extérieur tout en attisant le feu…

Anita attrape mon verre de Coca et le vide sur le foyer. Une chance que ça n'ait pas explosé, avec tout ce qu'on raconte sur les propriétés du Coca !

Nous contemplons le désastre, tous les trois de retour en cercle autour du plat.

— Ma mère va me tuer, je lâche enfin.

— Désolée, murmure Anita, le coup du stylo-plume était une très mauvaise idée.

— Vous croyez que la cérémonie est quand même validée ? demande Josselin.
Nous le regardons toutes les deux, blasées, et devant son air sérieusement inquiet, nous éclatons de rire.
— Un stylo-plume ? Sérieusement ? je lui demande entre deux hoquets.
— Tu ne pouvais pas amener une photo ? poursuit Anita sans cesser de se foutre de lui.

Je souris à l'évocation de cette première d'une longue série de cérémonies qui fut un carnage. Nous nous sommes améliorés avec le temps. La dernière remonte à il y a un an ; c'était pour Ana et ce connard de Maxime. Nous avions dû installer le foyer dans un bidon coupé en deux, dont mon père se sert l'été pour les barbecues, tant elle avait apporté d'éléments à brûler. J'y pense, on n'a pas fait de cérémonie pour Éric !

Et voilà, le deuil, c'est un peu ça… On souffre, on y pense beaucoup, on se lamente et on peste contre la vie. Mais il y a toujours un moment où on arrive à distraire nos pensées et à trouver quelque chose pour nous occuper l'esprit, nous donner envie d'avancer. Enfin, en tout cas, ça fonctionne pour moi. Je réalise que ces derniers jours, par exemple, la douleur a été mise en sourdine par les humiliations à répétition que j'ai subies avec Valentin. Je n'irais pas jusqu'à le remercier, non plus, faut pas déconner. Cependant, je sens que ça m'a aidée, d'une certaine façon. Je souris et quand je relève les yeux, mes parents m'observent, je vois même un début de sourire sur le visage de ma mère. C'est un petit rien, un détail, mais c'est un début.

13

ANGIE

— J’ai besoin d’un projet ! m’annonce Anita en se vautrant sur le canapé à côté de moi.

— Parfait ! Moi, j’ai besoin d’une cérémonie de rupture !

— Oh ! Comment ça se fait qu’on n’y ait pas pensé ? Bien sûr qu’il te faut une cérémonie de rupture ! Tu ne peux pas passer à autre chose tant que nous n’avons pas exorcisé le fantôme d’Éric ! Cherche pas, c’est pour ça que ton coup d’un soir était si décevant, ajoute-t-elle comme une évidence.

Ana a toujours placé un peu trop d’espoir dans nos incantations. Je sais bien qu’elle n’y croit pas vraiment. C’est surtout psychologique. Faire quelque chose de concret pour se dire que c’est officiellement derrière nous. Même si nous avions prévu d’alterner les maîtres de culte des ruptures foireuses, Anita a toujours adoré tenir ce rôle et, les années passant, elle est devenue l’organisatrice officielle de nos séances.

— Justement, j’y pensais l’autre jour, poursuit-elle. Une de mes collègues vient de se faire larguer aussi, elle a du mal à encaisser, m’avoue-t-elle.

— Invite-la ! je lui propose.

— T’es sérieuse ? Tu accepterais qu’on ouvre nos cérémonies aux étrangers ?

Les étrangers, ce sont toutes les personnes qui ne sont pas Josselin, Anita ou moi. Oui, c’est assez élitiste.

— Si Joss est d’accord, ça ne me pose aucun souci.

— Génial ! s’enthousiasme-t-elle.

Sa motivation fait plaisir à voir et me confirme que oui, en effet, elle avait vraiment besoin d’une mission à remplir pour se sentir mieux. Je ne lui fais pas remarquer qu’inclure son tatoueur à la cérémonie serait judicieux. Ils n’ont pas effectivement été ensemble, donc ce n’est pas tout à fait une rupture et j’ai trop peur que ça jette de l’huile sur le feu. N’empêche qu’elle aurait bien eu besoin de ça pour passer à autre chose. Je vais déjà voir comment elle se sent avec l’organisation de cette cérémonie qui va compter plus de trois membres pour la première fois. Anita travaille dans un cabinet notarial où elle est clerc de notaire. J’ai un peu peur que sa collègue soit trop collet-monté, je suis une adepte des a priori et clichés en tout genre… Mais si Ana propose de la faire participer, c’est qu’elle sait que ça ne posera pas de souci, alors je ne m’inquiète pas plus que ça et je l’écoute parler de tout ce qu’il faut prévoir jusqu’à ce que ce soit l’heure d’aller travailler. Je ne lui ai rien dit non plus au sujet de Valentin, c’est la première fois que je garde ce genre d’information pour moi. J’ai quand même passé la nuit chez lui et normalement, j’aurais dû appeler mon amie sur le chemin du retour pour lui raconter. Là, je préfère me taire, comme si le fait de raconter à haute voix ce qui s’est passé pouvait briser le peu de pas en avant que lui et moi avons faits. Après, bien sûr, il ne s’est pas vraiment passé grand-chose. Et c’est peut-être bien ça qui me pousse à garder cette nuit pour moi. Comme si l’absence de cul accentuait le côté intime de cette expérience. Ces petites informations qu’il lâche de temps en temps en rapport avec Dam, c’est un peu mon privilège ; je n’ai pas envie de

le partager. C'est très égoïste, c'est certain. Je m'octroie le droit de l'être étant donné la situation.
J'aime savoir qu'il fréquentait mon frère, ça me donne la bête impression que je profite encore de Damien à travers lui. C'est irrationnel mais ça me réconforte. C'est comme si j'entrais dans l'univers de Dam et que je gravitais parmi ses amis, ses habitudes, et donc, indirectement, je le sens présent. J'ai envie de garder ça comme mon petit jardin secret…
Je laisse Anita et pars travailler dans ma tenue ridicule, pour reprendre le terme employé par Valentin au sujet de ma jupe. Qui n'a de jupe que le nom, et pourrait plus facilement être qualifiée de ceinture. Je suis à peine installée derrière mon bar que justement, Valentin arrive. Il n'est pas un peu suicidaire de venir picoler le lendemain d'une cuite mémorable ?
— Je peux te parler ? me demande-t-il.
Le pub est désert, c'est l'heure où les gens rentrent du travail et ne sont pas encore sortis. Le patron, exceptionnellement dans les parages, me fait signe que je peux y aller. Je prends l'initiative de servir un jus de fruits à Valentin et je l'accompagne, par solidarité et parce que je ne bois jamais d'alcool pendant mon service. Nous nous installons à une table un peu dans le fond.
— Si c'est pour me remercier de t'avoir évité de passer la nuit dans la rue juste derrière, de rien, je lui lance avant qu'il ne parle.
— Oui, merci. Mais non, ce n'est pas de ça dont je voulais te parler.
Il marque un silence et quand il me regarde, j'ai cette désagréable sensation que ce qui va suivre ne pas me plaire. Je ne vais pas paniquer ; que peut-il me faire subir de pire que ce qui s'est déjà produit ? Je l'ai quand même vu se faire sucer… pardon : je l'ai maté se faire sucer, exact. Bref, ça ne peut pas être plus humiliant.
— L'autre soir dans la forêt…
Ok. En fait si, en parler c'est nettement pire. Je sens le rouge me monter aux joues alors qu'il ne semble pas du tout mal à l'aise de papoter de sa vie sexuelle avec moi. Je me concentre sur mon jus d'ananas. Il n'est peut-être pas pudique mais moi, en principe, je le suis. Sauf quand je m'adonne au voyeurisme. La nuit. Dans la forêt. Dit comme ça, aussi, ça ne joue pas forcément en ma faveur.
— J'aurais voulu que ce soit toi, reprend-il.
Surprise, je ne peux m'empêcher de relever les yeux vers lui et mon souffle s'accélère.
— Je pense que tu as bien saisi que la seule raison pour laquelle je ne me jette pas sur toi à chaque fois que j'en ai l'occasion, c'est parce que je ne me sens pas à l'aise vis-à-vis de ton frère, m'explique-t-il.
Je m'apprête à protester mais il lève la main pour m'en empêcher. Il fait bien, je serais capable de le supplier sans m'en rendre compte et ce serait pathétique. Il m'évite une humiliation supplémentaire à accrocher à mon tableau de chasse.
— Je suis là parce que je veux que tu saches que je fais un immense effort pour ne pas te proposer de terminer ce que nous avons commencé. Je ne peux pas trahir le code d'honneur des potes et te faire l'amour comme j'en ai envie. Je suis même convaincu que je ne parviendrai pas à m'en tenir à une fois. Si tu me laissais faire, je te ferais l'amour, je te baiserais, probablement, parce que c'est comme ça que je fonctionne, et je n'arrêterais pas tant que tu ne me demanderais pas d'arrêter.
Il se lève et vide son verre d'une traite avant de venir s'accroupir à côté de ma chaise et de se hisser à ma hauteur. Je me tourne vers lui ; mon visage (cramoisi, je suppose) est à quelques millimètres du sien :
— Je ne suis pas un mec bien, dis-toi que ton ex a eu un comportement exemplaire par rapport à ce

dont je suis capable. Mais tu m'obsèdes et je n'aime pas être frustré. Alors aide-moi à ne plus penser à toi. Dis-moi que tu ne veux pas de moi, demande-moi de te laisser tranquille.

Je n'arrive pas à détacher mes yeux des siens. On ne m'avait jamais parlé comme ça. Comment peut-il être aussi à l'aise avec ce genre de discussion ? Il pose son front contre le mien et ferme les yeux. Je l'imite, ça m'aide à me recentrer, tant je suis perturbée par son discours.

— Je ne veux pas de toi dans ma vie, je m'entends lui chuchoter.

Je suis la première étonnée. Il recule et nous nous observons à nouveau.

— Je ne suis pas adepte des plans cul sans lendemain et c'est tout ce que tu as à m'offrir. Nous serions stupides de nous engager dans… enfin, tu vois… Je n'attends pas d'un mec qu'il me passe la bague au doigt pour qu'il m'intéresse. Mais je mérite un peu plus de respect qu'être une simple envie sexuelle à assouvir. Tu comprends ?

— Je te respecte, Angie. Vouloir retourner entre tes cuisses ne m'empêche pas de te respecter.

— Arrête de parler comme ça, tu me mets mal à l'aise.

Il sourit, encore ce sourire de dragueur psychopathe. À croire que je viens de l'encourager à continuer…

— Merci, dit-il simplement.

Il se lève et s'en va. Je ne suis pas sûre d'avoir réagi comme je l'aurais vraiment voulu, mais je suis en revanche certaine que s'il veut être honnête par rapport à la mémoire de mon frère, ce n'est pas à moi de l'en empêcher. Même si je trouve ça complètement con, je sais qu'on a tous notre façon de porter le deuil, et si celle-ci est la sienne, je dois aussi montrer le respect que je réclame. Bon, eh bien, maintenant que tout est mis à plat, je suis convaincue que nous allons pouvoir avoir une relation tout ce qu'il y a de plus normale, innocente et saine, lui et moi ! C'est cela, oui…

VALENTIN

— Yo, V ! T'as entendu la nouvelle ? me demande Nico avant de boire une gorgée de bière.

Nous avons changé de bar pour ce soir, ça me paraissait plus prudent, et les potes n'ont pas demandé pourquoi, ils sont cools là-dessus. Pas chiants comme pourraient l'être des nanas. Même si je me doute que Paul aurait préféré aller mater sa serveuse au *Loch Ness*.

— Non, à quel sujet ?

— Cette nuit, une cérémonie de je ne sais quoi va avoir lieu sur la plage. Si j'ai bien compris, les filles vont là-bas pour brûler un truc en rapport avec leurs ex… m'explique-t-il.

Je n'ose lui demander comment ce genre d'information est arrivée à ses oreilles. Ça m'obligerait à lui demander de me rendre sa *Man card*. Paul, lui, ose :

— Putain, va falloir que nous rende ta carte de mec, c'est des potins de meufs, ça !

J'éclate de rire en me rendant compte qu'on a eu exactement la même référence. C'était une idée de Dam, la *Man card*… Dès que l'un de nous se comportait un peu trop comme une gonzesse, il le menaçait de lui retirer sa carte. J'aime qu'on continue à le faire vivre à travers des délires de ce genre, même si c'est bien moins fun sans lui.

— Attends, le plus drôle c'est le nombre de nanas qui y seront pour brûler un truc lié à V ! jubile Nico avant de taper un *high five* avec Paul qui a vite retourné sa veste. Si t'as oublié des affaires chez des coups d'un soir, continue-t-il, tu peux leur dire adieu.

— Vous vous foutez de moi ? C'est un truc vaudou ou une connerie dans ce genre ? je leur demande.

— C’est la grande rousse qui organise ça, Ana, la copine de Joss. J’ai toujours trouvé qu’elle avait le physique d’une sorcière sexy, non ?

La conversation dévie sur cette fille et j’essaie de ne pas penser au nombre de mes ex qui seront présentes à cette cérémonie. Je pense que mes oreilles vont siffler, cette nuit. Je fais signe au serveur de remettre une tournée, il va me falloir au moins ça.

ANGIE

— Tu n’as pas trouvé plus peuplé comme endroit ? je demande à Anita alors que nous arrivons sur la plage où elle souhaite que nous procédions à la cérémonie.

— C’est-à-dire que…

— Crache le morceau, lui lance Joss en s’arrêtant.

Nous l’imitons et elle se dandine, mal à l’aise.

— Je crois que ma collègue en a parlé à une amie… finit-elle par avouer.

Je regarde l’attroupement sur la plage, et je ne vois pas le rapport.

— Je ne vois pas le rapport, réplique Josselin, faisant écho à mes pensées.

— Tu sais ce que c’est, l’info a un peu circulé et bon… Tous ces gens sont là pour participer à la cérémonie… murmure Ana sans nous regarder.

— Mais ils sont au moins trente, là-bas ! je crie un peu trop fort.

— Merde, Anita, c’était censé être notre truc et regarde ce bordel ! surenchérit Josselin. Je reconnais plusieurs nanas avec qui j’ai couché, en plus… ajoute-t-il en scrutant l’attroupement plus attentivement.

— Je sais mais je ne pouvais pas les laisser en plan…

Piteuse excuse, elle voulait surtout organiser quelque chose de géant, assez prenant pour l’occuper depuis une semaine ! Je soupire, déjà vaincue, et me tourne vers Joss :

— On le fait, tes ex savaient que tu serais là. Si elles peuvent supporter ta présence, ça ne devrait pas être trop compliqué pour toi. C’est le moment d’assumer ton style de vie, mon vieux.

— Ouais…

Il n’est pas convaincu et pour tout dire, moi non plus. Mais nous rejoignons tout ce beau monde. À la place du petit rituel intimiste auquel nous sommes habitués, je me sens comme une étrangère, limite intruse. Josselin et moi restons un peu en retrait.

— Ne lui en veux pas, elle s’est emballée, certes, mais elle avait vraiment besoin de ça, je lui murmure en lui prenant le bras.

— Je ne lui en veux pas, je vais juste assister à mon lynchage en *live* dans quelques minutes ; et dis-toi que je préfèrerais être n’importe où ailleurs.

— Même chez le proctologue ? je lui lance en riant.

Il éclate aussi de rire. C’est une discussion que nous avons souvent eue, lui et moi. Qui se lève un matin en se disant : « Plus tard, je serai proctologue » ? Personne. Aucun gamin ne rêve d’exercer ce métier. Et pourtant, il y en a. Incroyable mais vrai : des gens font des années d’études pour observer des trous du cul à longueur de journée. Ça a toujours été une énigme pour nous. Et un bon sujet pour nous détendre (sans jeu de mots) et rire quand on est dans le genre de situation comme celle-ci. Quand nous cessons de rire, il se tourne vers moi, sérieux :

— Tu as revu Valentin.

Je ne cherche pas à savoir comment ses pensées ont cheminé pour en arriver à lui. Ce n'est pas une question, et même si c'était le cas, je ne vois pas en quoi ça le regarde. Alors je ne dis rien. Surtout que la dernière fois que je l'ai vu… eh bien justement, ça avait un goût de dernière fois. Et puis c'est quoi cette ville où on ne peut rien faire sans que tout le monde soit au courant dans l'heure qui suit ? J'espère bien que ma mère n'est pas au courant, ce serait… Non, je préfère faire l'autruche à ce sujet également.

— J'ai entendu dire qu'il s'est pris une cuite et que tu l'as raccompagné chez lui, c'est bien. Tu as fait ce qu'il fallait.

Je ne vois pas où cette discussion va nous mener alors je le laisse faire son monologue. Et je trouve qu'il est drôlement bien informé…

— Tu lui plais vraiment. Je le connais bien, et il n'a pas l'air dans son assiette en ce moment.

— Plus personne n'utilise cette expression, mec, je lui lance histoire de changer de sujet.

— J'ai réfléchi. Tu sais, Dam et lui faisaient souvent la bringue ensemble. Et je sais que V est un type bien. Pas avec les filles, d'accord, mais c'est ton corps, c'est ta vie. Je ne te jugerai pas si tu décides de coucher avec lui. Tant que vous êtes sur la même longueur d'onde tous les deux, je n'ai rien à dire et je suis convaincu que Dam serait d'accord avec moi.

— Merci, mais ne te fatigue pas. C'est Valentin qui ne veut rien avoir à faire avec moi.

— Il t'a dit ça comme ça ? s'étonne mon ami.

— Plus ou moins. En gros c'est une question de code d'honneur entre potes. Et puis je ne suis pas comme ça ; les coucheries d'un soir, ça ne mène nulle part. Je ne veux pas me caser, ce n'est pas ça, mais je n'ai pas envie de m'envoyer en l'air avec un type différent chaque semaine. Sans te vexer. Je ne te juge pas non plus, ce n'est juste pas ce que je souhaite.

— Mais il te plaît ?

Je m'assois dans le sable et il m'imite. Je reste un moment silencieuse ; Josselin respecte le besoin que j'ai de rassembler mes idées avant de lui répondre. Cette soirée me rappelle vaguement celle de la pipe (c'est ainsi que je la nomme pour plus de facilité de reconnaissance), la lune n'éclaire pas autant mais c'est une belle nuit. Anita est en train d'installer tout ce dont elle a besoin pour la cérémonie. Je l'observe quelques secondes mener tout son petit monde à la baguette. Elle a toujours été la meneuse, elle est tellement dans son élément que c'est difficile de lui en vouloir d'avoir fait de notre rituel privé un événement public.

— Oui, je finis par murmurer. Sauf que c'est hors propos. Alors, laissons tomber. C'est plus sain. Et puis bon, me faire un mec qui fourre sa bite dans un vagin différent toutes les quarante-huit heures, non merci.

Je réalise ce que je suis en train de dire en même temps que Josselin semble l'encaisser et je passe un bras autour de sa taille pour le rapprocher de moi :

— Hey, je ne parlais pas de toi, je lui murmure en posant ma tête sur son épaule.

— V, ton frère, moi… même combat. Pourquoi tu crois qu'elles sont là, ce soir ? Certaines sont sûrement des ex de Valentin, tu vas voir.

Anita nous demande de former un cercle et a la bonne idée de nous laisser rester assis. Si je devais rester debout tout le temps, avec le nombre de nanas présentes, ça serait épuisant.

— Nous sommes réunis ce soir pour laisser le passé derrière nous, commence Ana d'un ton solennel, comme à son habitude.

Elle se tourne vers la fille qui est à sa droite et lui fait signe de s'avancer vers le foyer qui a été

allumé pendant que Joss et moi discutions. Je ne doute pas une seconde qu'elle en soit l'auteure tant il est parfait. La grande brune me rappelle quelqu'un… Quand elle fait face au feu, et donc à moi, je reconnais la fille qui s'occupait de Valentin dans la forêt. Je ne suis pas du genre crevarde, mais j'avoue être soulagée de voir qu'elle n'est pas devenue une régulière… Oui, je devrais être solidaire, c'est pour ça que nous sommes là. Mais je ne peux vraiment pas faire comme si j'étais désolée que Valentin l'ait virée de sa vie. Oui, peut-être bien qu'en fait je suis du genre crevarde.

— J'ai amené un mouchoir, ça ira ? demande-t-elle à Anita qui s'approche.

— Un mouchoir ? Tu devais amener quelque chose en rapport avec ton ex… répond-elle.

À sa place, je ne dirais rien, parce que nous savons tous que ce rituel est plus symbolique qu'autre chose et si elle veut jeter dans le feu un kleenex, ma foi… C'est elle qui voit.

— C'est le mouchoir avec lequel il s'est essuyé après… tu sais…

Dégueulasse ! Elle n'est pas bien, cette nana ? Elle a gardé le mouchoir plein de « Valentin » depuis tout ce temps ? Elle a un grain. Un murmure dégoûté parcourt nos rangs, confirmant que je ne suis pas la seule à trouver ça vraiment crado, mais Anita lève les mains pour nous faire taire :

— Si c'est ce qu'elle souhaite, alors il faut respecter cela. Jette-le dans le feu en disant la formule de ton choix qui t'aiderait à aller de l'avant.

La nana s'exécute et lance :

— Je ne te sucerai plus jamais, V !

Okayyy… Tout cela est vraiment de mauvais goût. Heureusement, les suivantes sont beaucoup plus classiques et à part celle qui a amené une chaussette de Josselin, elles ont presque toutes opté pour une photo. Quand mon tour vient, je ne suis pas originale, j'ai aussi amené une photo d'Éric. Je la jette dans les flammes en murmurant un vague « je t'emmerde, connard » car c'est ma tradition. Insulter mon ex m'a toujours fait beaucoup de bien et au moment de la cérémonie, c'est comme ça que j'exorcise.

***

Il est trois heures du matin. Je suis un peu barrée, quand j'y songe. Mais je ne m'autorise pas à faire le point objectivement sur ce que je suis en train de faire. C'est cette discussion avec Joss tout à l'heure, ça m'a complètement retournée. Je pense à Damien, je pense à l'accident, à Valentin, au fait que oui il me plaît, à Josselin et ses conquêtes sans lendemains, à Anita qui se cherche, mes parents qui souffrent. Et je me suis retrouvée naturellement devant la porte de celui vers qui je serais allée s'il avait encore été là. Dam. Son appartement, mon refuge. Cette nuit j'ai besoin de lui et je n'ai pas réfléchi. J'ai marché sans m'arrêter jusqu'à chez lui. Sauf que ce n'est plus lui qui habite là. J'ai le sentiment que ce que je fais n'est pas correct, pourtant je le fais quand même. Je suis sur le point de céder à une crise d'angoisse et si je ne trouve pas un repère rassurant maintenant, je vais péter un plomb. Je tape.

J'attends. Il n'y a pas un bruit, il est sûrement chez une gonzesse en train de s'envoyer en l'air. Je tape encore, un peu plus fort. Personne ne répond. Je me laisse glisser le long du mur et m'assois à même le sol. J'essaie de respirer comme me l'a appris Damien, j'essaie surtout de me rappeler sa voix. C'est ça qui me fait basculer du mauvais côté. C'est quand je réalise que je n'entends plus sa voix dans ma tête que je panique vraiment. Il est mort depuis même pas trois mois et je ne me

souviens déjà plus de sa voix ! Combien de temps me reste-t-il avant d'avoir besoin de regarder une photo pour me rappeler son visage ? Je me recroqueville au sol. Je dois l'entendre ! Il ne peut pas mourir une deuxième fois dans mon esprit, ce n'est pas possible ! *Je dois me souvenir*. Je me répète cette phrase comme une litanie, je vais forcément finir par l'entendre, je sais qu'elle est là, en moi. Je ne peux pas avoir oublié sa voix ! Cette voix qui m'a si souvent réconfortée, engueulée, fait rire, fait pleurer…

— Angie ?

Je me redresse d'un coup. Ce n'est pas sa voix, c'en est une autre qui me fait pourtant du bien. C'est tout ce que je demandais, alors je m'y accroche.

— Je n'arrive plus à l'entendre… je murmure entre deux sanglots.

— Viens là…

Valentin me prend dans ses bras et me berce. Il s'installe contre le mur et pose ma tête sur ses cuisses. Il caresse doucement mes cheveux.

— Parle-moi… je le supplie.

J'ai besoin qu'on me parle. C'est comme ça que faisait Damien pour que je ne perde pas pied, il me racontait des tas de trucs pour me distraire dès qu'il sentait que j'allais partir.

— Il disait tout le temps qu'il ne voulait pas avoir de regrets, commence Valentin sans cesser de passer la main dans mes cheveux. Alors il fonçait souvent tête baissée et faisait pas mal de dommages collatéraux. Mais ce qui était cool avec lui, c'est qu'il réparait toujours tout ce qu'il cassait. Il était maladroit mais pas égoïste. On avait une drôle d'amitié lui et moi mais c'était notre façon de nous comprendre.

Il se tait, ma respiration commence à être moins erratique. Je m'apaise doucement.

— Parle-moi d'elle.

— Elle était belle, très belle. Mon père me racontait souvent qu'il avait dû se débarrasser des autres prétendants avant de lui faire la cour. La vérité est qu'il l'a emballée grâce à sa moto. Il conduisait une Triumph à l'époque, tu sais, comme James Dean. Et mon père avait au moins le même charisme que cet acteur. Il était le type même du mauvais garçon avec qui les filles de bonne famille veulent faire les quatre-cents coups. Ma mère n'a pas résisté. Elle me disait qu'elle devait souvent faire le ménage autour de mon père ! Elle s'appelait Joanna, c'est pour ça que mon deuxième prénom est Joan. Jonas et Joanna, ils s'étaient bien trouvés.

Il se tait un instant et je savoure sa confidence en silence.

— Tu sais que tu es la première à qui je le dis ? Je crois qu'on peut refaire un vœu…

Il s'interrompt à nouveau et je n'ose plus parler. Je ne pensais pas qu'il me raconterait tout ça. J'ai absolument besoin qu'on me change les idées quand je me sens mal. Jamais je n'aurais imaginé qu'il me dirait effectivement quelque chose au sujet de sa mère. Il caresse toujours mes cheveux mais à présent, ses gestes sont distraits. Il est reparti des années en arrière et j'essaie de ne pas briser l'instant, c'est à peine si je respire.

— Mes potes étaient tous dingues d'elle. Elle était mince, grande, elle aurait pu être mannequin. Et je ne dis pas ça parce que c'était ma mère. Elle avait cette beauté italienne très arrogante, tu sais ? Une grande prestance, celle qui donne l'impression qu'elle est d'une lignée noble… Elle recevait toujours mes copains et nous préparait des goûters dont la réputation n'était plus à faire. Je sais que beaucoup me fréquentaient pour profiter des pâtisseries qu'elle cuisinait pour moi, je m'en foutais pas mal. J'étais fier de ma mère parce qu'elle était très admirée. Après je ne suis pas naïf, je me

doute bien qu'elle n'était pas parfaite. Mais dans mes yeux de gamin, elle l'était. Elle venait à toutes les sorties scolaires, elle m'aidait à faire mes devoirs et elle m'amenait toujours à droite ou à gauche faire des tas d'activités. Je ne me rendais pas compte sur le moment que c'était exceptionnel d'avoir une mère aussi disponible et investie. C'était normal, c'était acquis. Quand elle est morte, j'ai ressenti son absence à chaque seconde de ma putain de vie qui a suivi son décès. Avant elle était partout, après elle n'était plus nulle part. Et j'ai oublié sa voix, c'est des trucs auxquels on n'échappe pas, tu sais pourquoi ? Parce que sans ça, on vivrait coincé dans le passé. Il faut bien avancer à un moment, j'ai toujours été convaincu que c'est une façon que la vie a de nous dire de bouger notre cul, que le temps de l'apitoiement a assez duré. À un moment, Angie, il faut que tu vives pour toi et plus à travers Damien. C'est trop tôt, bien sûr, mais ça viendra, tu comprendras…

Je me redresse lentement et sa main quitte mes cheveux pour retomber sur sa cuisse où ma tête se trouvait. Je place mes mains sur ses joues et m'installe en face de lui, à genoux. Je sens ses larmes plus que je ne les vois car ça fait un moment que la lumière s'est éteinte dans le couloir.

— Je suis sûre que tu ne l'as pas oubliée. Si tu y penses fort tu t'en souviendras.

— Peut-être que je ne veux pas me souvenir. Je souffrais trop, alors je l'ai enfermée dans un coin de ma mémoire.

— Je ne veux pas faire ça, je ne veux pas, je lui dis en secouant la tête.

— C'est bon, tout va bien, d'accord ? Rentrons.

Il se lève et prend ma main pour m'aider à l'imiter. Il ne la lâche pas. Nous allons dans la chambre et nous nous allongeons dans son lit, tout habillés, sans enlever nos chaussures. Comme une impression de déjà vu sauf que cette fois, il n'est pas complètement bourré. Il se place dans mon dos et entoure ma taille de ses bras.

— Reste avec moi cette nuit, s'il te plaît.

Je n'ai pas besoin de lui répondre, ma présence suffit à le rassurer. Et la sienne me fait bizarrement le même effet. Je pose mes mains sur les siennes et me détends. Bientôt, sa respiration se fait plus régulière et comme la première fois, je tombe paisiblement dans un sommeil sans rêves.

***

La musique me réveille. Je reconnais *Iamundernodisguise* de School of the Seven Bells. Damien écoutait souvent cet album. Je suis seule dans le lit. La place de Valentin est froide, je me demande depuis combien de temps il est levé. Je m'assois, surprise d'avoir passé une si bonne nuit. Je sors mon portable du sac que je porte toujours en bandoulière depuis que je suis arrivée. J'ai dormi avec mon sac, yep, j'en étais à ce point de me foutre de tout, sauf d'être ici. Onze heures, j'ai vraiment dormi si longtemps ? J'envoie un SMS à Joss pour le rassurer, comme promis, même si j'ai quelques heures de retard. Je passe par les toilettes et retourne me rafraîchir à la salle de bain ; je souris en voyant que ma brosse à dents est toujours là. Comme si j'étais chez moi. Ou comme si c'était toujours chez Dam.

Je retrouve Valentin dans la cuisine. Il se retourne en m'entendant. Il ne dit rien et m'observe. Il porte un baggy décontracté, noir, et une chemise à manches courtes, noire aussi. Je regarde ses tatouages. Il ne reste pas un centimètre carré de peau vierge sur ses deux bras. Je réalise que je me suis immobilisée à la porte pour le mater et je relève la tête. Il sourit. Alors je lui souris aussi. Je

m'approche de lui, ne lui demande pas son avis, et passe mes bras autour de sa taille. Je pose la tête contre son torse et murmure un « merci » que je ne suis pas certaine qu'il entende. Il m'entoure aussi de ses bras et pose le menton sur le haut de ma tête. Il m'a entendue.

— Tu fais des pancakes ? je lui demande quand mon estomac réagit à la bonne odeur qui embaume la cuisine.

— Ça fait deux fois que tu m'aides, je me suis dit que ce serait pas mal pour te remercier.

Je relâche mon étreinte et laisse une distance de sécurité entre nous.

— C'est toi qui m'as aidée… Et puis, j'ai la tête d'une fille que tu peux acheter avec de la nourriture ?

— Je dirais que oui, dit-il sans cesser de sourire.

— Bien vu. J'attends mon p'tit déj' au salon ! je lui lance en me détournant.

Je l'entends rire et je manque me vautrer lamentablement. Je ne me souviens pas l'avoir déjà entendu rire comme ça. Je suis choquée, dans le bon sens du terme. J'aime ce rire. Tout aussi sincère que son sourire. Le CD tourne toujours et je m'installe sur le canapé où je savoure tranquillement le début de mon dimanche. J'ai l'impression de m'être libérée d'un poids, cette nuit, alors que je n'ai rien dit, rien fait. Mon frère est toujours mort, je m'en considère toujours responsable et pourtant, je me sens un peu mieux qu'hier matin… Juste un peu, pas de quoi faire la révolution mais assez pour me donner envie de croire à ce que Valentin m'a dit.

VALENTIN

Je ne sais pas à quoi je joue avec cette fille, mais je sais en revanche que je dois arrêter. Tout de suite. Ou je serai dans la merde. Et elle aussi.

ANGIE

— Tu essaies de me faire croire que c'est la deuxième fois que tu dors chez Valentin, dans son lit, avec lui, et qu'il ne s'est rien passé ? me demande Josselin quand je leur raconte ma drôle de nuit à mon retour.

Je me suis encore fait engueuler parce que je n'avais pas prévenu que je découchais. Du coup, pour faire passer la pilule, je leur ai tout dit sur notre nuit, en passant sous silence le détail des confidences de Valentin. Je ne me sens pas libre de répéter ce qu'il a souhaité partager avec moi. Et puis tant pis pour mon jardin secret, avec eux je peux ; et j'espère surtout que cette information m'épargnera les remontrances qui m'auraient attendue…

— Je n'ai pas dit qu'il ne s'était rien passé, je le corrige. Rien de sexuel, si c'est ça qui t'intéresse. Mais je t'assure qu'il s'est passé un truc.

— C'est pas le genre de V. Tu es sûre que c'était lui et qu'il n'a pas un frère jumeau ?

— Ha ha ha, je me gausse. Tu vois, j'ajoute en lui tapotant le bras, y'a de l'espoir, même pour la racaille !

Je m'enfuis avant qu'il ne se venge et vais prendre une douche. Une fois sous l'eau chaude, je repense à ce matin. Enfin, ce midi… Petit déjeuner royal, nous n'avons pas beaucoup parlé de ce qui s'est produit la nuit passée. Mais nous avons discuté de son père, des motos, et il m'a proposé de conduire la sienne. Truc de ouf ! Je lui disais que j'adorais les grosses machines, ce qui aurait encore pu passer pour une métaphore douteuse mais il a eu le bon goût de ne pas relever. Et comme ça,

naturellement, il m'a sorti « Tu peux la conduire, si tu veux. » Je n'ai pas eu besoin de répondre, mon sourire de dingue l'a fait à ma place. J'ai adoré voir le sien en retour.

Il sera derrière moi, bien sûr, parce que mes jambes sont malheureusement trop courtes pour la stabiliser à l'arrêt, mais ouf, quoi ! Je ne m'en remets pas. Moi qui rêvais de conduire ce genre de moto, avec aucun espoir que ça n'arrive un jour… Je crois qu'il se sent redevable, je ne vais pas le détromper, cela dit… Il est assez intelligent pour savoir qu'il m'a beaucoup aidée cette nuit et qu'il ne me doit rien du tout. Enfin quand même, si. Il me doit une partie de ma dignité qui a été anéantie le soir des cuissots à l'air. Oui, j'ai bien mérité de pouvoir conduire sa grosse moto ! Non, rien à faire, je reviens toujours à des images connotées. C'est peut-être moi qui ai l'esprit mal tourné…

Quand je sors de la douche, prête à repartir, Joss et Anita, installés sur le canapé, me regardent bizarrement.

— Quoi ? je leur demande en ramassant mon sac.

— Tu sors avec Valentin ? m'interroge Ana.

— Je vais conduire sa moto, il me l'a proposé. En même temps, vous êtes bien curieux.

— On se renseigne… Tu chantais sous la douche, me dit Joss.

— Et alors ? J'ai toujours chanté sous la douche, je leur rétorque un peu sèchement.

C'est quoi cet interrogatoire ? Pourquoi je me justifie, d'ailleurs ? Où veulent-ils en venir ?

— Tu n'avais plus chanté sous la douche depuis l'accident, me fait remarquer Ana.

Je suspends mon geste, mon sac à moitié passé au-dessus de ma tête. Elle a raison.

— Je suis jalouse, ajoute-t-elle.

— De quoi ? dis-je en terminant de me préparer.

— Tu le connais à peine et il arrive à te faire aller mieux en quelques heures, me répond-elle.

— Pardon ?

— Angie, il est évident que tu es guillerette et que c'est grâce à V. Ana est jalouse que tu sois en train de devenir amie avec lui, c'est *nous* tes amis. Mais moi, ça ne me pose aucun souci, je fais juste la traduction… se défend-il en retournant à son jeu vidéo.

— Ana, tu as peur de quoi ?

Je m'accroupis devant elle, en équilibre sur la pointe des pieds pour me mettre à son niveau.

— Rien, enfin si… Tu es distante avec nous. Et lui, il débarque avec ses tatouages, ses piercings, ses cheveux d'après-baise et hop, il te fait aller mieux.

Ah, je savais bien que sa coupe pouvait être qualifiée d'après-baise ! Je me concentre sur Anita…

— Même si nous étions amis, lui et moi, ce qui n'est pas le cas, nous nous connaissons à peine, ça ne veut pas dire que je serais moins ton amie…

— Tu te fermes, ces derniers temps.

Je ne peux pas lui reprocher de me dire ça, car je sais que c'est la vérité. Et je ne pense pas trop m'aventurer en disant que si je me sens tellement à l'aise avec Valentin par rapport à Damien, c'est parce qu'il sait ce que c'est de perdre quelqu'un. C'est plus facile car je n'ai pas besoin de verbaliser ma douleur, il la connaît. Je lui donne un peu de la mienne, il me donne un peu de la sienne, et même si c'est temporaire, ça soulage. Mais je comprends qu'Ana ait besoin d'être rassurée. Nous sommes les repères les uns des autres avec Josselin, et à peine suis-je de retour qu'elle craint de me perdre à nouveau.

Je la prends dans mes bras, moi qui ne suis pas du tout câlins, on peut dire que je fais mon quota ces derniers temps. Elle me rend mon étreinte et bientôt deux bras musclés viennent s'ajouter.

— Je vous aime, mes paupiettes.
— Hey ! C'est elle la paupiette ! s'insurge Ana qui a toujours trouvé ce surnom ridicule.
— Je vous aime quand même.
Joss, celui qui nous ouvre toujours son cœur si facilement, pour qui dire « je t'aime » aux gens qu'il aime vraiment est tellement naturel qu'il lui arrive de nous faire des déclarations en public sans se dire que ce n'est pas viril. Et c'est ça qui me plaît vraiment avec mes amis. Nous restons ainsi un moment quand finalement, je murmure :
— Les gars, je vais me péter la gueule dans quelques secondes…
Mes prédictions se réalisent plus tôt que prévu et nous tombons comme trois merdes, mais en riant.

14

VALENTIN

Je sais que je joue avec le feu, j'ai essayé de m'éloigner d'elle mais c'est plus fort que ma minable volonté. Quand elle a commencé à me parler de ma moto ce matin, je n'ai pas hésité une seconde. Elle ne se rend sûrement pas compte du bien qu'elle me fait juste en étant là, en étant elle-même. Je n'avais jamais parlé à personne de ma mère comme ça. C'est censé être mon truc à moi, mes souvenirs. Je ne partage pas. Pourquoi est-ce que j'ai ressenti le besoin de lui en parler ? Alors qu'elle était visiblement en pleine panique… Je ne sais pas mais putain, ça fait du bien d'avoir parlé d'elle à quelqu'un, ça me rappelle qu'elle n'a pas existé que dans ma tête mais aussi dans la vraie vie. Cette nana me pousse à m'ouvrir à elle sans le faire exprès. Je ne me suis même pas senti mal à l'aise avec elle ce matin, j'aurais pu. Ça fait déjà deux fois que je pleure comme une merde devant elle, je n'ai même plus de fierté masculine face à cette fille. Dam m'aurait repris ma *Man card* depuis un bail. Et il m'en aurait collé une, aussi, pour m'être approché trop près de sa sœur. Elle me coupe les couilles et le pire c'est que ça me plaît. Je lui ai dit qu'on ne pouvait pas aller plus loin, même si elle sait que l'envie ne manque pas. Et elle revient vers moi sans être embarrassée mais sans s'imposer non plus. Si je ne fais pas gaffe, je vais commencer à m'habituer à elle.

Je la vois arriver sur sa Honda. Elle se gare à côté de moi. Je lui ai proposé de conduire ma moto parce qu'elle en parlait ce matin comme quelqu'un qui en meurt d'envie. Je veux lui faire plaisir. Je ne sais pas trop ce que ça signifie et je n'essaie pas de comprendre, je ne me prends pas la tête et je profite de l'instant. Elle enlève son casque et secoue ses cheveux, typiquement un truc de nana, ça. Est-ce que je fais une pub pour shampooing à chaque fois que j'enlève le mien ?

— Salut, dit-elle en mettant sa moto sur béquille.

— Re, je lui réponds simplement.

Elle s'approche de moi, tout sourire. Je recule sur la selle pour lui laisser la place de s'asseoir et lui fais signe de me rejoindre. Elle ne se fait pas prier et s'installe.

— On ne sort pas du parking, je te rappelle.

— Je sais.

Elle n'a pas son permis pour ce type de moto, je préfère qu'on se la joue cool. Le parking du supermarché est désert, c'est le lieu parfait pour faire quelques essais. Il n'y a aucune raison qu'elle ne s'en sorte pas, mais je préfère éviter qu'il arrive quoi que ce soit sur la route. Il y a eu assez de dégâts ces derniers temps. Je mets mon casque et elle remet le sien. Je ne vois pas pourquoi elle l'a enlevé… Les gonzesses…

Elle met les gaz, passe la première et j'ai à peine le temps de m'accrocher à elle qu'elle file comme une flèche. Elle fait demi-tour sans aucun souci, je reconnais bien là la patte de son frangin. Je suis sûr que c'est lui qui lui a appris à conduire. Nous roulons tout autour du supermarché et au bout de quinze minutes, elle s'arrête, coupe le contact et je mets les pieds au sol pour stabiliser la bécane. Elle me dit quelque chose mais avec les casques, je n'entends rien. Elle descend, je mets la moto sur béquille et descends aussi, tout en retirant mon casque. Elle refait son truc avec ses cheveux ; son

sourire est deux fois plus grand que tout à l’heure. Ses yeux sont brillants. Je suis à deux doigts de faire une connerie quand elle me sort :

— J’en veux une !

Je ne crois pas avoir autant ri depuis très longtemps. Je suis plié en deux et quand je reporte mon attention sur elle, elle a les bras croisés et ne sourit plus du tout.

— Désolé.

— Ce n’était pas la peine de me proposer de la conduire pour te foutre de moi juste après.

Je crois que j’ai foiré mon coup, là.

— Tu veux refaire un tour ? je tente.

— Non, merci. Si le prix à payer pour ta générosité est de supporter ton foutage de gueule, ça ira.

Bien essayé.

— Angie, ne le prends pas mal mais tu ne peux pas conduire ce genre de moto. Si tu étais plus grande, je ne dis pas mais…

— Je suis trop petite, je sais ! Je peux quand même en vouloir une, ça ne veut pas dire que je n’ai pas conscience que c’est impossible ! Rabat-joie !

Je remonte sur la Yamaha et lui fais signe d’approcher. Elle ne bouge pas, butée et plantée sur ses deux pieds avec l’énergie d’une petite fille qui fait un caprice. Qu’elle ne me tente pas, je serais tout à fait partant pour lui donner une bonne fessée.

— Monte, je t’emmène faire un tour, je lui dis en espérant la détendre.

— Où ça ?

— Je ne sais pas, nulle part ?

Elle hésite un moment et finit par s’installer derrière moi. Elle se cale bien contre mon dos, passe ses mains autour de ma taille et les noue sur mon ventre. Je pose la mienne dessus, exerce une petite pression pour lui signifier que je suis vraiment désolé, et je démarre. Je ne peux décemment pas l’amener au resto où je me tape la serveuse, ça ferait désordre. Alors je prends la route du bord de mer, mais dans l’autre sens. Elle ne panique pas quand je fais des pointes à cent-quatre-vingts sur les lignes droites, j’en oublierais presque qu’elle est là tant elle fait corps avec la moto. Je nous fais rouler pendant ce qui me semble être une éternité. Elle ne manifeste aucune envie de faire une pause. J’espère que cette petite sortie lui aura fait oublier mon fou rire.

Je nous trouve un coin sympa en bord de mer et enfin je me gare. Elle descend souplement, elle n’a même pas l’air d’avoir mal aux cuisses alors que nous avons dû rouler deux heures. Elle refait son truc avec ses cheveux et admire la mer. Moi c’est elle que j’admire. Elle ferme les yeux, rejette la tête en arrière et sourit. Et je reste comme un con sur la bécane à la mater. Je me foutrais des baffes pour tout le temps tout ramener à mon envie d’elle. C’est vrai qu’elle est petite, je remarque ça d’un coup… Ça ne me dérange pas. J’ai déjà pu voir que son corps était parfait pour accueillir le mien et j’aime l’idée un peu primaire et réac’ d’être en mesure de la protéger.

Je la rejoins avant de partir trop loin dans mon délire de chevalier servant. Surtout qu’on a pas mal de falaises dans le coin et faudrait pas que je me jette de l’une d’elles avec une rose entre les dents pour l’impressionner.

— On descend ? je lui propose en montrant le chemin escarpé qui mène à une crique.

— Je pourrais me tuer, ça ne va pas ?

— Qu’est-ce que tu racontes ? Il suffit de…

— Je n’ai aucun équilibre, je te garantis que si je m’aventure dans ce précipice, je me tue…

— Ok, monte sur mon dos.
Je me retourne et lui fais signe de grimper. Elle ne vient pas.
— Alors ?
— Vas-y, je reste là, finit-elle par dire.
— Allez, ne fais pas ta princesse, je te promets de ne pas te tuer, je lui lance avant de réaliser que c'est assez maladroit.
Elle ne semble pas avoir remarqué mon nouveau manque de délicatesse et capitule enfin. Elle ne pèse rien, c'est une toute petite chose. Je m'engage sur le chemin et je l'entends rire pendant que je nous emmène tout en bas.
— Qu'est-ce qui te fait couiner ?
— Je ne couine pas, je rigole ! proteste-t-elle.
— Qu'est-ce qui te fait rire, alors ?
— Si tu étais un « vampire-boule à facettes » ce serait vachement plus simple pour descendre…
Elle rit de plus belle ; je n'ai aucune idée de ce dont elle est en train de parler mais j'aime bien qu'elle soit de bonne humeur. Cette nuit, elle a vraiment craqué et c'est rassurant de voir qu'elle est encore capable d'avoir des fous rires. La descente n'est pas difficile, elle est si légère. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir pleinement conscience de son corps collé au mien, Encore plus que sur la bécane. Elle a passé ses bras autour de mon cou et ses jambes de ma taille. Mes mains la soutiennent sous les cuisses et c'est surtout ce contact qui me stimule, un peu trop d'ailleurs. Je la dépose sur les rochers, soulagé de ne plus être soumis à la tentation, et nous nous asseyons en face de la mer. Il y a une toute petite plage de caillasses qui nous sépare de l'eau. Il fait chaud mais l'air marin casse la moiteur de l'atmosphère. J'enlève mon blouson dont je ne me sépare jamais quand je suis à moto. Nous restons silencieux quelques minutes.
Elle soupire et pousse mon genou du sien :
— Merci de m'avoir amenée ici. Et pour la moto. Et cette nuit aussi. Enfin bref, merci.
— Pas de souci, je lui réponds en imitant son geste.
Nous restons quelques instants supplémentaires sans parler. C'est aussi simple que ça avec elle. Nous nous contentons d'être là. Elle n'est pas compliquée comme nana, si je dois être honnête. C'est moi qui ai joué au con et qui me prends la tête avec n'importe quoi. Et puis avec Dam. Elle, elle est facile à vivre. Nature. Elle est ce genre de personne qui prend ce dont elle a envie, quand elle en a envie. Juste parce que ça lui fait plaisir, elle ne cherche pas à alambiquer n'importe quelles situations comme j'ai tendance à le faire quand elle est dans les parages.
Nous écoutons le clapotis des vagues sur les rochers, de temps en temps, une voiture passe sur la route plus haut. Au bout d'une petite demi-heure, elle se lève et s'étire :
— On devrait y aller, je bosse ce soir… me rappelle-t-elle.
— On y va.
Je me lève à mon tour.
— Je ne peux pas te porter pour remonter, si je me vautre je vais t'écraser.
— Tu serais pas en train de me faire un reproche déguisé sur mon poids ?
— Angie… je commence avant de voir qu'elle sourit et me tend la main.
Elle n'est pas vexée, non parce qu'avec les nanas on ne sait jamais… Je noue mes doigts aux siens et entame la remontée. Elle resserre sa prise à quelques passages difficiles. Le retour est aussi agréable et tentateur que l'aller. J'aime bien sentir qu'elle se fie à moi. Nous remontons sur la moto ;

j'ai l'impression que nous avons déjà nos petites habitudes. C'est comme si cette petite nana instaurait une sorte d'équilibre dans ma vie décousue. Nous ne parlons pas, nos mouvements se répondent naturellement. Je démarre et elle s'accroche à nouveau à moi. Si j'avais un jour douté du bien-fondé de l'acquisition de cette moto, maintenant je sais pourquoi ça en valait la peine.

Je la dépose sur le parking à côté de sa Honda et elle me fait un signe avant de l'enfourcher. Ce serait con de dire que de la voir conduire une bécane me fout la trique ? Bon, j'éviterai de le dire. Mais putain, cette relation platonique est en train de me bouffer. Quand je pense que c'est moi qui en suis le fautif, je me foutrais des baffes.

***

Je n'ai pas vu un client de la journée, je me demande pourquoi je m'emmerde à ouvrir le lundi. Surtout que la saison ne veut rien dire pour moi. Pour les bars, les glaciers, les restos et toutes ces boutiques où on nous vend des merdes en plastique à ramener en souvenir, c'est important d'être ouvert tous les jours en été. Ici, franchement, je pourrais décider que la fermeture annuelle est au mois d'août, personne ne s'en rendrait compte. Ça ne m'empêche pas d'être là tous les jours, sauf le dimanche, et de me faire chier comme un con derrière mon comptoir à regarder les heures défiler. Et à faire le peu de compta. Pour une fois, j'accueille volontiers ce boulot qui est d'ordinaire une corvée. J'ai besoin de me changer les idées car elles me ramènent toutes à Angie. *Tear Drop* de Massive Attack résonne dans la boutique désespérément vide quand la porte fait tinter le carillon. Je me surprends à espérer que ce soit elle. Au lieu de ça, je reste comme un abruti quand Émilie s'approche du comptoir.

— Tu n'es pas venu, hier, dit-elle simplement.

Je ne me souviens pas lui avoir promis de passer la voir tous les dimanches. Et encore moins de lui avoir dit où je bossais. Je soupçonne mon père d'être derrière cette fuite d'information. En tout cas, maintenant elle est là et je dois faire avec. J'ai l'impression de la voir pour la première fois et elle ne me fait pas l'effet que j'escomptais. Elle porte une petite robe d'été très courte, très décolletée, et moulante. Elle est vulgaire ; d'habitude ça ne me dérange pas, mais je la compare bien malgré moi à Angie.

— Tu fermes bientôt ? demande-t-elle tout en jetant un œil à la boutique.

Après tout, j'ai une envie à assouvir et le mode manuel commence à me peser… Surtout que je dois faire quelque chose pour arrêter de penser à Angie, que je ne peux pas avoir. Je décide de prendre l'initiative d'Émilie comme un signe.

— D'ici une vingtaine de minutes.

Ça me fait fermer un peu plus tôt mais ce n'est pas pour le manque à gagner que ça changera grand-chose.

— Je peux t'attendre chez toi ?

Elle papillonne des cils et j'avoue que ça me fait tout drôle de la voir en dehors du resto et de son rôle de serveuse. Elle fait presque irréelle… Mais pas dans le bon sens. C'est limite si je ne la pousse pas pour la faire sortir parce qu'elle me semble déplacée. Je me vois pourtant lui tendre les clefs et je m'entends lui filer l'adresse. Je suis en pilote automatique ? Bah… Ça ne peut pas me faire de mal…

Trente minutes plus tard, je rentre chez moi et je découvre Émilie, complètement nue, qui m'attend sur mon lit, en se caressant. La tension que j'ai accumulée depuis la dernière fois que je me suis envoyé en l'air craque d'un coup et je me jette sur elle comme un affamé. Je réalise, tout en embrassant ses seins, que je suis devenu trop sage et que ma queue va finir par m'en vouloir. Je relâche tout : l'envie d'Angie, la boutique qui déconne, les souvenirs de ma mère qui reviennent… Je fous tout ça dans un coin et je profite de ce qui m'est offert. J'ai la tête entre les cuisses d'Émilie quand on sonne à la porte. J'ignore l'intrus et continue de la lécher quand on tape plus fort. Je me relève :

— Je vire le connard qui nous dérange, reste chaude… je lui lance avant de sortir de la chambre.

Elle est la seule nana avec qui je peux coucher plusieurs fois sans qu'elle ne se fasse de films. J'apprécie ça chez elle, pas d'attache, pas d'obligation, pas de comptes à rendre. J'arrive à la porte et l'ouvre d'un coup sec en m'essuyant la bouche du revers de la main. Ma mauvaise humeur descend d'un coup.

— Salut ! J'allais bosser et je t'ai vu rentrer chez toi et je me suis dit que j'allais passer te faire un coucou.

Elle est là, tout sourire, un peu gênée. Je ne sais pas quoi lui dire quand Émilie rompt le charme en criant depuis la chambre :

— V ! Je suis chaude mais ne me laisse pas refroidir !

Je vois sur son visage la déception. Il me semble qu'elle est blessée. Elle bredouille quelque chose que je ne comprends pas bien, en rapport avec une première fois et son cul, et elle s'échappe. Elle part en courant. Je pourrais la rattraper, mais pour quoi faire ? C'est aussi bien qu'elle comprenne que je ne suis pas un type bien ; ça m'évitera de lutter contre l'envie que j'ai de la sauter, puisqu'elle va sûrement couper les ponts. Ça arrange mes affaires. Alors pourquoi je me sens si merdique ?

ANGIE

— La première fois, mon cul, oui ! je marmonne en prenant mon poste derrière le bar.

— Plaît-il ? me demande Sandra, qui est de service ce soir.

Je la détaille sans retenue, ce n'est pas le moment idéal pour rouler son cul moulé sous mon nez. Elle est maquillée comme une voiture volée, son blond est tout sauf naturel (vulgaire, crépu, avec des racines). Je ne l'aime pas et je pense que vu mon état, je vais avoir du mal à le cacher.

— Rien ! je lui réponds sèchement.

Je suis à deux doigts de l'envoyer chier, ce qui n'est absolument pas mon genre, surtout au travail. Mauvais timing pour elle, je ne suis pas d'humeur à jouer la collègue sympa et anti-conflits, ce soir.

Mon service est interminable, je trouve toutes les conversations autour de moi insipides, je m'agace contre les serveuses pour un oui ou pour un non. Le patron me demande même si j'ai mes règles, ce qui lui vaut un regard qu'il n'oubliera pas de si tôt. Je hais ce type ! Et je parle de Valentin, pas de mon boss. Je lui en veux de continuer à s'envoyer en l'air alors qu'il ne veut pas de moi. Pourquoi leur donne-t-il ce qu'il me refuse ? Bon sang, je suis bien foutue, il m'aime bien, il sait que j'ai envie de lui… C'est quoi son putain de problème ? Si au moins j'avais eu la preuve qu'il est impuissant, ça m'aurait rassurée sur un point : le souci ne viendrait pas de moi. Mais c'est tout le contraire ! Et moi, pendant ce temps, je suis chaste ! Il mériterait que j'aille me faire tringler par le premier connard de passage. Ce que je ferais volontiers si je n'étais pas une putain de sentimentale !

Quand je commence à dire trop de gros mots, c'est mauvais signe, il faut que j'arrête. J'essaie de me concentrer sur le travail et d'être moins garce avec mon entourage. Ce n'est qu'en rentrant chez moi que je me laisse aller à pleurer. Lui est peut-être doué pour compartimenter sa vie, moi pas. J'avais l'impression qu'on avançait et que tout se passait bien, pourquoi faut-il qu'il gâche tout avec sa queue qu'il est incapable de garder dans son froc pour n'importe quelle nana sauf moi ? L'humiliation ne s'arrêtera-t-elle donc jamais ? Putain de malédiction !

***

— Du courrier pour toi ! crie Ana depuis le salon.

Je n'ai toujours pas de porte et Josselin traîne à la faire réparer. S'il pense que m'empêcher d'avoir une porte à ma chambre va me décourager pour m'envoyer en l'air, il se trompe ! Car, soyons honnête : même avec une porte qui ferme, il semblerait que le dieu de la baise ait fait l'impasse sur moi, ces derniers temps. Sûrement parce que celui que je veux dans mon lit ne souhaite pas y être. Je me lève et me rends en lambinant jusqu'au canapé où je me jette avec tout le poids de la misère du monde sur les épaules. Anita me tend une enveloppe et je vois Joss s'approcher avec un bol.

— Dis-moi que c'est du thé pour moi et je te pardonne tout, je lui lance avec espoir.

— Je n'ai rien à me faire pardonner et c'est une salade de fruits frais. Si tu en veux, tu bouges ton cul jusqu'à la cuisine, ça ne te fera pas de mal.

Il s'installe dans son fauteuil et dès qu'il a les yeux tournés, je l'imite en disant « gna gna gna », comme quand j'avais cinq ans et que les adultes m'agaçaient. Je me prends un coup sur la tête.

— Mais heu ! je crie à Ana qui vient de me frapper avec l'enveloppe.

— Je ne suis pas ton facteur, alors tu la prends et tu l'ouvres. Parce qu'elle n'a pas été postée, elle a été directement déposée dans la boîte, donc Joss et moi on aimerait bien savoir ce que c'est et de qui ça vient.

Elle va s'asseoir sur l'accoudoir de Josselin et tous deux m'observent comme deux rapaces prêts à fondre sur leur proie. J'en fais peut-être un poil de cul trop, mais ils sont flippants quand ils s'y mettent à deux…

— Je n'ai déjà pas de porte à ma chambre, en plus je n'ai pas le droit à un peu d'intimité pour ouvrir mon courrier ? je commence à protester.

— C'est l'idée. Ouvre cette enveloppe, me répond Josselin sans une once de remords dans la voix.

— Je vais d'abord allers faire pipi, si ça ne vous ennuie pas, je leur dis en me levant.

Ana me force à me rasseoir et m'arrache l'enveloppe des mains pour me la coller sous le nez :

— Tu l'ouvres ou on s'en occupe ? menace-t-elle.

Sérieusement, il y a des jours où je me demande pourquoi je suis amie avec ces deux tortionnaires. Entre Ana qui me balance toujours ses vérités (voire des baffes) à la tronche sans prendre de gants et Joss qui essaie depuis des semaines de me faire suivre l'un de ses programmes de remise en forme… J'aurais déjà dû fuir. Mais non, je suis là en train de les laisser me martyriser. Je dois être maso, je ne vois que ça. Résignée, je déchire très lentement le rabat, histoire de leur taper un peu sur les nerfs. Ça fonctionne parfaitement jusqu'à ce que Josselin pose son bol un peu brusquement et que j'ouvre en vitesse, de peur des représailles. J'en sors un CD que j'agite devant moi :

— Restez où vous êtes ! Je l'ai ouvert ! Voilà ! On se calme !

Ils seraient foutus de me sauter dessus pour m'obliger à leur donner mon paquet.

— Un CD ? s'étonne Anita. Qui offre un CD, de nos jours ? On offre un bon d'achat pour une boutique en ligne… C'est rétro comme cadeau…

— Les Wampas… je lis le nom du groupe.

— Ah, je sais d'où ça vient… murmure Joss. Regarde, y'a un mot…

Je retourne le CD et en effet, un post-it est collé dessus.

« La 8 me fait penser à toi. »

Josselin me prend le CD des mains et le met dans la chaîne. Il lance directement la huit :

— *Les bottes rouges*, me dit-il avant de me rendre la pochette.

La musique démarre, c'est vraiment bizarre comme genre… Et puis le chanteur, il fait exprès de chanter aussi faux ? Je me demande d'où ça vient.

— D'où ça vient ? demande Anita à Joss, faisant écho à mes pensées, encore une fois.

Parfois, notre connexion à tous les trois me fiche la trouille. Il m'est même arrivé de me demander s'ils avaient accès à mon esprit pour deviner aussi bien ce qui me vient comme réplique. Ce qui serait parfaitement injuste car, pour ma part, j'ai déjà du mal à comprendre ce qui se passe dans ma tête.

— V, répond-il simplement avant de ramener son bol à la cuisine, un petit sourire au coin des lèvres.

— Tu sais quelque chose que j'ignore ? je lui crie depuis le canapé.

Il prend son temps pour revenir et s'installe en face de moi quand la chanson se termine :

— Arrête un peu de faire la naïve, ce type t'a dans la peau.

— Ah bon ? Tu crois ? Non parce que l'autre jour, il sautait une nana chez lui, dans son lit, tu sais ? Le lit où « soi-disant » aucune autre nana que moi n'était allée ? j'ajoute en mimant les guillemets comme je l'ai souvent vu faire dans les séries américaines. Ouais, alors tu vois, on ne doit pas posséder la même définition de ce que signifie « avoir quelqu'un dans la peau », je lui rétorque, agressive comme s'il était le coupable.

— Il a fait ça ?

— Ouais.

— Et tu l'as surpris ?

— En flagrant délit. Le menton humide, j'ajoute pour qu'ils visualisent la scène.

Ana grimace, j'apprécie sa solidarité.

— Il t'a mis un petit mot… plaide-t-il pour son pote.

— Un post-it, je lui réponds en soupirant.

— Il…

— Bon, il faudrait savoir ! Un coup tu ne veux pas qu'il m'approche, tu me mets en garde… Et le jour où tes prédictions s'avèrent exactes, tu prends sa défense ! Merde ! Tu es censé être dans mon camp !

— Je suis dans ton camp, moi, me lance Ana depuis le fauteuil où elle s'est installée pour assister à la scène comme si elle était au ciné.

Vraiment, j'insiste : je ne sais pas pourquoi je suis amie avec deux vieilles raclures de bidet pareilles !

7 ans…

— Salut, ils t'ont eu toi aussi ? je demande à Josselin.

Il est nouveau dans la classe depuis une semaine et les grands l'ont poussé et lui ont volé son goûter, on les a vus avec Ana… Ils font ça quand ils nous aiment pas. Moi aussi ils me l'ont fait jusqu'à ce qu'ils voient Damien venir me chercher à l'école un jour.

Il pleure mais il essuie ses larmes et lève le menton.

— Viens, on va partager notre goûter, lui dit Anita.

— Pourquoi ? demande-t-il.

— Parce que nous non plus, ils nous aiment pas.

Il se lève et on dirait qu'il est déjà en CM2 tellement il est grand. Il est tout maigre et les autres se sont moqués de lui parce qu'il a les cheveux longs. Ils ont dit qu'il était qu'une fille. Mais Damien aussi il a ses cheveux un peu longs et c'est pas une fille.

— Pourquoi tu les laisses te frapper ? demande Anita. T'es un garçon, les garçons ça sait se bagarrer. Moi aussi j'aimerais bien me bagarrer mais si maman le sait, je vais me faire engueuler.

— Han ! T'as dit un gros mot ! je crie avant de rigoler.

Elle hausse les épaules. Chez moi, si je dis « engueuler », c'est exactement ce qui m'arrive ! Josselin rigole, on dirait qu'il n'est plus trop triste, maintenant.

On va s'asseoir autour de l'arbre où Ana et moi on aime bien se mettre pour le goûter. Je partage mon Pitch en trois, Ana fait pareil avec son pain d'épices « Prosper Youplaboum » et on goûte en silence.

Ça sonne, on se lève et Ana prend ma main pour aller se mettre en rang. Josselin nous suit. Avant de rentrer dans la classe, il nous demande :

— Je peux rester avec vous à la prochaine récré ?

— D'accord, mais tu dois amener du goûter toi aussi, lui répond Anita. Ça nous dérange pas de partager mais tu dois arrêter de te faire prendre ton goûter par les grands.

Il hoche la tête. Je l'aime bien ce Josselin, je trouve que son prénom est vraiment bizarre mais je ne suis pas aussi bête que les autres, ça ne va pas m'empêcher d'être amie avec lui.

— Ok, il déconne, concède Joss. Sauf que ce qu'il fait là, t'offrir un CD, ça n'a peut-être pas l'air de grand-chose mais je t'assure que c'est énorme pour lui. La plupart du temps il ne sait même pas comment s'appellent les nanas qu'il se tape.

— La chaudasse.

— Quoi ?

— La nana qui était dans sa chambre lui a dit qu'elle était chaude mais qu'il ne devait pas la laisser refroidir, je précise. Donc nous l'appellerons « la chaudasse ».

— Sans blague ? s'étonne Anita avant de grimacer à nouveau. Sérieusement, si ce type te laisse de côté pour une pétasse vulgaire… c'est qu'il ne te mérite pas et que c'est un sale con, ajoute-t-elle.

— Je suis de ton avis, je rétorque.

Joss nous regarde, l'une puis l'autre, et soupire :

— Je suis aussi de votre avis.

— T'as plutôt intérêt, parce que solidarité masculine ou pas, si tu prends son parti plutôt que le mien, je te garantis que tu vas le regretter, je le menace.

— N'empêche, je t'assure que c'est beaucoup pour lui… Il fait un pas vers toi.

— Il ne m'achètera pas avec un CD !
— Bon, fais comme tu le sens, se résigne-t-il. Allez, je vais bosser.
— Ouais, va gagner de quoi remplacer ma porte ! je lui rappelle alors qu'il ramasse son sac.
— C'est mignon, non ? me dit Anita une fois que nous sommes seules.
— Traîtresse !
— Avoue que tu trouves ça craquant, le coup du CD… C'est un peu un cadeau vintage, qu'il te fait là… Et avoir choisi une chanson et tout… Ça fait petit garçon qui a enregistré une compilation à sa copine…
Nous soupirons toutes les deux. C'est le genre de truc qui arrivait aux autres, mais à nous, jamais. Soit on est toujours tombées sur les trous du cul de service, soit on n'a juste pas eu de bol. Mais je n'ai jamais reçu de compilation à écouter en boucle dans mon lit le soir… Enfin, de la part de Joss oui, mais ça ne compte pas…
D'accord, c'est mignon mais merde ! Il s'envoie en l'air pratiquement sous mon nez, alors qu'on était en train de se rapprocher, et il croit vraiment pouvoir faire son *mea culpa* comme ça ? Non, je suis désolée mais je ne suis pas une nana aussi facile à récupérer. Il va falloir qu'il soit plus tenace que ça et plus repentant aussi…

VALENTIN

— Mais quel con !
Je ne peux pas contredire Paul, il a complètement raison. Il pose les deux mains à plat sur le comptoir :
— Si je ne te connaissais pas, je dirais que cette nana te mène par le bout de la queue…
— Si seulement… je marmonne.
Parce que j'aimerais vraiment que ce soit le cas mais je m'interdis de la voir comme une potentielle conquête supplémentaire. Je me sens aussi compliqué qu'une gonzesse. Le carillon nous coupe dans notre discussion et je lâche un « putain de merde » quand je vois Angie s'avancer, fière, la tête haute et… souriante. Je crois que je devrais m'inquiéter là, non ?
— Pierre… dit-elle en souriant de plus belle.
— Heu… Paul, la corrige-t-il, mal à l'aise. Je dois y aller, on se voit ce soir, V, me lance-t-il avant de s'échapper et de me laisser seul face à elle.
Je le sens mal. Très mal.
— J'ai eu ton CD, dit-elle simplement.
Je ne réponds rien, ma technique du silence a payé la dernière fois alors, on ne sait jamais, si ça peut sauver mon cul de cette situation…
— Seulement voilà, V, je ne suis pas l'une de tes petites traînées que tu peux mettre dans ton lit en claquant des doigts. C'est peut-être l'impression que je t'ai donnée, mais tu as tout intérêt à considérer que c'est de l'histoire ancienne. Tu sais tout autant que moi que tu prends mon frère comme excuse parce que tu as peur de te lancer dans une relation. Et n'essaie pas de nier !
Je lève les mains en signe de reddition parce que je la sens vraiment tendue et je ne voudrais pas la contrarier encore plus.
— Maintenant, les choses sérieuses commencent. Tu vas devoir gagner ma confiance ; et ce n'est pas en sautant la première poule en chaleur qui passe que tu vas y arriver ! Après, ça dépend de toi.

Si tu veux laisser passer ça, ajoute-t-elle en montrant son corps des deux mains, c'est toi qui vois. Mais arrête de me souffler le chaud et le froid, je n'apprécie pas du tout le jeu du chat et de la souris. Surtout quand je suis la souris et que tu t'amuses à mes dépens.

Elle croise les bras et attend que je réagisse. Je souris. Putain, je ne peux pas me retenir et je ris nerveusement, je crois que je viens de faire péter les derniers élastiques…

— Je ne plaisante pas ! s'impatiente-t-elle.

— Je sais ! je réussis à lui dire. Je sais, c'est nerveux, pardon. Je suis con.

— Voilà au moins un point sur lequel nous sommes d'accord. Je n'aime pas qu'on se foute de moi, et ton petit jeu du « j'ai envie de toi » / « surtout ne m'approche pas je ne suis pas bon pour toi » / « je ne peux pas parce que tu es la sœur de Dam », tu sais où tu peux te le mettre ? Et bien profond, s'il te plaît. Décide-toi une putain de bonne fois pour toutes ! Et arrête de rire, tu m'énerves !

J'ai envie de foutre un coup de pied dans tous ces principes à la con qui m'empêchent de sauter par-dessus le comptoir pour… Putain ! Je le fais, je prends appui des deux mains et me retrouve d'un bond de l'autre côté. Elle recule, surprise ; je m'avance doucement vers elle. J'ai conscience d'avoir l'air d'un prédateur et j'aime qu'elle se sente menacée. Je vois dans son regard qu'elle ne s'attendait pas à ça et qu'elle a perdu toute son assurance. Et là, je me sens à nouveau moi-même. J'aime que les choses soient bien entre mes mains.

— Demande-moi d'arrêter, je lui lance en faisant un autre pas en avant.

Elle en fait un en arrière.

— N'arrête pas, murmure-t-elle en secouant doucement la tête.

— Dis-moi que tu n'as pas envie que je te touche, je continue en arrivant devant elle.

Elle prend ma main et la pose sur sa joue :

— Caresse-moi, chuchote-t-elle sans me quitter des yeux.

— Supplie-moi de te laisser tranquille…

— Embrasse-moi.

Je l'embrasse. Elle s'agrippe à mes cheveux et me tient serré contre elle, comme si elle avait peur que je change d'avis. Mais c'est trop tard, c'est elle et moi et c'est maintenant. Je la fais reculer jusqu'au mur sans jamais lâcher ses lèvres. Je les mordille, je les lèche, je les maltraite, elle gémit, ça m'encourage et je ne laisse plus rien d'autre me contrôler que l'envie de lui montrer à quel point j'ai envie d'elle. J'attrape ses poignets et les emprisonne d'une main au-dessus de sa tête. Elle balance le bassin vers moi, contredisant tout son beau discours. Je suis un enfoiré, je sais qu'elle voudrait que je la mérite mais je ne suis plus en mesure de raisonner. J'ai besoin d'elle, j'ai besoin d'être en elle, maintenant. J'ai conscience que n'importe qui peut entrer dans la boutique mais je n'en ai juste rien à foutre. Ce n'est pas pour les trois clients que j'ai eus en un mois que ça risque de poser un souci…

Et soudain elle me repousse en me lançant un regard qui me donne envie d'être partout sauf ici.

— Putain, je ne peux pas faire ça ! lâche-t-elle en serrant les dents.

La garce ! Elle s'en va la tête haute et si je n'avais pas décelé le désir dans sa façon de me rendre mon baiser, je pourrais facilement croire qu'elle s'est juste foutue de moi.

ANGIE

J'ai improvisé, totalement… Et la situation a bien failli m'échapper. Heureusement que j'ai repris

mes esprits à temps, je crois que j'aurais pu le laisser me prendre contre le mur si je n'avais pas eu un minimum de fierté. Je sais que je vaux mieux que ça, qu'une histoire de cul ; je le plante comme le con qu'il est même si je meurs d'envie d'y retourner pour enfin terminer ce que nous avons commencé. Deux fois. J'ai absolument besoin de reprendre mes esprits. Je ne vais pas nier notre attirance physique mais je ne me contenterai pas de ça et je ne peux pas le laisser me manipuler avec ce besoin que j'ai d'être près de lui. Et puis merde ! J'ai embrassé sa bouche qui était entre les cuisses de la chaudasse il y a quelques jours ! Je voulais me venger, certes, mais n'aurai-je donc pas une once de dignité, dans cette histoire ?

15

ANGIE

Je suis partie directement de la boutique de Valentin au cimetière. Je n'y suis pas encore allée une seule fois depuis la crémation. Je ne fais pas partie de ces personnes qui ont besoin de se recueillir sur une tombe ou de parler aux morts, tout ça… Alors je me demande vraiment pourquoi je suis venue ici. Le caveau familial est ancien, autant qu'il peut l'être dans une ville moderne, et c'est là que mes parents ont souhaité enterrer les cendres de Damien. Ce que je trouve complètement paradoxal car s'il voulait être incinéré, c'était pour éviter d'être enterré. Mais j'imagine que la famille a besoin de ça, pouvoir venir s'asseoir devant le monument et se dire que l'être disparu est là. Non, j'essaie mais ça m'échappe. Cela dit, c'est une idée de ma mère car mon père n'était pas emballé. Lui et moi, on est pareils sur ce point, le rapport à la mort, au deuil.

Autant mon père n'hésite pas à plaisanter sur le sujet de la mort, parfois peut-être trop, autant pour ma mère ça doit rester solennel. Je me souviens une fois, nous avons enterré un vieil oncle espagnol dont je ne me rappelle plus la relation qu'il avait avec nous. Notre arbre généalogique ne m'a jamais vraiment passionnée, je ne brille pas par mon altruisme en ce qui concerne ma famille. Et quand on ne sait plus trop, ça devient un oncle ou une tante. Bref, nous étions au cimetière et il y avait un soleil de plomb, tout le monde suait à grosses gouttes dans son costume du dimanche, c'était écœurant. Ma grand-mère paternelle n'était déjà plus de toute première jeunesse et elle peinait à rester debout. Mon père l'a conduite à l'ombre, sur un petit muret. Qui était en réalité une tombe. Quand elle s'en est aperçue, elle a commencé par s'offusquer. On ne plaisante pas avec tout ça en Espagne, c'est limite d'ailleurs si la famille n'engage pas des pleureuses pour des occasions comme celles-ci. Mon père lui a dit « Hey, tu crois que tu le déranges ? » et elle a capitulé parce qu'elle ne tenait plus du tout en plein cagnard.

Tout ça pour dire que je tiens plus de mon père. On a notre façon très personnelle de gérer le deuil, avec désinvolture et humour noir. Ça ne signifie pas que nous sommes insensibles, ou que nous nous foutons royalement de la perte d'un être cher. Non. Au contraire, on reste nous-mêmes face à la mort, et ça peut déranger. Ma mère a beaucoup de mal à ce niveau. Comme le jour où mon père et moi avons été pris d'un fou rire en plein pendant une messe, je crois que c'était une grand-tante qu'on enterrait cette fois. Je ne sais plus ce que mon père avait pu dire comme connerie… Je n'arrivais plus à m'arrêter de rire. Nous avons dû sortir tous les trois de l'église. Car Damien était avec nous, bien sûr, il avait pris de mon père lui aussi pour tout ça. Ma mère ne nous a plus adressé la parole pendant plusieurs jours.

Alors après, bien sûr, quand ça nous touche personnellement comme en ce moment, on a mal, on souffre, on ne gère pas toujours bien. Mais nous avons tout de même cette faculté à prendre du recul, regarder la situation de loin et se dire qu'il faut continuer et ne pas hésiter à se moquer de nous-mêmes. J'aime à penser que Damien vit encore en nous, sa mémoire, nos souvenirs ; tout ce qu'on a partagé avec lui, c'est concret. C'est peut-être du passé mais c'est réel, et son décès ne peut pas nous enlever tout ça. Sa mort brutale nous a ôté tout possible futur avec lui, des souvenirs en devenir et des

années à partager. Pas le reste, ce qu'on avait déjà on ne l'a pas perdu. Est-ce que ça atténue la douleur ? Non, pas vraiment. Mais ça aide à garder le cap.

Je dois reconnaître que l'atmosphère d'un cimetière est particulièrement apaisante. Surtout en plein jour, je ne suis pas sûre que j'en mènerais large, toute seule ici la nuit… Aujourd'hui, je m'y sens bien. Je n'ai pas du tout l'impression d'être entourée de cadavres, alors que si on y réfléchit bien, c'est le cas et c'est sacrément morbide. Je n'ai pas non plus l'impression que le corps de mon frère réduit en cendre repose à quelques pas de moi. Je suis juste contente d'être venue ici profiter de l'ombre que l'arbre qui borde l'allée me procure. On n'entend pas de bruit de voiture, de ville, d'agitation. Un cimetière, c'est un peu un monde parallèle où la mort impose sa quiétude éternelle.

Je me lève du banc où je m'étais installée et c'est à ce moment que je l'aperçois en train de m'observer de loin. Il vient vers moi en souriant. Que j'aime ce sourire sans sous-entendus, sans fausse pitié, franc et entier. Il me fait l'effet d'une cure de gelée royale.

— J'attendais que tu aies terminé pour m'approcher, me lance Jonas en arrivant devant moi.

Je lui serre la main, c'est la première fois que les siennes ne sont pas couvertes de cambouis, j'en profite.

— Oh, je ne faisais rien de particulier, je lui réponds, mal à l'aise.

— Tu venais voir Dam ?

— Pas vraiment, je ne sais pas trop ce que je fais là.

— J'étais avec Joanna, enfin, devant sa tombe.

Il s'assoit sur le banc que je viens de quitter, et comme il me reste encore un peu de temps devant moi avant de travailler, je l'imite.

— Vous venez souvent ? je lui demande en espérant ne pas outrepasser les limites de ce qu'on peut dire ou pas dans une telle situation.

— Oui, tous les jours.

— Depuis toutes ces années ? je m'étonne.

— Eh oui…

Ben dis donc, ça me laisse songeuse. Quelque part je trouve ça malsain, mais une partie de moi ne peut s'empêcher de penser que c'est beau. Il ne se rend certainement pas compte qu'il s'empêche de vivre sa vie à fond en venant quotidiennement se recueillir sur la tombe de sa femme. Mais c'est peut-être ainsi que *lui* parvient à vivre son deuil…

Je ne veux pas le comparer à un chien, mais il me rappelle l'histoire de Hachiko. Il aimait tellement son maître que, même après le décès de celui-ci, il est retourné l'attendre chaque jour à la gare, pendant dix ans, espérant voir son maître revenir du travail comme leur rituel le voulait. Jusqu'à sa mort, il est resté fidèle. C'est triste et beau à la fois. Un peu tragique…

— Je sais ce que tu te dis, que je ne devrais pas… Mais elle était toute ma vie.

Oh. Je ne suis pas douée pour masquer ce que je pense et j'espère que je ne l'ai pas vexé…

— Chacun gère le deuil à sa façon, je lui dis en espérant ne pas l'avoir offensé.

— Et toi, comment tu le gères ?

— C'est une excellente question et je serais tentée de répondre que je ne le gère pas.

— Tu te trompes, tu t'en sors très bien. N'attends pas que tout se goupille comme avant, ça n'arrivera pas. Mais c'est toi qui décides comment le vivre. Regarde-moi, par exemple, j'ai besoin de venir lui parler tous les jours. Mais je sais que ce n'est pas forcément la bonne chose à faire.

— Je ne parle pas aux morts, je lâche avant de me rendre compte que c'était encore une fois

maladroit.
— Tu lui parles d'une manière ou d'une autre, le faire à haute voix ou dans ton cœur ne change pas le fait que tu auras toujours besoin de maintenir le lien entre vous.
Je médite ses paroles un moment.
— Je crois que j'ai encore trop de colère pour appréhender les choses aussi sereinement que vous.
— C'est toi-même que tu dois pardonner…
Il pose la main sur mon épaule et je soupire. Il a probablement raison mais je ne suis pas prête à me pardonner non plus. La vie de mon frère, je l'ai tenue entre mes mains et je ne l'ai pas protégée comme j'aurais dû. Ce n'est pas le genre de chose pour laquelle on a droit à un deuxième essai. Pas de bouton *reset* dans la vie.
— Allez, je me rentre, déclare-t-il en se levant.
— Oui, et moi je vais bosser.
Il me tend son poing et je tape dedans avec le mien en souriant. Il me tourne le dos et part dans la direction opposée.
— J'ai embrassé votre fils ! je lui crie.
Je ne sais pas pourquoi j'ai ressenti le besoin de lui dire ça, un moment d'égarement. Il éclate de rire mais ne s'arrête pas. J'aime autant ça. Je pars travailler avec le sourire aux lèvres.

VALENTIN

Je l'observe quelques instants depuis l'extérieur. J'ai fermé plus tôt pour venir lui parler, je sais qu'au moins là, elle n'aura pas le choix et ne pourra pas s'enfuir. Je m'installe sur un tabouret au comptoir et attends qu'elle s'aperçoive de ma présence.
— Oh.
— Ouais, « oh », comme tu dis. Tu veux quoi ? Parce que je suis perdu.
— Bienvenu au club.
Je sens que ce n'est pas gagné.
— Sérieusement, Angie, tu voulais juste me prouver que tu peux me couper les couilles ? Tu as réussi. Et maintenant ?
— Je n'aime pas l'idée que tu te tapes des pétasses à la chaîne, lâche-t-elle en posant le verre qu'elle essuyait. Je n'aime pas qu'une traînée ait dormi dans ton lit alors que c'était quelque chose de spécial que tu m'avais donné. Tu m'as dit que j'étais la première, pourquoi l'as-tu laissée nous prendre ce tout petit truc qu'on avait tous les deux ? Et je n'aime pas que tu m'embrasses avec ces lèvres qui ont traîné je ne sais où.
Je ne sais pas quoi lui dire. Et cette fois, ce n'est pas par prudence que je me la boucle mais bien parce que je ne sais vraiment pas quoi répondre. J'ai lamentablement foiré en laissant Émilie m'attendre chez moi. Je vais tenter de me défendre mais je pense que je suis une cause perdue.
— Je lui ai demandé de partir.
— Avant ou après l'avoir sautée ?
— Avant. Après ton départ.
— Je ne te crois pas.
Voilà, elle me condamne avant de me laisser une chance. C'est le truc, quand tu as passé ta vie à baiser de tous les côtés, que tu tombes sur une nana qui te donne envie de t'en tenir à elle, ton style de

vie te retombe dessus. C'est logique. Je m'attendais à quoi ? Je me lève et me retourne pour partir.

— C'est tout ? me lance-t-elle quand j'atteins la porte. C'est comme ça que tu me prouves que nous méritons une chance ? Bien, ça me montre surtout que tu n'as pas envie d'essayer. Ça ne te tombe pas tout cuit en écartant les cuisses alors tu laisses tomber.

— Tu te fous de ma gueule ? je lui crie en revenant vers elle à grandes enjambées. Je suis là, devant toi, j'essaie ! À ma façon, mais j'essaie ! Tu ne vas pas me changer, je ne laisserai aucune meuf changer qui je suis ! Je peux changer ce que je fais, pas ce que je suis. Alors ne me demande pas d'être celui que tu aimerais que je sois. Si tu veux être avec moi, tu me prends comme je suis !

— D'accord ! crie-t-elle à son tour.

— Quoi ?

— D'accord, toi comme tu es !

— Arrête de crier !

— Ok ! crie-t-elle toujours.

Elle fait le tour du comptoir et m'embrasse comme la première fois. Ses dents s'entrechoquent sur mes anneaux, elle tire mes cheveux pour me rapprocher d'elle le plus possible et je la laisse faire, je sens qu'elle a besoin de lâcher la tension. J'aime quand elle prend les commandes ; j'aime aussi quand c'est moi qui dirige mais elle fout le bordel dans ma vie. Et ça me plaît. Putain. J'aime qu'elle foute le bordel dans ma vie, à quel point je suis tordu ?

— Je ne partage pas, me menace-t-elle une fois qu'elle me libère.

— Moi non plus, ça tombe bien.

— Plus de pétasse dans ton lit, ajoute-t-elle.

— Plus de baise avec mes potes.

— Je…

— Je me fous de toi, je la rassure quand je vois son air outré.

Je pose les mains sur ses hanches et l'attire à nouveau contre moi où elle ne peut avoir aucun doute sur l'envie que j'ai de la prendre, maintenant, à même le sol.

— J'ai toujours très envie de toi, je murmure à son oreille.

— Je sais…

Elle passe la main entre nos corps et caresse mon érection. Si elle s'est donnée pour mission de me rendre fou, c'est bien parti pour être le cas.

— Je dois retourner travailler.

Elle rompt tout contact et se dirige vers son poste. Je la ramène à moi une dernière fois et l'embrasse. Je marque mon territoire, il n'y a encore personne pour nous voir mais j'ai besoin de lui montrer que ses lèvres sont à moi, et tout le reste aussi. Quand je la relâche son souffle est saccadé. Bien, j'aime voir l'effet que j'ai sur elle.

— Passe ce soir après le taf, je lui lance avant de sortir.

ANGIE

— Parfait ! J'allais justement lancer *Gladiator* ! m'accueille Ana.

— Heu… En fait je passe juste prendre une douche et je repars.

— Aurons-nous l'honneur, cette fois, de savoir où tu découches ? me demande Joss en entrant au salon et s'installant à côté d'Anita.

— Chez Valentin, je leur dis avant de foncer à la salle de bain.

J'ai juste le temps de m'enfermer.

— T'as pas le droit de nous dire ça et rien d'autre ! crie Ana de l'autre côté de la porte.

— Je te préviens, je peux aussi défoncer celle-ci ! menace Josselin.

Vaincue à l'avance, je leur ouvre. L'absence de porte à ma chambre ne me pose pas vraiment de souci étant donné le peu d'intimité dont j'ai besoin ces temps-ci, mais aller aux toilettes sans porte, d'un coup, je le sens moins. Ils entrent dans la petite pièce, pas du tout embarrassés. J'adore mes amis.

— Bon, démarre Joss en s'appuyant sur le lavabo alors qu'Anita prend place sur les WC fermés, il se passe quoi entre V et toi ?

— Oui, ne me laisse pas sans détails croustillants, me supplie Ana, ma vie est tellement vide sexuellement…

— Si vous voulez que j'aie des trucs juteux à vous raconter, laissez-moi me préparer !

— Alors, j'avais raison ? jubile Joss pendant que je les pousse dehors.

Je prends ma douche et vérifie que tout est ok (les poils, tout ça) parce que je sais très bien comment va se terminer la soirée. Et je n'ai rien contre. À partir du moment où il me respecte, je ne suis pas du style à lui dire que j'attends le mariage pour passer à la suite. Il l'a déjà constaté, d'ailleurs. Ce serait stupide de faire comme si nous ne ressentions pas cette attirance. Je voulais surtout le faire réagir, qu'il comprenne que dans les circonstances actuelles, je ne pouvais pas être avec lui. Je ne suis pas pour toutes ces conneries d'union libre. J'avais besoin qu'il le sache et moi-même de savoir s'il était prêt à ranger sa queue quand je ne suis pas dans le coin.

J'enfile une petite robe légère, mets des sandales et vais chercher mon sac au salon.

— T'as des capotes ?

— Tu t'es épilée ? me demandent en simultané Joss et Ana.

Je préfère les ignorer et m'en aller avant que ça ne dégénère sur une discussion où on parlerait abeilles et petites fleurs… Les joies de la colocation, c'est aussi ne pas avoir de vie privée.

Nous n'habitons qu'à quelques rues de chez Dam. *Valentin*. Je ne crois pas m'habituer au changement de locataire. Pour moi ce sera toujours chez mon frère. Mais ce petit trajet me donne l'occasion de me détendre un peu. Je suis intimidée, ce qui est bête car nous avons déjà partagé des moments intimes assez intenses. Je monte les marches du petit immeuble de ville qui m'est si familier. Devant sa porte, je souffle un bon coup. Je sonne, un peu plus anxieuse. Je sais bien qu'il ne me fera pas le coup d'être accompagné, ça vaut mieux pour ses couilles, mais ça ne m'empêche pas d'appréhender. Aussitôt qu'il ouvre, je me détends. J'aime cette simplicité dans nos contacts, qui contraste avec la complexité de nos interactions. Il me laisse à peine le temps d'entrer qu'il referme, me plaque contre la porte et m'embrasse.

VALENTIN

Je l'embrasse sans aucune retenue, comme si c'était la dernière fois qu'elle me donnait accès à ses lèvres. Elle joue avec mes anneaux, sa langue les caresse, elle passe les mains dans mes cheveux et s'y agrippe comme elle l'a déjà fait à chaque fois. J'ai peur de lui faire mal et en même temps, je ne veux rien garder pour moi. J'ai envie d'elle, très envie d'elle, et j'ai besoin qu'elle le sache. Sans aucun doute. Tout lui donner. Quelque part, j'ai envie de lui faire payer chaque fois où elle m'a

amené, sans le savoir, à m'ouvrir à elle plus que je ne m'étais jamais ouvert à personne. Elle n'y est pour rien mais cette vulnérabilité me perturbe. Et systématiquement, quand je suis avec elle, je sens toutes mes barrières tomber.

Je m'oublie contre son corps parce que c'est tout ce que je sais faire. Je ne sais pas aimer, je ne sais pas laisser les autres m'aimer. Je ne veux plus y penser. Elle est là, le moment présent est tout ce qui m'importe et je l'embrasse encore, je ne la laisse pas respirer. Elle ne me repousse pas, elle me laisse même être un peu brutal, je dois me calmer. Je recule d'un coup et la regarde, haletante, contre la porte. J'ai déchiré la bretelle de sa robe sans m'en apercevoir. Je tends la main pour toucher son épaule, elle me laisse venir à elle, encore. Elle est si sûre d'elle que c'en est déstabilisant. Je vois dans son regard qu'elle me fait confiance, elle est là, elle s'offre à moi. C'est énorme de réaliser le pouvoir que je peux avoir sur elle. Si la réciproque n'était pas également vraie, ça pourrait me terroriser. Mais nous équilibrons mutuellement notre douce folie.

— Désolé… je murmure sans lâcher le maigre ruban de tissu qui pend sur le côté.

— Quoi ?

— Ta robe, je précise.

Elle baisse les yeux dessus et rit.

— Regarde-moi, me dit-elle ensuite.

Je lui obéis. C'est tellement spontané que je réalise qu'elle pourrait me demander à peu près n'importe quoi, là, en cet instant précis, je m'exécuterais. Elle me fait signe d'approcher. Ce que je fais, drogué à son regard brillant et ses lèvres encore rougies par mon agression.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et chuchote à mon oreille :

— Encore…

J'essaie d'être plus tendre, je ne veux pas lui faire peur. Je l'embrasse doucement mais c'est elle qui impose le rythme fou que nous adoptons. J'aime qu'elle aime. Je relève sa robe le temps de retirer sa culotte, elle se tortille pour m'aider à la faire descendre.

— Attends… me souffle-t-elle alors que je défais ma ceinture.

Je relâche ses mains, m'apprêtant à me prendre un bon vieux râteau dans la face, mais elle se contente de sortir un préservatif de son sac à main. Je lève un sourcil et elle hausse les épaules, l'air de dire qu'on s'en tape qu'elle ait prémédité son coup avec la capote. Ça m'excite encore plus. Je l'enfile rapidement et la fais pivoter, face à la porte. Je pose les mains sur ses seins et les malaxe brutalement, j'ai tellement envie de la baiser que je vais exploser si je ne la prends pas tout de suite. Je lui écarte les jambes avec mon genou et pose ma main sur son dos pour l'inciter à se pencher en avant. Elle met les mains à plat devant elle et une petite voix dans ma tête me dit que je ne devrais pas la traiter comme ça, qu'elle mérite mieux. Je l'ignore, si jamais je la laissais une fois de plus en plan, elle serait capable de m'émasculer et de me faire bouffer mes couilles dans la foulée. Je glisse une main entre ses cuisses et constate qu'elle est prête, je ne suis pas non plus un enfoiré au point de lui faire mal en la prenant sans que son corps soit apte à me recevoir, pas comme ça. Je la pénètre et elle gémit, rapprochant son cul de mon bassin. Je l'attrape par les hanches et la saute comme le putain d'opportuniste que je suis. Elle pousse sur ses bras et nous impose un rythme qui me rassure, elle en a autant besoin que moi. Je ne vais pas tenir longtemps, alors je passe une main entre ses cuisses et la caresse, je veux qu'elle jouisse, j'aurais moins l'impression d'être un salaud. Elle est rapidement sur la brèche, elle crie, j'éjacule et le silence nous tombe dessus, seulement troublé par nos respirations saccadées qui se calment peu à peu.

Je me retire doucement et elle se retourne. J'enlève la capote, lui prends la main et l'entraîne à la salle de bain. Nous nous rafraîchissons et sans réfléchir, je lui dis :

— Reste, ce soir.

— Tu as changé les draps ? me répond-elle en examinant sa bretelle déchirée.

— Pardon ?

— La chaudasse qui était là l'autre jour, elle était dans ton lit, non ?

— Oui, j'ai changé les draps.

— Ok, je reste.

Elle sort et je la suis dans la chambre. Elle enlève sa robe, son soutien-gorge et se retourne. Je reste comme un con à la mater depuis la porte. Elle n'a pas l'air gênée, ça me plaît. Trop, peut-être ? Elle s'approche de moi et enlève mon t-shirt, défait ma ceinture, me désape totalement ; et moi, je la laisse faire, je suis spectateur de ses désirs. Elle passe les bras autour de ma taille et pose la tête sur mon torse. Je l'enlace. Elle me fait un câlin ? Je ne fais pas de câlin, je baise et je me tire. Elle fout le bordel dans ma vie, comme je le disais…

ANGIE

Je le serre fort parce que je sens qu'il pourrait m'échapper si je relâchais un peu la pression. Quand je suis avec lui, je ne me sens pas timide, réservée, il fait ressortir le côté un peu sauvage de ma personnalité et j'ai l'impression que j'assagis le sien. J'aime cet équilibre précaire, j'aimerais que ça dure. Je sais que tout ne dépend pas de moi mais je crois que j'aurais du mal à m'en remettre s'il me traitait comme les autres filles qui ne font que traverser sa vie. Aucune cérémonie de rupture foireuse ne pourrait m'aider à m'en relever, pas maintenant. J'ai déjà du mal à me rassembler depuis l'accident, j'ai besoin de lui. Trop ? Peut-être, oui, ce n'est jamais bon de dépendre émotionnellement d'une personne, ça lui donne beaucoup trop de pouvoir sur nous. Rien de bien ne peut en sortir si la nécessité d'être l'autre n'est pas réciproque.

Je ris quand je le sens à nouveau durcir. Je ris parce qu'il ne pouvait pas mieux tomber, mon esprit partait sur des chemins que je ne suis pas prête à emprunter, pas encore. La distraction est la bienvenue.

***

— Je n'ai rien à raconter, c'est privé ! je leur répète pour la troisième fois.

Il est rare que nous soyons réunis tous les trois à midi, et je sais qu'ils se sont arrangés pour rentrer uniquement pour que je leur décrive ma soirée. J'aime partager avec eux les moments forts de ma vie mais celui-ci, je veux le garder un peu en moi. Juste pour moi. Parce que si je le banalise en en parlant comme n'importe quel plan cul, c'est ce qu'il risque de devenir et je n'en ai pas envie.

VALENTIN

— Toi, t'as la tête du mec qui a baisé… me lance Nico qui débarque accompagné de Paul.

— Allez, raconte ! ajoute ce dernier.

— Parce que je vous ai habitués à vous détailler mes sauteries ?

— Ah ! Je savais bien que tu t'étais envoyé en l'air ! jubile Nico.

Quel con, il m'a eu. Depuis ce matin, je suis trop distrait. Hier soir, je lui ai fait l'amour comme jamais je ne l'avais fait. Je baise, je m'envoie en l'air, je saute les nanas, je ne leur fais pas l'amour. Mais ce câlin, ça m'a complètement déboussolé. J'ai fait attention à mes gestes, mes mouvements, je l'ai portée doucement sur le lit, j'ai embrassé chaque putain de centimètre carré de sa peau avant de la faire jouir avec ma langue et seulement ensuite je lui ai fait l'amour, lentement. Si lentement que c'en était presque douloureux. Mais chacun de ses gémissements, chacun de ses baisers m'a encouragé à faire durer le plaisir le plus longtemps possible. Je m'adoucis, putain !

— Foutez le camp, les gars, j'ai du travail, je tente.

— Tu plaisantes ? Y'a pas un chat !

— Je sais, ne m'en parle pas, je marmonne.

— C'est si dur que ça ? me demande Paul.

— Je vais déposer le bilan.

J'ai tourné le problème dans tous les sens, refait les prévisionnels dix, vingt fois. Le résultat ressort toujours en négatif.

— Merde… lâche Nico.

— Ce n'est pas une surprise, j'essaie de minimiser.

Le truc c'est que cette boutique fait partie de notre jeunesse. On a tous passé des heures dans les rayons du disquaire de mon oncle pour dégotter des groupes sympas qu'on allait écouter dans la piaule de l'un ou l'autre. *L'introuvable* fait partie du décor depuis tellement longtemps que c'est clair qu'il va manquer à la ville une fois que j'aurai fermé. Mais je ne peux pas être sentimental quand mes miches sont sur la sellette. J'adore mon oncle et j'aimerais vraiment pouvoir continuer, mais il faut bien pouvoir bouffer, payer le loyer, bref : vivre.

— Tu vas faire quoi ? me demande Nico.

— Je ne sais pas encore, sûrement reprendre ce que je faisais avant.

— Tu vas repartir ? s'inquiète Paul.

— Peut-être…

J'avoue que jusqu'à présent c'était la possibilité qui m'avait le plus emballé. Repartir à Londres. J'y ai passé trois ans en coloc' avec des potes en freelance, comme moi, c'était vraiment pas mal. Sauf que maintenant, elle est là. Elle est entrée dans ma vie, ça me plait ; mais mes certitudes deviennent des inquiétudes. J'adore ça et je déteste devenir dépendant d'une gonzesse. Je suis partagé entre l'envie de m'enfermer dans mon appart' avec elle pendant plusieurs jours pour que ce soit juste elle et moi, et le besoin de liberté que j'ai depuis la mort de ma mère.

Un matin, tu te réveilles et tu trouves ton paternel prostré devant une photo de celle qui faisait tourner son monde. Tu n'as pas le choix, tu bouges ton cul pour vous faire vivre. Et je ne parle pas d'argent, je parle vraiment de ce qui constitue la vie au quotidien, tous ces trucs auxquels on ne pense pas quand c'est quelqu'un d'autre qui s'en charge. Ce jour-là, j'ai réalisé que j'avais été tellement dépendant d'elle, pour le matériel mais aussi émotionnellement, et je me suis promis que ça ne m'arriverait plus. Parce quand la personne dont tu dépends se tire, que ce soit par choix ou non, tu te retrouves comme un con. Perdu. Et putain, je ne veux plus jamais ressentir ça. Alors oui, partir à Londres, ce serait une solution pour éviter que cette dépendance naissante vis-à-vis d'Angie ne grandisse trop et me bouffe.

— Ouais, j'ajoute. Partir, ça me paraît pas mal. Je pense que je pourrais y retourner sans souci et ça

me ferait du bien de changer d'air.

J'essaie de me convaincre. Le dire à haute voix, ça peut m'aider à y croire. Mais même moi j'entends que je raconte des conneries. Je n'ai pas envie de m'éloigner d'elle. Peut-être bien que demain elle va se rendre compte que je ne suis pas le genre de mec avec qui elle a envie de vivre quoi que ce soit, mais je m'en tape, ça vaut le coup de tenter. Elle me demande d'essayer, c'est ce que je vais faire.

ANGIE

— Ça fait deux semaines que tu passes toutes les nuits chez lui, tu ne crois pas que c'est un peu extrême ?

Je regarde Joss et si je ne le connaissais pas si bien, je dirais qu'il est jaloux.

— Si tu réparais la porte de ma chambre que tu as défoncée, on viendrait ici.

— Pour vous entendre baiser non-stop, merci ! se plaint Ana.

— On sait se tenir ! je réplique, outrée (oui, outrée !)

— Arrête, vous êtes au début de votre relation, la lune de miel, vous êtes incapables de rester ensemble sans vous sauter dessus, surenchérit elle.

— N'importe quoi ! je m'insurge.

— Prouve-le ! me provoque Josselin. Passe la soirée avec nous. Juste nous.

— Je peux le faire, je ne vois pas de souci !

— Appelle-le, alors, continue Ana.

Je sors mon portable et l'appelle, les deux vautours scrutant chacun de mes gestes.

— Hey, salut, me dit Valentin dès qu'il décroche.

— Salut…

— Un souci ?

Je ne suis pas douée pour masquer mes émotions face à face, au téléphone je ne vaux pas mieux.

— Non, écoute, je ne vais pas pouvoir venir ce soir, je bredouille sous le regard inquisiteur de mes « amis ».

— Ok.

Il a l'air déçu et mon cœur se serre. Je n'aime pas le décevoir. Je n'aime pas être séparée de lui, Joss et Ana ont raison mais pour rien au monde je ne leur donnerais satisfaction.

— Tu passes demain ? demande-t-il.

C'est trop mignon, ce type musclé et tatoué qui s'inquiète de savoir si je vais venir le voir ou pas. C'est vrai, ils ont raison, depuis deux semaines on se voit, on se saute dessus, ensuite on s'endort d'épuisement, il va bosser, puis c'est mon tour… En fin de compte on se croise beaucoup. Et j'ai remarqué qu'à chaque fois que j'essaie de discuter, Valentin dévie sur le sexe. Je ne vais pas m'en plaindre, j'adore sa façon d'être brutal et attentif à la fois, comme s'il luttait en permanence entre ses instincts et ses sentiments. *Sentiments ?* Oula, je m'enflamme peut-être un peu du slip, là…

— Oui, bien sûr, je passerai.

Joss me prend le téléphone des mains sous mes inutiles protestations. Je saute à côté de lui pour le récupérer mais il est trop grand, j'abandonne.

— Yo, V, je te l'envoie, on voulait juste vérifier qu'elle faisait toujours passer ses amis avant ses plans cul.

Et il raccroche.
— Valentin n'est pas un plan cul ! je proteste en récupérant mon bien.
— Si tu le dis…
— Je vous déteste, tous les deux !
Et je vais travailler, bien décidée à ne pas repasser par l'appartement avant d'aller retrouver Valentin.

***

Il m'attend devant le pub, les mains dans les poches, comme s'il faisait une pub pour une marque de jean. Je lui souris et il agite son index pour me faire signe d'approcher. Je me plante devant lui, il glisse les doigts dans les passants de ma jupe et m'attire à lui. Il m'embrasse, je soupire et passe les bras autour de sa taille.
— Tu es venu t'assurer que je n'allais pas te poser un lapin ? je lui demande quand il relâche mes lèvres.
— Je suis venu parce que tu me manquais.
Parfois, tout est si simple. Je regarde le temps que nous avons perdu à tergiverser et je me dis que si nous avions raisonné aussi naturellement depuis le début, nous nous serions épargné quelques déconvenues. Sauf que ça aurait était beaucoup moins fun.
— J'aime cette jupe, me dit-il en me mettant une tape sur les fesses alors que nous prenons le chemin de son appartement.
Nous croisons un groupe de jeunes de notre âge et l'un des types interpelle Valentin :
— V ! On va à la crique, ça te dit ?
Je n'aime pas du tout la façon dont les filles me regardent et reluquent mon mec. Pas du tout. Je me demande s'il a couché avec elles. Quelles sont les probabilités pour qu'il se soit fait l'une de ces nanas voire les trois ? Je passe d'un état détendu à un malaise palpable. Je me crispe dans ses bras, ce qui attire son attention.
— Pas ce soir, merci. À plus ! répond-il à son pote.
Nous reprenons notre chemin en silence. Arrivés devant son immeuble, il s'arrête et me fait face :
— Qu'est-ce qui se passe ?
— Rien du tout.
— Angie, me prends pas pour un con. Je vois bien que ça ne va pas.
Je croise les bras et regarde derrière lui. Je sais que je suis transparente et que je suis incapable de garder pour moi mes émotions. Ce n'est pas pour autant que je le vis bien. Et je sens que cette conversation pourrait rapidement tourner en ma défaveur. Mais il n'a pas l'air décidé à me lâcher avec ça.
— Ces filles, tu as couché avec elles ?
Plusieurs secondes s'écoulent sans qu'il ne réagisse alors je prends mon courage à deux mains et le regarde. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression, il est bien plus doué que moi dans la dissimulation de ses pensées.
— Ne me réponds pas, je finis par lui dire avant de le pousser pour entrer dans le bâtiment.
Je l'entends m'emboîter le pas et je le laisse passer devant pour déverrouiller la porte. Je suis

déstabilisée par son absence de réaction.

VALENTIN

Je ne sais pas quoi lui dire. Elle sait très bien comment était ma vie avant qu'elle n'y entre. Je refuse de culpabiliser pour un comportement que j'ai pu avoir avant de la connaître. Elle n'a pas le droit de m'en vouloir pour ça. Je laisse tomber les clefs sur la table basse et m'assois sur le canapé.

Je ne sais vraiment pas quoi lui répondre.

Elle se plante devant moi, écarte les jambes et s'installe à cheval sur mes cuisses. Elle pose son front sur le mien et soupire. Mes mains remontent jusqu'à l'ourlet de sa jupe et marquent une pause. Je la laisse décider. Elle bouge et se frotte un peu à moi. C'est le signal que j'attendais pour lui faire oublier à ma façon ce qui la contrarie. Elle m'embrasse, elle prend possession de mes lèvres, je sens qu'elle a besoin de se prouver quelque chose alors je la laisse faire. Elle est aux commandes, j'adore ça et chaque petit gémissement qu'elle pousse m'excite un peu plus.

— Je crois que tu voulais passer la main sous cette ridicule petite jupe et me regarder prendre mon pied contre toi, non ? Ou tu disais ça pour frimer ?

Elle me sourit, et je sais qu'elle n'est plus fâchée. Alors comme je ne suis pas contrariant, je glisse la main entre ses cuisses et la mate pendant qu'elle jouit. Elle ne me quitte pas du regard un seul instant, je vais exploser dans mon futal mais putain… elle est belle.

16

ANGIE

C'est le cinquième shot de Vodka que je sers à cette nana, je vais devoir lui demander comment elle est venue. Politique de la maison : on vérifie toujours que les clients non accompagnés sont à pied ou véhiculés par quelqu'un d'autre. Question de responsabilité. Heureusement, une autre fille la rejoint et elle semble effectivement sobre, elle l'entraîne vers la sortie en me lançant un drôle de regard. Je ne suis quand même pas responsable de ce que sa copine picole, je ne fais que mon boulot !

Vers une heure du matin, je peux enfin quitter le pub. Pour un soir de semaine, j'avoue qu'on a eu pas mal de monde. Les vacances se terminent dans deux semaines et les touristes sont encore nombreux dans la région. Je suis épuisée mais bien décidée à retrouver Valentin. Je sonne chez lui, c'est devenu ma petite routine. Je ne prends plus le temps de passer chez moi surtout qu'il aime bien ma tenue « ridiculement courte » de boulot. J'entends la musique derrière la porte, pas trop fort, et il m'ouvre.

Ce serait cliché de dire qu'à chaque fois que je le vois, mon cœur a un raté ? Je ne le dirai pas, alors. Je ne me lasse pas de le mater. C'est son regard qui me fait le plus d'effet. Cette façon qu'il a de me détailler sans ciller. Toujours cette impression qu'il aurait souligné ses yeux de khôl noir, alors qu'il a juste des cils de malade.

— Tu vas rester là ?

Oh, bien sûr, quand il l'ouvre, ça reste un mec et ça casse toute la magie du moment. On s'habitue. J'entre et passe devant lui, un poil vexée. Il referme et m'attrape par la taille, les mains sur mon ventre, avant que j'atteigne le canapé.

— Où tu vas ?

— Je te snobe, empêcheur de mater tranquille !

— Embrasse-moi.

Rho, le coup du mâle dominant… Ben ça fonctionne super bien avec moi quand ça vient de lui ! Tous mes principes féministes : poubelle ! Je me retourne et lui obéis. Mais ce soir, je n'ai pas envie que ça nous mène directement dans son lit. Enfin si, soyons honnêtes, j'en meurs d'envie. Mais pas que. Alors je mets moins d'ardeur que d'habitude et je recule rapidement.

— Tu faisais quoi avant que j'arrive ?

— J'écoutais de la musique.

— D'accord, ça me va.

Je pose mon sac sur le canapé, m'approche de la chaîne, son lecteur est en *random*, je monte un peu le son. De quoi remplir la pièce sans se faire engueuler par les voisins. *Undisclosed Desire* de Muse démarre. Je lui fais face et m'approche de lui.

— Danse avec moi.

Il m'attire contre lui et plonge dans mon cou pour m'embrasser. Je peux accepter ce compromis : on danse et on se tripote en même temps, ça me convient. La chanson me prend aux tripes, comme à chaque fois, et je me souviens ce que Dam disait toujours : « il faut une bonne fuck-playlist pour

emballer ». Je me demande si Valentin avait prémédité son coup.

18 ans…

— Dis-donc, qu'est-ce que tu fais avec une chanson de Dirty Dancing sur ton lecteur ? je demande à Dam, son lecteur dans les mains.

— Ça, ma sœur, c'est mon arme secrète. J'appelle ça la fuck-playlist.

— Et donc ?

— Tu reçois une nana chez toi, commence-t-il avant de voir ma tête. Ok, je reçois une nana chez moi, elle arrive, je la mets à l'aise. Mais je ne sais pas comment l'amener dans mon pieu sans avoir l'air trop cash. Je lui propose un peu de musique, l'air de rien, ok ? Donc là je balance ma fuck-playlist sur laquelle j'ai mis des tas de chansons que les filles kiffent. Celle de Dirty Dancing me permet de conclure à chaque fois, c'est imparable.

— Tu déconnes ?

— Nope.

— Les filles que tu ramasses sont vraiment…

— Bonnasses, je sais ! complète-t-il avant d'éclater de rire.

— Sérieusement, ça marche ?

— Oui, mais n'y pense même pas, ça ne fonctionne pas avec les mecs.

— Je suis sûre que je peux faire une fuck-playlist pour mecs !

— Essaie, tu me diras.

Je parcours les chansons de son lecteur, j'en sélectionne une avant de me rendre compte que c'est surtout aux filles qu'elle plairait… Je passe un moment à chercher parce que je ne veux pas m'avouer vaincue aussi facilement. Je sais que je peux au moins trouver une chanson !

— Alors ? me demande-t-il au bout de dix minutes de recherches.

— Putain, tu crois que les mecs sont hermétiques à la musique ?

— Non, mais le truc, sister, c'est qu'un mec, tu n'as pas besoin de trouver une astuce pour le mettre dans ton lit. Il t'y attend déjà, à peine tu le fais entrer chez toi !

— Tu crois ?

— Arrête, c'est évident. On pense avec nos couilles à partir d'une certaine étape.

— Laquelle ? je lui demande, intéressée.

— Celle où tu l'invites chez toi, conclut-il comme si c'était logique.

— Tu as une fuck-playlist ? je demande à Valentin quand le morceau suivant démarre.

— Pardon ?

— Tu sais, Dam en avait une, alors je me demandais si toi aussi, et si tu essayais de me mettre dans ton lit.

— C'est toi qui as proposé de danser, je devrais plutôt me demander si ce n'est pas ton objectif, me fait-il remarquer.

— Oui, c'est pas faux…

Je vais m'asseoir sur le canapé, définitivement pas dans l'ambiance tripotage, maintenant que j'ai pensé à Dam, difficile de faire dévier mes réflexions ailleurs.

— Tu penses à lui ? me demande-t-il en s'asseyant à côté de moi.

— Oui, tu sais c'est bizarre pour moi d'être ici sans lui.

— Je suis désolé… Je n’avais pas pensé à ça quand j’ai loué son appart’.

— Non, j’aime être ici avec toi. C’est juste que j’y ai tellement de souvenirs que c’est indissociable : Damien, cet appartement, ça va ensemble.

Il m’attire contre lui et je m’allonge, ma tête sur ses cuisses. Il caresse mes cheveux comme il l’avait fait le soir où il m’avait trouvée devant chez lui.

— J’ai des jours plus difficiles que les autres, je lui confie.

— Je sais, répond-il en soupirant.

— Elle te manque encore ?

— Je ne sais pas si on peut appeler ça du manque. Ma mère me manque souvent, oui, mais je me suis habitué à son absence. On s’habitue à tout. J’en souffre beaucoup moins.

— Moi, j’ai encore mal.

— C’est normal, c’est récent, laisse-toi le temps de cicatriser.

Sa voix me rassure. Depuis le début, elle a un effet apaisant sur moi. J’aime quand il me parle. On ne discute pas beaucoup ces derniers temps, je réalise que j’aime ça.

— J’aime quand tu me parles.

Je ne suis pas très douée non plus pour garder mes pensées pour moi. Et j’aime cette spontanéité dans notre communication. On ne tourne pas autour du pot pendant des jours et des jours. Parfois c’est tellement cash qu’on peut se prendre une bonne claque dans la manœuvre. Mais la plupart du temps ça me rassure. Pas de faux-semblants. Pas de non-dits. Lui et moi, sans murailles.

— Et j’aime quand tu m’écoutes, répond-il tout aussi spontanément.

— Je t’aime, je lâche avant de plaquer mes mains sur ma bouche et de me redresser d’un coup.

Quand je parlais de murailles, je me suis peut-être un peu emballée. Je le regarde, terrorisée, parce que je sais que c’est le genre de révélation qui fait fuir les mecs. Mais aussi parce que je suis aussi surprise que lui d’avoir dit ça. Je ne m’y attendais pas. Pourquoi je n’ai pas de filtre de la parole ? Je vais le perdre avant même d’avoir réussi à l’avoir pour de bon. Nous sommes officiellement ensemble depuis deux semaines et je lui lâche ça ? Si ce n’est pas un comportement autodestructeur, je ne sais pas ce que c’est !

Je me lève, ramasse mon sac et m’enfuis, encore. Je suis en bas des escaliers, sur le trottoir dans la rue, quand il m’attrape par le bras, me fait pivoter et m’embrasse. Fort. Brutalement. Il me plaque contre le mur et me donne l’impression d’être un cupcake qu’il dévore. Je ne sais pas comment réagir. Il n’y a aucun doute sur le fait qu’il a entendu ma confession surprenante. Est-ce qu’il s’en fout ? Est-ce qu’il a peur ? Est-ce que c’est un baiser d’adieu ? Est-ce que…

— Arrête de réfléchir, me lance-t-il, et je prends conscience qu’il m’observe, son front posé sur le mien.

Je prends *vraiment* conscience. De lui. De nous. C’est flippant.

— Je suis désolée, je ne sais pas pourquoi j’ai dit ça, je bafouille sans le quitter des yeux.

Je m’accroche à ses bras, au cas où il décide que c’est le bon moment pour partir en courant et échapper à la désaxée qui lui avoue qu’elle l’aime après deux misérables semaines.

— Je ne peux pas te répondre, pas encore, pas parce que je ne ressens rien, mais parce que ce n’est pas moi, tu comprends ? Je ne laisse personne aller aussi loin en moi. Tu es déjà allée bien plus loin que n’importe qui. Mais ne me laisse pas, si tu pars maintenant…

Il laisse sa phrase en suspens et je vois dans son regard tous les mots qu’il n’arrive pas à prononcer. J’embrasse ses lèvres, ses joues, son menton, je dépose des baisers précipités sur son

visage, comme si le temps nous était compté, comme si je savais que c'était ma dernière chance de le faire. C'est toujours comme ça avec lui, intense, fort, dans l'urgence.

Il me soulève dans ses bras et je m'accroche à lui en enroulant mes jambes autour de sa taille sans cesser de l'embrasser. Il nous ramène chez lui, dans son lit. Je me blottis dans ses bras et me fais la promesse d'apprendre à la boucler. Je ne dois pas l'effrayer. Peu importe ce que moi je ressens… D'ailleurs, j'analyserai cette petite bombe plus tard. Je veux juste profiter de ce moment avec lui.

***

— Mademoiselle…

Je me retourne et découvre Valentin au comptoir, tout sourire. Ce même sourire qui ne me laisse aucune chance de m'en sortir face à lui. Le patron n'est pas là, j'en profite pour me hisser par-dessus le bar et l'embrasser à pleine bouche. Je l'ai quitté seulement ce matin et il me manquait déjà. Tant pis si j'ai l'air d'une affamée, ou désespérée, ou d'une ado.

— Prenez une chambre ! crie quelqu'un dans son dos.

Je m'apprête à lui présenter mon majeur quand je réalise que ce sont ses potes qui se foutent de nous. Je reste donc polie et les ignore.

— V ?

Je tourne la tête et reconnais la nana qui avait trop picolé l'autre soir. Sa voix me dit quelque chose. Je regarde Valentin qui semble mal à l'aise. Ça alors, c'est la première fois qu'il est si gêné.

— Salut, marmonne-t-il à la fille.

J'ai la désagréable sensation que cette nana est une de ses ex. Ça ne me plaît pas du tout. Je me découvre encore une fois très jalouse, en mode louve possessive et la chanson de Brigitte me vient tout à coup à l'esprit… *« Croqueuse de couilles au cœur de pierre, va t'faire des nouilles chez les célibataires… »* j'ai envie de lui lancer.

— C'est elle ? demande-t-elle en me montrant du menton sans me regarder.

Ce que je trouve extrêmement impoli et méprisant.

— Émilie, laisse tomber, ok ? répond Valentin en essayant de l'ignorer mais elle l'oblige à lui faire face.

— Tu ne viens plus me voir à cause d'elle ?

Le dédain grandissant dans sa voix ne me fait pas plaisir du tout. Mais je vais les laisser régler ça.

— Tu sais qui je suis ? demande-t-elle soudain.

Ou peut-être que je vais y être mêlée… Je ne réponds pas, je regarde Valentin et j'attends que quelqu'un m'explique. Ce que cette pétasse va faire, je n'en doute pas une seconde. Je commence à me sentir mal, parce que je sais que ce qu'elle va me dire ne va pas me faire plaisir.

— Sais-tu que V vient me voir tous les dimanches depuis deux ans ? On s'envoie en l'air chaque semaine, ce qui fait que nous avons couché ensemble une bonne centaine de fois.

J'en reste silencieuse. Je croyais que Valentin n'avait pas de relation suivie, qu'il enchaînait les conquêtes sans coucher deux fois avec la même ? C'est ce que Joss m'avait dit. Je regarde Valentin, il ne dit rien non plus. Qui ne dit mot, consent ? C'est ça le proverbe ? Je me sens trahie. Je sais que je devrais me concentrer sur l'instant présent mais de savoir qu'il a vu cette fille pendant deux ans… Il a forcément des sentiments pour elle, pourquoi y serait-il retourné si souvent, sinon ? Et moi dans

tout ça, je suis quoi ? Un passe-temps sympa ? Je sais bien que je n'ai aucun droit sur son passé, mais entre se taper une nana et retourner la voir pendant deux ans, il y a une grosse différence. Il a minimisé l'importance de leur relation, c'est louche. S'il n'avait rien à se reprocher, il m'en aurait parlé, non ? Je ne sais pas quoi penser de tout ça, je suis un peu prise de court.

— Je vois que tu n'étais pas au courant. Il reviendra vers moi, il revient toujours vers moi. Parce que je ne lui demande pas de m'aimer ou d'arrêter de voir d'autres filles. Tu peux lui donner ça ? me lance-t-elle sans me quitter des yeux.

« Ne me demande pas de changer. » C'est bien ça qu'il m'a dit. Et en voulant une relation exclusive, c'est ce que je fais. Je lui demande de changer qui il est, un mec qui tire tout ce qui bouge, c'est ça ? Un client m'appelle à l'autre bout du comptoir et je les laisse là, sans un regard en arrière. Je me concentre sur ce que j'ai à faire. Les commandes s'enchaînent et quand je reviens de leur côté pour un autre client, ils ne sont plus là. Est-ce qu'il est parti avec elle ? Je ne le vois pas dans le bar, j'essaie de ne pas paniquer. On se connaît à peine, lui et moi, rien n'est gravé dans le marbre, il ne me doit rien.

Joss arrive avec une jolie rousse, il aime varier les plaisirs… Mais d'un coup, je vois son attitude d'un autre œil. Et si cette rousse voulait plus ? Ce n'est pas parce qu'il annonce la couleur que c'est plus facile. La preuve, je savais très bien à qui j'avais affaire en laissant Valentin entrer dans ma vie, et voilà le résultat. Je lui dis stupidement que je l'aime, je deviens dépendante et lui… Rien. Juste rien. Je me suis trop reposée sur lui. Bien joué, Angie, te voilà repartie pour une autre cérémonie de rupture. Je brûlerai son CD. Connard. Je ne dois pas laisser la situation m'atteindre.

— Angie ?

— Quoi ? je crie, faisant sursauter tous les clients au comptoir.

— Ça fait trois fois que je te demande une pression, me répond Joss qui n'est pas du genre à se démonter, surtout face à moi.

— Et alors ? Tu attends, comme tout le monde, je lui jette à la figure avant d'aller servir quelqu'un d'autre.

Le reste de la soirée, je ne le vois pas. Je ne sais pas où il est et je m'en tape. Je le déteste pour son style de vie parce qu'il est le reflet exact de celui de Valentin. Et je ne peux pas approuver une attitude qui provoque ce qui est en train de me bouffer de l'intérieur. J'arrive plus ou moins à me maintenir entière depuis la mort de Damien, mais cumuler les merdes ne va pas beaucoup m'aider à continuer à y parvenir.

Quand je quitte le bar, je remarque tout de suite Joss, appuyé sur le mur à côté de la porte.

— Maintenant que nous sommes seuls, tu vas peut-être pouvoir m'expliquer ce qui t'a pris tout à l'heure ?

— Tu n'en as pas marre de te comporter comme le dernier des connards avec toutes ces filles ? Tu crois qu'elles le vivent bien d'être traitées comme des objets ? Tu tires ton coup et tu passes à la suivante ? C'est l'usine, c'est ça ? Pourquoi ? Elles ne méritent pas un peu plus de respect ? Tu es comme tous les mecs, je te déteste ! je lui crie tout en pleurant et sans cesser de marcher.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? me crie-t-il en retour en arrivant facilement à me rattraper.

— Fous-moi la paix ! Ce n'est pas la peine de venir jouer au grand frère protecteur, mon frère est mort et tu ne le remplaceras jamais !

J'entends qu'il arrête de marcher et ne répond rien. Je m'arrête aussi, je suis allée trop loin. Alors je fais demi-tour et le prends dans mes bras :

— Je suis désolée, tu ne mérites pas ce que j'ai dit, je suis désolée. Pardon. Je ne le pensais pas. J'ai juste atrocement mal, Joss, il me manque tellement et maintenant…
— Qu'est-ce qu'il a fait ? me répète-t-il calmement en me caressant le dos.
— Tu savais qu'il allait voir une fille toutes les semaines depuis deux ans ? Il couche avec elle depuis deux ans et il ne m'a rien dit. Et elle était là ce soir, et il n'a pas nié, il ne lui a pas demandé de partir, rien. Pourquoi ?
— Angie… soupire-t-il en secouant la tête. Je ne suis pas salaud, je ne vais pas te répéter que je t'avais prévenue, mais V a un passé assez lourd avec les filles, et rien de bon ne peut sortir de tout ça. Tu es trop fragile en ce moment et il le savait. Il n'aurait pas dû, il aurait mieux fait de te laisser tranquille. S'il n'avait pas été aussi égoïste…
— Mais c'est trop tard… je gémis.
— Bien sûr que non, tu le connais à peine, on va faire une cérémonie et…
— Non, tu ne comprends pas, c'est trop tard. Il est déjà là… je lui dis en mettant la main sur mon cœur.
— Merde…
— Je sais. Pourquoi vous faites ça ? Pourquoi vous ne pouvez pas vous contenter de respecter les filles ?
— Il est parti avec elle ?
— Je ne sais pas, oui, sûrement. Il n'a pas essayé, Joss. C'est ça qui me fait mal. Je ne lui ai rien dit, elle a raconté son histoire, j'ai vu dans ses yeux qu'il ne pouvait pas me dire qu'elle mentait, et puis c'est tout. Il n'a rien dit pour qu'elle parte. Il aurait dû lui dire de nous foutre la paix, mais il n'a rien dit.
— Il a peur, ma paupiette…
— C'est pour ça que tu couches avec toutes ces filles, parce que tu as peur ?
— C'est pour ça.
— Mais de quoi ?
— D'aimer, de devenir dépendant d'une personne. De souffrir. Je ne sais pas, je ne me pose plus la question.
— Et elles, tu y penses ? Elles souffrent sûrement, toutes ces filles.
— Je ne leur donne pas d'illusions, je ne reste jamais avec elles plus d'un soir. Peut-être que certaines sont déçues mais elles n'ont pas le temps de s'attacher à moi, elles ont juste l'opportunité de me détester parce que je les largue après avoir couché avec elles.
— Deux semaines, je suis pitoyable, non ? Deux semaines et je suis déjà amoureuse, on dirait Anita, je ris sans gaieté.
— Je vais faire comme si tu n'avais pas dit ça, elle le prendrait mal.
— Tu parles, elle sait très bien qu'elle a un cœur d'artichaut… Et ta rousse, elle est où ?
— Entre un plan cul et toi, Angie, je ne réfléchis pas. Je lui ai dit que j'avais une urgence.
— Si je te dis que je t'aime, tu ne partiras pas en courant ?
— Tu lui as dit ça ? s'étonne-t-il en comprenant mon sous-entendu.
— Je crois que ça m'a échappé… je murmure. Mais ce n'était pas prémédité ! j'ajoute précipitamment.
— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? soupire-t-il, las.
— Commence par me ramener à la maison, d'accord ?

Nous marchons en silence ; il ne me lâche pas et je m’accroche à lui avec l’énergie du désespoir. J’ai l’impression d’exagérer, que ce n’est pas grave. C’est juste un mec. Sauf que je ne peux pas me mentir à moi-même, je sais très bien qu’il est plus que ça. Depuis le jour où je l’ai embrassé comme une furie dans sa boutique, depuis la fois où il a calmé ma crise d’angoisse, depuis qu’il m’a dit qu’il avait envie de moi, c’était déjà trop tard, même avant que je lui balance les mots tabous à la tronche.

Nous arrivons devant chez nous et Valentin est appuyé contre le mur, comme s’il faisait une pub pour de la bière, comme quand je l’ai vu dans la ruelle le jour où Éric m’a pseudo-agressée. Joss se crispe à mon côté mais je caresse doucement son dos pour qu’il se détende. J’ai passé l’âge qu’on prenne ma défense, je peux me débrouiller.

— J’arrive, je lui dis en l’encourageant à rentrer.

Il passe devant Valentin en l’ignorant, ce qui vaut mieux pour tout le monde. Je me plante devant lui et quand il essaie de me prendre dans ses bras, je le tiens à distance, la main à plat sur son torse.

— Où étais-tu ? je lui demande calmement.

— J’avais besoin de réfléchir.

— Avec elle ?

— Quoi ?

— Tu es partie avec ta pute ?

Je redeviens grossière, signe que malgré mon calme apparent, je suis en train de céder à la colère qui monte en moi.

— Non ! Bien sûr que non !

— Pourquoi tu n’as rien dit ? Tu l’as laissée me raconter tout ça sans intervenir, pourquoi ?

— Je n’avais rien à dire, Angie, ce qu’elle a dit est vrai et je n’en suis pas fier…

Merde. J’avoue qu’une petite partie de moi espérait qu’il démentirait toute cette histoire et en avoir la confirmation ne m’aide pas beaucoup à me sentir mieux.

— Oui, je sais, je ne te changerai pas, tu me l’as déjà dit et je dois te prendre avec ton passé. Ou pas du tout, j’ajoute toujours sereine.

— Angie…

J’ai l’impression qu’il me supplie.

— C’est ma faute, j’en attendais trop…

— Attends, pourquoi tu parles au passé ? s’inquiète-t-il.

— Je ne suis pas prête pour ça. Je suis trop… trop… Je ne sais pas, avec toi je me sens trop tout court. Je ne veux pas te donner la possibilité de me faire du mal plus que ce n’est déjà le cas. J’ai très mal, là, je lui dis en mettant mon poing sur mon ventre. J’ai tellement mal ; et tu m’as aidée à ne pas tomber en mille morceaux et à avancer, parce que je me disais que si tu souffrais moins, alors un jour je souffrirais moins moi aussi. Mais je te donne trop de pouvoir sur moi, tu peux me faire tellement mal… Je ne veux pas être vulnérable. Je n’en ai pas la force.

VALENTIN

Qu’elle fasse écho aux pensées que j’ai pu avoir me tue. Parce que oui, j’ai déconné avec Émilie ; et j’aurais dû lui en parler dès le début, personne n’aime ce genre de surprise. Bien sûr, je n’aurais jamais cru qu’elle était du genre à débarquer et à faire la scène qu’elle nous a offerte ce soir. Je me croyais plus malin, à l’abri, qu’elle aussi n’y voyait qu’un plan cul. J’aurais dû trouver ça louche

qu'une nana se contente d'un coup vite fait chaque semaine. Et je n'aurais jamais dû laisser une telle routine s'installer.

— Est-ce que tu me quittes ? je lui demande si faiblement que je ne suis pas sûr qu'elle m'ait entendu.

— Je pense que c'est mieux, pour nous deux. Tu peux vivre ta vie sans changer quoi que ce soit et moi, je me préserve. Parce que ce passé, ces filles qu'on croise et avec qui tu as couché… Je n'en ai pas la force…

Et elle s'en va. Elle rentre dans l'immeuble et me laisse comme un con. J'ai vraiment tout foiré. Mais elle ne nous laisse pas une chance, elle décide pour nous deux que c'est mieux. Je ne veux plus aller baiser n'importe quelle gonzesse, c'est elle que je veux.

ANGIE

Je me couche après avoir pris une douche qui a peut-être dissimulé mes larmes mais ne m'a fait aucun bien. Mes yeux sont bouffis et je réalise que ces quelques semaines que nous avons passées ensemble, je n'ai pas pleuré Damien. J'ai pensé à lui, je n'ai pas cessé de souffrir, mais je ne pleurais pas. Valentin représente trop, j'ai pris l'habitude de m'accrocher à lui, c'était une erreur. Je dois recommencer à compter sur moi, et moi seule, parce que tout le monde peut nous atteindre si on leur en laisse la possibilité. Je suis dans mon lit depuis quelques minutes quand Joss entre. Il bute sur la porte toujours au sol et jure, je ris, il jure encore et s'allonge à côté de moi. Il me prend dans ses bras et je pleure. Je pleure à cause de Valentin, mais aussi parce que j'ai mal, Damien me manque. Ma vie me manque.

***

— Ça fait quatre jours, Angie, mange quelque chose !

— Je n'ai pas faim. Et n'essaie même pas de me faire manger un truc sain et détox ou je ne sais quoi ! je réponds en me traînant jusqu'au canapé.

— J'ai l'impression de te voir le lendemain de la fois où Valentin t'a laissée les cuisses écartées et affamées, me lance Anita.

Elle est toute pimpante, comme chaque jour où elle bosse. Tenue correcte exigée dans l'office notarial. Elle est belle. Il n'y a qu'elle pour porter un tailleur-pantalon classique avec autant de classe. Et pour parvenir à marcher avec des talons aussi hauts.

— Oui, ben mes cuisses t'emmerdent, je lui rétorque avec le geste qui va bien.

— Moi aussi, je t'aime. À ce soir !

— Tu ne pars pas bosser ? je demande à Joss, qui n'a pas l'air d'être décidé à partir.

— Pour que tu mettes quinze épisodes de *Friends* en mangeant une pizza surgelée ?

Damned, je pensais avoir été discrète avec ça… Lui qui est si « mangeons frais mangeons bio, allons élever des chèvres dans le Larzac », j'ai pourtant bien fait attention à ce qu'il ne tombe pas sur les cartons.

— Tu vas me surveiller ? Tu ne peux pas m'empêcher de manger ce que je veux, je réponds en haussant les épaules.

Machinalement, je vérifie mon portable.

— Il n’appellera pas, me dit Josselin en s’asseyant à côté de moi. Il est parti.
— Quoi ? Parti ? Où ? Quand ?
Depuis le premier matin où je me suis levée sans Valentin dans ma vie, j’espère qu’il va persévérer, m’appeler, m’écrire un SMS, un signe, n’importe quoi. Je le guette tous les soirs au pub, devant l’immeuble en rentrant. Rien.
— Londres. Il a fermé la boutique et il s’est tiré.
— Y’a quoi à Londres ? Pourquoi Londres ? je demande, consciente de friser la crise d’hystérie.
— Il y a vécu il y a quelque temps.
Je réalise que je ne sais rien de lui. Je veux dire, des choses normales, banales ; j’ignore tout. Je connais ses émotions, je les ressentais, mais sinon… C’est bizarre de constater ça. Et pas du tout positif parce que ça me donne juste envie de tout savoir sur lui, au risque de passer pour une dingue. Je me retiens, je sens que Joss a un autre objectif que de me raconter la vie de Valentin. Il lui en veut beaucoup, mais il m’en veut aussi. Il considère que j’aurais dû lui donner une chance. Maintenant qu’il est parti, la question ne se pose plus. Ce n’est vraiment pas flatteur de se dire qu’il a ressenti le besoin de mettre autant de kilomètres entre lui et moi…
— Bon, on attaque ce matin. Le petit-déjeuner, pour commencer. Manger de la glace au saut du lit, c’est terminé.
— Heu… Tu fais quoi, là ?
— Je te coache.
Oui alors non, ça ne va vraiment pas le faire. Joss est un coach impitoyable, c’est pour ça qu’il est réputé. Il est très efficace parce qu’il ne laisse rien passer. Aucun écart, une hygiène de vie sans accrocs. Je ne pense pas pouvoir y survivre, pas quand j’ai besoin de réconfort que seuls la glace, les pizzas et leurs amis, Sucré et Gras, peuvent m’apporter.

17

ANGIE

— Tu m’en fais encore une centaine !

— Chef, oui chef !

Je repars pour une série d’abdos. Je n’aurais jamais cru dire ça un jour mais Josselin m’a sauvé la vie. Son programme de coaching spécial déception amoureuse, qu’il a élaboré pour moi, est d’une efficacité redoutable. Je pense demander un pourcentage quand il le proposera à sa clientèle. On aurait dû faire une photo avant/après parce que sincèrement, c’est vendeur. Le sport me maintient la tête hors de l’eau, vraiment. Moi qui ai passé ma scolarité à essayer de me faire dispenser, ou à trouver des excuses bidons (j’avais mes règles quatre fois par mois au lycée), je trouve dans les exercices qu’il me fait faire quotidiennement de quoi me distraire et me motiver. Je transpire, j’en chie un maximum, je le traite parfois de tous les noms. Mais après un mois de ce traitement, j’en vois déjà les résultats. Le seul détail sur lequel on se dispute encore, ce sont mes écarts de bouffe. Je suis désolée mais je ne me vois pas arrêter les pizzas. Ni la glace. J’en mange beaucoup moins et c’est déjà pas mal. Lui, il voudrait que j’arrête tout. Pas question, je me suis mise au sport et c’est déjà bien. Il devra s’en contenter. Je ne fume pas, je ne bois presque pas, je ne baise plus du tout… Merde, je peux au moins manger un peu ce qui me plaît ! Sinon, autant m’enfermer dans un couvent !

Nous faisons nos séances le soir étant donné que je ne travaille plus et que lui, la journée, il bosse. Il me reste un bon mois avant de démarrer mon master. Enfin, théoriquement, parce qu’en réalité, je n’ai plus vraiment envie de continuer. J’ai surtout envie d’entrer dans la vie active.

— J’ai un nouveau stagiaire au travail, nous lance Anita en se vautrant sur le canapé.

— Sinon, ça ne vous dérange pas de me regarder suer du cul ?

— Non, répondent-ils en chœur.

L’amitié, c’est fort, c’est beau. Ou c’est un ramassis de conneries, selon les jours.

— Il est mignon ? je lui demande.

Ana ne parle pas souvent de son travail. Elle aime ce qu’elle fait, mais elle fait partie de ces personnes qui préfèrent compartimenter leur vie. Au boulot, elle se donne à fond, mais dès qu’elle a terminé sa journée, elle passe en mode « vie privée » et le professionnel ne s’y mélange jamais. Donc, quand elle en parle, je me doute que c’est pour une bonne raison.

— Il est pas mal… Un peu désorganisé mais je me charge de lui faire comprendre les ficelles du métier.

— Dominatrice… murmure Joss en m’aidant à modifier une position que je faisais visiblement de travers.

Elle est peut-être dominatrice, mais lui il est sacrément maniaque !

— Je suis sa référente, bien sûr que je dois être dominatrice avec lui !

— Avoue que tu aimes ça, avoir un mec à mener à la baguette, lui rétorque Josselin sans cesser de me harceler.

Là, j’aimerais bien faire une pause ; et en plus j’ai perdu le fil, je ne sais plus du tout où j’en suis de

mes séries et répétitions. Je vais reprendre à soixante-seize, sur un malentendu, il n'y verra que du feu.

— Soixante-dix-sept… Soixante-dix-huit…

— C'est cela, oui… Tu en étais à trente-quatre !

Eh merde ! Encore grillée !

— Et sinon, je suis passée devant *L'introuvable*, reprend-elle sur un ton trop innocent pour être anodin.

Je continue mes abdos en comptant à haute voix ; je reprends à trente-cinq, histoire qu'elle comprenne que ça ne m'intéresse pas. Oui, c'est moi que j'essaie de convaincre, là.

— C'est à louer, continue Ana.

Je ne relève pas. Je suis devenue assez douée pour ne laisser aucune information sur Valentin m'atteindre. En public, du moins. Après, ce qui se passe le soir dans mon lit, ça ne regarde que moi. Et je ne parle pas de masturbation…

— C'est qu'il n'a pas l'intention de revenir, insiste-t-elle.

J'arrête ma séquence à cinquante et me redresse.

— Crache le morceau, tu m'énerves quand tu fais la subtile, je lui lance en attrapant la bouteille d'eau que me tend Joss.

— Eh bien, tu es visiblement toujours amoureuse de lui. Je pensais que ça t'intéresserait de savoir qu'il a l'air d'être parti pour de bon.

Je bois sans la quitter des yeux.

— Tu es contente ? je finis par lui dire. Parce qu'on dirait que ça te fait plaisir.

— Oui, ça me fait plaisir. Ce type fait de toi une loque et maintenant qu'il est parti et qu'il n'a visiblement pas l'intention de revenir, tu vas peut-être réussir à passer à autre chose ! s'agace-t-elle.

— Une loque ? Tu te fous de ma gueule ? Je n'ai jamais été aussi en forme que depuis que Joss s'occupe de moi ! Je mange é-qui-li-bré ! Il te faut quoi de plus ?

— Arrête, tu nous la fais pas à nous. Tu n'as plus de porte à ta chambre, je te rappelle. On entend tout.

Je tourne la tête vers Joss pour avoir son soutien et je vois à son regard dégoulinant de pitié qu'il pense comme elle. Je pleure si fort, la nuit ?

— Tu vas remplacer cette putain de porte ou je prends ta chambre ! je le menace avant d'aller sous la douche.

***

— Bien le bonjour, ma fille !

Je tape son coude avec mon poing et m'installe sur mon seau. D'un accord tacite, Jonas et moi ne parlons jamais de Valentin. Il n'est pas au courant dans les détails de ce qui s'est passé, mais il sait que ça ne s'est pas bien terminé. J'ai mis deux semaines à réussir à me motiver pour venir le voir. Il m'a immédiatement mise à l'aise et maintenant, nous avons réinstauré notre petit rituel. Je viens le voir deux ou trois fois par semaine et nous discutons pendant qu'il travaille.

— On m'a dit que *L'introuvable* était à louer… je lui dis doucement.

L'absence de son fils n'est pas facile pour lui non plus. Il me semble que nous nous apportons un

peu de réconfort mutuel parce qu'il nous manque à tous les deux. Je sais qu'il a des nouvelles, il ne m'en donne pas mais ça me rassure que lui au moins en ait. Je me serais sentie trop coupable s'il avait coupé les ponts avec son père. Et je me sens déjà assez coupable comme ça. En plus de la scène de l'accident que je continue à me repasser inlassablement avec des suites différentes, j'ai mon petit film Valentin-Angie. Et c'est la scène devant l'immeuble que je change. Je lui dis qu'on va réussir à s'en sortir, que je ne lui en veux pas tant qu'il est avec moi. Il ne part pas. Et ils vécurent heureux pour toujours, quelque chose comme ça.

— Eh oui, mon frère a besoin de ce loyer alors…

— Je suis désolée, pour *L'introuvable*. On a tous passé des heures dans cette boutique quand on était ados…

— Damien aimait y aller, il emmerdait autant mon frère que moi ! s'exclame-t-il avant de rire.

Je ris avec lui. Il est le seul qui me parle de Damien sans craindre que je craque. Parce qu'il n'a pas peur de gérer la situation si effectivement je me mets à pleurer devant lui. Valentin était pareil, il ne marchait pas sur des œufs, il… Je pense à lui au passé et ça ne me plaît pas. Pourtant, maintenant que je suis sûre qu'il ne va pas revenir après un petit break en Angleterre, je n'ai pas trop le choix. Il me l'a donné, le choix. Je l'ai repoussé. Point.

— J'ai toujours voulu avoir mon propre café, tu sais. Mais je crois que quand on a ce genre de rêve, on ne se rend pas compte de toute la logistique qu'il y a derrière. Ça doit être un coup dur pour ton frère de voir son rêve s'achever.

Oui, maintenant je le tutoie, c'était trop conventionnel de le vouvoyer et il trouvait que ça le vieillissait.

— Il a vécu son rêve assez longtemps, ne t'en fais pas. Il y a un temps pour tout, celui de *L'introuvable* est venu à son terme. Et tu l'aurais appelé comment, ton café ? me demande-t-il.

— Aucune idée. Je sais juste que je voulais que ce soit un endroit où on aime venir manger une pâtisserie et lire un livre. Je voulais mettre des livres partout, comme au *Loch Ness*. Un truc un peu cosy, où tu t'assois pour discuter, prendre un thé ou ce genre de choses. Je voulais aussi faire des soirées « scène ouverte » quand je jouais de la guitare. En fait, si je regarde bien, chaque passion de ma vie, j'ai eu envie de l'intégrer à mon petit café imaginaire.

— La guitare, je comprends, mais les pâtisseries ?

— Je sais, je sais… je ne cuisine pas du tout. Mais tu goûterais les délices que fait ma mère… Je me suis toujours dit que si j'ouvrais mon café, je l'embaucherais pour des pâtisseries faites maison. Ça aurait son petit succès, elle est vraiment douée.

— Joanna l'était aussi. Enfin, pas au début, c'était une catastrophe. Mais les années de persévérance ont payé. Elle prenait son rôle de mère au foyer très à cœur.

— Valentin m'a dit qu'elle était très appréciée de ses copains.

C'est assez douloureux de parler de lui, mais je me dis que ça va me faire comme pour Dam. Le temps aidant, je finirai par avoir un peu moins mal. Je peux l'évoquer à dose homéopathique. Joss a du mal à comprendre que je ne sois pas déjà guérie de lui. Ana sait exactement ce que je vis et ça nous a sacrément rapprochées. Moi qui me moquais toujours d'elle et de sa manie de tomber amoureuse en quelques minutes, il ne m'a pas fallu bien plus longtemps pour être complètement dingue de Valentin…

— Ça c'est sûr, les gamins adoraient venir chez nous, c'était un souk, tu n'as pas idée ! Jamais seuls ! Mais elle adorait ça, Joanna, elle aimait se sentir utile, avoir tout ce petit monde autour d'elle.

— Tu l'aimes toujours, c'est beau, je constate.
— C'est ça, ma fille. Je l'aime toujours, je n'ai jamais cessé de l'aimer.
— Mais tu n'as pas l'impression de passer à côté de quelque chose d'autre ?
— Je ne pense pas. J'ai eu des aventures, je ne vais pas entrer dans les détails, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Mais une femme comme elle, il n'y en avait qu'une et elle était pour moi.
Je soupire, je trouve vraiment ça magnifique. Rester amoureux de la même personne toute sa vie. Et ça fait peur, en même temps. Si je restais amoureuse de Valentin toute ma vie, ce serait une vie de merde, parce que cet amour n'est pas réciproque. Ce n'est pas du tout pareil. Joanna est morte, bien sûr ce doit être douloureux mais l'amour n'est pas à sens unique. Je l'observe travailler encore une petite heure, ça m'apaise et j'ai bien besoin d'être apaisée. Surtout maintenant que je sais que je ne suis pas aussi discrète que je le croyais pour pleurer. Sérieusement, la colocation éradique toute vie privée !

***

— Bon anniversaire !
À ma demande, mes parents n'ont invité personne de la famille, nous ne sommes que tous les trois. Je suis officiellement catherinette. Je souffle mes bougies, ma mère a toujours été très minutieuse et je sais qu'il y en a exactement vingt-cinq.
— Tu ne nous as pas dit ce que tu aimerais, alors dans le doute…
Mon père me tend une enveloppe. Je l'ouvre et y trouve les coordonnées d'un compte bancaire.
— Qu'est-ce que c'est ? je leur demande sans comprendre.
— De quoi lancer ton affaire, c'est un prêt, nous savons que tu nous rembourseras quand elle marchera bien, précise ma mère avec un clin d'œil.
— Mon affaire ? je répète bêtement.
— Quelqu'un nous a soufflé que tu as toujours ce rêve de gamine d'ouvrir un café, alors nous avons négocié un arrangement ; *L'introuvable* est à toi, continue mon père. Par contre, le stock y est toujours, il va falloir que tu t'en occupes car le neveu du propriétaire est parti sans préciser quoi en faire.
— Mon café ? je répète à nouveau.
— Tu as des amis qui tiennent vraiment à toi, me dit ma mère en tapotant ma main.
Je n'essaie pas de savoir ce qu'il y a sur le compte. Connaissant mes parents, il doit il y avoir largement de quoi faire. Mais…
— J'ai peur, je leur dis en les regardant tour à tour. Et si je me plante ? Et si je ne peux pas vous rembourser ?
— Ce sera une avance sur héritage ! lance mon père avant de se prendre une calbote par ma mère.
— Ne parle pas comme ça ! s'énerve-t-elle avant de toucher la table en bois pour conjurer le sort.
— Merci, je bredouille, encore sous le coup de l'émotion.
Ouvrir mon café ? Je ne sais vraiment pas si je peux le faire. Seule ?
— Maman, tu me feras des pâtisseries que les gens viendront manger de loin ? je la supplie.
— Bien sûr !
Elle est enthousiaste.

— Ok, alors ce sera notre café, je lui dis. Toi et moi, cinquante-cinquante !

Je crois qu'elle va pleurer. Je me lève et la prends dans mes bras. Je suis sûre qu'on va passer notre temps à s'engueuler mais je ne me vois pas faire ça sans elle. Elle a autant besoin que moi de s'occuper ; démarrer une entreprise me semble être un moyen vraiment efficace de se changer les idées.

— Papa, tu nous aideras pour les travaux, hein ? je lui demande avec mes yeux de petit chiot abandonné à la SPA.

— Je sens que je vais me retrouver à faire tous les trucs chiants…

Deuxième calbote. On ne dit pas de gros mots, dans cette famille, pas à table en tout cas. Je ris. J'ai aussi très envie de pleurer car c'est le premier anniversaire que je passe sans Damien. Mais je préfère éviter de penser à ça maintenant, je dois en profiter et j'ai un milliard d'idées qui se bousculent dans ma tête pour le café.

— On l'appellera *L'introuvable*, d'accord ? On garde le nom, tu en dis quoi ? je demande à ma mère, qui nous sert le gâteau.

— Ça me va, j'aime l'idée de faire revivre l'endroit à notre façon.

— Et on devrait mettre à disposition un tourne-disque, tu sais la vieille platine de votre mariage ? On devrait l'installer dans un coin et garder une partie du stock du disquaire, non ? Les gens pourraient choisir la musique !

Je m'emballe, et nous voilà partis à planifier tout ce que nous allons pouvoir faire dans ce petit café. Je n'arrive pas vraiment à réaliser ce qui m'arrive. Mes parents ont l'air ravis de mon enthousiasme, et quelque part, ça me suffit pour me conforter dans l'idée que je fais le bon choix en acceptant de relever ce défi.

— Dites voir, je leur demande entre deux idées farfelues, ce ne serait pas Jonas, le cafteur ?

— Nous ne dirons rien ! Même sous la torture ! me répond mon père.

J'ai l'information. C'est marrant que ce soit lui qui soit venu raconter ça à mes parents. Je me sens redevable parce qu'il veille sur moi et j'ai l'impression de ne pas assez prendre soin de lui. Surtout maintenant que son fils est parti, à cause de moi en plus. Quel égoïste, quand on y pense ! Qu'il m'ait lâchée moi, encore, je comprends, je ne suis visiblement rien pour lui. Mais qu'il laisse son père comme ça…

Quand je rentre à l'appartement, les deux affreux me crient « Bon anniversaire » à m'en décoller l'oreille interne. Ils ont de ridicules chapeaux colorés et des cotillons, tout l'attirail ringard des anniversaires. J'adore ! J'ai droit à un assortiment de cupcakes en direct de chez Sarahtatouille, une amie du lycée qui s'est lancée dans la confection de ces petits gâteaux super populaires et trop beaux. Tout de suite, je prends note de la contacter pour lui proposer d'en faire pour le café, je suis sûre que ça marchera ! Je suis vraiment à fond dans le projet !

Je souffle mon unique bougie et Anita me fait signe d'attendre.

— Ferme les yeux ! crie-t-elle depuis sa chambre.

Josselin se place derrière moi et pose ses mains sur mes yeux, comme si c'était mon genre de tricher… Pff… J'essaie de voir mais il est doué, le saligaud ! Je l'entends se marrer et Ana revient.

— Ok, ne bouge pas…

— Non… je lui dis quand je sens qu'elle retire mon chapeau pointu. Tu n'as pas osé ?

Elle est plus jeune que moi de deux mois, et depuis quelque temps, nous plaisantons souvent sur le fait d'être catherinette. Mais elle est allée jusqu'à me faire un chapeau ! J'en suis sûre quand je sens

qu’elle pose quelque chose sur ma tête. J’ouvre les paupières et elle tient un miroir devant moi. Le chapeau est vert et jaune, comme le veut la tradition, immense, et c’est une pièce montée de bonbons ! J’éclate de rire quand Joss pique une guimauve jaune. Je le garde le temps de faire quelques photos, dont un selfie qui manque de tourner au drame quand nous tombons tous les trois à la renverse et que mon chapeau est sauvé *in extremis* par Joss.

— Je croyais que tout ça, c’était des cochonneries ? je lui lance en constatant que nous, on peut mourir, il sauvera d’abord le chapeau.

— Certains péchés mignons ont la peau dure ! répond-il avant de gober un crocodile vert.

12 ans…

— T’as eu combien ? me demande Joss.

— Cinq francs, et toi ?

— Treize francs, j’ai piqué les centimes dans le tiroir du bureau de ma mère. Ana ?

— Deux francs, dit-elle avec une moue d’excuse.

— Allez, on y va !

Nous entrons dans la boulangerie et passons commande de bonbons jusqu’à arriver aux vingt francs que nous avons difficilement réunis. Une fois servis, nous filons nous installer derrière chez Josselin, pas question que quelqu’un nous voie et essaie de nous en prendre !

— Ch’adore… soupire Joss enfournant une guimauve recouverte de chocolat.

— Ana, tu n’en manges pas ?

— Je n’avais pas assez d’argent…

— Allez, arrête, on partage, comme toujours !

— Mais oui, tiens, manche, lui dit Josselin la bouche pleine.

Elle prend un rouleau de réglisse et nous observons un religieux silence en dégustant notre récolte de cette semaine. Joss est celui qui a toujours le plus d’argent de poche. Moi, j’ai acheté du maquillage que je n’ai pas le droit de porter, c’est pour ça qu’il ne me restait pas grand-chose. Anita, sa mère dépense tout dans de l’alcool alors on sait bien que c’est pas facile pour elle. On lui en veut pas, même si elle est gênée. Je sais que si elle n’amenait rien du tout, on partagerait de la même façon avec elle.

— Y’a plus de sucettes ? je demande en fouillant dans le sac.

Joss rougit. C’est le plus gourmand de nous trois. Et le plus mince ! La vie est injuste. Il adore tellement les bonbons que si sa mère le laissait faire, il en mangerait à tous les repas !

— Désolé, dit-il, j’ai craqué.

— Pas grave, je prends le Carambar.

J’ai pas le droit parce que ça colle à mes bagues et qu’après ça me prend trop longtemps pour nettoyer tout mon appareil, mais je m’en fiche, j’aime trop ça.

— Josselin !

Nous planquons le paquet en entendant sa mère.

— Viens surveiller Marie ! Je dois aller jeter les poubelles ! continue sa mère.

— Mangez pas tout ! nous dit-il avant de rentrer.

— Tadam ! lance Joss en me tendant une enveloppe.

— Ok, vous aussi vous m’avez ouvert un compte en banque pour que je réalise mon rêve ?

Ils me regardent avec de grands yeux alors je leur explique rapidement le cadeau de mes parents tout en ouvrant le leur. Et je reste comme une conne.

— On s'est dit que c'était une bonne idée, tu sais… murmure Joss, mal à l'aise.

— Ne pleure pas, merde ! C'est justement pour que tu pleures moins ! s'énerve Ana.

— Je ne pleure pas ! je proteste avant de réaliser que si, je pleure. Et si c'était pire ? je leur demande en refermant l'enveloppe.

— Au moins tu seras fixée, mais j'en doute, ma paupiette, me répond Josselin en m'embrassant sur la joue avant d'ajouter : bon anniversaire.

— Bon anniversaire, chouineuse, me dit Ana avant de m'embrasser de l'autre côté.

Nous faisons un câlin à trois. Il ne manque qu'une personne, mon frère, et je pourrais dire que c'est le plus bel anniversaire de ma vie. Et je ne dis pas ça uniquement à cause de mon chapeau comestible de catherinette !

***

Je tape à la porte. Il pleut, bien sûr. Quand on se pointe à Londres fin octobre, on a quand même pas mal de chances qu'il pleuve. J'avais prévu le coup, j'ai mes bottes rouges. Je me dis que c'est un clin d'œil à son cadeau et j'espère bien l'amadouer. J'ai fait un nombre incalculable de listes avant de me décider à partir. Elles ont toutes fini à la poubelle. Il y a un moment où rationaliser ne sert à rien. Alors me voilà, de l'autre côté de la Manche, avec le cul gelé et aucune certitude qu'il va m'accueillir la bouche en cœur.

Un type canon m'ouvre la porte. Je ne savais pas que Valentin était en colocation avec un top modèle. J'en perds ma langue, pour tout dire. Il doit faire la même taille que Joss, ce qui n'est pas peu dire. Il est mince, torse nu (gloups) et ses cheveux sont complètement rasés. Il a un tatouage autour de l'œil droit qui lui donne un air vaguement inquiétant. Si je me suis plantée d'adresse et que je viens de tomber sur un repaire louche rempli de types peu recommandables, je ne pourrais m'en prendre qu'à mon médiocre sens de l'orientation…

— Oui ?

— Salut, je lui dis, soulagée qu'il soit Français parce que j'ai vraiment un accent de merde en anglais. Je viens voir Valentin, il est là ?

— V ! hurle-t-il avant de s'écarter, sans m'inviter à entrer.

Ah… l'hospitalité française… En même temps, on dirait que ça ne l'étonne pas qu'une fille rende visite à Valentin. Les doutes reviennent de plus belle. Quand Joss et Ana m'ont offert des billets d'avion pour Londres, j'ai d'abord trouvé que c'était une mauvaise idée parce que j'avais la trouille. Ensuite, je me suis lancée dans les papiers administratifs pour créer l'entreprise pour le café, et je n'y ai plus trop pensé. Et puis ils m'ont obligée à réserver les billets et à me bouger alors je me suis dit « no regrets », comme le répétait Dam… Si je ne le fais pas maintenant, je sais que je ne le ferai jamais et que je resterai avec des questions sans réponses. Bref, me voilà dans un quartier de Londres qui m'est totalement inconnu puisque c'est la première fois de ma vie que je mets les pieds dans cette ville. Dans ce pays, même.

— Angie ?

Il a l'air de sortir du lit, putain ! Si jamais il y a une nana qui l'attend et m'entend, je pense qu'on

pourra officiellement affirmer que je manque cruellement d'amour propre. Il est mal à l'aise, étonné, confus et ne m'invite pas non plus à entrer. Soit. Je l'ai largué. C'est une conséquence logique et c'est pour réparer mes conneries que je suis là. Je prends mon courage à deux mains.

— J'ai un cadeau pour toi, je lui annonce toute guillerette.

Je sais que la vie n'est pas une comédie romantique. Mais Ana est persuadée que c'est à nous de faire en sorte que ce soit le cas. Alors elle m'a aidée à planifier toute cette mise en scène dans les moindres détails et nous avons répété, elle et moi, et je compte bien faire en sorte que ce soit cliché, kitsch et digne de n'importe quel film chamallow !

Je lui tends le petit paquet que j'ai préparé. Il reste comme un con à me regarder comme si j'étais une apparition surnaturelle. Il ne m'invite toujours pas à entrer, j'essaie de ne pas me formaliser. Je repousse une mèche de cheveux qui me tombe devant les yeux, humide bien sûr puisque je n'ai pas pris mon parapluie. « Ma vie, ma comédie romantique », je me répète mentalement comme un mantra pour me donner la motivation de continuer malgré son peu d'enthousiasme.

— Bon, alors je l'ouvre, je continue comme si je ne me prenais pas un ouragan force dix dans la tronche en guise de vent.

Pour le moment, pas de vrai râteau en vue, c'est bon signe, toujours voir le positif ! Je défais l'emballage en souriant, un peu forcé le sourire, mais j'ai un plan et j'ai bien l'intention de m'y tenir.

— Et voilà ! je lance toute fière de moi, en lui montrant le CD.

— Tu me rends mon CD ? demande-t-il une fois qu'il a réussi à détacher ses yeux de mon visage pour regarder ce que je lui tends.

— Non, je t'en offre un exemplaire. La dix me fait penser à nous, j'ajoute en montrant le post-it que j'ai pris soin de coller dessus.

Il ne le prend toujours pas, la situation commence à devenir sérieusement embarrassante.

— Alors, je me suis dit que tu voudrais peut-être l'écouter pour comprendre pourquoi elle me fait penser à nous ? je tente, un poil désespérée.

— Heu…

— C'est pas grave, je peux te la chanter ! je déclare, toute motivée (pour le moment).

Et je me mets à chanter tout en effectuant les quelques pas de chorégraphie ridicules qu'Ana et moi avons mis au point, un soir arrosé de vin blanc :

« Hey hey j'y crois-a-a-a-a
Oh oui j'y crois-a-a-a-a
Parce que c'est toi-a-a-a-a
Et que c'est moi !
J'y crois jour après jour
Nuit après nuit
Mois après mois
Jour après jour et même toute la vie
Toutes les secondes
Et jusqu'à la fin du monde
Oh yeah hey hey hey hey hey ! »

— Je sais ! Je chante affreusement faux, je poursuis avant qu'il ne dise quoi que ce soit. Mais reconnais que je suis au moins du niveau du chanteur ! Et puis la danse est pas mal, non ? Pas tout à fait au point mais j'ai été prise par le temps, j'en conviens, j'aurais pu faire mieux.

Il se retient de rire, je le vois bien et ça me rassure. Parce que je sais que je chante vraiment mal et

que ma démonstration a dû être un supplice au moins autant pour lui que pour moi.
— Maintenant, j’ai une promesse à tenir, je lui dis en ouvrant la boîte à chapeau que j’ai apportée.
Elle contient une réplique de mon chapeau de catherinette, en non-comestible. Je le mets, et il part en fou rire. Je souris.
— Je dois faire un selfie avec toi pour prouver que j’ai eu les *cojones* de venir te voir, je lui dis en citant Anita.
Je sors mon portable, m’approche de lui et prends une photo que je poste aussitôt sur Instagram. Il m’a laissée me coller à lui pour la photo, c’est un bon signe. Je me remets en face de lui, à contrecœur.
— Voilà, j’ai relevé tous mes défis, je lui dis en ôtant le chapeau. Est-ce que je peux faire pipi avant de partir ? Je me retiens depuis le départ parce que je n’aime vraiment pas faire pipi ailleurs que dans des toilettes privées.
J’ai conscience de parler à toute allure, de ne laisser aucun blanc, mais j’ai trop peur de ce qu’il va me dire. Il va me demander de partir et une nana va surgir de sa chambre. Je ne sais pas ce qui va cafouiller, j’ai une bonne quinzaine de scénarios catastrophes en tête depuis mon départ.
— Tu as repris *L’introuvable*.
Je hoche lentement la tête en le détaillant. Je ne sais pas à quoi je m’attendais, les gens ne changent pas en deux mois et demi. Je l’observe et il est pareil, c’est le même. Sauf que de me retrouver si près de lui, c’est juste un peu plus douloureux. J’ai peur d’être encore plus à distance de ce que nous aurions pu être que lorsqu’il y avait plus de mille kilomètres entre nous.
— Je suis désolée. De ne pas avoir essayé. De ne pas t’avoir fait confiance. J’ai réfléchi et je m’en fous de ces filles. Elles ne représentent rien si tu es avec moi. Je sais que c’est sûrement trop tard et que tu as dû te trouver une petite Anglaise bien roulée pour te distraire et…
— Putain, mais embrasse-la, espèce de salaud ! crie quelqu’un derrière lui.
Je me penche et je vois cinq types autour d’une table basse chargée d’apéritifs. Merde, ils m’ont tous entendue ?
— Salut, Angie ! me lance un grand roux.
— Heu… salut…
— V, tu ne nous avais pas dit qu’elle était si jolie ! Tu réagis ? Parce que sinon je pense qu’on va tirer à la courte paille pour savoir lequel peut la draguer ! s’exclame celui qui m’a ouvert la porte.
— Si on le fait avec nos queues, je suis sûr de gagner ! lui lance un autre gars en riant, très classe…
— Ça fait des mois qu’il nous gonfle avec son Angie, il a intérêt de se bouger parce que moi, j’en peux plus de l’entendre se plaindre ! continue un autre que je ne vois pas bien d’où je suis.
Je rougis, bien sûr, et je suis soulagée de voir qu’ils ne m’en veulent pas d’avoir chanté. Même moi, je m’en veux. Remarque, ici il pleut tout le temps, alors…
— Vos gueules ! leur crie Valentin avant de me pousser pour me rejoindre dans le couloir.
Oh ben merde, il me fout à la porte. Il referme derrière lui et pose ses mains sur mes épaules.
— Je n’ai vu aucune autre fille depuis toi, m’annonce-t-il.
Je ne peux cacher le sourire de dingue qui naît sur mon visage suite à cette information. Ça m’a bouffée pendant des semaines rien qu’à l’idée qu’il se tape d’autres nanas. Merci ! Je ne sais pas qui je remercie, ma tante gitane, peut-être, qui aurait eu des remords ? Mais merci !
— Je n’ai vu personne non plus, je lui réponds, me disant que ça l’intéresse peut-être de le savoir.
— Je sais. Joss m’a donné de tes nouvelles régulièrement. Mon père aussi, et Paul, quand tu bossais

encore au pub.

Je reste sans voix parce que personne ne m'a rien dit !

— J'ai pensé à toi, mais je devais prendre le large. Tu m'as rejeté sans chercher à me donner une vraie chance. Tu n'as pas essayé.

— Je sais, mais je suis là. Attends, je lui dis en m'écartant un peu.

J'ouvre mon imperméable assorti à mes bottes rouges.

— Tu as gardé cette petite jupe ridicule ?

— J'ai négocié dur avec le boss pour repartir avec mon uniforme.

— Tu dois avoir froid !

— Plutôt, oui. Mais je crois que je suis désespérée et que je ferais n'importe quoi pour te donner envie de me laisser une autre chance. Y compris attraper un rhume.

— Tu penses vraiment que je suis le genre de gars que tu peux acheter avec une minijupe ?

— Oui.

— Tu as raison…

Il fait un pas vers moi dans son attitude de prédateur que j'adore. Je ne recule pas, je suis venue parce que je sais ce que je veux. Je ne vais plus faire d'erreur, pas à ce sujet.

— Demande-moi d'arrêter, murmure-t-il sans me quitter des yeux.

— Jamais… je souffle en retirant complètement mon imper'.

— Empêche-moi de te toucher…

J'attrape sa main et l'attire à moi pour la poser sur mes fesses.

— Angie, si je t'embrasse maintenant j'…

Je ne lui laisse pas le temps de terminer et je lui saute dessus. Je l'embrasse, je retrouve ses anneaux, son bijou, sa langue, ses lèvres, mes mains parcourent tout son corps et je romps le contact juste pour lui murmurer à l'oreille :

— Au cas où je n'aurais pas réussi à te convaincre, j'avais prévu une dernière arme…

— Quoi ?

— Je n'ai pas de culotte, je chuchote en riant.

— Quoi ? répète-t-il en s'étouffant à moitié.

Je guide sa main sous ma jupe et il lâche un « putain de merde » éloquent.

— On rentre ? je lui propose.

Il me tire par la main, presque en courant dans l'appartement. Nous passons devant les cinq types qui lèvent tous le pouce devant mon air réjoui que je n'arrive pas à masquer… Un livre ouvert… Je leur réponds par le signe de la victoire comme je peux car Valentin ne me laisse pas beaucoup de liberté de mouvement. Il me pousse dans sa chambre, me plaque contre la porte et me dit :

— Tu sais que tu viens de leur faire un fuck ?

— Hein ?

— Ouais, le V de la victoire dans ce sens c'est un doigt d'honneur, ici.

— Oups… Dans la poche de mon imper...

Il sort le préservatif que j'ai prévu, je suis partie en positivant... Il rit en m'embrassant et, deux secondes plus tard, il me soulève et me pénètre sans cesser de rire. Cette baise est probablement la plus farfelue de toutes nos baises et un fou rire me prend quand j'entends ses copains nous encourager au bout du couloir. Il s'arrête un instant :

— T'as plus envie d'aller aux toilettes ? me demande-t-il, sérieux.


J’éclate encore plus de rire.

ÉPILOGUE

ANGIE

— Valentin, si tu manges encore l'un de ces cupcakes, tu vas avoir des problèmes avec Joss… je le préviens de derrière le comptoir. Tu m'étonnes que Sarah soit contente de notre deal, tu bouffes tout le stock à toi tout seul !

Il lève les yeux vers moi et hausse les épaules. Depuis qu'il est revenu d'Angleterre, il passe tout son temps au café avec moi à bosser sur son ordi. Je n'ai pas bien compris ce qu'il fait comme boulot, je sais juste qu'il écrit des lignes de codes à longueur de temps et ça me suffit comme information. Ma mère entre et une bonne odeur de tarte aux pommes emplit tout de suite le café. Les quelques clients présents me font signe qu'ils vont en prendre une part, ils savent tous que le vendredi c'est tarte aux pommes, et elle a un succès fou !

Au moment de la fermeture, Valentin me rejoint et m'aide à tout ranger.

— Tu n'es pas obligé, c'est mon boulot.

— Si je t'aide, on rentrera plus vite à l'appartement, me répond-il comme si j'étais vraiment demeurée de ne pas avoir pris ce détail en compte.

— Joss et Ana me détestent, je passe plus de temps chez toi que chez moi, je lui fais remarquer.

— Si tu veux, on reste chez toi ce soir.

— Je n'ai toujours pas de porte, je lui dis en terminant de nettoyer la vitrine des pâtisseries.

— On s'en tape, je peux te faire l'amour avec ou sans porte.

— T'es con ! Je ne suis pas exhibitionniste !

— C'est ça, ouais, mes potes à Londres se souviennent encore de…

— C'était une mesure désespérée de femme désespérée ! je m'écrie en lui lançant mon chiffon.

Il m'enlace par derrière, comme j'aime, et m'embrasse dans le cou.

— Et je t'aime désespérément…

Je m'immobilise. J'essaie de me retourner mais il m'en empêche. Mon cœur bat trop vite pour que ce soit normal. Il doit le sentir, ses bras sont juste sous ma poitrine.

— Désolé, dit-il au bout d'une longue minute de silence. Je ne voulais pas lâcher ça comme ça et puis je sais que les choses ont changé et que tu ne ressens plus la même chose et qu'il nous faudra du temps et…

— Je suis venue te chercher à Londres sans culotte et j'ai chanté pour toi ! Comment tu peux penser que… lâche-moi, je veux te voir !

Je me retourne enfin et lui lance mon plus beau sourire.

— On ne l'a jamais fait ici… je murmure en passant la main entre ses cuisses et en haussant les sourcils.

— Angie… Tu n'as pas encore fermé la porte, n'importe qui pourrait entrer…

— Le carillon nous préviendra, je l'encourage.

Si c'est pas le monde à l'envers, ça ! Faudrait que je le supplie, bientôt ! Il m'embrasse et au moment où sa langue trouve la mienne, mes yeux se posent sur le selfie de nous deux datant de


Londres et que j'ai fait agrandir pour l'afficher au mur du café… et j'éclate de rire.